

DES

ND

22

JACOB

MUJERES

DE

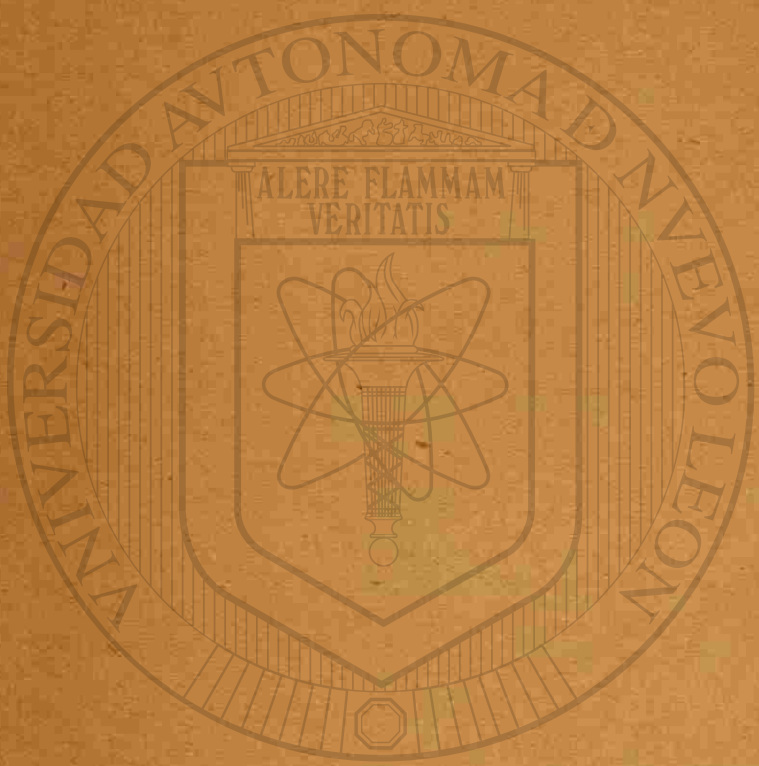
GEORGE SAND

PQ2402

.G3

S6

R. C.

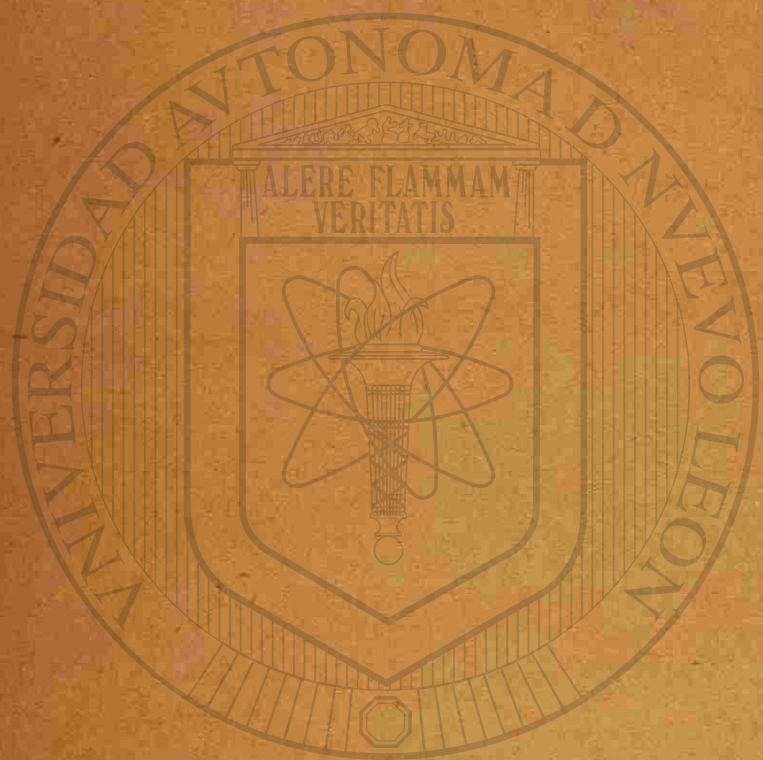


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





GALERÍA DE LAS MUJERES

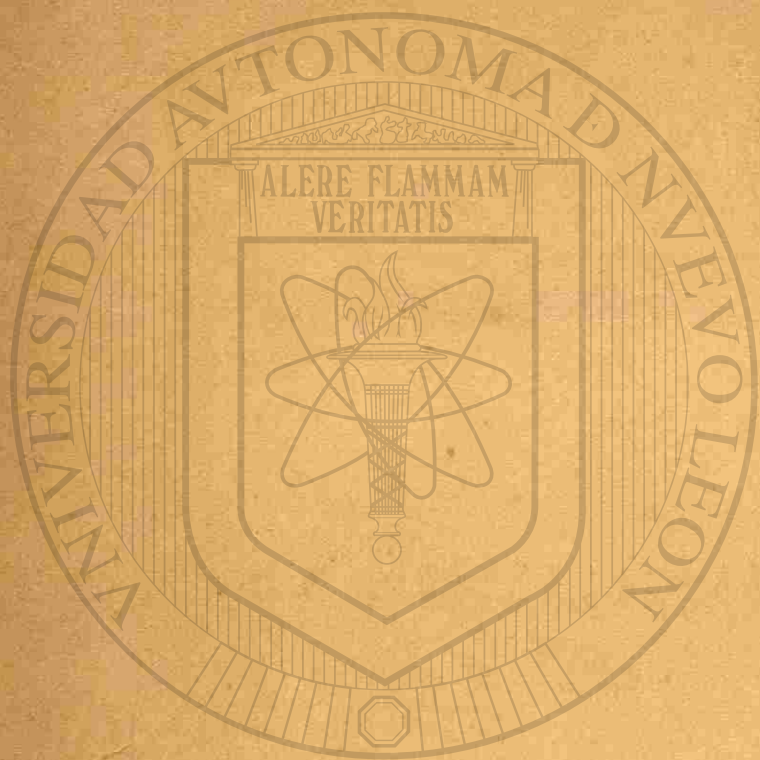
U A N L
JORGE SAND.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



GRUPO
BIBLIOTECAS



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Propiedad de los Editores.



A. Charpentier del.

H. Robert sc.

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

George Sand

JORGE SAND

JANIL

NOMA DE NUEVO LEÓN

®

000000

20 33

GALERÍA DE LAS MUGERES

DE

JORGE SAND

COLECCION DE 24 MAGNIFICOS RETRATOS GRABADOS EN ACERO

FOR H. ROBINSON,

PINTADOS POR MADAMA GEEFS, Y MM. CHARPENTIER, LEPAULLE,
GROS-CLAUDE, GIRALDON, LEPOITEVIN, BIARD, ETC.

CON UN TEXTO

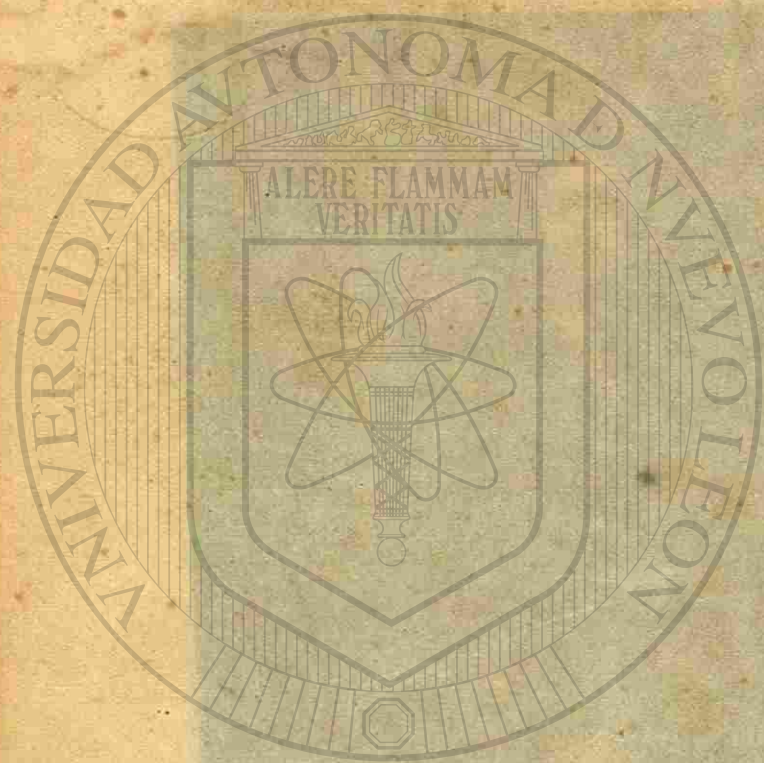
POR EL BIBLIOFILO JACOB,

TRADUCIDO AL CASTELLANO

POR D. EUGENIO DE OCHOA,

Ilustrado con viñetas

DIBUJADAS POR MM. FRANÇAIS, NANTEUIL, MORELFALA,
Y GRABADAS POR CHEVIN.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BRUSELAS.

SOCIEDAD BELGA DE LIBRERÍA

HAUMAN Y C^{IA}.

1845

099400

29533

840
S.

PQ 2402

G 3

S 6



FONDO
RICARDO COVARRUBIAS

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

GEORGE SAND.

A MADAME LA BARONNE DUDEVANT.

L'œuvre de George Sand pourrait s'appeler l'*Histoire des Femmes au XIX^e siècle*, ou l'*Histoire de l'Amour*, c'est-à-dire, de tous les caractères et de toutes les situations en amour. Le long de cette galerie romanesque, nous ne rencontrerons que de grandes amoureuses, des figures étranges qui ont toutes dans le regard un signe de passion. Celle-ci aime par faiblesse ou par entraînement, celle-là par une admiration réfléchie, par poésie, ou par charité, la plupart sans savoir pourquoi, toutes parce que l'amour est la destinée des femmes. Aux unes, l'amour vient de l'occasion; aux autres, en dehors de toute prévision et de tout calcul, malgré tout, et c'est le plus grand nombre. L'originalité de George Sand et l'intérêt de ses drames tiennent justement à ces conditions excep-

La obra de Jorge Sand podría llamarse la *Historia de las Mujeres en el siglo XIX*, ó la *Historia del Amor*, es decir, de todos los caracteres y de todas las situaciones en amor. En esa galería novelesca, no hallaremos mas que grandes enamoradas, figuras extrañas, que tienen todas en la mirada un signo de pasión. Esta ama por debilidad ó por fascinación, aquella por efecto de una admiración varonada, otra por odio á la opresión, ó por temperamento, ó por poesía, ó por caridad, la mayor parte de ellas, sin saber por qué, todas porque el amor es el destino de las mujeres. En unas, el amor nace de la ocasión; en otras empieza fuera de toda previsión y de todo cálculo, á pesar de todo, y éste es el mayor número. La originalidad de Jorge Sand y el interés de los dramas consisten

tionnelles qui excitent les sentiments et compliquent les faits.

La vie de George Sand et son talent passent par les mêmes phases et les mêmes aventures. Comme il arrive à propos de tous les artistes prédestinés, sa vie est écrite dans ses livres, et il serait facile de la refaire en empruntant quelques pages éloquentes et colorées à *Indiana*, à *Valentine*, à *Jacques*, et surtout à *Lélia* et aux *Lettres d'un Voyageur*, et plus récemment à *Spiridion*, au *Compagnon du Tour de France* et à *Horace*. La première partie s'agit dans le monde des sentiments, des inquiétudes passionnées et des poétiques aspirations. Puis, on commence à sentir que la vie se calme et se repose, et, en même temps, que le talent devient maître de soi; l'écrivain est plus sûr de sa pensée et de son style; il invente un peu plus en dehors de ses propres impressions; il se hasarde avec plus de réflexion dans le monde de l'art. L'imagination est voisine du cœur; mais elle s'en distingue cependant. Bienheureux les romanciers qui traversent les passions pour arriver ensuite à la création!

Après cette époque intermédiaire, la pensée de George Sand mûrit encore. Les belles fleurs de poésie se forment en fruits savoureux. Le philosophe succède à l'artiste, ou plutôt il le complète et le fortifie. *Lélia*, la sublime désespérée, a retrouvé des convictions: elle adore après avoir maudit. Les derniers livres de George Sand montrent cette évidente transformation.

Il se trouve ainsi que, de tous les drames attachés au nom de George Sand, le plus beau, le plus attrayant par un intérêt invincible, c'est le drame de sa vie morale et intellectuelle, l'histoire des métamorphoses de l'écrivain et du romancier.

Quand la révolution de Juillet eut excité en France tous les enthousiasmes et tous les généreux desirs, George Sand arriva à Paris. C'était une jeune femme, née en 1804, au moment où Napoléon se faisait nommer empereur. L'empereur était mort sur son calvaire de Sainte-Hélène;

cabalmente en esas condiciones excepcionales que excitaban los sentimientos y complicaban los hechos.

La vida de Jorge Sand y su talento pasan por las mismas fases y las mismas aventuras. Como sucede con todos los artistas predestinados, su vida está escrita en sus libros, y sería fácil componerla sacando algunas elocuentes y animadas páginas de *Indiana*, de *Valentina*, de *Jacobo* y sobre todo de *Lelia* y de las *Cartas de un Viajero*, y mas recientemente de *Spiridion*, del *Compañero de la Vuelta a Francia* y de *Horacio*. La primera parte se agita en el mundo de los sentimientos, de las inquietudes apasionadas y de las aspiraciones poéticas; luego, empieza uno a sentir que la vida se compone y sosiega, y al mismo tiempo, que el talento se señorea de sí propio: el escritor está mas seguro de su pensamiento y de su estilo; inventa un poco mas fuera de sus propias impresiones; se aventura con alguna mas reflexión en el mundo del arte. La imaginación está cercana al corazón, pero se distingue de ella sin embargo. ¡Felices los novelistas que atraviesan por medio de las pasiones para llegar despues á la creación!

Despues de esa época intermedia, el pensamiento de Jorge Sand madura todavía. Las hermosas flores de poesía se transforman sabrosos frutos: el filósofo sucede al artista; ó mas bien le completa y le fortifica. *Lelia*, la sublime desesperada, ha hallado convicciones; adora despues de haber maldecido. Los últimos libros de Jorge Sand manifiestan esta evidente transformación.

Así sucede que, entre todos los dramas unidos al nombre de Jorge Sand, el mas bello, el que mas atrae con un interés invencible es el drama de su vida moral é intelectual, la historia de las metamorfosis del escritor y del novelista.

Cuando la revolución de Julio excitó en Francia todos los entusiasmos y todos los deseos generosos, Jorge Sand llegó á Paris. Jorge Sand era una muger, nacida en 1804, en el momento en que Napoleón se hacia nombrar emperador. Este habia muerto en su calvario de Santa Elena; la

la vieille dynastie des Bourbons expirait en exil, et le peuple orageux avait succédé momentanément à ces deux royautés éteintes. En ce temps-là, personne ne doutait de rien, si ce n'est de la tyrannie. George Sand, lui aussi, fuyait l'oppression, celle du pouvoir marital, et venait conquérir à Paris sa part de royauté: la royauté de l'intelligence et du talent.

Mais à peine George Sand fut-il en possession de la liberté, qu'il se trouva fort empêché au milieu de ce monde nouveau et inconnu dont il n'avait jamais entrevu que des perspectives lointaines et trompeuses.

Pour George Sand, comme pour le peuple, à la suite de cette liberté enivrante, vinrent aussitôt la misère, la lutte et la résignation, jusqu'au triomphe. Le poète, du moins, ne resta pas longtemps dans l'obscurité. Il fallait travailler pour vivre, et George Sand s'essaya dans quelques chapitres d'un roman (*Rose et Blanche*) où l'on devine déjà l'abondance et tous les emportements d'une verve indomptable. Ce livre, qui ne portait pas le nom de George Sand, décida cependant de son avenir littéraire, d'après son génie et sa vocation. Car George Sand se mit aussitôt à écrire *Indiana*.

Le manuscrit d'*Indiana* fut vendu, dit-on, 400 francs à un libraire, et l'ouvrage parut presque incognito, sous un pseudonyme qui ne le recommandait pas encore à ses lecteurs. Ce fut un grand événement parmi les gens de lettres et la jeunesse, que ce livre jeté subitement par une main inconnue au milieu de toutes les publications ardentes de la nouvelle école. Les *Intimes*, de Michel Raymond, la *Peau de Chagrin*, de Balzac, et bien d'autres romans étaient en plein succès. Le roman d'*Indiana* fut tout d'abord classé entre les meilleurs. Il avait autant d'éclat que pas un, et plus de simplicité avec plus de charme. On eût dit que l'auteur connaissait à fond le cœur humain, les ressorts de la composition dramatique, et toutes les ressources du style. Par la pu-

antigua dinastía de los Borbones espiraba en el destierro, y el tempestuoso pueblo habia sucedido momentáneamente á aquellos dos grandes poderes eclipsados. En aquella época nadie dudaba de nada, mas que de la tiranía. Jorge Sand huía tambien de la opresión, — de la del poder marital, y venia á conquistar en Paris su parte de soberanía, — la soberanía de la inteligencia y del talento.

Pero apenas Jorge Sand se vió en posesión de la libertad, hallóse muy apurado en medio de este mundo nuevo y desconocido del que nunca habia entrevisto mas que lejanas y falaces perspectivas.

Para Jorge Sand, como para el pueblo, en pos de una libertad embriagadora, vinieron inmediatamente la miseria, la lucha y la resignación, hasta el momento del triunfo. El poeta, á lo menos, no permaneció mucho tiempo en la oscuridad: era preciso trabajar para vivir, y Jorge Sand se ensayó en algunos capítulos de una novela (*Rosa y Blanca*), donde ya se adivina la abundancia y todos los ímpetus de un estro indomable. Este libro, que no llevaba el nombre de Jorge Sand, decidió sin embargo de su porvenir literario, con arreglo á su genio y su vocación, porque inmediatamente empezó Jorge Sand á escribir *Indiana*.

Dicen que el autor vendió por 400 francos á un librero, el manuscrito de *Indiana*, y la obra se publicó casi *de incógnito*, bajo un pseudónimo que no la recomendaba todavía á sus lectores. Gran suceso fué para los literatos y la juventud la aparición de aquel libro laureado repentinamente por una mano desconocida en medio de todas las ardientes publicaciones de la nueva escuela. Los *Intimos*, de Miguel Raymond, la *Peau de Chagrin*, de Balzac y otras muchas novelas estaban en pleno triunfo: la novela de *Indiana* fué colocada desde luego entre las mejores. Tenia tanto nervio y brillo como la que mas, y mayor sencillez con mas atracción; cualquiera hubiera dicho que el autor conocia á fondo el corazón humano, los resortes de la composición dramática, y todos los recursos

reté de la forme, l'habileté de la mise en scène et la souplesse du langage, *Indiana* semblait l'œuvre d'un auteur consommé, tandis qu'on reconnaissait un esprit neuf et une jeune passion à des hardieses étranges, à une certaine élégance naturelle et spontanée que la pratique de la vie courbe et déforme le plus souvent, à une vigueur parfois presque sauvage, à des élans pleins de sève et de fraîcheur.

Mais qui donc avait écrit ce livre où les femmes trouvaient tant d'émotions, où les artistes admiraient tant de poésie, où la critique découvrait tant de puissance littéraire? C'était tout bonnement cet aventurier de génie qui avait le bonheur d'être femme, c'est-à-dire, d'avoir toute la sensibilité et la grâce de son sexe, en même temps qu'il possédait une intelligence virile et l'instinct du style des plus grands écrivains: il avait à la fois la chaleur et la mélancolie de Jean-Jacques, avec toute la finesse des organisations les plus délicates. On voyait bien que ce livre était un cri du cœur, une sorte de protestation passionnée, et qu'une souffrance secrète était cachée sous cette poésie, une histoire sous cette fiction.

Valentine suivit promptement *Indiana*. L'intérêt du drame était aussi saisissant, et la qualité descriptive avait encore gagné dans les détails. S'il y avait dans *Indiana* des tableaux d'intérieur, entre autres la scène d'ouverture, digne des peintres les plus coloristes, on admirait dans *Valentine* des descriptions de la nature rendues avec un amour extrême et une charmante variété.

Dès lors, le nom de George Sand fut populaire, et le grand poème de *Lélia* vint offrir à la critique une occasion importante d'apprécier le jeune écrivain.

Il s'en fallut bien qu'on acceptât tout d'abord *Lélia* comme les deux livres précédents. C'était une œuvre trop exceptionnelle, trop originale, et, en ce sens-là, trop poétique pour qu'elle fût com-

del estilo. En cuanto á la pureza de la forma, la habilidad de la parte escénica y la flexibilidad del lenguaje, *Indiana* parecía la obra de un autor consumado, al paso que se reconocían una imaginación nueva y una pasión juvenil en ciertos singulares atrevimientos, en cierta elegancia natural y espontánea que la práctica de la vida doblega y desfigura casi siempre, en un vigor á veces casi montañés, en ciertos arranques llenos de vida y de frescura.

¿Pero quien había escrito aquel libro en el que las mugeres hallaban tantas sensaciones, en el que los artistas admiraban tanta poesía, en el que la crítica descubría tanta fuerza literaria? No era ni mas ni menos que aquel aventurero de genio que tenía la dicha de ser muger, es decir, de tener toda la sensibilidad y toda la gracia de su sexo, al mismo tiempo que poseía una inteligencia varonil y el instinto del estilo de los mas grandes escritores; reunía el fuego y la melancolía de Juan-Jacobo á toda la delicadeza de las mas exquisitas organizaciones. Bien se veía que aquel libro era un grito del corazón, una especie de apasionada protesta, y que un secreto padecimiento estaba escondido bajo aquella poesía, — que debajo de aquella ficción había una historia.

Valentina siguió de cerca á *Indiana*. El interés del drama era igualmente vivo y la cualidad descriptiva había ganado todavía en los pormenores. Si había en *Indiana* cuadros de interior, entre otros la escena primera, digna de los pintores mas coloristas, se admiraban en *Valentina* descripciones de la naturaleza presentadas con sumo amor y con una variedad encantadora.

Desde entonces el nombre de Jorge Sand fué popular, y el gran poema de *Lelia* vino á ofrecer á la crítica una ocasión importante de apreciar al joven escritor.

Mucho faltó para que el público aceptase desde luego á *Lelia* como había aceptado los dos libros precedentes: era ésta una obra demasiado excepcional, demasiado original, y en este sentido, demasiado

prise par les esprits vulgaires. Les uns lui reprochaient le vague de la conception, tandis que d'autres l'accusaient d'un scepticisme dangereux et nettement formulé. La vérité est que *Lélia* peut être considérée comme le miroir de l'âme de George Sand. Le poète avait tant souffert de la réalité de la vie, qu'il s'en était pris violemment à toutes les réalités. Ces pages éloquentes des *Lettres d'un Voyageur* s'appliquent merveilleusement à la situation d'âme dans laquelle fut écrite *Lélia*:

« Suspendu entre la terre et le ciel, avide de l'un,
« curieux de l'autre, dédaigneux de la gloire,
« effrayé du néant, incertain, tourmenté, chagrin,
« géant, tu vivais seul au milieu des hommes; tu fuyais la solitude et la trouvais partout. La puissance de ton âme te fatiguait; tes pensées étaient trop vastes, tes desirs trop immenses; tes épaules débiles pliaient sous le fardeau de ton génie. Tu cherchais dans les voluptés incomplètes de la terre l'oubli des biens irréalisables que tu avais entrevus de loin. Mais quand la fatigue avait brisé ton corps, ton âme se réveillait plus active et ta soif plus ardente. Tu quittais les bras de tes folles maîtresses pour l'arrêter en soupirant devant les vierges de Raphaël. Quel est donc, disait à ce propos de toi un pieux et tendre songeur, ce jeune homme qui s'inquiète tant de la blancheur des marmes?

« Comme ce fleuve des montagnes que j'entends mugir dans les ténèbres, tu es sorti de ta source plus pur et plus limpide que le cristal, et tes premiers flots n'ont réfléchi que la blancheur des neiges immaculées. Mais, effrayé sans doute du silence de la solitude, tu t'es élancé sur une pente rapide, tu t'es précipité parmi des écueils terribles, et du fond des abîmes, ta voix s'est élevée comme le rugissement d'une joie âpre et sauvage.

« De temps en temps tu te cachais en te perdant dans un beau lac, heureux de te reposer

poética para que la comprendiesen las cabezas vulgares. Unos le echaban en cara lo vago de la concepción, al paso que otros la acusaban de un escepticismo peligroso y formulado sin rebozo. La verdad es que *Lelia* puede considerarse como el espejo del alma de Jorge Sand: el poeta había sufrido tanto con la realidad de la vida, que había tomado en odio violento todas las realidades. Estas elocuentes páginas de las *Cartas de un Viajero* se aplican perfectamente á la situación de alma en que fué escrita *Lelia*: «Suspendido entre la tierra y el cielo, ansioso del uno, curioso de la otra, desdeñoso de la gloria, aterrado de la nada, incierto, atormentado, versátil, vivías solo en medio de los hombres; huías de la soledad y dó quiera la encontrabas. El poder de tu alma te cansaba; tus pensamientos eran demasiado vastos, tus deseos demasiado inmensos; tus débiles hombros se doblegaban bajo el peso de tu génio. Buscabas en las incompletas delicias de la tierra el olvido de los irrealizables bienes que habías entrevisto de lejos; pero cuando el cansancio había quebrantado tu cuerpo, tu alma se despertaba mas activa, y tu sed mas ardiente: huías de los brazos de tus locas queridas para ir á pararte suspirando delante de las vírgenes Rafael. ¿Quien es, decía de tí á ese propósito un piadoso y tierno pensador, ese mancebo á quien da tanto en qué discurrir la blancura de los mármoles?

« Como ese río de las montañas que oygo tramar en las tinieblas, tu saliste de tu manantial mas puro y limpio que el cristal, y tus primeras olas no reflejaron mas que la blancura de las nieves immaculadas; pero aterrado sin duda del silencio de la soledad, te lanzasles per una rápida pendiente, te precipitaste en medios de terribles escollos, y desde el fondo de los abismos, tu voz se alzó como el rugido de un áspero y agreste júbilo.

« De cuando en cuando te ocultabas perdiéndote en un hermoso lago, feliz con descansar en

« au sein de ses ondes paisibles et de refléter la
« pureté du ciel. Amoureux de chaque étoile qui
« se mirait dans ton sein, tu lui adressais de mé-
« lancoliques adieux quand elle quittait l'horizon.
« Mais bientôt, las d'être immobile, tu poursui-
« vais ta course haletante parmi les rochers, tu
« les prenais corps à corps, tu luttas avec eux,
« et, quand tu les avais renversés, tu partais avec
« un chant de triomphe, sans songer qu'ils l'en-
« combraient dans leur chute et creusaient dans
« ton sein des blessures profondes.

« Un seul sentiment survivait en toi à tous les
« autres, la volonté, mais une volonté aveugle et
« déréglée, qui courait comme un cheval sans
« frein et sans but à travers l'espace. Une dévo-
« rante inquiétude te pressait de ses aiguillons;
« tu repoussais l'étreinte de ton ami; tu voulais
« t'élancer, courir : une force effrayante te débör-
« dait. Laisse-moi ma liberté, criais-tu, laisse-
« moi fuir; ne voyez-vous pas que je vis et que je
« suis jeune? Où voulais-tu donc aller? Quelles
« visions ont passé dans ton vague délire? Quels
« célestes fantômes t'ont convié à une vie meil-
« leure? Quels secrets insaisissables à la raison
« humaine as-tu surpris dans l'exaltation de ta
« folie? Sais-tu quelque chose à présent, dis-moi?
« Tu as souffert ce qu'on souffre pour mourir; tu
« as vu ta fosse ouverte pour te recevoir; tu as crié:
« Tirez-moi, tirez-moi de cette terre humide! »

Loin d'être une prédication immorale, la con-
clusion de *Lélia* était au contraire un renoncement
douloureux, mais sublime, à toutes les grossiè-
retés de la terre. On pourrait soutenir que *Lélia*
est une œuvre aussi spiritualiste que l'*Imitation*,
si ce n'est que l'une, par l'humilité, arrive à une
sagesse chrétienne et résignée, l'autre, par l'or-
gueil, à une sagesse stoïque et sauvage. Il est vrai
que le désespoir vous attend sur ces sommets
inaccessibles à la foule; mais cette désolation
maladive, si énergiquement peinte dans *Lélia*,
n'a-t-elle pas été la poésie même de Byron dans
Childe-Harold, de Goethe dans *Werther* et *Faust*,

« el seno de las sosegadas ondas y reflejar la pu-
« reza del cielo. Enamorado de cada estrella que
« se miraba en tu seno, dirigiale melancólicas
« despedidas cuando desaparecia en el horizonte;
« pero pronto, cansado de estar inmóvil, prose-
« guias tu anhelosa carrera entre los peñascos, los
« asias cuerpo á cuerpo, luchabas con ellos, y
« cuando los habias derribado, partias prorum-
« piendo en un canto de triunfo, sin considerar
« que sus escombros embarazaban tu camino y
« abrian en tu pecho profundas heridas.

« Un solo sentimiento sobrevivía en tí á todos
« los demas, la voluntad, pero una voluntad ciega
« y desareglada, que corria como un caballo sin
« freno y sin direccion fija por medio del espacio.
« Una devorante inquietud te aguijoncaba; repe-
« lias los abrazos de tu amigo; querias lanzarte,
« correr; una fuerza espantosa rebotaba de tí.
« Déjame mi libertad, clamabas, déjame huir;
« ¿No ves que vivo y que soy jóven?— ¿Adonde
« querias ir? ¿Qué visiones han pasado en tu
« vago delirio? ¿Qué celestes fantasmas te han
« brindado con una vida mejor? ¿Qué secretos
« inaccesibles á la razon humana, has sorpren-
« dido en la exaltacion de tu locura? ¿Sabes algo
« ahora, díme? Nas sufrido lo que se sufre para
« morir; has visto tu huesa entreabierta para re-
« cibirte, y has gritado : sacadme, sacadme de
« esta tierra húmeda! »

Lejos de ser una predicacion inmoral, la con-
clusion de *Lelia* era por el contrario un renuncia-
miento doloroso, pero sublime, á todas las grose-
rias de la tierra. Podria sostenerse que *Lelia* es
una obra tan espiritualista como la *Imitacion*,
salvo que la una, por medio de la humildad, llega
á una filosofia cristiana y resignada, y la otra, por
el orgullo, á una filosofia estoica y adusta. Verdad
es que la desesperacion le aguarda á uno en
aquellas cumbres inaccesibles á la multitud; pero
esa desolacion enfermiza, tan enérgicamente pin-
tada en *Lelia*, ¿no ha sido la poesia de Byron en
Childe-Harold, de Goethe en *Werther* y *Fausto*,

de Senancourt dans *Obermann*, de Chateaubriand
dans *René*, contagion fatale et touchante à laquelle
n'a échappé presque aucun des penseurs et des
artistes de la génération du XIX^e siècle?

Lélia était si bien l'œuvre de prédilection de
George Sand, qu'elle l'a tourmentée sans cesse
comme un enfant bien-aimé dont on suit avec in-
quiétude les diverses fortunes. Pendant plusieurs
années, George Sand resta déchirée par les im-
pressions qu'elle avait voulu peindre dans son
poème. A la fin de 1834, elle écrivait dans ses
Lettres d'un Voyageur : « Je suis bien fâchée
« d'avoir écrit ce mauvais livre qu'on appelle
« *Lélia* : non pas que je m'en repente. Ce livre
« est l'action la plus hardie et la plus loyale de
« ma vie, bien que la plus folle et la plus propre
« à me dégoûter de ce monde, à cause des résul-
« tats. Mais il y a bien des choses dont on enrage
« et dont on se moque en même temps. Si je suis
« fâchée d'avoir écrit *Lélia*, c'est parce que je ne
« puis l'écrire. Je suis dans une situation d'esprit
« qui ressemble tellement à celle que j'ai dépeinte,
« et que j'éprouvais en faisant ce livre, que ce
« me serait aujourd'hui un grand soulagement de
« pouvoir le recommencer. Malheureusement, on
« ne peut pas faire deux ouvrages sur la même
« pensée sans y apporter beaucoup de modifica-
« tions. L'état de mon esprit, lorsque je fis
« *Jacques*, me permit de corriger beaucoup ce
« personnage de *Lélia*. A présent je n'en suis plus
« à *Jacques*, et au lieu d'arriver à un troisième
« état de l'âme, je retombe au premier. Eh quoi!
« ma période de *parti pris* n'arrivera-t-elle pas?
« Oh! si j'y arrive, vous verrez, mes amis, quels
« profonds philosophes, quels antiques stoïciens,
« quels ermites à barbe blanche se promèneront
« à travers mes romans! Quelles pesantes disser-
« tations, quels magnifiques plaidoyers, quelles
« superbes condamnations, quels pieux sermons
« découleront de ma plume! Comme je vous
« demanderai pardon d'avoir été jeune et mal-
« heureuse, comme je vous prônerai la sainte

de Senancourt en *Obermann*, de Chateaubriand
en *René*, fatal y doloroso contagio de que no ha
escapado casi ninguno de los pensadores y de los
artistas de la generacion del siglo XIX?

Tan cierto es que *Lelia* ha sido siempre la obra
predilecta de Jorge Sand, que sin cesar la ha
estado tocando y retocando como á un hijo querido,
cuyas varias fortunas sigue uno con inquietud. Por
espacio de muchos años, Jorge Sand vivió desgarrada
por las impresiones que habia querido pintar
en su poema. A fines de 1834 escribia en sus *Cartas de un Viagero* : « Mucho me pesa haber es-
« crito ese mal libro que llaman *Lelia*; no porque
« me arrepienta de él : ese libro es la accion mas
« atrevida y mas honrada de mi vida, aunque la
« mas insensata y propia para disgustarme de
« este mundo, á causa de los resultados; pero
« hay muchas cosas que nos hacen rabiar y de
« que nos burlamos al mismo tiempo. Si me pesa
« haber escrito *Lelia*, es porque ya no puedo
« escribirla. Me hallo en una situacion que se
« parece tanto á la que he pintado, y á la que yo
« experimentaba al componer ese libro, que seria
« hoy para mí un gran consuelo volverle á empe-
« zar; desgraciadamente no se pueden hacer dos
« obras sobre el mismo pensamiento sin intro-
« ducir en él muchas modificaciones. El estado
« de mi espíritu cuando compuse el *Jacobo*, me
« permitió corregir mucho ese personaje de
« *Lelia* : ahora ya no me siento como me sentia
« cuando compuse el *Jacobo*, y en vez de llegar á
« un tercer estado del alma, vuelvo á caer en el
« primero. ¿Y qué? mi periodo de *resolucion fija*
« no llegará nunca? ¡Oh! si llego á él, ya vereis,
« amigos míos, qué profundos filósofos, qué anti-
« guos estoicos, qué ermitaños de barba blanca
« cruzarán por todas mis novelas ¡Qué pesadas
« disertaciones, qué magníficos alegatos, que so-
« berbias sentencias, qué piadosos sermones ema-
« narán de mi pluma! Cómo os pediré perdon de
« haber sido jóven y desgraciada, cómo os ensal-
« zaré hasta las nubes la santa sensatez, de los

« sagesse des vieillards ! Que personne ne s'avise
« plus d'être malheureux dans ce temps-là, car
« aussitôt je me mettrai à l'ouvrage, et je noir-
« cirai trois mains de papier pour lui prouver
« qu'il est un sot et un lâche. Tu me demandes si
« c'est une comédie que ce livre ? Je te répondrai
« que oui et que non, selon les jours. Il y eut
« des nuits de recueillement, de douleur austère,
« de résignation enthousiaste, où j'écrivis de fort
« belles phrases, de bonne foi. Il y eut des mati-
« nées de fatigue, d'insomnie, de colère, où je
« me moquai de la veille et où je pensai tous les
« blasphèmes que j'écrivis. Il y eut des après-midi
« d'humeur ironique et facétieuse, où je me plus
« à faire trouver la philosophie plus creuse qu'une
« gourde et plus impossible que le bonheur.

« Ce livre si mauvais et si bon, si vrai et si
« faux, si sérieux et si railleur, est bien certai-
« nement le plus profondément, le plus doulou-
« reusement, le plus âcrement senti, que cervelle
« en démence ait jamais produit. C'est pour-
« quoi il est contrefait, mystérieux, et de réus-
« site impossible... Ceux-là seuls qui, souffrant
« des mêmes angoisses, l'ont écouté comme une
« plainte entrecoupée, mêlée de fièvre, de san-
« glots, de rires lugubres et de juréments, l'ont
« fort bien compris, et ceux-là l'aiment sans l'ap-
« prouver. Ils en pensent absolument ce que j'en
« pense : c'est un affreux crocodile très-bien dis-
« séqué ; c'est un cœur tout saignant, mais à nu,
« objet d'horreur et de pitié. »

Par malheur pour le livre de *Lélia* (nous ne
dirons pas sans doute : pour le talent de George
Sand), cette période de *parti pris* dont elle parle
dans cette franche interprétation de son poème,
est arrivée. Depuis que George Sand s'est guérie
du doute, elle a voulu aussi convertir sa *Lélia* :
elle l'a flanquée de ces *ermîtes à barbe blanche*, de
ces *profonds philosophes* prêchant la *sainte sagesse*
des vieillards.

Il est singulier que ce passage annonce déjà,
mais comme en raillant, la transformation du livre

« ancianos ! Cuidado con que nadie se me atreva
« á ser desgraciado entónces, porque al instante
« pondré manos á la obra y embadurnaré tres
« manos de papel para probarle que es un necio
« y un cobarde. ¿ Me preguntas si ese libro es una
« comedia ? te responderé sí y no, segun los
« dias. Hubo noches de recogimiento, de dolor
« austero, de resignacion entusiasta ; en que es-
« cribí frases muy bellas, de buena fe. Hubo
« mañanas de causancio, de insomnio, de cólera,
« en que me burlaba de la víspera y en que pen-
« saba todas las blasfemias que escribí. Hubo
« tardes de humor irónia y faceto en que me
« divertía en pintar la filosofía, mas hueca
« que una calabaza y mas imposible que la feli-
« cidad.

« Ese libro tan malo y tan bueno, tan verda-
« dero y tan falso, tan sério y tan burlon, es se-
« guramente la obra mas profunda, mas dolo-
« rosa, mas acremente sentida que ha producido
« jamás cabeza demente : por eso es contrahecha,
« misteriosa y de triunfo literario imposible...
« Solo aquellos que, sufriendo las mismas an-
« gustias, la han escuchado como una queja anhe-
« lante, mezclada de calentura, de sollozos, de
« lúgubres cascados y juramentos, la han com-
« prendido muy bien y esos la aman sin aprobarla.
« Ellos piensan de ella absolutamente lo mismo
« que pienso yo ; — es un horrible cocodrilo per-
« fectamente disecado ; es un corazon chorreando
« sangre, objeto de horror y de compasion. »

Por desgracia para el libro de *Lélia* (no di-
remos sin duda para el talento de Jorge Sand) ese
periodo de *resolucion fija* de que habla en esta
franca interpretacion de su poema, ha llegado ya.
Desde que Jorge Sand se ha curado de la duda,
ha querido tambien convertir á su *Lélia*, y la ha
flanqueado de aquellos *ermitaños de barba blanca*,
de aquellos *profundos filosofos* que predican la
santa cordura de los ancianos.

Es singular que este pasage anuncia ya, pero
como burlando, la trasformacion del libro de *Le-*

de *Lélia*, qui a été refait et augmenté en 1838.
Mais sa *Lélia* primitive, ce Prométhée de l'amour,
elle ne l'a pas délivrée : elle l'a laissée avec ses
chaines sur son rocher ; elle a seulement calmé son
désespoir. La seconde *Lélia* ne représente plus la
révolte orgueilleuse, mais la résignation et une
sorte d'espérance lointaine. La preuve que *Lélia*
pouvait être considérée comme le portrait idéal de
George Sand, c'est que l'auteur l'a changé quand
la méditation et les enseignements de la douleur
ont imprimé à sa physionomie un nouveau caract-
ère. Est-ce qu'il lui a pris fantaisie de retou-
cher quelque autre de ses romans ? Il les a aban-
donnés à son premier caprice. Mais, voyant que
son image n'était plus la même, George Sand a
refait son ancien portrait, comme on change les
ajustements d'une peinture à la mode passée. Elle
a mis une guimpe blanche sur cette belle poitrine,
autrefois éclatante de diamants ; elle a éteint le feu
du regard, l'ironie de la bouche et l'orgueil du
front. La statue grecque est presque transformée
en madone. La princesse superbe finit au couvent.
Ainsi doublée ou métamorphosée, la création de
Lélia nous semble avoir perdu sa valeur typique.
Le livre y a gagné de belles pages qui sont en har-
monie avec le poème primitif. Mais le caractère de
la femme est effacé ; le commencement et la fin se
nient mutuellement. On n'a pas deux caractères.
Un homme n'a qu'un nom, comme une œuvre
d'art supérieure n'a qu'une signification. On ne
saurait être à la fois don Juan et Othello. La pa-
tience est l'opposé de la révolte. Si *Lélia* symbolise
le désespoir, comment serait-elle en même temps
la résignation ? Si elle réunit les deux types, elle
n'est plus *Lélia*.

Lélia avait été écrit en partie sous le ciel de
Venise. Cette période où George Sand voyagea en
Italie est certainement la plus éclatante, la plus
fougueuse et la plus colorée de son talent d'écri-
vain. Le poète déjà si amoureux de la nature, si
inspiré par sa campagne du Berry, a fortifié ses

lia, que ha sido refundido y aumentado en 1838 ;
pero el autor no ha puesto en libertad á su *Lelia*
primitiva, á aquel Prometeo del amor ; allá la ha
dejado con sus cadenas en su peñasco ; no ha hecho
mas que calmar su desesperacion. La segunda
Lelia no representa ya la orgullosa rebellion, sino
la resignacion y una especie de remota esperanza.
La prueba de que *Lelia* podía considerarse como el
retrato ideal de Jorge Sand, es que el autor la ha
mudado cuando la meditacion y las lecciones del
dolor han impreso en su fisonomia un nuevo ca-
racter. ¿ Se le ha ocurrido acaso retocar alguna
otra de sus novelas ? No ; las ha abandonado á su
primer capricho ; pero viendo que su imagen no
era ya la misma, Jorge Sand ha vuelto á hacer su
antiguo retrato, como se mudan los atavíos de una
pintura cuando pasa la moda. Ha puesto una toca
blanca sobre aquel hermoso pecho, en otro tiempo,
cuajada de diamantes ; ha apagado el fuego de la
mirada, la ironia de la boca y el orgullo de la
frente. La estatua griega se ha trasformado casi
en madona ; la soberbia princesa acaba en un con-
vento. Vuelta así ó trasformada, la creacion de
Lelia ha perdido, en nuestro concepto, su valor
típico. El libro ha ganado con ello hermosas pági-
nas que estan en harmonia con el poema primitivo ;
pero el carácter de la muger se ha borrado ; el
principio y el fin se niegan mutuamente. Nadie
tiene dos caracteres ; un hombre no tiene mas
que un nombre, como una obra de arte superior
no tiene mas que una significacion : no se puede
ser al mismo tiempo Don Juan y Othelo. La pacien-
cia es lo opuesto de la rebellion. Si *Lelia* simboliza
la desesperacion, ¿ cómo puede ser al mismo tiempo
la resignacion ? Si reune los dos tipos, no es ni uno
ni otro, pero sobre todo no es *Lelia*.

Lelia fué escrita en parte bajo el cielo de Venecia.
Aquel periodo en que Jorge Sand viajó por Italia
es seguramente el mas brillante, el mas fogoso y
el mas colorado de su talento de escritor. El poeta
ya tan prendado de la naturaleza, tan inspirado
por su campaña del Berry, fortificó sus impresio-

impressions par les grandes scènes des montagnes, par les grands aspects de ces riches et lumineux paysages du Midi. Le *Secrétaire intime*, les charmantes nouvelles de *Lavinia*, *Metella*, *Matéa*, dans le volume qui renferme aussi la *Marquise*, *Leone Leoni*, cet autre chef-d'œuvre, et les premières *Lettres d'un Voyageur*, sont nés sous ces mêmes influences. *André*, cette fraîche oasis où le poète souffrant s'est un peu reposé, *Jacques* et *Simon*, sont aussi de cette époque comprise entre 1855 et 1857. Mais, hélas! que George Sand était triste quand il revint d'Italie! Quelles terribles peintures de son désespoir dans les *Lettres d'un Voyageur*! désespoir exprimé plus amèrement encore que dans *Lélia*, parce qu'il est plus intime, plus direct et en quelque sorte sans voile. Le pauvre jeune poète va jusqu'à désirer la mort. Il y a des pages où il semble faire ses adieux à ses amis: « J'ai retrouvé, après deux ans d'absence, toute cette ancienne vie, avec un plaisir d'enfant, avec une joie de vieillard. Eh bien! mon pauvre ami, tout cela est entré une journée entière dans ce cœur usé et désolé; tout cela l'a fait bondir de joie, mais ne l'a ni guéri ni rajeuni; c'est un mort que le galvanisme a fait tressaillir, et qui retombe plus mort qu'auparavant. J'ai le spleen, j'ai le désespoir dans l'âme. Je me suis dit tout ce que je pouvais et devais me dire; j'ai essayé de me rattacher à tout; je ne puis pas vivre, je ne le puis pas. Je viens dire adieu à mon pays, à mes amis. Le monde ne saura pas ce que j'ai souffert, ce que j'ai tenté avant d'en venir là... Il se peut que j'aie le cœur fatigué, l'esprit abusé par une vie aventureuse et des idées fausses; mais j'en meurs, vois-tu, et il ne s'agit plus, pour ceux qui m'aiment, que de me conduire doucement à ma tombe. Otez-moi les dernières épines du chemin, ou du moins semez quelques fleurs autour de ma fosse, et faites entendre à mon oreille les douces paroles du regret et de la pitié... Ce qui se passe en moi depuis dix ans et plus, ce dégoût de tout,

nes con las grandiosas escenas de las montañas, con los grandiosos aspectos de aquellos ricos y luminosos paisajes del mediodía. El *Secretario intimo*, las preciosas novelitas de *Lavinia*, *Metella*, *Matea*, en el tomo que contiene también la *Marquesa*; *Leone Leoni*, otra obra maestra, y las primeras *Cartas de un Viagero* nacieron bajo aquellas mismas influencias. *Andrés*, esa isla encantada donde el poeta doliente ha descansado un poco, *Jacobo* y *Simon* son también de aquella época, comprendida entre 1855 y 1857. Pero, ¡ah! ¡cuán triste estaba Jorge Sand cuando volvió de Italia! ¡Qué terribles pinturas de su desesperación se ven en las *Cartas de un Viagero*! desesperación expresada más amargamente todavía que en *Lelia*, porque es más íntima, más directa, y en cierto modo se presenta sin velo. El pobre joven poeta llega hasta a desear la muerte: páginas hay en que parece que dice un eterno adiós a sus amigos: « Al cabo de dos años de ausencia, he vuelto a esta antigua vida, con un placer de niño, con una alegría de anciano. Pues bien, pobre amigo mío, todo eso ha entrado un día entero en este corazón gastado y desolado; todo eso le ha hecho palpar de gozo, pero no le ha curado ni le ha rejuvenecido: es un muerto a quien el galvanismo ha hecho estremecerse y que vuelve a caer más muerto que antes. Tengo el spleen, tengo la desesperación en el alma. Me he dicho todo lo que podía y debía decirme; he probado a asirme a todo; no puedo vivir, no puedo, vengo a decir adiós a mi patria, a mis amigos. El mundo no sabrá lo que he sufrido, lo que he intentado antes de llegar a este punto... Puede ser que tenga el corazón cansado, el entendimiento alucinado por una vida aventurera y por ideas falsas; pero yo me muero, me muero, y ya no se trata, para mis amigos, más que de conducirme dulcemente al sepulcro. Quitadme las últimas espinas del camino, ó a lo menos sembrad algunas flores alrededor de mi huesa, y haced que suenen en

« cet ennui dévorant qui succède à mes plus vives
« jouissances, et qui de plus en plus me gagne
« et m'écrase, est-ce une maladie de mon cer-
« veau, ou est-ce un résultat de ma destinée?
« Ai-je horriblement raison de détester la vie?
« Ai-je criminellement tort de ne pas l'accep-
« ter?... J'ai souvent honte de cette lâcheté qui
« m'empêche d'en finir tout de suite... Ne
« sais-je donc me décider à rien? Ne puis-je
« ni vivre, ni mourir? Il y a des instants où
« je me figure que je suis usé par le travail,
« l'amour ou la douleur, et que je ne suis plus
« capable de rien sur la terre; mais, à la moin-
« dre occasion, je m'aperçois bien que cela
« n'est pas, et que je vais mourir dans toute
« la force de mon organisation et dans toute
« la puissance de mon âme. Oh! non, ce n'est
« pas la force qui me manque pour vivre et
« pour espérer; c'est la foi et la volonté. O mon
« Dieu! s'il pouvait me tomber de votre sein
« paternel une conviction!... Il y a dans la na-
« ture je ne sais quelle voix qui me crie par-
« tout, du sein de l'herbe et de celui du feuil-
« lage, de l'écho et de l'horizon, du ciel et de
« la terre, des étoiles et des fleurs, et du soleil
« et des ténèbres, et de la lune et de l'aurore,
« et du regard de mes amis: *Va-t'en, tu n'as plus
« rien à faire ici!*... »

« Il m'importe peu de vieillir; il m'importerait
« beaucoup de ne pas vieillir seul. Mais je n'ai
« pas rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu
« vivre et mourir; ou, si je l'ai rencontré, je n'ai
« pas su le garder. »

C'était aussi en ce temps-là que les affaires positives, les luttes domestiques et les procès agitaient la vie de George Sand. L'écrivain avait conquis une grande renommée et une estime digne de son talent, mais la femme n'avait pas encore conquis sa liberté. On aime à lire ces plaintes éloquentes dans les *Lettres d'un Voyageur*: « Pourquoi, étant poète, pourquoi, étant marqué au front pour n'appartenir à rien et à personne, pour mener

« mis oídos las suaves palabras del sentimiento y de
« la compasión... Lo que pasa en mí hace diez años
« y más, este hastío de todo, este tedio devorante
« que sucede a mis más vivos goces, y que de día
« en día se apodera de mí y me abruma. ¿Es una
« enfermedad de mi cerebro ó un resultado de mi
« destino? ¿Tengo horriblemente razón para abor-
« recer la vida? ¿Soy criminalmente culpado en no
« aceptarla?... Muchas veces me avergüenzo de
« esta cobardía, que me impide acabar de una vez
« y al instante... ¿No sabré decidirme a nada? ¿No
« puedo ni vivir ni morir? Hay instantes en que me
« figuro que estoy desgastado por el trabajo, el
« amor ó el dolor, y que ya no soy capaz de nada en
« la tierra; pero, a la menor ocasión, bien conozco
« que no es así, y que voy a morir en toda la
« fuerza de mi organización y en todo el poderío
« de mi alma. ¡Oh! no, no es la fuerza lo que me
« falta para vivir y para esperar; lo que me falta
« es la fe y la voluntad. ¡Oh Dios mío! si pudiera
« bajar a mí de vuestro seno paternal una convic-
« ción!... Hay en la naturaleza no sé qué voz que me
« grita donde quiera, del seno de la yerba y del de
« las enramadas, del eco y del horizonte, del cielo
« y de la tierra, de las estrellas y de las flores,
« y del sol y de las tinieblas, y de la luna y de la
« aurora, y aun de las miradas mismas de mis
« amigos: *Vete; ya nada tienes que hacer aquí!*... »
« Poco me importa envejecer; me importaría
« mucho no envejecer solo; pero no he encon-
« trado el ser con quien hubiera querido vivir y
« morir, ó si le he encontrado, no he sabido con-
« servarle. »

También por entonces fué cuando los negocios positivos, las luchas domésticas, y los pleitos agitaron más la vida de Jorge Sand. El escritor había conquistado una gran fama y una estimación digna de su talento, pero la mujer no había conquistado todavía su libertad. Grato es leer estas elocuentes quejas en las *Cartas de un Viagero*: « ¿Por qué, siendo poeta, por qué, estando marcado en la frente para no pertenecer a nada y a nadie,

« une vie errante; pourquoi, étant destiné à la
 « tristesse et à la liberté, me suis-je lié à la société?
 « Pourquoi ai-je fait alliance avec la famille
 « humaine? Ce n'était pas là mon lot. Dieu m'avait
 « donné un orgueil silencieux et indomptable.
 « une haine profonde pour l'injustice, un dévoue-
 « ment invincible pour les opprimés. J'étais un
 « oiseau des champs et je me suis laissé mettre en
 « cage; une liane voyageuse des grandes mers,
 « et on m'a mis sous une cloche de jardin. Mes
 « sens ne me provoquaient pas à l'amour, mon
 « cœur ne savait ce que c'était. Mon esprit n'avait
 « besoin que de contemplation, d'air natal, de
 « lecture et de mélodies. Pourquoi des chaînes
 « indissolubles, à moi?... O mon Dieu! qu'elles
 « eussent été douces, si un cœur semblable au
 « mien les eût acceptées... Oh non! je n'étais pas
 « fait pour être poète; j'étais fait pour aimer!
 « C'est le malheur de ma destinée, c'est la haine
 « d'autrui, qui m'ont fait voyageur et artiste. Moi,
 « je voulais vivre de la vie humaine; j'avais un
 « cœur, on me l'a arraché violemment de la poi-
 « trine. On ne m'a laissé qu'une tête, une tête
 « pleine de bruit et de douleur, d'affreux souve-
 « nirs, d'images de deuil, de scènes d'outrages...
 « Et parce qu'en écrivant des contes pour gagner
 « le pain qu'on me refusait, je me suis souvenu
 « d'avoir été malheureux; parce que j'ai osé dire
 « qu'il y avait des êtres misérables dans le ma-
 « riage, à cause de la faiblesse qu'on ordonne
 « à la femme, à cause de la brutalité qu'on per-
 « met au mari, à cause des turpitudes que la
 « société couvre d'un voile et protège du man-
 « teau de l'abus, on m'a déclaré immoral; on
 « m'a traité comme si j'étais l'ennemi du genre
 « humain! »

Les *Lettres d'un Voyageur* sont donc un des
 livres les plus curieux de George Sand pour suivre
 les agitations de sa vie morale et les fatalités de sa
 destinée. Ce livre est comme ces colonnes tron-
 quées, placées au carrefour des campagnes, et sur
 lesquelles on lit le chemin qu'on a fait et le che-

« para seguir una vida errante; por qué, estando
 « destinado á la tristeza y á la libertad, me he
 « atado á la sociedad? ¿Por qué he formado alianza
 « con la familia humana? No era ese mi destino.
 « Dios me había dado un orgullo silencioso é in-
 « domable, un odio profundo á la injusticia, un
 « invencible celo en favor de los oprimidos. Y
 « era un ave de los campos, y me he dejado apri-
 « sionar en una jaula; una enredadera peregrina
 « de los vastos mares, y me han metido bajo una
 « campana de un jardín. Mis sentidos no me pro-
 « vocaban al amor, mi corazón no le conocía: mi
 « espíritu no tenía necesidad mas que de contem-
 « plación, de aire natal, de lectura y de melodías.
 « Por qué cadenas indisolubles, á mí?... ¡Oh Dios
 « mío! ¿Cuán dulces hubieran sido si un corazón
 « semejante al mío las hubiera aceptado!... ¡Oh
 « no, yo no nací para ser poeta; yo nací para
 « amar!... La desgracia de mi destino, el odio
 « ajeno son los que me han hecho viagero y ar-
 « tista. Y por mí, quería vivir la vida humana;
 « tenía un corazón y me le han arrancado con
 « violencia del pecho. No me han dejado mas que
 « una cabeza, una cabeza llena de ruido y de
 « dolor, horribles recuerdos, imágenes de luto,
 « escenas de ultrajes... Y porque escribiendo
 « cuentos para ganar el pan que me negaban, me
 « he acordado de haber sido infeliz; porque me
 « he atrevido á decir que hay seres miserables en
 « el matrimonio, á causa de la debilidad á que se
 « obliga á la mujer, á causa de la brutalidad que
 « se le permite al marido á causa de las torpes
 « infamias que la sociedad cubre con un velo y
 « protege con la capa del abuso, se me ha decla-
 « rado immoral; se me ha tratado cual si fuera el
 « enemigo del linaje humano! »

Las *Cartas de un Viagero* son pues uno de los
 libros mas curiosos de Jorge Sand para seguir las
 agitaciones de su vida moral y las fatalidades de
 su destino: este libro es como esas columnas trun-
 cadas, que se ponen en las encrucijadas de los ca-
 minos, y en las que lee uno el camino que ha an-

min qui s'ouvre devant soi. Il y a, en effet, dans
 les *Lettres d'un Voyageur*, l'histoire du passé laissé
 en arrière, et l'indication d'un avenir qui se pro-
 longe avec de nouveaux horizons. Si le premier
 volume est plein de mélancolie ou d'imprécations,
 certains morceaux du second laissent déjà percer
 quelques éclairs d'espérance et d'une conviction
 forte et généreuse. La conversion de Lélia ap-
 proche, et les *ermites à barbe blanche* ne sont pas
 loin.

On trouve encore dans les *Lettres d'un Voyageur*
 certaines justifications précieuses et naïves, mais
 superflues, des précédents ouvrages de l'auteur :
 « Vous dites que la haine du mariage est le but de
 « tous mes livres? Permettez-moi d'en excepter
 « quatre ou cinq, entre autres *Lélia*, que vous
 « mettez au nombre de mes plaidoyers contre
 « l'institution sociale, et où je ne sache pas qu'il
 « en soit dit un mot. *Lélia* pourrait aussi répon-
 « dre, entre tous mes essais, au reproche de vou-
 « loir réhabiliter l'égoïsme des sens, et de faire la
 « métaphysique de la matière. *Indiana* ne m'a pas
 « semblé non plus, lorsque je l'écrivais, pouvoir
 « être une apologie de l'adultère. Je crois que,
 « dans ce roman (où il n'y a pas d'adultère com-
 « mis, si je m'en souviens bien), l'amant (ce roi
 « de mes livres, comme vous l'appellez spirituelle-
 « ment) a un pire rôle que le mari. Le *Secrétaire*
 « intime a pour sujet (si je ne me trompe pas ab-
 « solument sur mes intentions) les douceurs de la
 « fidélité conjugale. *André* n'est ni contre le ma-
 « riage, ni pour l'amour adultère. *Simon* se ter-
 « mine par l'hyménée, ni plus ni moins qu'un
 « conte de Perrault. Et enfin, dans *Valentine*,
 « la vieille fatalité intervient pour empêcher la
 « femme adultère de jouir, par un second ma-
 « riage, d'un bonheur qu'elle n'a pas su attendre.
 « Dans *Leoni*, la question du mariage n'est pas
 « plus en jeu que dans *Manon Lescaut*, dont j'ai
 « essayé, dans un but tout artistique, de faire une
 « sorte de pendant. Reste donc *Jacques*. Il est bien
 « possible qu'en effet *Jacques* prouve tout ce que

dado y el que se le abre delante. Hay, con efecto,
 en las *Cartas de un Viagero*, la historia de lo pa-
 sado dejado atrás, y la indicación de un porvenir
 que se prolonga con nuevos horizontes. Si el pri-
 mer tomo está lleno de melancolía ó de impreca-
 ciones, ciertos trozos del segundo dejan ya vis-
 lumbrar algunos destellos de esperanza y de una
 convicción robusta y generosa. La conversión de
Lelia se acerca y no andan lejos los ermitaños de
 blanca barba.

Tambien se hallan en las *Cartas de un Viagero*
 ciertas preciosas y candorosas justificaciones, pero
 superfluas, de las anteriores obras del autor :
 « Dice vm. que el odio al matrimonio es el objeto
 « de todos mis libros? Permitame vm. que excep-
 « tué cuatro ó cinco, entre ellos *Lelia*, que vm.
 « pone en el número de mis alegatos contra la ins-
 « titucion social, y donde no tengo noticia de
 « que se hable palabra de ella. *Lelia* podría tam-
 « bien responder; entre todos mis ensayos, al
 « cargo de querer rehabilitar el egoísmo de los sen-
 « tidos y de hacer la metafísica de la materia. *In-*
 « *diana*, cuando la escribí, no me parecía tam-
 « poco que pudiese ser una apología del adulterio:
 « creo que en esta novela (en la que no hay
 « adulterio cometido, si no ando trascordado) el
 « amante (ese rey de mis libros, como le llama
 « vm. ingeniosamente), hace peor papel que el
 « marido. El *Secretario intimo* tiene por objeto
 « (si no me engaño absolutamente en punto á mis
 « intenciones), pintar las dulzuras de la fidelidad
 « conjugal. *Andrés* no está ni contra el matrimo-
 « nio ni por el amor adultero. *Simon* acaba con
 « un casamiento, ni mas ni menos que un cuento
 « de Perrault. Y enfin en *Valentina*, interviene
 « la antigua fatalidad para impedir á la muger
 « adúltera disfrutar, en un segundo himeneo, una
 « felicidad que no ha sabido esperar. En *Leoni* la
 « cuestion del matrimonio está tan olvidada como
 « en *Manon Lescaut*, novela de la que he probado,
 « con un objeto puramente artístico, á hacer una
 « especie de pareja. Resta pues *Jacobo*; es muy

« vous y avez trouvé d'hostile à l'ordre domestique. Il est vrai qu'on y a trouvé tout le contraire aussi, et que l'on a pu avoir également raison... »

Et plus loin, cette belle apothéose du véritable amour : « Cet amour est grand, noble, beau, volontaire, éternel ; mais cet amour, c'est le mariage tel que l'a fait Jésus, tel que l'a expliqué saint Paul ; tel encore, si vous le voulez, que le chapitre VI du titre V du Code civil en exprime les devoirs réciproques. »

Après les *Lettres d'un Voyageur*, voici, tour à tour, *Mauprat*, un livre tout empreint de généreuses convictions ; puis, la *Dernière Aldini*, un caprice de Venise ; puis, les *Frères Mosaïstes*, une excellente histoire des grands artistes italiens de la Renaissance ; puis, *l'Uscoque*, un drame un peu forcé, où cependant on retrouve en quelques endroits les brillantes qualités de l'auteur ; enfin, *Spiridion*, qui détermine une nouvelle pensée. Déjà les *Lettres à Marie*, insérées dans un journal (le *Monde*) dirigé par M. de Lamennais, avaient signalé la tendance religieuse de George Sand. Les *Lettres à Marie*, qui n'ont point été publiées à part, se ressentent de l'influence de l'illustre auteur des *Paroles d'un Croyant*. Mais George Sand, le poète aventureux et naturellement tourné vers l'avenir, ne pouvait s'arrêter longtemps sous les débris du christianisme, fussent-ils même restaurés par le génie. Il oublia bientôt le christianisme un peu hérétique des *Lettres à Marie*, et chercha ses inspirations dans une philosophie plus jeune, plus audacieuse, plus vague aussi, sans doute, et qui lui parut, peut-être à cause de cette indécision, promettre, du moins, un monde tout autre que le monde du passé. *Spiridion* est l'histoire du drame intellectuel qui agite les croyances humaines et qui se renouvelle dans les têtes méditatives. L'auteur y explique les transformations successives des religions et des philosophes, le sens de ces perfectionnements obtenus à la longue par le travail per-

« possible que en efecto *Jacobo* pruebe todo lo que vm. ha hallado en él de hostil, al orden doméstico. Verdad es que tambien han hallado otros, en él todo lo contrario y que han podido igualmente tener razon... »

Y mas adelante, esta hermosa apoteosis del verdadero amor : « Ese amor es grande, noble, bello, voluntario, eterno ; pero ese amor es el matrimonio, tal cual le hizo Jesus, tal cual le explicó san Pablo ; tal tambien, si vm. quiere, cual expresa sus reciprocos deberes el capitulo VI del título V del Código civil. »

Después de las *Cartas de un Viajero* vienen sucesivamente *Mauprat*, libro todo empapado en generosas convicciones ; luego, la *Ultima Aldini*, un capricho de Venicia ; luego, los *Hermanos Mosaístas*, excelente historia de los grandes artistas italianos del Renacimiento ; luego *El Uscoque*, drama algo violento, pero en el que se hallan no obstante, en algunos pasos, las brillantes cualidades del autor ; enfin, *Spiridion*, que determina un nuevo pensamiento. Ya las *Cartas a Maria*, insertas en un periódico (el *Mundo*) dirigido por M. de Lamennais, habian señalado la tendencia religiosa de Jorge Sand. Las *Cartas a Maria*, que no se han publicado aparte, se resienten de la influencia del ilustre autor de las *Palabras de un Creyente* ; pero Jorge Sand, el poeta aventuroso y naturalmente vuelto hacia el porvenir, no podia pararse mucho tiempo bajo las ruinas del cristianismo, aunque restauradas por el genio : pronto olvidó el cristianismo, algo heterodoxo de las *Cartas a Maria*, y buscó sus inspiraciones en una filosofia mas jóven, mas audaz, mas vaga tambien, sin duda, y que le pareció, tal vez á causa de esta indecision, que prometia, á lo menos, un mundo muy distinto del de lo pasado. *Spiridion* es la historia del drama intelectual que agita las creencias humanas y que se renueva en las cabezas meditativas : el autor explica en ella las trasformaciones sucesivas de las religiones y de las filosofias, el sentido de esos perfeccionamientos obtenidos á la larga por el

sévérant des penseurs, et il annonce une foi prochaine, plus complète et plus salutaire que tous les dogmes vieillis. Voilà, pour le coup, le fameux ermite à barbe blanche, avec ses magnifiques plaidoyers prédits dans le passage cité plus haut. *Spiridion* était un livre trop sérieux pour avoir le succès populaire des autres livres de George Sand, quoique l'auteur se soit élevé à la plus haute éléquence et qu'il ait fait preuve d'une singulière aptitude philosophique. Il est impossible d'exposer plus lumineusement ces questions compliquées de la morale et de la destinée humaine. Le poète et le romancier prêtent même souvent à la philosophie l'intérêt des passions, et ils l'enveloppent toujours d'une forme riche, variée, transparente.

Mais George Sand s'était posé, pour son compte d'artiste, un problème aussi difficile peut-être que le problème de la philosophie. Il s'agissait de mettre dans ses romans, ou, si l'on veut, dans ses poèmes, toutes ses croyances religieuses et politiques. Réussir, c'eût été faire un chef-d'œuvre complet. George Sand l'a tenté, après *Spiridion*, dans les *Sept Cordes de la Lyre* et dans *Gabriel* ; mais on sent peut-être qu'il n'est pas assez maître de sa composition, et que ses facultés d'artiste y sont moins à l'aise que dans les sujets de fantaisie. Les *Sept Cordes de la Lyre* ont rendu, comme toujours, des sons touchants et harmonieux, mais sa noble musique n'a pas pénétré tous les esprits, et son intention est demeurée un peu confuse. Le *Compagnon du Tour de France*, écrit dans le même sentiment, a repris toutefois avec plus d'aisance les vives et nettes allures du roman.

Depuis le *Compagnon du Tour de France*, George Sand a encore publié des romans dans la *Revue indépendante*, qu'il rédige avec M. Pierre Leroux. *Horace* est un habile pendant au *Compagnon du Tour de France*, et *Consuelo* surtout nous paraît une des œuvres les plus excellentes de George Sand, et comparable à ses deux ou trois meilleurs romans.

trabajo perseverante de los pensadores, y anuncia una fe cercana, mas completa y mas saludable que todos los dogmas envejecidos. Ahora sí que ya tenemos aquí el famoso ermitano de blanca barba, con sus magníficos alegatos predichos en el paso arriba citado. *Spiridion* era un libro demasiado serio para obtener el aplauso popular de los otros libros de Jorge Sand ; aunque el autor se eleva en él á la mas alta elocuencia y dá pruebas de una singular aptitud filosófica : es imposible exponer mas luminosamente esas complicadas cuestiones de la moral y del destino humano, y aun muchas veces el poeta y el novelista prestan á la filosofia el interés de las pasiones y la envuelven siempre en una forma rica, variada, trasparente.

Pero Jorge Sand se habia propuesto, como artista, un problema tan difícil acaso como el problema de la filosofia : —queria poner en sus novelas, ó si se quiere, en sus poemas, todas sus creencias religiosas y políticas. Lograrlo hubiera sido hacer una obra maestra completa. Jorge Sand lo ha intentado, después de *Spiridion*, en las *Siete Cuerdas de la Lira* y en *Gabriel* ; pero se conoce tal vez que no es bastante dueño de su composicion, y que sus facultades de artista no están en estas obras tan desembarazadas como en los asuntos de pura imaginacion. Las *Siete Cuerdas de la Lira*, han espedido, como siempre, sonidos patéticos y armoniosos, pero su noble música no ha penetrado en todas las inteligencias, y su intencion ha quedado algo confusa. El *Compañero de la Vuelta á Francia*, escrito con la misma mente, ha recobrado no obstante con mas soltura sa clara y viva índole de la novela.

Después del *Compañero de la Vuelta á Francia*, Jorge Sand ha publicado todavía novelas en la *Revista independiente*, que redacta con M. Pedro Leroux. *Horacio* es una hábil pareja para el *Compañero de la Vuelta á Francia*, y *Consuelo*, sobre todo, nos parece una de las obras mas excelentes de Jorge Sand y comparable con sus dos ó tres mejores novelas.

La galerie des *Femmes* de George Sand n'est donc pas terminée, Dieu merci, et elle nous promet encore plusieurs de ces belles et poétiques apparitions qui figurent noblement dans le monde de l'art, à côté de la *Judith* de Shakspeare, et peut-être au-dessus des *Femmes* de Walter Scott.

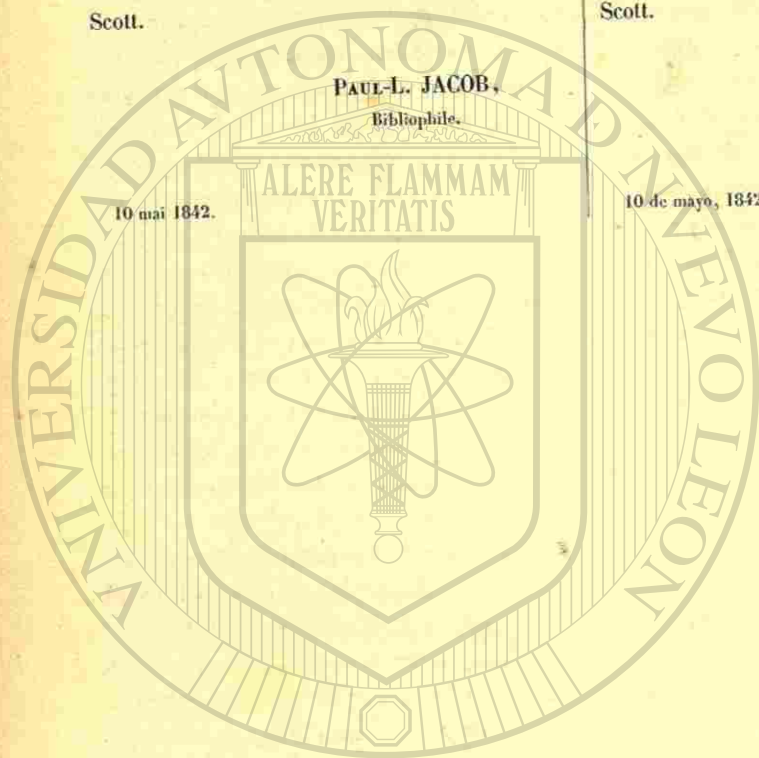
No está pues terminada, á Dios gracias, la galería de las *Mujeres de Jorge Sand*, y todavía nos promete muchas de esas hermosas y poéticas apariciones que figuran noblemente en el mundo del arte, al lado de la *Judit* de Shakspeare, y que son tal vez superiores á las *Mujeres* de Walter Scott.

PAUL-L. JACOB,

Bibliophile.

PAULO-L. JACOB,

Bibliófilo.



10 de mayo, 1842.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



G. Sand

G. Sand

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

G. Sand

MAUPRAT

GEORGE SAND

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

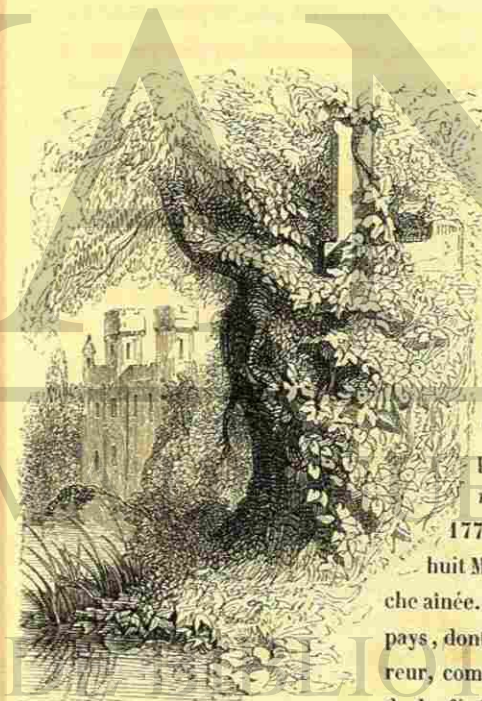




UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL

EDMÉE.



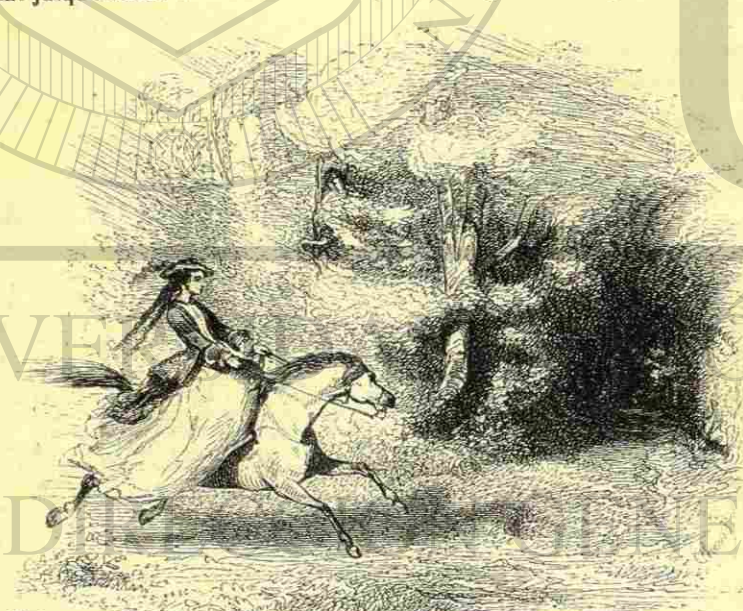
a Roche-Mauprat, vieux castel fortifié, bâti, au moyen âge, sur les confins de la Marche et du Berry, dans le pays appelé *la Varenne*, était, vers 1775, le repaire de huit Mauprat de la branche aînée. Ils exploitaient le pays, dont ils étaient le terreur, comme au bon temps de la féodalité. Hubert de Mauprat, seul rejeton de la branche cadette, aussi honnête gentilhomme que ses cousins étaient infâmes, vivait loin d'eux, retiré dans son château avec sa fille unique, Edmée.

« Edmée était d'une taille assez élevée, svelte, et remarquable

La Roca-Mauprat, antiguo castillo fortificado, construido, en la edad media, en los confines de la Marca y del Berry, en el pays llamado *la Varenne* (la Dehesa), era por los años de 1775, la madriguera de ocho Mauprat de la rama primogénita, que saquéaban y tenían aterrada a toda la comarca, como en los benditos tiempos del feudalismo. Huberto de Mauprat, único vástago de la rama segunda de la familia, caballero tan honrado cuanto infames eran sus primos, vivía lejos de ellos, retirado en su quinta con Edmé, su única hija.

« Era Edmé bastante alta de

« par l'aisance de ses mouvements. Elle était
« blanche avec des cheveux d'ébène; son regard
« et son sourire avaient une expression de finesse
« dont le mélange était incompréhensible. Il
« semblait que le ciel lui eût donné deux âmes :
« une toute d'intelligence, une toute de senti-
« ment. Elle avait dix-sept ans, et était natu-
« rellement gaie et brave. C'était un ange que les
« chagrins de l'humanité n'avaient pas encore osé
« toucher. Rien ne l'avait fait souffrir, rien ne
« lui avait appris la méfiance et l'effroi. — Elle
« était bien belle avec son costume d'amazone,
« composé d'une jupe de drap très-ample, le corps
« serré dans un gilet de satin gris de perle bou-
« tonné, et une écharpe rouge autour de la taille,
« par-dessus une veste de chasse galonnée. Un
« chapeau de feutre gris à grands bords, relevé
« sur le front et ombragé d'une demi-douzaine
« de plumes rouges, surmontait des cheveux sans
« poudre, retroussés autour du visage, et retom-
« bant par derrière en deux longues tresses qui
« descendaient jusqu'à terre. »



Après une battue au loup, Edmée, emportée par son cheval, se trouve égarée la nuit, durant l'orage,

« cuerpo, sumamente airosa y suelta en sus movi-
« mientos. Blanca de cutis, tenía el cabello de ébano :
« había en su mirada y su sonrisa, una espresion de
« fino donaire, cuya mezcla era incomprensible :
« parecía que el cielo le había dado dos almas, una
« toda de inteligencia, otra toda de sentimiento.
« Tenía diez y siete años, y era naturalmente alegre
« y animosa : era un angel á quien todavía no habían
« osado llegar las amarguras de la humanidad :
« nada la había hecho sufrir, nada le había en-
« señado la desconfianza y el pavor. Hermosísima
« estaba en verdad con su traje de amazona, com-
« puesto de una falda de paño mui holgada, el talle
« ceñido en un chaleco de raso gris de perla abro-
« chado y una faja encarnada al rededor de la
« cintura, por encima de una casaquilla de caza
« galoneada ! Un sombrero de fieltro gris, con
« grandes alas, levantado sobre la frente y que
« sombreaba media docena de plumas encarnadas,
« coronaba sus cabellos sin polvos, recogidos al
« rededor del rostro y tendidos por detras en
« dos largas trenzas que caían hasta el suelo. »

Después de una batida de lobos, Edmée, arrebatada por su caballo, hallase perdida en medio de

dans une partie de la Varenne qui lui est inconnue, et dont l'uniformité embarrasserait les plus habitués à la parcourir. Elle est conduite à la Roche-Mauprat, et bientôt exposée aux insolentes entreprises de Bernard Mauprat, *coupe-jarrets*. Douée d'une intelligence supérieure, le danger qu'elle pressent lui révèle toutes les ruses qui peuvent déjouer la force brutale. Elle appelle à son aide, par instinct féminin, les ressources de la coquetterie la plus expérimentée. La coquetterie serait-elle parfois une vertu?... Quoi qu'il en soit, elle est aimée par celui qu'elle promet d'aimer, et, de ce moment, elle est sauvée par celui-là même qui voulait la perdre.

La maréchaussée assiège la Roche-Mauprat. Bernard et Edmée profitent du tumulte pour gagner la campagne par une issue souterraine. Ils arrivent à la Tour-Gazeau, demeure du bonhomme Patience, philosophe plébéen, ami d'Edmée. La Roche-Mauprat est livrée aux flammes; tous les Mauprat sont tués ou en fuite; deux d'entre eux viennent expirer sur le seuil de la Tour-Gazeau, et la maréchaussée, qui les poursuit, veut arrêter Bernard, qu'un gendarme croit reconnaître pour un *coupe-jarrets*. Edmée le protège du nom de son père, dont elle le dit garde-chasse. On le laisse libre, car le nom d'Hubert de Mauprat est vénéré dans le pays.

Bernard est accueilli comme un fils au château de son oncle. Mais, à dix-sept ans, Bernard est plus ignorant, plus commun, plus bestial que le dernier des paysans; et c'est à cet homme qu'Edmée est liée par les promesses faites à la Roche-Mauprat, Edmée déjà fiancée au comte de La Marche, beau et irréprochable gentilhomme, c'est-à-dire toujours élégant, toujours convenable, et d'une grande distinction de manières, mais ayant de l'esprit, peu; du cœur, point. « Edmée, privée de sa mère dès le berceau, et abandonnée à ses jeunes inspirations par un père plein de con-

una noche tempestuosa, en una parte de la Dehesa, que no conoce, y cuya uniformidad bastaría á poner en confusion á los mas acostumbrados á recorrerla. Conducida á la Roca-Mauprat, pronto se vé expuesta á las tentativas de Bernardo Mauprat, el desalmado (*coupe-jarrets* (1)); pero dotada de una inteligencia superior, el peligro que presiente le revela todos los ardides que pueden contrarestar la fuerza brutal, é impulsada por un instinto mugeril, llama en su ayuda los auxilios de la mas esperta coqueteria. ¿Será esta por ventura una virtud?... Sea de esto lo que fuere, verse amada por el hombre á quien promete amor, y desde aquel momento el mismo que queria perderla, la salva.

Mientras la maréchaussée (2) sitia la Roca-Mauprat, Bernardo y Edmée se aprovechan de la confusion para fugarse por una salida subterránea. Llegan á la Torre-Gazeau, residencia del buen hombre Paciencia, filósofo plebeyo, amigo de Edmée. La tropa prende fuego á la Roca-Mauprat, y todos los Mauprat, ó perecen ó se dispersan : dos van á espirar en el umbral de la Torre-Gazeau, y la maréchaussée, que los va persiguiendo, quiere prender á Bernardo, á quien un soldado cree reconocer por un *desalmado*; pero Edmée le protege con el nombre de su padre, diciéndole que es uno de sus guardas, con lo que le dejan libre, pues Huberto de Mauprat es venerado en toda la comarca.

Bernardo es recibido como un hijo en la quinta de su tío; pero á los diez y siete años, Bernardo es mas ignorante, mas ordinario, mas bruto que el último patán; i y á aquel hombre está ligada Edmée por las promesas hechas en la Roca-Mauprat! Edmée, prometida ya al conde de la Marca, galán caballero y sin tacha, es decir siempre elegante, siempre atentísimo, y de rara finura en sus modales, pero con poco talento, y ningun corazón; « Edmée, huérfana de madre desde la cuna, y « abandonada á sus inspiraciones juveniles, por « un padre lleno de confianza, de bondad y de

(1) Literalmente, desjarretador

(2) Compañía de gente á caballo, para perseguir malhecho-

res. — Correspondia exactamente á nuestra santa Hermandad.

« fiancé, de bonté et d'incurie, s'était formée à
 « peu près seule. L'abbé Aubert, qui lui avait fait
 « faire sa première communion, n'avait point
 « proscrit de ses lectures les philosophes qui
 « l'avaient séduit lui-même. Ne trouvant autour
 « d'elle ni contradiction, ni même discussion, car,
 « en toutes choses, elle entraînait son père dont
 « elle était l'idole, Edmée était restée fidèle à des
 « principes bien opposés: la philosophie, qui pré-
 « parait la ruine du christianisme, et le christia-
 « nisme, qui proscrivait l'esprit d'examen. Dans les
 « âmes poétiques, le mysticisme et le doute règnent
 « de pair; Jean-Jacques en fut un exemple écla-
 « tant et magnifique; et quelles sympathies il
 « éveilla chez les prêtres et chez les nobles alors
 « même qu'il les gourmandait avec tant de véhé-
 « mence! Quels miracles n'opère pas la conviction
 « aidée d'une éloquence sublime! Edmée avait bu
 « à cette source vive avec toute l'activité d'une
 « âme ardente. Dans ses rares voyages à Paris, elle
 « avait recherché les âmes sympathiques à la sienne.
 « Mais là, elle avait trouvé tant de nuances, si peu
 « d'accord, et surtout, malgré la mode, tant de
 « préjugés indestructibles, qu'elle s'était ratta-
 « chée avec amour à sa solitude et à ses poétiques
 « rêveries, sous les vieux chênes de son parc. Elle
 « parlait déjà de ses déceptions, et refusait avec
 « un bon sens au-dessus de son âge, et peut-être
 « de son sexe, toutes les occasions de se mettre
 « en rapport direct avec ces philosophes dont les
 « écrits faisaient sa vie intellectuelle. « Je suis un
 « peu sybarite, disait-elle en souriant; j'aime
 « mieux respirer un bouquet de roses préparé pour
 « moi dès le matin dans un vase, que d'aller le cher-
 « cher au milieu des épines et à l'ardeur du soleil. »
 « Ce qu'elle disait de son sybaritisme n'était
 « d'ailleurs qu'une figure. Élevée aux champs,
 « elle était forte, active, courageuse, enjouée; elle
 « joignait à toutes les grâces de la beauté délicate,
 « toute l'énergie de la santé physique et morale.
 « C'était une fière et intrépide jeune fille, autant
 « qu'une douce et affable châtelaine. Elle chéris-

« incuria, se había formado casi sola. El presbítero
 « Aubert, que la había dirigido en su primera co-
 « munion, no había proscrito de sus lecturas los
 « filósofos, que á él también le habían seducido;
 « y no hallando en derredor de sí ni contradicción,
 « ni aun discusión, porque en todo se llevaba de
 « calle la opinión de su padre, cuyo ídolo era,
 « Edmée había permanecido fiel á principios mu-
 « opuestos, la filosofía, que prestablecía la ruina
 « del cristianismo, y el cristianismo que proscris-
 « bia el espíritu de examen. En las almas poéticas,
 « el misticismo y la duda reinan al par, de lo que
 « es un magnífico y solemne ejemplo Juan Jacobo.
 « ¡Qué simpatías no despertó en los sacerdotes y
 « en los nobles aun cuando tan ásperamente los
 « reprehendía! ¡Qué milagros no consuma la con-
 « vicción ayudada por una sublime elocuencia!
 « Edmée había bebido en aquel vivo manantial con
 « toda la actividad de una alma ardiente: en sus
 « raros viages á Paris, había buscado con ahínco
 « las almas simpáticas á la suya, pero había hal-
 « lado allí tantos matices, tan poco concierto, y
 « sobre todo, á pesar de la moda, tantas preocu-
 « paciones indestructibles, que había acabado por
 « apearse con amor á la soledad y á sus poéticos
 « devaneos bajo los añosos robles de su parque.
 « Ya hablaba de sus desengaños y huía con una
 « sensatez superior á su edad, y tal vez á su sexo,
 « todas las ocasiones de ponerse en relación di-
 « recta con aquellos filósofos, cuyos escritos for-
 « maban su vida intelectual. » Soj algo sibarita,
 « decía sonriendo; prefiero respirar un ramillete
 « de rosas preparado por mí desde por la mañana
 « en un vaso, á ir á buscarlo en medio de las
 « espinas y del ardor del sol. »
 « Pero lo que decía de su sibaritismo no era
 « mas que una figura. Criada en el campo, era
 « fuerte, activa, animosa, jovial; unia á todas las
 « gracias de la hermosura delicada, toda la ener-
 « gía de la salud física y moral: era una altiva é
 « intrépida virgen, tanto como una dulce y afable
 « castellana. Casi tan aficionada era á los poetas

« sait les poètes presque autant que les philosophes
 « spiritualistes. » Bernard, au contraire, ne savait
 « autre chose que chasser et boire. Sa première jeu-
 « nesse s'était passée au milieu des orgies, en com-
 « pagnie de ses oncles ignorants, débauchés et cruels.
 « Tous ses bons instincts avaient été faussés par le
 « mauvais exemple. Cependant, pour plaire à Edmée,
 « qui le domine de sa supériorité, qui le domine sur-
 « tout de l'amour qu'elle lui inspire, il essaye de se
 « civiliser. Il accepte les leçons de l'abbé Aubert, il
 « se contraint à l'étude; mais le brigand inculte de
 « la Roche-Mauprat survit à ses propres efforts. Ber-
 « nard veut être aimé, il le demande avec menace.
 « L'orgueil d'Edmée se révolte. Une lutte morale
 « s'engage entre eux, et la victoire reste à Edmée.
 « Pourtant, elle craint Bernard; mais, lui, se croit
 « haï et méprisé. Un soir que, désespéré, il s'est
 « couché, comme un cerf aux abois, dans un coin du
 « parc, Edmée et l'abbé Aubert, son confesseur, pas-
 « sent près de lui. On a prononcé son nom: il écoute...
 « L'abbé Aubert disait: « Il faut à tout prix l'éloi-
 « gner d'ici... Vous ne pouvez vivre de la sorte,
 « continuellement exposée à la brutalité d'un bri-
 « gand. — Soyez donc tranquille, répondait Edmée
 « d'un air dégagé en tirant de sa poche un petit
 « couteau de nacre; s'il lasse ma patience, je n'hé-
 « siterai nullement à lui planter cette lame dans
 « la joue. Je suis bien sûre qu'une petite saignée
 « calmera son ardeur. — Vous envisagez vos pé-
 « rils, reprenait l'abbé, avec une légèreté et un
 « enjouement qui m'étonnent. — Votre étonnement
 « vient, ajoute Edmée, de ce que vous ne connais-
 « sez pas bien la race Mauprat. C'est une race in-
 « domptable, incorrigible, dont il ne peut sortir
 « que des casse-têtes ou des coupe-jarrets. A ceux
 « que l'éducation a le mieux rabotés, il reste en-
 « core bien des nœuds: une fierté souveraine, une
 « volonté de fer, un profond mépris pour la vie...
 « Il est pourtant des instants où je me décourage
 « de reste et m'apitoie sur mon sort, comme une
 « vraie femme que je suis. Mais, que l'on me
 « fâche, que l'on me menace, et le sang de la race

« como á los filósofos espiritualistas. » Bernardo
 « por el contrario no sabía hacer otra cosa mas que
 « cazar y beber, pues como había pasado su primera
 « juventud en medio de las orgias, en compañía de
 « sus tíos, ignorantes, estragados y crueles, los
 « malos ejemplos habían adulterado todos sus buenos
 « instintos. Sin embargo, para agradar á Edmée, que
 « le domina á causa de su superioridad, á causa sobre
 « todo, del amor que le inspira, prueba á civilizarse,
 « acepta las lecciones del presbítero Aubert, se
 « violenta para estudiar, pero el ignorante ban-
 « dolero de la Roca-Mauprat sobrevive á sus pro-
 « pios esfuerzos. Bernardo quiere ser amado, y lo
 « exige con amenazas, que irritan el orgullo de
 « Edmée: trábase entre ellos una lucha moral, y la
 « victoria queda por Edmée. Esta, no obstante, teme
 « á Bernardo, pero el se cree aborrecido y despre-
 « ciado. Una tarde en que, desesperado, se ha ten-
 « dido, como un ciervo acosado por los perros, en
 « un rincón del parque, Edmée y el presbítero Aubert,
 « su confesor, pasan junto á él. Han pronunciado su
 « nombre: escucha... El presbítero Aubert decía: « Es
 « preciso á toda costa alejarle de aquí... No podeis
 « vivir de ese modo continuamente espuesta á la
 « brutalidad de un bandido. — No os inquieteis, res-
 « pondía Edmée con desembarazo, sacando de su
 « faldriquera un cuchillito de nacar; si me apura la
 « paciencia, no titubearé poco ni mucho en clavarle
 « esta hoja en el carrillo. Estoy segura de que una
 « sangría calmará su ardor. — Me admira, respondió
 « el eclesiástico, la cachaza y desenfado con que
 « mirais vuestros peligros. — Vuestra admiración
 « proviene, añadió Edmée, de que no conoceis bien
 « la raza Mauprat, raza indomable, incorregible de
 « la que no pueden salir mas que rompe-cabezas,
 « ó desalmados. Aun á los que mas ha acepillado la
 « educación, todavía les quedan muchos nudos; una
 « altivez soberana, una voluntad de hierro, un pro-
 « fundo menosprecio de la vida... Sin embargo hai
 « momentos en que me desanimo demasiado, y me
 « compadezco de mi suerte, como lo que soy, como
 « una muger; pero que me enojén, que me ame-

« forte se ranime; et alors, ne pouvant briser mon
« ennemi, je me croise les bras et me mets à rire
« de pitié de ce qu'il espère me faire peur...
« Tenez, l'abbé, que ceci ne vous paraisse pas
« une exagération, car demain, ce soir peut-être,
« ce que je dis peut se réaliser; depuis que ce
« couteau de nacre, qui n'a pas l'air bien mata-
« more, mais qui est bon, voyez! a été affilé par
« don Marcasse (qui s'y entend), je ne l'ai quitté
« ni jour ni nuit, et mon parti a été pris. Je n'ai
« pas le poignet bien ferme, mais je saurais me
« donner un coup de couteau aussi bien que je



« sais donner un coup de cravache à mon cheval.
« Eh bien! cela posé, mon honneur est en sûreté,
« ma vie seule tient à un fil, à un verre de vin de
« plus ou de moins qu'aura bu, un de ces soirs,
« M. Bernard, à une rencontre, à un regard qu'il
« aura cru surprendre entre M. de La Marche et
« moi, à rien peut-être! Qu'y faire? Quand je me
« désolerais, effacerais-je le passé? Nous ne pou-
« vons arracher une seule page de notre vie, mais
« nous pouvons jeter le livre au feu. Quand je

« nacen, y la sangre de la raza fuerte se reanima,
« y entonces no pudiendo quebrantar á mi
« enemigo, me cruzo de brazos y me echo á reír de
« lástima de que espere amedrentarme... Mirad,
« padre capellan, no creais que esto es una exa-
« geracion; porque mañana, esta noche tal vez lo
« que digo puede realizarse; desde que Don Mar-
« casse (y es hombre que lo entiende) me afiló
« este cuchillo de nacar, que no tiene traza mui
« formidable, pero que es bueno, ya lo veis, no
« me he separado de él, ni de dia, ni de noche, y
« he tomado resueltamente mi partido: no tengo

« la mano mui firme, pero sabré darme una cu-
« chillada lo mismo que le doi un latigazo á mi
« caballo. Ahora bien, sentado esto, mi honor está
« en seguridad; solo mi vida pende de un hilo, de
« una copa de vino mas ó menos que se beba una
« de estas noches el señor Bernardo, de un en-
« cuentro, de una mirada que se le figure sorpren-
« der entre el conde de la Marca y yo, i de nada tal
« vez! ¿Qué le he de hacer? ¿Con alligirme bor-
« raria lo pasado? No podemos arrancar una sola

« pleurerais du soir au matin, empêcherais-je que
« la destinée, dans un jour de méchante humeur,
« ne m'ait conduite à la chasse, qu'elle ne m'ait
« égarée dans les bois et fait rencontrer un Mau-
« prat, qui m'a conduite dans son antre, où je n'ai
« échappé à l'opprobre, et peut-être à la mort,
« qu'en liant à jamais ma vie à celle d'un enfant
« sauvage qui n'avait aucun de mes principes, au-
« cune de mes idées, aucune de mes sympathies,
« et qui, peut-être (et qui, sans doute, devrais-je
« dire), ne les aura jamais? Tout cela, c'est un
« malheur. J'étais dans tout l'éclat d'une heureuse
« destinée, j'étais l'orgueil et la joie de mon vieux
« père, j'allais épouser un homme que j'estime
« et qui me plaisait; aucune douleur, aucune ap-
« préhension n'avait approché de moi; je ne con-
« naissais ni les jours sans sécurité, ni les nuits
« sans sommeil. Eh bien! Dieu n'a pas voulu
« qu'une si belle vie s'accomplisse; que sa volonté
« soit faite! Il est des jours où la perte de toutes
« mes espérances me semble tellement inévitable,
« que je me considère comme morte et mon fiancé
« comme veuf. Sans mon pauvre père, j'en rirais
« vraiment; car la contrariété et la peur sont si
« peu faites pour moi, que je suis déjà lasse de la
« vie, pour le peu de temps que je les ai connues.
« — Mais vous ne regardez pas comme possible
« un mariage entre vous et Bernard? lui demanda
« l'abbé. — Comment, dit encore Edmée, ce qui
« est inévitable serait-il impossible? Je sais bien
« qu'au bout de trois jours je n'aurais rien de
« mieux à faire que de me couper la gorge. J'ai
« un peu regret à la vie. Tous ceux qui sont entrés
« à la Roche-Mauprat n'en sont pas revenus. Moi,
« j'ai été, non y subir la mort, mais me fiancer
« avec elle... »

« Cette conversation produisit sur Bernard une
« impression profonde. La bonté de sa cousine, qui
« ne voulait pas qu'on prévint son père des poursuites
« qu'elle avait à subir, son courage héroïque, firent
« descendre l'amour des orages du cerveau dans les
« saines régions du cœur. Il prit la résolution de se

« página de nuestra vida, pero podemos arrojar
« el libro á la lumbre. Aun cuando yo llorase de
« la noche á la mañana, ¿impediría que el destino
« en un día de mal humor, me haya llevado á la
« caza, me haya estraviado en los bosques y hé-
« chome encontrar un Mauprat, que me llevó á su
« caverna, donde no me subtrage al oprobio, y
« tal vez á la muerte, sino enlazando para siempre
« mi destino al de un muchacho salvaje que no
« tenia ninguno de mis principios, ninguna de
« mis ideas, ninguna de mis simpatias, y que tal
« vez (mejor diria, y que sin duda), no los tendrá
« jamas? Todo esto es una desgracia. Yo estaba
« en todo el brillo de un venturoso destino; era el
« orgullo y la alegría de mi anciano padre; iba á
« casarme con un hombre á quien estimo y que me
« gustaba; ningun dolor, ningun recelo se habia
« acercado nunca á mi; no conocia, ni los dias sin
« seguridad, ni las noches sin sueño. ¡Pues bien!
« Dios no ha querido que una vida tan bella, llegase
« á cabo; ¡hágase su voluntad! Hay dias en que la
« pérdida de todas mis esperanzas me parece á tal
« punto inevitable, que me considero como muerta,
« y á mi novio como viudo. A no ser por mi pobre
« padre, verdaderamente lo echaria á risa, porque
« la contrariedad y el miedo son cosas tan ajenas de
« mí, que ya estoy harta de la vida por el poco tiempo
« que los he conocido. — Pero ¿no mirais como
« posible un casamiento entre vos y Bernardo? le
« preguntó el eclesiástico. — Como, repuso Edmé,
« sería imposible lo que es inevitable? Sé mui bien
« que á los tres dias lo mejor que podré hacer será
« cortarme el pescuezo. La vida me tira un poco, lo
« confieso. No todos que han entrado en la Roca-
« Mauprat han logrado salir; yo fuí allá, no á
« sufrir la muerte sino á desposarme con ella. »

« Esta conversacion produjo en Bernardo una
« impresion profunda. La bondad de su prima, que
« no queria que se informase á su padre de las mo-
« lestias que tenia que sufrir, y su valor heroico,
« hicieron bajar el amor de las borrascas del cerebro
« á las sanas regiones del corazon: tomó la resolucion

transformer, et travailla avec tant d'ardeur qu'il fut sur le point d'en mourir. Pendant une longue maladie, Edmée le soigna comme un frère bien-aimé; et, un jour qu'il était au plus mal, on surprit Edmée à genoux au milieu de sa chambre, pleurant et priant avec ferveur. Mais quand la santé fut revenue, Edmée recommença à fuir Bernard, qui, convaincu de l'aversion de sa cousine, s'embarqua, désolé, pour aller faire la guerre d'Amérique, bien que M. de La Marche eût renoncé à épouser Edmée malgré elle.

Edmée eut bien des regrets peut-être, bien des larmes aussi qu'elle dévora en silence pendant les six ans d'absence.

Quand elle revit Bernard, elle le serra longtemps et religieusement contre sa poitrine, sans proférer une parole. Mais cette étreinte fut éloquente, et Bernard crut comprendre enfin qu'il était aimé! Pendant six années de voyage et de souffrance, il était devenu un homme intelligent et raisonnable, tandis que « la nature d'Edmée était devenue impérieuse et violente. Son caractère, habitué à la lutte, avait pris avec les années une énergie inflexible. Ce n'était plus la jeune fille tremblante, fortement inspirée, mais plus ingénieuse que téméraire à la défense, qu'il avait connue à la Roche-Mauprat; c'était une femme intrépide et fière, qui se fût laissée égorger plutôt que de permettre une espérance audacieuse. »

Par un caprice inexplicable de la fière Edmée, son mariage avec Bernard fut encore ajourné. Il s'en plaignit; et, un jour, après une querelle qu'ils eurent dans le bois, au milieu d'une chasse dont ils s'étaient séparés, Bernard, exaspéré, menaça encore; puis, effrayé de son emportement, il s'éloigna, fou de douleur. A peine avait-il fait quelques pas, qu'un coup de feu partit: Edmée tombe frappée, puis Bernard est arrêté et condamné comme assassin de sa cousine.

Le jugement ayant été cassé pour défaut de forme, Edmée, revenue à la vie, fut entendue comme témoin. Après un long interrogatoire, où

de reformarse y trabajó con tanto ardor que estuvo á punto de perder la vida. Durante una larga enfermedad, Edmé le asistió como á un hermano querido, y un día en que estaba casi desahuciado, sorprendieron á Edmé de rodillas en medio de su cuarto, llorando y rezando con fervor; pero cuando recobró el enfermo la salud, Edmé volvió á huir de Bernardo, quien convencido de la aversion de su prima, se embarcó, desolado, para ir á hacer la guerra de América, aunque M. de La Marche había renunciado á casarse con Edmé contra su voluntad.

Edmé pasó muchas pesadumbres, tal vez, también acaso devoró en silencio muchas lágrimas durante los seis años de ausencia.

Cuando volvió á ver á Bernardo, le estrechó larga y religiosamente sobre su pecho, sin proférer una palabra, y Bernardo creyó comprender en fin que era querido! Durante seis años de viages y padecimientos, habíase hecho hombre inteligente y razonable, al paso que « la naturaleza de Edmé había llegado á ser imperiosa y violenta. Su carácter, acostumbrado á la lucha, había tomado con los años una energía inflexible: ya no era la niña trémula, vigorosamente inspirada, pero mas ingeniosa que temeraria para la defensa, á quien había conocido en la Roca-Mauprat; era una muger intrépida y soberbia que se hubiera dejado degollar antes que permitir una atrevida esperanza. »

Por un capricho inexplicable de la activa Edmé, todavía se dilató el casamiento. Bernardo se quejó de ello, y un día, despues de un vivo altercado que tuvieron en el bosque, en medio de una cacería de que se habían separado, Bernardo exasperado amenazó como en otros tiempos; luego aterrado de su arrebató, se alejó, loco de dolor. No bien hubo andado algunos pasos, resonó un tiro: Edmé cae herida, y Bernardo es preso y condenado á muerte como asesino de su prima.

Anulada la sentencia por vicio de forma, Edmé, vuelta en sí, fué oída como testigo. Despues de un largo interrogatorio, en que la obligaron á dar

on la forza de rendre compte de ses plus secrètes pensées, elle fut sublime lorsqu'elle dit pour la première fois en public ce qu'elle n'avait jamais osé dire dans la confiance de l'intimité: *Je l'aime!* C'est qu'en effet elle l'aimait depuis sept ans; c'est qu'elle avait découvert tout d'abord, sous l'écorce du sauvage, le grand cœur de l'homme. Cette femme forte, aux passions violentes, mais concentrées, avait nourri son amour dans le silence et la retraite. Le véritable assassin fut découvert, et Bernard acquitté.

Longtemps après, un jour que Bernard s'étonnait de certaines réticences de l'interrogatoire d'Edmée, elle lui répondit: « Et si je t'ai aimé assez pour t'absoudre dans mon cœur et pour te défendre devant les hommes au prix d'un mensonge, qu'as-tu à dire? »

N'est-il pas vrai qu'il faut bien aimer une femme pour la tuer?

Edmée, c'est l'amour dans sa plus auguste expression. Elle aime Mauprat de toutes les forces de son âme; mais sa passion n'a rien d'égoïste: elle l'aime plus encore pour lui que pour elle; car elle veut que cet amour assouplisse et perfectionne la nature énergique et primitive de Bernard, puissante pour le bien comme pour le mal. A force de dévouement muet, de lutttes contre les entraînements de son cœur, Edmée triomphe dans son œuvre. L'amour de cette noble fille, c'est la lyre d'Orphée apprivoisant les lions et les tigres; Edmée, enfin, c'est la civilisation par les femmes.

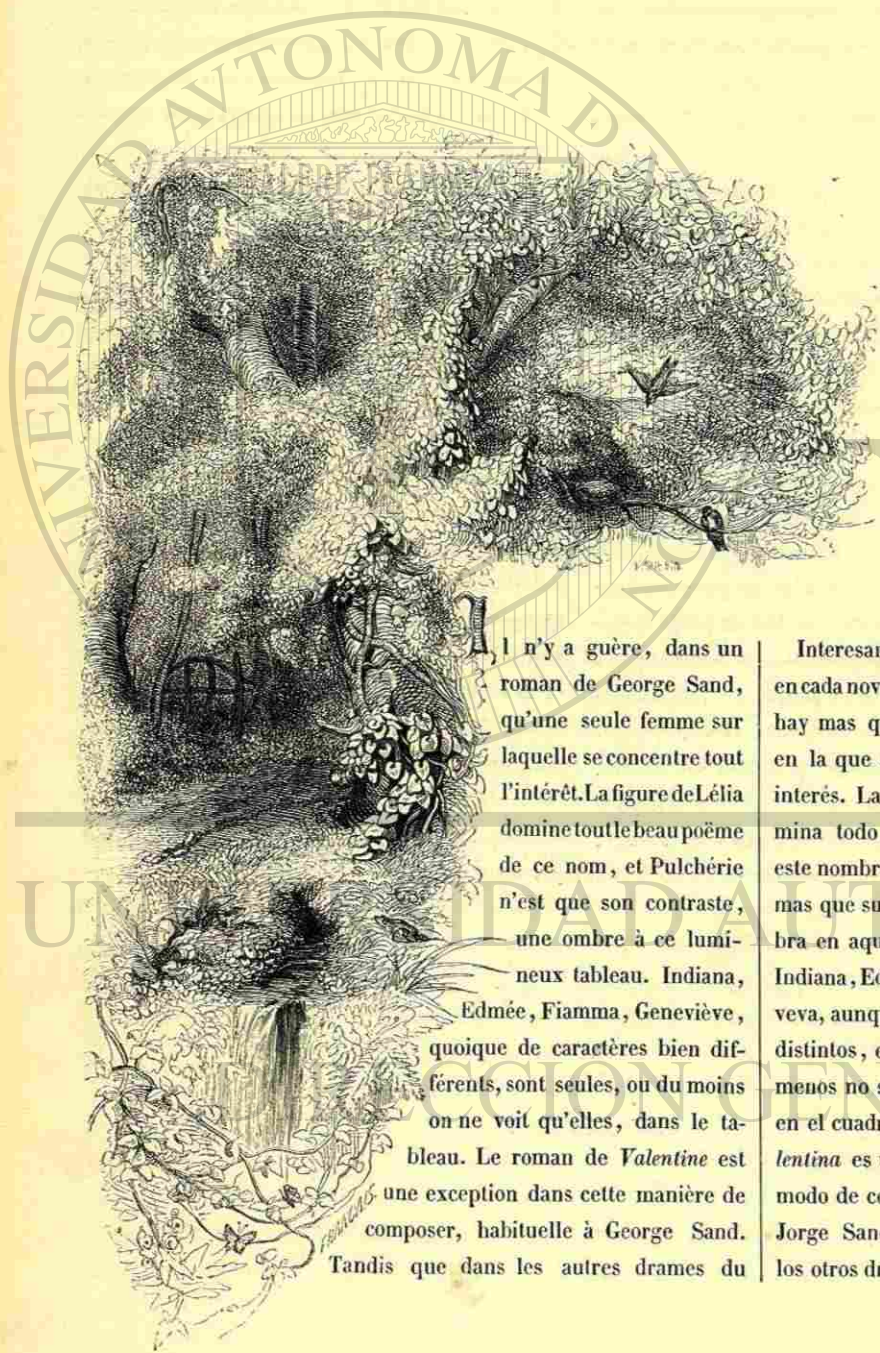
cuenta de sus mas secretos pensamientos, estuvo sublime cuando dijo por primera vez en público lo que jamas se había atrevido á decir en la confianza de la intimidad: *Le amo!* Y era que en efecto le amaba hacia ocho años; era que había descubierto á primera vista, bajo la corteza del salvaje, el gran corazón del hombre. Aquella muger fuerte, de pasiones violentas, pero concentradas, había abrigado su amor en el silencio y el retiro. Descubriose al verdadero asesino, y Bernardo fue absuelto.

Mucho tiempo despues, un día en que Bernardo se admiraba de ciertas reticencias del interrogatorio de Edmé, ella le respondió: « Y si te he amado bastante para absolverte en mi corazón y para defenderte delante de los hombres á precio de una mentira, ¿qué tienes que decir? »

¿No es verdad que se necesita amar mucho á una muger para matarla?

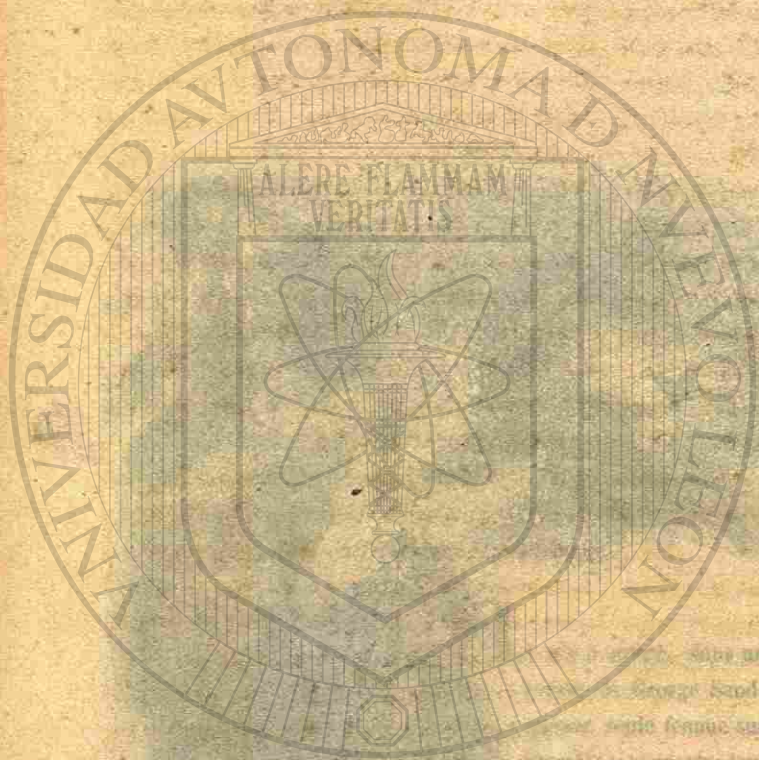
Edmé es el amor en su expresion mas augusta. Ama á Mauprat con todas las fuerzas de su alma, pero su pasión no tiene nada de egoísta; le ama todavía mas por él que por ella, por que quiere que aquel amor ablande y perfeccione la enérgica y primitiva naturaleza de Bernardo, poderosa para el bien como para el mal. A fuerza de sacrificio mudo, de luchas contra los arranques de su corazón, Edmé triunfa en su obra. El amor de aquella noble doncella es la lira de Orfeo domando los leones y los tigres: Edmé, enfin, es la civilización por las mugeres.

VALENTINE.



Il n'y a guère, dans un roman de George Sand, qu'une seule femme sur laquelle se concentre tout l'intérêt. La figure de Lélia domine tout le beau poème de ce nom, et Pulchérie n'est que son contraste, une ombre à ce lumineux tableau. Indiana, Edmée, Fiamma, Geneviève, quoique de caractères bien différents, sont seules, ou du moins on ne voit qu'elles, dans le tableau. Le roman de *Valentine* est une exception dans cette manière de composer, habituelle à George Sand. Tandis que dans les autres drames du

Intéressante en première ligne, en cada novela de Jorge Sand no hay mas que una sola muger en la que se concentra todo el interés. La figura de Lelia domina todo el bello poema de este nombre, y Pulqueria no es mas que su contraste, una sombra en aquel luminoso cuadro. Indiana, Edmé, Fiamma, Geneveva, aunque de caracteres muy distintos, estan solas, ó á lo menos no se ve mas que á ellas en el cuadro. La novela de *Valentina* es una escepcion á este modo de componer habitual en Jorge Sand. Mientras que en los otros dramas del mismo au-



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Ad. Girardon pinxit

H. Robinson sculpit



Valentine
Valentina

VALENTINE

GEORGE SAND

11



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

même auteur, ce sont les hommes qui se groupent autour des femmes, comme Sténio, Magnus et Trenmor autour de Lélia, dans *Valentine* il y a trois femmes autour d'un homme; et ce qui est admirable, c'est l'individualité des personnages et la variété des situations.

Valentine, Louise et Athénaïs se font valoir par des qualités distinctes et souvent opposées. Athénaïs nous apparaît à une place secondaire, comme la modeste esquisse d'une fraîche villageoise, un peu dissimulée, dans la galerie héroïque de ces femmes fières et supérieures créées par George Sand. Vous diriez une tête de Greuze entre les nobles portraits des Italiennes du Titien. Louise, c'est un sombre portrait espagnol; les lignes n'en sont pas très-arrêtées ni très-pures, mais la couleur est abondante et le caractère prononcé. Le peintre a négligé les détails, mais il a jeté sur cette figure un signe de fatalité qu'on n'oublie jamais.

Valentine de Raimbault ressemble aux gracieuses ladies de Thomas Lawrence. Elle se dessine sur un fond de paysage, avec une auréole de ciel bleu, comme les figures anglaises qui s'harmonient si bien avec les nuances tendres du ciel et qui supportent victorieusement la pleine lumière du grand air. En quelque endroit du roman, George Sand compare Valentine aux femmes de la cour de Louis XIV; mais Valentine cependant a moins de faste et plus de simplicité que les portraits de Rigaut.

Les femmes de cette famille sont rares dans l'œuvre de George Sand. Ses types sont ordinairement de race plus exceptionnelle. Valentine est une charmante femme, faible et romanesque comme on en rencontre dans la réalité: elle est blanche, blonde, calme, grande, fraîche, admirablement belle de tout point; dans la courbe de son profil, dans la finesse de ses cheveux, dans la grâce de son col, dans la largeur de ses blanches épaules, il y a mille souvenirs de l'aristocratie d'autrefois. Elle a une dignité douce et irrésistible qui inspire un certain respect plutôt que la passion, au premier abord.

tor, los hombres son los que se agrupan al rededor de las mugeres, como Stenio, Magnus y Trenmor, al rededor de Lelia, en *Valentina* hay tres mugeres al rededor de un hombre, y lo admirable es la individualidad de los personajes y la variedad de las situaciones.

Valentina, Luisa y Atenais descuellan por cualidades distintas y muchas veces opuestas. Atenais nos aparece en un lugar secundario como el modesto bosquejo de una fresca aldeana, un poco disimulada, en la galeria heroica de aquellas mugeres altivas y superiores creadas por Jorge Sand: parece una cabeza de Greuze entre los nobles retratos de las Italianas del Ticiano. Luisa es un sombrío retrato español; sus lineas no son muy fijas ni muy puras, pero el color es abundante y el caracter está muy pronunciado. El pintor ha desatendido los pormenores, pero ha impreso en aquel rostro un signo de fatalidad que nunca se olvida.

Valentina de Raimbault se parece á las graciosas ladies de Tomas Lawrence. Se desprende sobre un fondo de paisaje, con una aureola de cielo azul como las figuras inglesas que se armonizan tan perfectamente con los delicados matices del cielo y que soportan victoriosamente la plena luz del aire libre. En un pasage de la novela, Jorge Sand compara á Valentina con las mugeres de la corte de Luis XIV, pero Valentina sin embargo tiene menos fausto y mas sencillez que los retratos de Rigaut.

Las mugeres de esta familia son raras en la obra de Jorge Sand: generalmente sus tipos son de raza mas escepcional. Valentina es una muger hechicera, débil y novelesca como se hallan en la realidad; es blanca, rubia, serena, alta, fresca, admirablemente hermosa de todo punto: en la curba de su perfil, en la finura de su cabello, en la gracia de su cuello, en la anchura de sus blancas espaldas hay mil recuerdos de la aristocracia de otros tiempos. Tiene una dulce é irresistible dignidad que inspira cierto respeto mas bien que la pasion, á primera vista. Es una combinacion de

C'est une combinaison de traits purs et nobles, de grâces presque royales, qui se révèlent lentement, comme celles du cygne jouant au soleil avec une langueur majestueuse.

« Élevée tour à tour par sa sœur aînée, par sa mère orgueilleuse, par les religieuses de son couvent, par sa grand'mère, étourdie et jeune, elle n'avait définitivement été élevée par personne; elle s'était faite elle-même ce qu'elle était, et faute de trouver des sympathies dans sa famille, elle avait pris le goût de l'étude et de la rêverie. Son esprit naturellement calme, son jugement sain, l'avaient également préservée des erreurs de la société et de celles de la solitude. Livrée à des pensées douces et pures comme son cœur, elle ne rêvait point la passion. Valentine ne se croyait pas destinée à ces énerghiques et violentes épreuves; elle se pliait facilement à la réserve dont le monde lui faisait un devoir, elle l'acceptait comme un bienfait et non comme une loi. Elle se promettait d'échapper à ces inclinations ardentes qui font souvent le malheur, et quelquefois le bonheur des femmes. Valentine cependant était assez romanesque; elle ne pensait pas l'être, parce que son cœur vierge n'avait pas encore conçu l'amour; mais lorsqu'elle croyait pouvoir s'abandonner sans réserve à un sentiment pur et honnête, sa jeune tête ne se défendait pas toujours d'aimer ce qui ressemblait à une aventure. Élevée sous des regards rigides, dans une atmosphère d'usages si froids et si guindés, elle avait si peu joui de la fraîcheur et de la poésie de son âge! »

Cet adorable portrait a pour cadre la riche campagne du Berry : le château de Raimbault est situé dans la *vallée noire*, remarquable par les teintes vigoureuses de sa végétation; la petite rivière de l'Indre baigne capricieusement ce pays fertile. Comme la poésie de la nature a une grande influence dans son drame, George Sand se plaît à peindre les paysages avec un luxe de couleurs extraordinaire. C'est, en effet, au milieu des champs

rasgos puros y nobles, de gracias casi regias, que se revelan lentamente como las del cisne solazándose al sol con una majestuosa languidez.

« Criada sucesivamente por su hermana mayor, por su madre orgullosa, por las religiosas de su convento, por su abuela, aturdida y joven, no había sido en suma criada por nadie; habíase hecho á sí misma lo que era, y por no hallar simpatías en su familia, había tomado afición al estudio y á las vagas meditaciones. Su entendimiento naturalmente sosegado, su juicio recto la habían igualmente preservado de los errores de la sociedad y de los de la soledad. Entregada á pensamientos suaves y puros como su corazón, no soñaba á la pasión. Valentina no se creía destinada á aquellas energicas y violentas pruebas; doble gábase fácilmente á la circunspección que el mundo le imponía como un deber, y la aceptaba como un beneficio y no como una ley. Prometíase precaverse de aquellas inclinaciones ardientes que con frecuencia hacen la desgracia y á veces la felicidad de las mugeres. Valentina era bastante novelesca; no creía serlo, porque su corazón virgen todavía no había concebido el amor, pero cuando creía poder abandonarse sin reserva á un sentimiento puro y honrado, su cabeza juvenil no siempre se preservaba de gustar de lo que llevaba visos de aventura. Criada bajo miradas rígidas, en una atmósfera de usos tan fríos y tan estirados, había disfrutado tan poco de la frescura y de la poesía de su edad! »

Este delicioso retrato tiene por marco la rica campiña del Berry : la quinta de Raimbault está situada en el *valle negro*, notable por las vigorosas tintas de su vegetación : el riachuelo Indre baña caprichosamente aquel fértil suelo. Como la poesía de la naturaleza tiene grande influencia en su drama, Jorge Sand se complace en pintar los paisajes con extraordinario lujo de colores. En efecto, en medio de los campos es donde va á des-

que va se développer l'amour fatal de la jeune comtesse. Tantôt c'est un bal de villageois en plein air, tantôt une promenade au bord de l'Indre, ou le long de ces petits chemins verts qu'on appelle *traines* : « Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces allées sinueuses qui s'en vont serpentant sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil de midi embrase jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies, quand les insectes bruissent avec force et que la caille glousse avec amour dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les *traines*. Vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétation. Son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise, et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'hépatiques; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses aquatiques pendantes et chevelues, tremblent incessamment dans ces petits remous silencieux; la bergeronnette jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux; la clématite et le chèvre-feuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums; à l'automne, les prunelles violettes couvrent les rameaux, qui, en avril, blanchissent les premiers; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'ont laissés les brebis en passant, s'empourent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur. » Que la douce figure de Valentine a de langueur, se détachant sur ces perspectives émail-

sarrollarse el fatal amor de la joven condesa : ya pinta una danza de aldeanos á cielo raso, ya un paseo en la margen del Indre, ó por aquellos caminitos llamados en el lenguaje del país *traines* : « Nada basta á espresar la frescura y la gracia de aquellas sinuosas veredas que se estienden serpeando bajo sus perpetuos doseles de verdura, descubriendo á cada rodeo una nueva profundidad cada vez mas misteriosa y mas verde. Cuando el sol de medio día abrasa hasta su raíz la profunda y apiñada yerba de las praderas, cuando los insectos zumban con fuerza y la chocha cloquea con amor en los sulcos, la frescura y el silencio parece que se refugian en los *traines*. Una hora puede uno andar por ellos sin oír otro ruido mas que el vuelo de un mirlo asustado con las pisados, ó el salto de una ranita verde y brillante como una esmeralda que dormía en su hamaca de juncos entretregidos. Esa zanja misma encierra todo un mundo de habitantes, toda una selva de vegetación. Su agua límpida corre sin ruido acrisolándose en la arcilla, y acaricia muellemente franjas de berros, de bálsamo y de hepáticas. Las espadañas, las largas yerbas llamadas *cintas de agua*, los musgos acuáticos pendientes y crinados, tiemblan sin cesar en aquellos silenciosos remansos : la amarilla aguzanieve brinca sobre la arena con ademan juntamente travieso y medroso : la clématida y la madreselva la coronan de enramadas donde el ruiseñor esconde su nido. En la primavera todo es flores y perfumes; en el otoño, las moradas endrinas cubren las ramas que, en abril, blanquearon las primeras; la encarnada bayá, el regalo de los tordos, remplace la flor de la ojicanta, y las zarzas, salpicadas de copos de lana que han dejado en ellas las ovejas al pasar, se enrojecen con mil moritas silvestres de un sabor agradable. » ¡Qué languidez tiene la dulce figura de Valentina destacándose sobre esas perspectivas esmaltadas por el sol! Es como un

lées par le soleil! c'est comme un blond et chaste camée enchâssé de brillants et de pierres lumineuses. Quelquefois, dans cette vie champêtre où l'entraîne son amour pour Bénédict, elle rappelle Marie-Antoinette, la voluptueuse Allemande, se déguisant en laitière sous les ombrages de Trianon: « Je crois vraiment que j'étais née pour être fermière, s'écrie un jour la jeune comtesse de Raimbault. Oh! que j'aurais aimé ces calmes occupations de tous les jours! J'aurais élevé les plus beaux troupeaux du pays, j'aurais eu de belles poules huppées, et des chèvres que j'aurais menées brouter dans les buissons. Si vous saviez combien de fois dans les salons, au milieu des fêtes, ennuyée du bruit de cette foule, je me suis prise à rêver que j'étais une gardense de moutons, assise au coin d'un pré! »

Hélas! le malheur de sa destinée, c'est que Valentine est d'une noble condition qui la sépare de Bénédict. Car Bénédict est le fils d'un paysan. Quand la grand'mère de Valentine, quand la vieille marquise, autrefois galante et maintenant à son lit de mort, dit un jour à la jeune fille: « Ne prends jamais un amant qui ne soit pas de ton rang! » il était trop tard déjà: Valentine et Bénédict s'aimaient d'un amour éternel.

Comment était venu cet amour? Comme l'amour vient aux cœurs chastes et faibles: sans miracles, simplement, mais à pas craintifs. Ce n'est pas l'amour subit de Roméo et Juliette; c'est une tendresse timide et voilée qui s'avance modestement. Valentine ne ferma point son cœur, et l'amour y entra. Quand le cœur est pris, la tête et les sens se défendent en vain, quel que soit l'héroïsme de la défense.

Ce fut au milieu de la campagne déserte, par une belle nuit d'été, que le hasard, ce complaisant de l'amour, amena le premier tête-à-tête de Valentine et de Bénédict. Elle s'était égarée, et le découragement s'empara d'elle. « Tout à coup, au murmure de l'eau et aux soupirs de la brise, vient se joindre une voix pure, suave, enchan-

rubio y casto camafeo engastado entre brillantes y piedras luminosas. A veces, en aquella vida campestre á la que la arrastra su amor á Benedicto, recuerda á Maria Antoneta, la voluptuosa Alemana, disfrazándose de lechera bajo las enramadas de Trianon. « Verdaderamente creo que nací para ser labradora, esclama un día la joven condesa de Raimbault. ¡ Oh! ¡ Cuanto me hubieran gustado esas serenas ocupaciones de todos los días! Yo hubiera criado los mas hermosos rebaños del país, hubiera tenido hermosas gallinas moñudas y cabras que hubiera llevado á pastar al monte. ¡ Si supieras cuantas veces en los salones, en medio de los saraos, fastidiada del bullicio de aquel gentio, me he imaginado ser una zagala, sentada á la vera de un prado! »

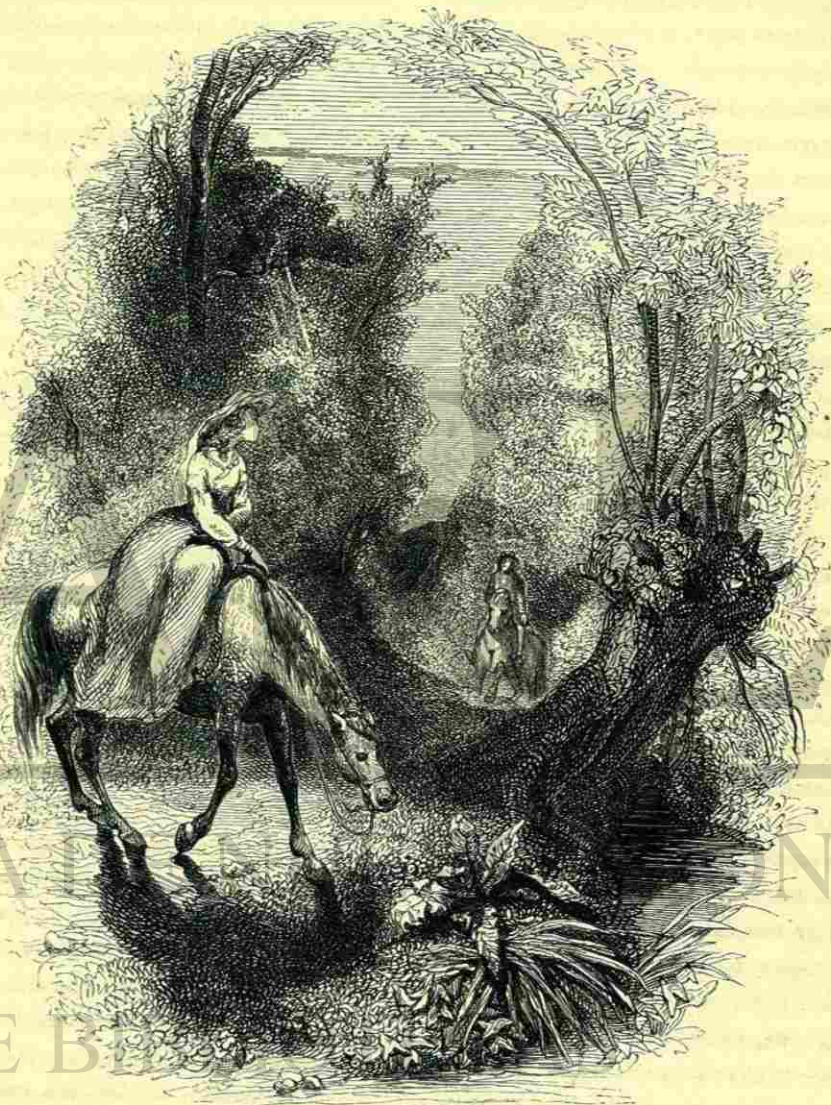
Pero ¡ ah! la desgracia de su destino es que Valentina pertenece á una noble condicion que la separa de Benedicto. Porque Benedicto es hijo de un labrador. Cuando la abuela de Valentina, cuando la anciana marquesa, alegre en otro tiempo y ahora en su lecho de muerte, dijo un día á la doncella: « Nunca tomes un amante que no sea de tu clase, » ya era tarde: Valentina y Benedicto se amaban ya con un amor eterno.

¿ Como nació aquel amor? como nace el amor en los corazones castos y débiles; sin milagros, simplemente, pero con medrosos pasos. No es el amor repentino de Romeo y Julieta; es una ternura tímida y velada que se adelanta modestamente: Valentina no cerró su corazón y el amor entró en él. Cuando el corazón está cautivado, la cabeza y los sentidos se defienden en vano, cualquiera que sea el heroismo de la defensa.

En medio de la campiña desierta, en una hermosa noche de verano, la casualidad, esa complaciente protectora del amor, dispuso la primera entrevista á solas de Valentina y Benedicto. Aquella se habia extraviado y el desaliento se apoderó de su alma. « De repente al murmullo del agua y á los suspiros de la brisa,

« teresse, dont la mélodie s'élevait vers les cieux sans autre poésie que celle du sentiment. Valentine avait laissé tomber les rênes de son cheval, qui broutait les marges du sentier; elle n'avait plus peur: elle était sous le charme de ce chant mystérieux, et son émotion était si douce,

« fué á unirse una voz pura, suave, encantadora, cuya melodía se alzaba hacia los cielos sin mas poesia que la del sentimiento. Valentina habia soltado las riendas de su caballo, que pacía las márgenes del sendero: ya no tenia miedo; estaba bajo el hechizo de aquel canto miste-



« qu'elle ne songeait point à s'étonner de l'entendre en ce lieu et à cette heure. » Bénédict parut.

« rioso y su emoción era tan dulce que no pensaba en admirarse de oírle en aquel sitio y á aquella hora. » Entonces llegó Benedicto.

Bénédict demeurait à la ferme voisine du château. Louise, sœur aînée de Valentine, était venue chez les parents de Bénédict pour revoir la patrie de sa jeunesse; car Louise, ayant succombé jadis à un amour disproportionné, avait été proscrite par l'orgueilleuse famille de Raimbault. Mais Valentine, qui avait conservé précieusement le souvenir de sa sœur, accourait chaque jour en cachette, heureuse de l'embrasser et de passer quelques heures à la ferme, où elle était accueillie avec empressement.

Bénédict n'était paysan que par la naissance. Sa famille, aisée, lui avait donné une éducation convenable hors de sa condition originelle. Mais le développement de son esprit ne lui avait pas fait perdre la force, la hardiesse et la grâce rustique des campagnards. Il était adroit et robuste. « Son visage ne manquait pas d'une certaine beauté irrégulière; son teint était d'une pâleur bilieuse; ses yeux longs n'avaient pas de couleur, mais son front était d'une extrême pureté. Par un prestige attaché peut-être aux hommes doués de quelque puissance morale, les regards s'habituèrent peu à peu aux défauts de sa figure pour n'en voir que les beautés. Son teint blême et uni avait une apparence de calme qui inspirait comme du respect pour cette âme dont aucune altération extérieure ne trahissait les mouvements. Les yeux, où la prunelle pâle nageait dans un émail blanc et vitreux, avaient une expression vague et mystérieuse; ils semblaient lire profondément dans ceux d'autrui, et leur immobilité était métallique quand ils avaient à se méfier d'un examen indiscret. Une femme n'en pouvait soutenir l'éclat quand elle était belle; un ennemi n'y pouvait surprendre le secret d'une faiblesse. Sa physionomie attirait comme l'aimant. Aucune femme ne le voyait avec indifférence. Aucun artiste ne pouvait le voir sans en admirer la singularité et sans désirer de la reproduire. »

Quel contraste avec M. de Lansac, le fiancé de

Vivia este en el cortijo inmediato á la quinta. Luisa, hermana mayor de Valentina, habia ido á casa de los padres de Benedicto para volver á ver la patria de su juventud, porque la infeliz, habiendo sucumbido en otro tiempo á un amor proporcionado, habia sido proscrita por la orgullosa familia de Raimbault: pero Valentina, que habia conservado cariñosamente el recuerdo de su hermana mayor, iba todos los días en secreto á abrazarla y á pasar con ella algunas horas en el cortijo, donde siempre era recibida con el mayor agasajo.

Benedicto no era villano mas que de nacimiento. Su familia, medianamente acomodada, le habia dado una buena educacion, fuera de su condicion original; pero el desarrollo de su inteligencia no le habia hecho perder la fuerza, la osadía y la gracia rústica de los campesinos. Era diestro y robusto. « Su rostro no carecia de cierta belleza irregular; su cutis era de una palidez biliosa: sus ojos rasgados no tenian color, pero su frente era de una estremada pureza. En su fuerza de un prestigio inherente tal vez á los hombres dotados de algun poder moral, las miradas se acostumbraban poco á poco á los defectos de su fisonomia para no ver mas que sus bellezas. Su tez descolorida y lisa tenia una apariencia de serenidad que inspiraba una especie de respeto hacia aquella alma cuyos movimientos no revelaba ninguna alteracion exterior. Sus ojos, cuya pupila pálida nadaba en un esmalte blanco y vítreo, tenian una expresion vaga y misteriosa; parecia que leian profundamente en los demas, y su inmovilidad era metálica cuando tenian que desconfiar de un examen indiscreto. Una muger no podia sostener su brillo cuando era hermosa; un enemigo no podia sorprender en ellos el secreto de una flaqueza. Su fisonomia atraia como el imán. Ninguna muger le oía con indiferencia: ningun artista podia verle sin admirar su singularidad y sin desear reproducirla. »

¡Qué contraste con M. de Lansac, el novio de

Valentine! « M. de Lansac était un dandy régulièrement beau, parfaitement spirituel, parlant au mieux, riant à propos, ne faisant jamais rien hors de place. Valentine l'avait toujours vu dans le monde, en tenue, sur ses gardes, exhalant des parfums et ne perdant pas une ligne de sa taille. En lui, elle n'avait jamais aperçu l'homme. Le matin, le soir, M. de Lansac était toujours le même: il se levait secrétaire d'ambassade, il se couchait secrétaire d'ambassade. »

La fiancée du comte de Lansac, la fille des comtes de Raimbault, la grande dame, c'est la femme qu'il faudrait dire, trouva le paysan supérieur au secrétaire d'ambassade; mais la comtesse de Raimbault ne peut épouser le paysan Bénédict. Elle épousera donc, bien malgré son cœur, le comte de Lansac. Car Valentine est faible, son caractère n'a pas le ressort nécessaire pour une lutte extérieure contre les usages du monde et contre les faits. La tendre Valentine a usé toute sa force à lutter en elle-même contre les entraînements de son amour. Elle a su préserver sa pureté virginal; mais son courage succombe à la violence. Que de malheurs cependant vont suivre son union forcée avec le comte! Que de combats entre le cœur et le devoir!

Le soir du mariage, Valentine, presque mourante, demeura seule dans sa chambre. Quand elle n'eut plus à redouter la présence de M. de Lansac, elle se jeta, brisée de fatigue, sur son lit, et s'y endormit tout habillée.

Mais bientôt, à demi éveillée, elle se dresse sur son chevet, ouvre les yeux avec un sentiment d'effroi, puis les referme et retombe en souriant sur son oreiller. C'est qu'elle vient d'apercevoir Bénédict à genoux devant elle: elle croit à une vision et craint de la dissiper en s'éveillant tout à fait. Mais c'était à une forte dose d'opium que Valentine devait ce sommeil, et elle était dans un état de somnambulisme qui ne lui permettait pas de distinguer la réalité de l'illusion. S'endormant

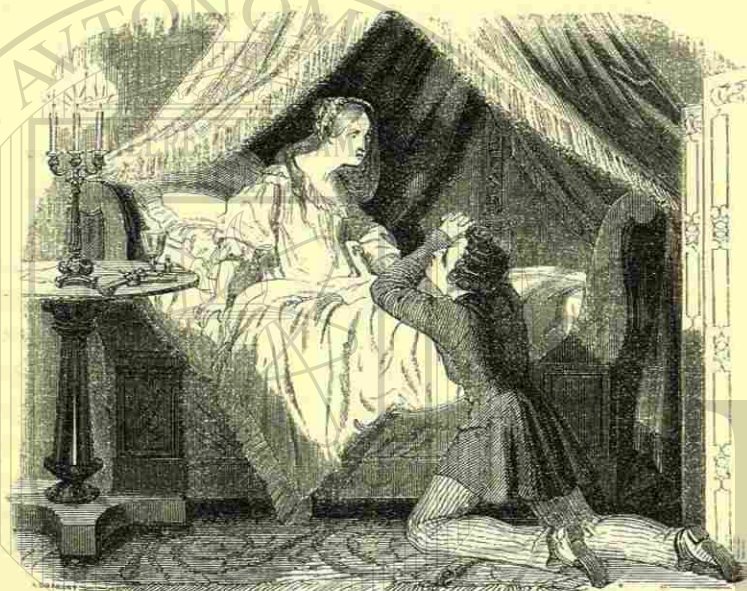
Valentina! « M. de Lansac era un elegante de una belleza llena de regularidad, de un talento muy despejado, que hablaba muy bien, que se reía muy á tiempo, que nunca hacia nada fuera de sazón. Valentina le habia visto siempre en sociedad, puesto con todo primor, muy sobre sí, exalando perfumes, y sin perder ni una linea de su estatura. En él jamas habia visto al hombre. Por la mañana, por la noche M. de Lansac era siempre el mismo: secretario de embajada se le vantaba, y se acostaba secretario de embajada. »

La prometida del conde de Lansac, la hija de los condes de Raimbault, la gran señora, mejor diríamos la muger, halló al aldeano superior al secretario de embajada; pero la condesa de Raimbault no puede casarse con el aldeano: se casará pues, muy á despecho de su corazón, con el conde de Lansac. Porque Valentina es débil; su carácter no tiene el brio necesario para una lucha exterior contra los usos del mundo, y contra los hechos. La casta y tierna Valentina ha consumido toda su energia en luchar en sí misma contra los impulsos de su amor: ha sabido preservar su pureza virginal, pero su valor sucumbe á la violencia. ¡Qué de desgracias van á seguirse sin embargo á su union forzada con el conde! ¡Qué de combates entre el corazón y el deber!

La noche de la boda, Valentina, casi moribunda, quedó sola en su cuarto, y cuando ya no tuvo que temer la presencia de M. de Lansac, se echó, quebrantada por el cansancio, en su lecho, y se durmió vestida.

Pero pronto, medio despierta, se incorpora en su cabecera, abre los ojos llena de espanto, y luego los cierra y cae sonriendo sobre su almohada. Es porque acaba de ver á Benedicto arrodillado delante de ella; cree que es una vision y teme disiparla despertandose enteramente, pero Valentina debia aquel sueño á una buena dosis de opio, y se hallaba en un estado de somnambulismo que no le permitia distinguir la realidad de la ilusion. Ya durmiéndose, ya despertándose,

et se réveillant tour à tour, tantôt reconnaissant Bénédict, tantôt le prenant pour M. de Lansac, elle lui raconta tous les secrets de son cœur : son amour et son désespoir, sa résolution de mourir avant d'appartenir à son mari. Là se passe entre les deux amants une admirable et chaste scène.



Bénédict quitte enfin Valentine, restée pure, et, dans son désespoir, il se tire un coup de pistolet. Valentine fait une douloureuse maladie. Le mari en titre part pour son ambassade, sans avoir touché seulement la main de sa femme. Mais Bénédict n'est pas mort. Bientôt, Bénédict et Valentine se retrouvent avec une liberté entière. La fatalité semblait se plaire à la jeter dans une situation d'exception et à l'entourer de périls au-dessus de ses forces. Longtemps, leur amour mutuel s'était entretenu par d'innocentes et douces communications. Mais il y a bien de la témérité à espérer gouverner une passion quand on se voit tous les jours et qu'on a vingt ans. Bénédict devint l'amant de Valentine. Alors, le moment du repentir fut terrible : « Valentine n'était point faite pour la corruption : Bénédict aimait trop pas-

ora reconociendo á Benedicto, ora tomándole por M. de Lansac, le cuenta todos los secretos de su corazón; — su amor y su desesperación, su resolución de morir antes que pertenecer á su marido. Entonces pasa entre los dos amantes una admirable y casta escena. Benedicto deja enfin á

Valentina, siempre pura, y, en su desesperación, se tira un pistoletazo. Valentina cae peligrosamente enferma. El marido titular parte para su embajada sin haber tocado solamente la mano de su mujer; Pero Benedicto no ha muerto. Pronto Benedicto y Valentina vuelven á hallarse con entera libertad : la fatalidad parecía complacerse en ponerlos en una situación excepcional y en rodearlos de peligros superiores á sus fuerzas. Por mucho tiempo su mutuo amor se había exalado en inocentes y dulces comunicaciones, pero gran temeridad es esperar dirigir una pasión á veinte años y viéndose todos los días. Benedicto llegó á ser el amante de Valentina, y entonces, la hora del arrepentimiento fué terrible : « Valentina no había nacido para la corrupción; Benedicto amaba demasiado apasionadamente para sentir

« sionnement pour sentir un bonheur que ne partageait plus Valentine. Tous deux étaient trop faibles, trop livrés à eux-mêmes, trop dominés par ces impétueuses sensations de la jeunesse pour s'arracher à ces joies pleines de remords. Ils se quittaient avec désespoir; ils se retrouvaient avec enthousiasme. Leur vie était un combat perpétuel, un orage toujours renais-

« sant, une volupté sans bornes et un enfer sans issue. »
Cette existence fiévreuse ne fut pas longue. Un soir, ils étaient ensemble, et Valentine disait : « Hélas ! je suis accablée de tristesse. Je sens là un poids qui m'étouffe; le remords ! oui, c'est le remords ! Je n'ai pas mérité d'être heureuse, moi; je ne dois pas l'être. J'ai été coupable, j'ai oublié Dieu. Dieu me doit des châtements et non des récompenses; mes larmes auraient dû me laver de ma faute, mais, hélas ! chaque jour m'enfonçait plus avant dans l'abîme. Comment réparerai-je le passé ? Toi-même, pourras-tu m'aimer toujours ? Il est vrai que tous ceux qui m'entouraient traitaient la vertu avec une incroyable légèreté; moi seule qu'ils accusaient, je concevais la grandeur de mes devoirs, et je voulais faire du mariage une obligation réciproque et sacrée; mais ils riaient de ma simplicité : l'un me parlait d'argent, l'autre de dignité, un troisième de convenances. L'ambition ou le plaisir, c'était là toute la morale de leurs actions, tout le sens de leurs préceptes. Si, au lieu d'être le fils d'un paysan, tu eusses été duc et pair, mon pauvre Bénédict, ils m'auraient portée en triomphe. »

En sortant du parc, Bénédict fut tué par un paysan qui le prit pour l'amant de sa femme.

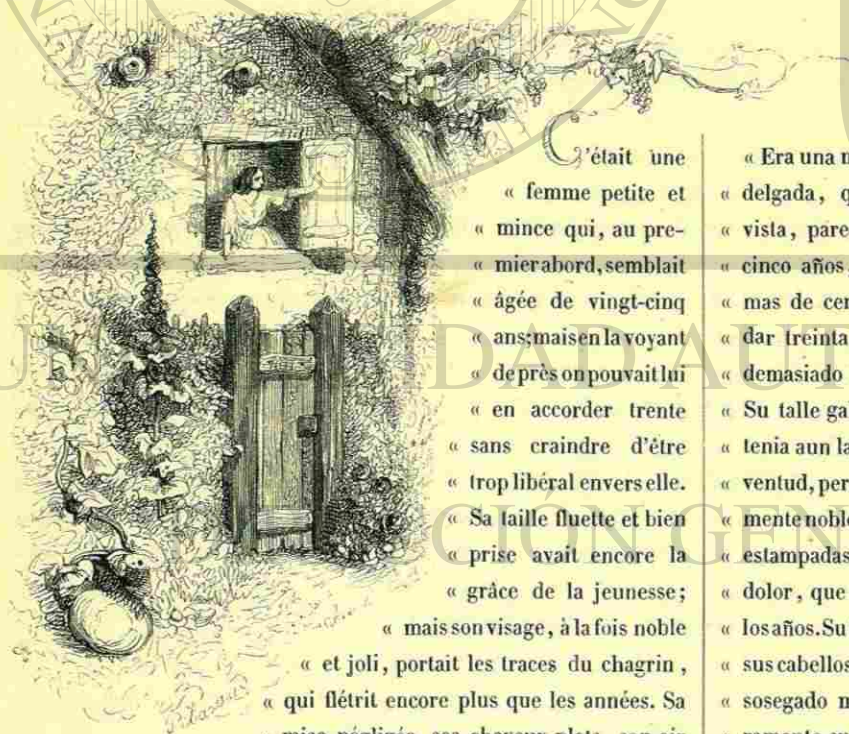
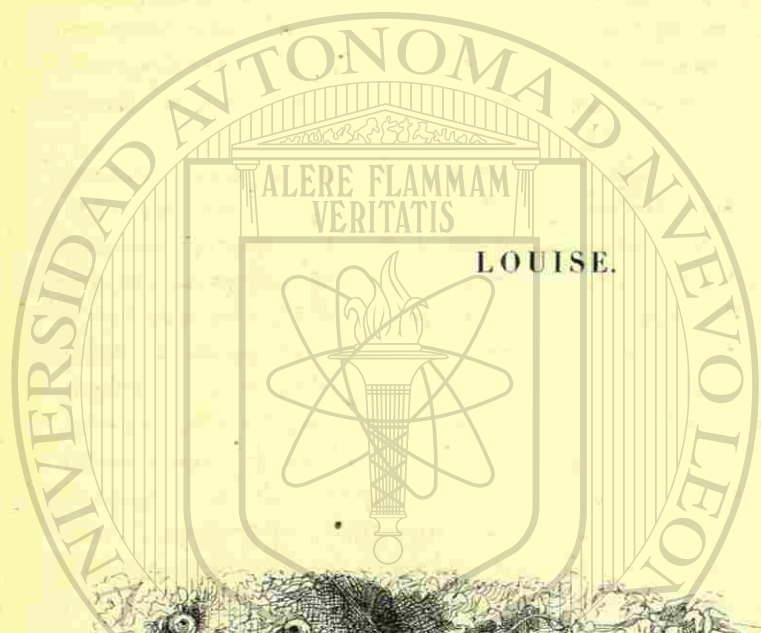
Valentine mourut huit jours après dans les bras de Louise.

« una felicidad de que ya no participaba Valentina. Ambos eran harto débiles, estaban demasiado abandonados á si mismos, demasiado dominados por aquella impetuosa sensación de la juventud para arrancarse á aquellas delicias llenas de remordimientos. Se separaban con desesperación y volvían á reunirse con entusiasmo. Su vida era un combate perpetuo, una tempestad siempre renaciente, una felicidad sin límites y un infierno sin salida. »

No duró mucho aquella existencia febril : una noche estaban juntos y Valentina decía : « ¡ Ah ! la tristeza me abrumba. Siento aquí un peso que me ahoga. ¡ El remordimiento, sí ! Es el remordimiento ! Yo no he merecido ser feliz, yo no debo serlo. He sido culpable, he olvidado á Dios. Dios me debe castigos y no recompensas; mis lágrimas hubieran debido lavar mi culpa, pero ¡ ah ! cada día me sepultaba mas hondamente en el abismo. ¿ Como repararé lo pasado ? Tú mismo ¿ podrás amarme siempre ? Verdad es que todos los que me rodeaban trataban la virtud con increíble ligereza; yo sola, á quien acusaban, yo sola concebía la grandeza de mis deberes y quería hacer del matrimonio una obligación recíproca y sagrada, pero ellos se reían de mi simplicidad : uno me hablaba de dinero, otro de dignidad, aquel del bien parecer. La ambición ó el placer, aquí se cifraba toda la moral de sus acciones, todo el sentido de sus preceptos. Si en vez de ser hijo de un labrador, hubieras sido hijo de un duque y par de Francia, pobre Benedicto mio, me hubieran llevado en triunfo. »

Al salir del parque, Benedicto fué asesinado por un labrador que le creía el amante de su mujer.

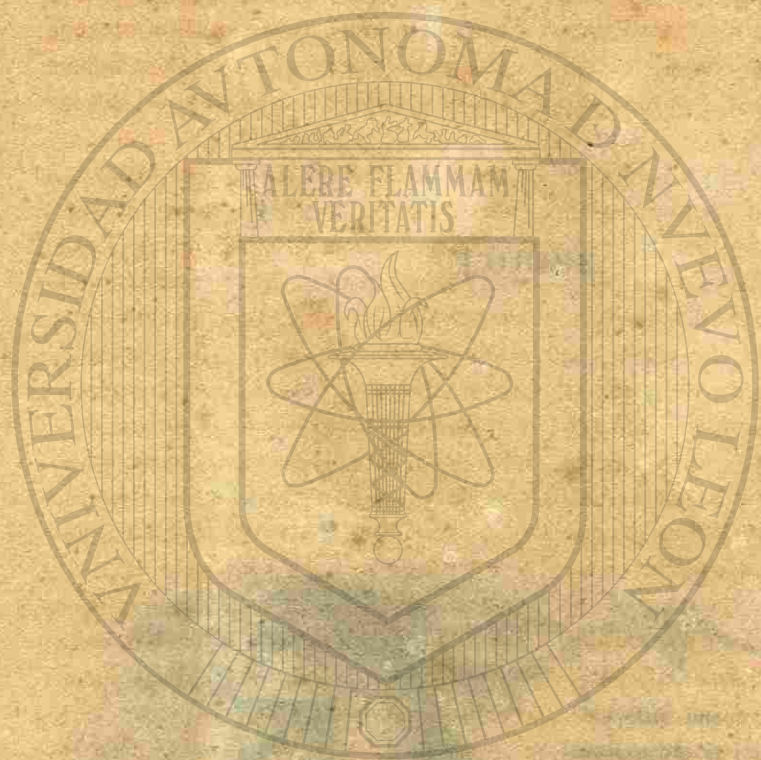
Valentina murió ocho días despues en los brazos de Luisa.



« C'était une
 « femme petite et
 « mince qui, au pre-
 « mier abord, semblait
 « âgée de vingt-cinq
 « ans; mais en la voyant
 « de près on pouvait lui
 « en accorder trente
 « sans craindre d'être
 « trop libéral envers elle.
 « Sa taille fluette et bien
 « prise avait encore la
 « grâce de la jeunesse;
 « mais son visage, à la fois noble
 « et joli, portait les traces du chagrin,
 « qui flétrit encore plus que les années. Sa
 « mise négligée, ses cheveux plats, son air

« Era una mujer pequeña y
 « delgada, que, á primera
 « vista, parecia tener veinti-
 « cinco años, pero mirándola
 « mas de cerca, se le podian
 « dar treinta, sin temer ser
 « demasiado liberal con ella.
 « Su talle gallardo y delicado
 « tenia aun la gracia de la ju-
 « ventud, pero su rostro junta-
 « mente noble y bonito llevaba
 « estampadas las huellas del
 « dolor, que aja aun mas que
 « los años. Su traje descuidado,
 « sus cabellos lisos, su aspecto
 « sosegado manifestaban cla-
 « ramente su indiferencia ha-

U
A
N
L
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
CENTRO GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Ad. Kræmmer pinxit

H. Robinson sculpit



VALENTINE

Luisa

GEORGE SAND



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« calme, témoignaient de son indifférence aux plaisirs du monde. Mais dans la petitesse de sa panteuflepuce, dans l'arrangement décent et gracieux de sa robe grise; dans la blancheur de son cou, dans sa démarche souple et mesurée, il y avait une aristocratie véritable. Pourtant, cette personne si imposante ne portait pas d'autre nom chez les hôtes que celui de mademoiselle Louise. »

Louise se trouve mêlée à tout le drame que nous venons de raconter en parlant de Valentine. Il y avait déjà quinze ans qu'elle était séparée du monde et qu'elle avait accepté la solitude et la résignation. L'homme pour lequel elle s'était perdue avait été tué en duel par un père offensé, M. le comte de Rimbault. Il ne restait plus à Louise de cet amour violemment brisé, qu'un souvenir éteint et un fils bien-aimé.

Quand Louise fut installée à la ferme du Berry, elle voulut revoir Valentine, sa sœur bien-aimée, qu'elle avait élevée jusqu'à l'âge de quatre ans, et dont elle avait gardé un suave souvenir. Valentine vint donc un matin à la ferme; Louise était encore couchée quand Valentine entra dans sa chambre. En sentant deux bras l'enlacer, une bouche fraîche et jeune la couvrir de saintes caresses, elle comprit que Valentine était retrouvée pour elle; elle espéra la fin de l'isolement qu'elle s'était imposé pendant quinze ans; elle eut quelques heures de parfait bonheur et d'orgueil presque maternel à retrouver sa sœur si blonde, si blanche, si belle. « C'est moi qui t'ai élevée, tu t'en souviens? » lui disait-elle avec exaltation. Et en se séparant, les deux sœurs firent serment de se revoir tous les jours. Mais bientôt la pauvre Louise retomba dans sa mélancolie, son cœur souffrant ne tarda pas à éprouver de la sympathie pour Bénédicte. Bénédicte sentit aussi pour elle un commencement de passion. Mais ce germe, étouffé bientôt par la présence de Valentine, se développa fatalement, au contraire, chez la malheureuse Louise. Sans cesse en tiers dans les entrevues des deux

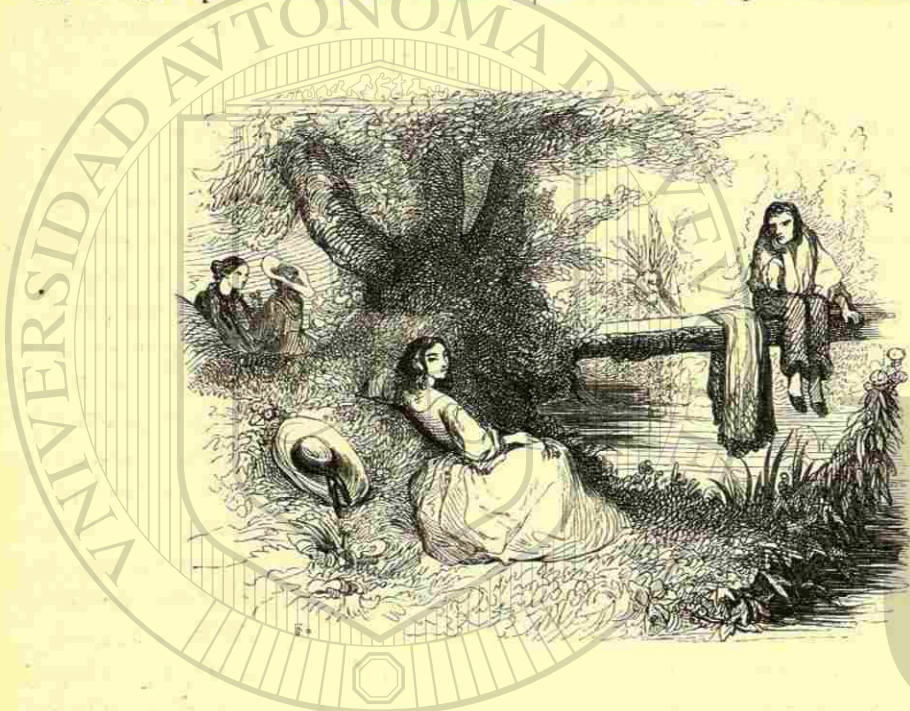
« cia los placeres del mundo; pero en la pequeñez de su zapatilla color de venturina, en la recatada y graciosa compostura de su vestido gris, en la blancura de su cuello, en su porte flexible y mesurado había mas aristocrática verdadera que en todas las joyas de Atenais. Sin embargo aquella muger tan imponente no era conocida en casa de sus huéspedes por otro nombre que por el de la señorita Luisa. »

Luisa se halla mezclada á todo el drama que acabamos de referir hablando de Valentina. Quince años hacia ya que vivia separada del mundo y que habia aceptado la soledad y la resignacion. El hombre por quien se habia perdido habia sido muerto en un desafio por un padre ofendido, el conde de Rimbault. No le quedaba ya á Luisa de aquel amor violentamente destruido, mas que un tibio recuerdo y un hijo querido.

Cuando Luisa se instaló en el cortijo del Berry, quiso volver á ver á Valentina, su hermana querida, á quien habia criado hasta le edad de cuatro años, y de quien habia conservado un suave recuerdo. Valentina fué, pues, una mañana al cortijo: todavia estaba acostada Luisa cuando entró Valentina en su cuarto. Al sentir que la ceñían dos brazos, que una boca fresca y juvenil la cubria de santas caricias, comprendió que habia vuelto á hallar á su Valentina; esperó el fin del aislamiento que se habia impuesto por espacio de quince años; tuvo algunas horas de perfecta felicidad y de orgullo casi materno al ver á su hermana tan rubia, tan blanca, tan hermosa. « Yo te he criado, ¿te acuerdas? » le decia con exaltacion, — y al separarse, las dos hermanas se hicieron el juramento de volverse á ver todos los dias; pero pronto la pobre Luisa volvió á caer en su primera melancolia; su corazon doliente no tardó en sentir simpatia hacia Benedicte: este sintió tambien por ella un principio de pasion, pero aquel germen sofocado en breve por la presencia de Valentina, se desarrolló fatalmente, por el contrario, en la desgraciada Luisa. Siempre presente en las en-

amants, Louise recommença une vie de sacrifices et de douleurs concentrées.

Quelquefois, cependant, entraînée par la gaieté de sa sœur, elle partageait joyeusement leurs plaisirs et leurs longues promenades. Un jour, après une partie de pêche, au moment où Bénédicte retirait de l'eau l'épervier encore tout ruisselant,



Valentine et Louise s'élançaient ensemble avec des cris de joie pour s'emparer du butin. Dans ce moment, Louise redevenait aussi jeune que Valentine; elle se sentait presque aussi heureuse. Mais bientôt son caractère reprenait le dessus; il était opiniâtre, constant et passionné. Une jalousie discrète et irritante la consumait intérieurement sans éclater au dehors. Quelquefois, Louise oubliait les amertumes de son amour méconnu; car Bénédicte, heureux de voir Valentine s'abandonner sans résistance à sa foi, s'occupait de Louise presque autant que de sa sœur. Il se promenait avec elle sous les tilleuls du parc, un bras passé sous le sien. La pauvre Louise pleurait en l'écoutant, et s'efforçait de trouver l'amitié de Bénédicte plus flat-

trevistas de los dos amantes, Luisa empezó de nuevo una vida de sacrificios y de dolores concentrados.

A veces, sin embarco, arrastrada por el natural buen humor de su hermana, tomaba parte alegremente en sus placeres y en sus largos paseos. Un día, después de una partida de pesca, en el momento en que Benedito sacaba del agua

el esparavel chorreando, Valentina y Luisa se abalanzaban juntas gritando para apoderarse del botín; en aquellos instantes, Luisa parecía tan joven como Valentina y se sentía casi tan feliz como ella; pero pronto su carácter la volvía a dominar, y este era teñaz, constante, apasionado. Unos ocultos é irritantes celos la consumían interiormente sin exhalarse al exterior. A veces Luisa olvidaba sus amarguras y su amor desconocido, porque Benedito, feliz con ver á Valentina abandonarse sin resistencia á su fé, se ocupaba de Luisa casi tanto como de su hermana. Paséabase con ella bajo los tilos del parque, llevándola del brazo, y la pobre Luisa lloraba escuchándole y se esforzaba por hallar la amistad de Benedito mas

teuse et plus douce que ne l'eût été son amour. Ainsi vécut Louise avec son désespoir secret, jusqu'au meurtre de Bénédicte. Alors, son âme longtemps comprimée s'épanche en imprécations. C'est la fin du drame :

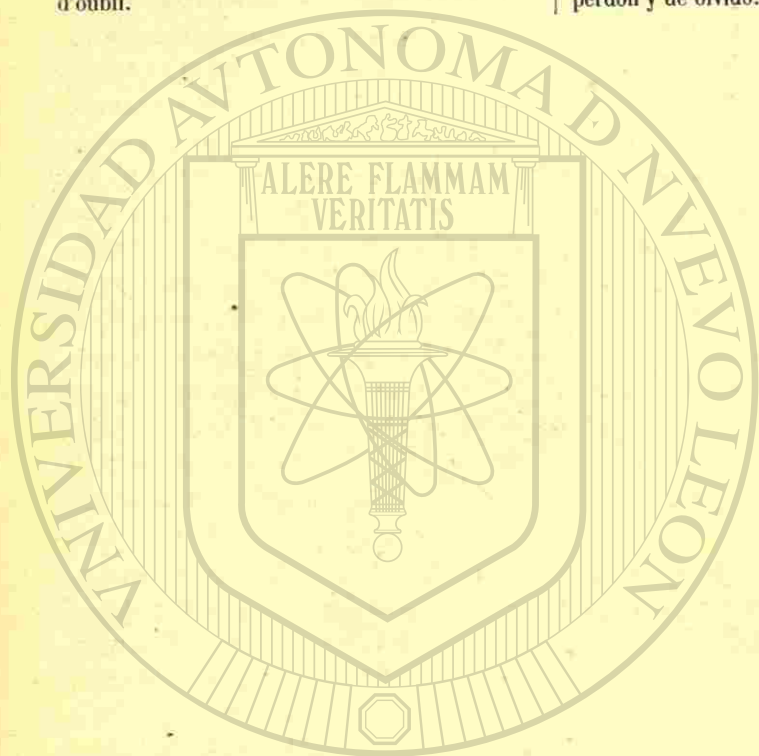
« Il s'est attaché à votre destinée, s'écria Louise
« en se penchant vers sa sœur et la regardant
« avec un mépris féroce et une haine glaciale, et
« vous l'avez perdu ! Eh bien ! achevez votre
« tâche, prenez aussi ma vie ; car ma vie c'était
« la sienne, et moi je ne lui survivrai pas ! Savez-
« vous quel double coup vous avez frappé ? non !
« vous ne vous flattiez pas d'avoir fait tant de mal !
« eh bien ! triomphez. Vous m'avez supplantée,
« vous m'avez rongé le cœur tous les jours de
« votre vie, et vous venez d'y enfoncer le cou-
« teau ! C'est bien ! Valentine, vous avez complété
« l'œuvre de votre race. Il était écrit que de votre
« famille sortiraient pour moi tous les maux. Vous
« avez été la fille de votre mère, la fille de votre
« père, qui savait, lui aussi, faire si bien couler
« le sang ! c'est vous qui m'avez attirée dans ces
« lieux que je ne devais jamais revoir ; vous qui,
« comme un basilic, m'y avez fascinée et attachée
« afin d'y dévorer nos entrailles à votre aise. Ah !
« vous ne savez pas comme vous m'avez fait souf-
« frir ! le succès a dû dépasser votre attente. Vous
« ne savez pas comme je l'aimais cet homme qui
« est mort ! Mais vous lui aviez jeté un charme, et
« il ne voyait plus clair autour de lui. Oh ! je l'au-
« rais rendu heureux, moi ! Je ne l'aurais pas
« torturé comme vous avez fait ! je lui aurais
« sacrifié une vaine gloire et d'orgueilleux prin-
« cipes ; je n'aurais pas fait de sa vie un supplice
« de tous les jours. Sa jeunesse, si belle et si
« suave, ne se serait pas flétrie sous mes caresses
« égoïstes ! je ne l'aurais pas condamné à dépérir
« rongé de chagrins et de privations. Ensuite je ne
« l'aurais pas attiré dans un piège pour le livrer à
« un assassin. Non ! il serait aujourd'hui plein de
« sève et de vie, s'il eût voulu m'aimer ! Soyez
« maudite, vous qui l'en avez empêché ! »

lisongera y dulce de lo que lo hubiera sido su amor. Así vivió Luisa con su secreta desesperación, hasta la muerte de Benedito ; entonces su alma, por largo tiempo comprimida, se derrama en imprecaciones. Este es el fin del drama.

« ¡ Se ha unido á tu destino, exclamó Luisa,
« inclinándose hacia su hermana y mirándola con
« un desprecio feroz y un odio glacial, y le has per-
« dido ! ¡ Pues bien ! ¡ Completa tu obra, toma tam-
« bien mi vida ! ¡ porque mi vida era la suya y no
« le sobreviviré ! ¿ Sabes que doble golpe has
« descargado ? ¡ No ! no te lisongeabas de haber
« hecho tanto mal. ¡ Pues bien ! ¡ triunfa ! ¡ Me has
« suplantado, me has roído el corazón todos los
« días de tu vida, y ahora acabas de clavarle el
« puñal ! ¡ Bien, bien ! Valentina, tú has comple-
« tado la obra de tu raza. Estaba escrito que de
« tu familia saldrían para mí todos los males.
« Has sido la hija de tu madre, la hija de tu
« padre, que también él sabía hacer correr san-
« gre. Tú eres quien me ha atraído á estos sitios
« que yo nunca mas debía volver á ver ; tú quien,
« como un basilisco, me ha fascinado y clavado
« en ellos para devorar mis entrañas á tu sabor.
« ¡ Ah ! ¡ tú no sabes cuanto me has hecho sufrir !
« El éxito ha sobrepujado á tus esperanzas. ¡ Tú no
« sabes cuanto amaba yo á ese hombre que ha
« muerto ! Pero tú le hechizaste y el infeliz no
« era dueño de sí. ¡ Oh ! ¡ yo sé que le hubiera
« hecho feliz ! ¡ Yo no le hubiera atormentado como
« le has atormentado tú ! Yo le hubiera sacrifi-
« cado una vana gloria y orgullosos principios,
« yo no hubiera hecho de su vida un suplicio
« de todos los días. ¡ Su juventud tan bella y
« tan suave no se hubiera marchitado bajo mis
« caricias egoístas ! Yo no le hubiera conde-
« nado á consumirse roído de amargura y de
« privaciones ; luego, no le hubiera atraído á una
« celada para entregarle á un asesino. ¡ No ! hoy
« estaría lleno de fuerza y de vida, si hubiera
« querido amarme. ¡ Maldita seas tú que se lo has
« impedido ! »

Mais Louise n'était pas de nature haineuse. Elle se repentit bientôt d'avoir accablé Valentine, aussi malheureuse qu'elle, et après l'avoir soignée avec amour pendant huit jours de fièvre et de délire, elle lui donna un dernier baiser de pardon et d'oubli.

Pero Luisa no era de un natural rencoroso : pronto se arrepintió de haber maldecido á Valentina, tan desgraciada como ella, y despues de haberla asistido con amor durante ocho dias de calentura y de delirio, le dió un último beso de perdon y de olvido.



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD

UN



Fabre pinx.

H. Robinson sculp.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Adelaida

GEORGE SAND.

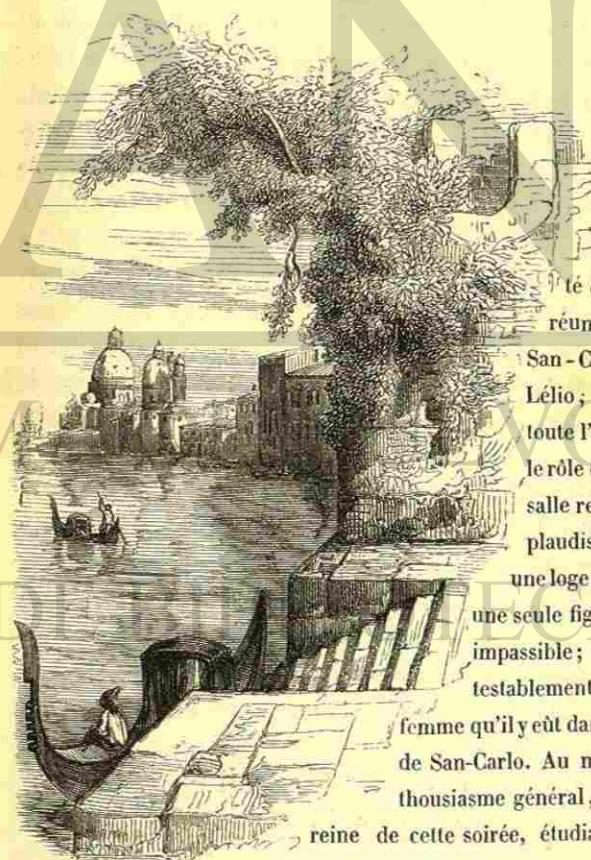
A. A. DORVILLE ALDINI.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES

LA DERNIÈRE ALDINI.



Un soir, la plus brillante société de Naples était réunie au théâtre de San-Carlo. L'acteur Lelio; célèbre dans toute l'Italie, chantait le rôle de Roméo, et la salle retentissait d'applaudissements. Dans une loge d'avant-scène, une seule figure demeurait impassible; c'était incontestablement la plus belle femme qu'il y eût dans toute la salle de San-Carlo. Au milieu de l'enthousiasme général, elle seule, la reine de cette soirée, étudiait froidement

Una noche, la mas brillante sociedad de Nápoles estaba reunida en el teatro de San Carlos: el actor Lelio, célebre en toda Italia, cantaba el papel de Romeo y la sala se hundia á aplausos. En un palco bajo, una sola persona permanecia impassible, y esta persona era seguramente la mas hermosa muger que se hallaba en toda la sala de San Carlos. En medio del entusiasmo general, ella sola, la reina de aquella reunion, estudiaba con-

l'acteur, et semblait apercevoir en lui des défauts inappréciables à l'œil du vulgaire.

« C'était la muse du théâtre; c'était la sévère Melpomène en personne, avec son ovale régulier, son noir sourcil, son large front, ses cheveux d'ébène, son grand œil brillant d'un sombre éclat sous une vaste orbite, et sa lèvre froide, dont le sourire n'adoucit jamais l'arc inflexible; tout cela cependant avec une admirable fleur de jeunesse et des formes riches de santé, de souplesse et d'élégance. »

Pendant plusieurs soirs, la belle jeune fille, accompagnée du vieux prince Grimani, son parent, vint occuper la même place, et toujours son regard s'attachait avec persistance à l'acteur Lelio.

Cette fixité singulière troublait Lelio et exerçait sur lui un magnétisme auquel il ne pouvait se soustraire. Quelle était donc l'impression de cette étrange personne en qui tout était mystérieux? S'il y avait de la femme dans son attitude, il y avait aussi certains airs et certaines expressions de visage qui révélaient l'enfant. Elle était si forte, si grande, si brune, et douce dans son regard, dans son maintien, dans ses moindres mouvements, d'une telle assurance, que tout le monde lui donnait vingt ans, bien qu'elle n'en eût que quinze. Mais, à la regarder attentivement, on reconnaissait que, malgré ses épaules larges et puissantes, toutes les formes de la femme n'étaient pas encore développées.

Étrangère à la ville de Naples et depuis peu sortie du couvent, héritière de la puissante famille des Grimani, elle était recherchée par les plus grands seigneurs d'Italie, autant pour sa fortune que pour sa beauté merveilleuse. Mais elle avait orgueilleusement repoussé tous les prétendants; c'est pourquoi on la disait d'un caractère altier et infatuée de sa naissance.

Quelque temps après, le comédien Lelio, qui s'était retiré du théâtre, poursuivi par le souvenir

friaud el actor y parecía observar en él defectos inapreciables para los ojos del vulgo.

« Aquella muger era la musa del teatro; era la severa Melpómene en persona, con su rostro perfectamente ovalado, sus negras cejas, su frente espaciosa, sus cabellos de ébano, sus rasgados ojos brillantes con un sombrío esplendor bajo una vasta órbita, cuyo arco inflexible no suaviza jamás la sonrisa; — todo esto sin embargo unido á una admirable flor de juventud, y á formas ricas de salud, de flexibilidad y de elegancia. »

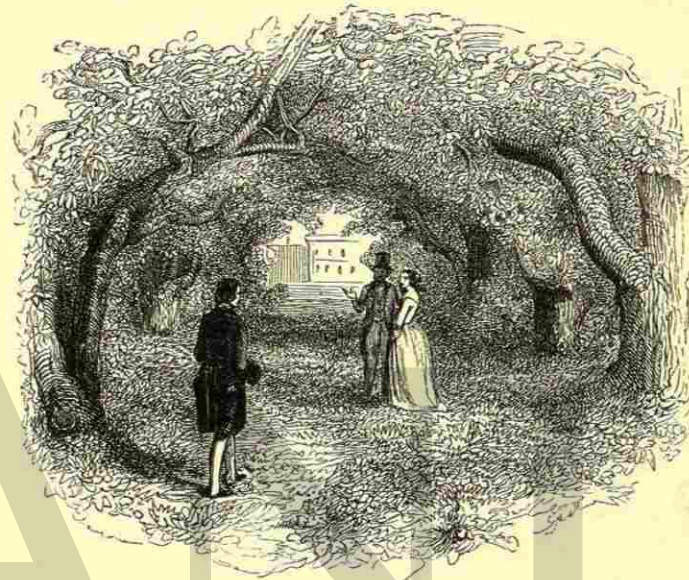
Durante las siguientes noches, la hermosa joven, acompañada del viejo principe Grimani, pariente suyo, fué á ocupar el mismo lugar, y siempre su mirada se fijaba con intensidad en el actor Lelio.

Aquella singular atencion turbaba á Lelio y ejercia sobre él un magnetismo al cual él no podia substraerse. ¿Cual era pues la impresion de aquella estraña muger en quien todo era misterioso? Si habia algo de muger en su actitud, tambien habia en ella ciertos movimientos y ciertas expresiones del semblante que revelaban la niña. Era tan robusta, tan alta, tan morena, y su mirada, su porte, sus menores movimientos tenian una firmeza y un desembarazo tales que todos le daban veinte años aunque no tenia mas que quince; pero, mirándola atentamente, se reconocia que, á pesar de su ancho y vigoroso busto, todas las formas mugeriles no estaban todavía desarrolladas en ella.

Estrangera en la ciudad de Nápoles y recién sacada del convento, heredera de la poderosa familia de los Grimani, se veía solicitada por los mas grandes señores de Italia, tanto por su caudal como por su maravillosa hermosura, pero habia rechazado con orgullo todos sus pretendientes, por lo que se la suponía un caracter altanero é infatuada con su nacimiento.

Poco tiempo despues, el actor Lelio, que se habia retirado del teatro, perseguido por el re-

de la belle patricienne, errait dans les campagnes des environs de Florence, parsemées de riches villas. La porte d'un parc se trouvait ouverte et laissait voir une allée de vieux arbres entrelacés mystérieusement. Sous cette voûte sombre et voluptueuse se promenait à pas lents une femme d'une taille élancée et d'une noble démarche.



Lelio s'aventura dans l'allée couverte, et reconnut la jeune comtesse de l'avant-scène de San-Carlo, au moment où un jeune homme d'une extrême élégance venait la rejoindre. Elle aussi aperçut Lelio; mais aucun geste, aucune exclamation ne trahit son étonnement ou son indignation. Alors l'artiste, surpris d'un orgueil si bizarre et d'une dissimulation si consommée, voulut tenter quelque folle aventure et s'introduire dans la maison sous le premier prétexte venu. Il aborda fièrement les nobles hôtes, et se présente comme un accordeur de pianos qu'on avait envoyé chercher à Florence.

À la suite des fêtes de l'hiver, la belle-fille du prince Grimani était venue habiter ce château sous la protection d'une vieille tante dévote, et en compagnie d'un cousin qu'on lui destinait pour mari. Une fois au château, Lelio put voir la

cuervo de la hermosa patricia, vagaba por los campos de las cercanías de Florencia, sembrados de ricas villas (quintas). Hallábase abierta la puerta de un parque, dejando ver una calle de añosos árboles entrelazados misteriosamente; bajo aquella sombría y voluptuosa bóveda se paseaba con lentos pasos una muger de airosa y noble presencia.

Internose Lelio en la umbrosa alameda y reconoció á la joven condesa del palco de San Carlos, en el momento en que acababa de llegarse á ella un joven elegantísimo. Tambien ella vió á Lelio, pero ni un ademán, ni una exclamacion revelaron su asombro ó su enojo: entonces el artista, sorprendido en vista de un orgullo tan singular y de un disimulo tan refinado, quiso intentar alguna descabellada aventura é introducirse en la casa con cualquier pretexto: encarose impávido con los nobles huéspedes, y se presentó como un afinador de pianos que habian enviado á buscar á Florencia.

Despues de los placeres del invierno, la hijastra del principe Grimani habia ido á habitar aquella quinta bajo la proteccion de una tia vieja y devota, y en compañía de un primo que le destinaban para marido. Ya una vez introducido en la quinta,

signora dont les caprices et la coquetterie lui semblaient inexplicables. Pendant qu'il travaillait au piano, elle affectait de venir au salon, et leurs regards se rencontraient comme autrefois à Naples.

« Elle avait les plus beaux yeux du monde, à fleur de tête et très-ouverts; leur direction était toujours nette, brusque et saisissant d'emblée l'objet de l'attention. Ce regard, très-rare chez une femme, était absolu et non effronté; c'était la révélation et l'action d'une âme courageuse, fière et franche; il interrogeait toutes choses avec autorité, et semblait dire : « Ne me cachez rien, car moi je n'ai rien à cacher à personne. »

L'acteur ne savait que penser de ces provocations singulières et de ces fantaisies qui indiquaient tour à tour la passion ou le mépris. Enfin, un jour, leurs pensées s'expliquèrent, et Lelio emporta, de ces rapprochements improvisés, un violent amour, qui s'augmentait encore des insurmontables difficultés à vaincre. Dans un moment où il se désespérait à chercher vainement un moyen de revoir la capricieuse signora, il reçut d'elle un billet conçu en ces termes :

« Trois jours sans revenir ! Ou vous n'avez guère d'esprit, ou vous n'avez guère de désirs. Demain, dimanche, je serai à la messe à Florence, à Santa-Maria-del-Sasso. Ma tante est malade; Lila, ma sœur de lait, doit seule m'accompagner. »

Le lendemain, au commencement de la messe, une ombre noire glissa près de Lelio, et vint s'agenouiller à ses côtés.

« La signora était enveloppée d'un grand voile noir, et ses mains le retinrent croisé sur son visage pendant quelques instants. Elle ne parlait point. Elle courbait sa belle tête comme si elle fût venue à l'église pour prier; mais, malgré tous ses efforts pour paraître calme, son sein était oppressé, et au milieu de son audace, elle était frappée d'épouvante. »

Lelio pudo ver y tratar á la noble doncella, cuyos caprichos y coqueteria le parecian inexplicables. Mientras que él trabajaba en el piano, ella iba al salón con afectada indiferencia, y sus miradas se encontraban como en otro tiempo en Nápoles.

« Tenia los ojos mas hermosos que pueden imaginarse, rasgados y muy abiertos; su direccion era siempre firme, resuelta y rápida en abarcar con una mirada el objeto de su atencion. Aquella mirada, muy rara en una muger, era absoluta y no descarada; era la revelacion y la accion de un alma valerosa, altiva y franca; todo lo examinaba con autoridad y parecia decir : « Nada se me oculta, porque yo nada tengo que ocultar á nadie. »

No sabia el actor qué pensar de aquellas singulares provocaciones y de aquellos arranques que ya indicaban la pasion, ya el desprecio. Enfin, un dia, sus pensamientos se explicaron, y Lelio acabó, con aquellos improvisados encuentros, por precipitarse en un violento amor que hacian mayor las insuperables dificultades que era preciso vencer. En un momento en que se desesperaba buscando en vano un medio para volver á ver á la caprichosa signora, recibió de ella un billete concebido en estos términos :

« ¡ Tres dias sin volver ! ó tiene V. poco ingenio ó ningun deseo. Mañana, domingo, iré á misa á Florencia, á Santa Maria del Sasso. Mi tia está enferma : Lila, mi hermana de leche, me acompañará sola. »

Al dia siguiente, al principiar la misa, una sombra negra se deslizó por junto á Lelio, y fué á arrodillarse á su lado.

« Estaba la doncella tapada con un gran velo negro, y sus manos le sujetaron cruzado delante de su rostro algunos instantes. No hablabla palabra é inclinaba su hermosa cabeza como si hubiera ido á la iglesia para rezar; pero á pesar de todos sus esfuerzos por parecer serena, su pecho estaba oprimido, y en medio de su osadia, la helaba un terror involuntario. »

Lelio et l'imprudente jeune fille échangèrent, durant cette entrevue, quelques paroles d'amour, et, pour la première fois, l'âme de la femme tendre et passionnée se révéla.

Un autre soir, elle lui donna rendez-vous dans le parc de la villa; elle était assise au pied d'une colonne et toute vêtue de blanc, costume assez peu d'accord avec le mystère d'un rendez-vous en plein air, mais, par cela même, très-conforme à la logique de son caractère. En voyant approcher son amant, elle demeura tellement immobile, qu'on l'eût prise pour une statue placée aux pieds de la nymphe de marbre blanc. Le coude appuyé sur son genou et le menton dans la main, elle était si rêveuse, si noblement posée, si belle, drapée dans son voile blanc, au clair de la lune,

Durante aquella entrevista, Lelio y la imprudente virgen se dijeron algunas palabras de amor, y, por primera vez, se reveló el alma de la muger tierna y apasionada.

En otra ocasion, una tarde, le dió una cita en el parque de la quinta : — estaba sentada al pié de una columna y vestida toda de blanco, trage poco conforme con el misterio de una entrevista en sitio tan descubierto, pero por lo mismo muy adecuado á la lógica de su caracter. Al ver que se acercaba su amado, quedó tan inmovil que se la hubiera podido tomar por una estatua colocada á los pies de la ninfa de marmol blanco. Apoyado el codo en la rodilla y la barba en la mano, estaba tan pensativa, tan noblemente posada, tan hermosa, embozada en su velo blanco, á la luz de la



qu'on l'eût crue livrée à une contemplation sublime. Puis, tout à coup : « O Lelio ! s'écria-t-elle,

luna, que se le hubiera prodido creer engolfada en una sublime contemplacion. Luego, de repente :

« je vous aime depuis le jour où je vous vis à
« Naples pour la première fois, jouant Roméo,
« où je vous regardai de cet air froid et dédai-
« gneux qui vous épouvantait si fort. Ah! vous
« étiez bien éloquent dans vos chants et bien pas-
« sionné ce soir-là! La lune vous éclairait, comme
« à présent, mais moins belle, et Juliette était
« vêtue de blanc, comme moi. »

Les rendez-vous se succédèrent dans le parc, et chaque jour l'amour augmentait. Quelquefois la signora était exaltée et joyeuse; souvent Lelio était sombre et taciturne; il s'effrayait de cet amour sans issue avec l'héritière d'une noble et illustre famille, lui, l'artiste sans naissance et sans autre illustration que son talent. Mais, comprenant ses incertitudes et ses tortures, la noble fille lui dit un soir, d'un air profondément recueilli: « Qui me comprendra, Lelio, si vous ne me comprenez pas? et qui m'aimera, si vous ne m'aimez pas? Ainsi, vous m'avez crue lâche et vaniteuse; vous avez cru que je pourrais donner mon amour à un homme et accepter le sien sans lui donner toute ma vie! Vous avez pensé que je resterais près de vous tant que le vent serait propice, et que je m'éloignerais dès qu'il deviendrait contraire! Comment cela se fait-il? Cependant vous êtes ferme et loyal, et vous ne commencez, j'en suis sûre, une action sérieuse que quand vous êtes résolu à la continuer jusqu'au bout. Pourquoi donc ne voulez-vous pas que je puisse faire ce que vous faites, et n'avez-vous pas de moi la bonne opinion que vous sentez que je dois avoir de vous? Ou vous méprisez bien les femmes, et je pourrais le croire sans vous en estimer moins, ou vous vous êtes laissé tromper par mon étourderie. Je suis souvent folle, je le sais, et c'est peut-être un peu la faute de mon âge, et cela ne m'empêche pas d'être ferme et loyale. Du jour où j'ai senti que je vous aimais, Lelio, j'ai été résolue à vous épouser. Cela vous étonne. Vous vous rappelez non-seulement les

« Oh Lelio! exclamé, te amo desde el día en
« que te ví en Nápoles por la primera vez, haciendo
« el papel de Romeo, cuando te miraba con aquel
« aire frío y desdenoso que tanto te aterraba. Ah!
« ¡cuan elocuente en tu canto, cuan apasionado
« estabas aquella noche! La luna te iluminaba
« como ahora, y Julieta estaba vestida de blanco,
« como yo. »

Succedieron las citas en el parque, y por días fué creciendo el amor de entrambos. A veces la doncella estaba exaltada y alegre; á veces Lelio estaba sombrío y taciturno; estremeciase pensando en aquel amor sin desenlace con la heredera de una noble é ilustre familia, él, artista de oscuro origen y sin mas ilustracion que su talento; pero, comprendiendo sus dudas y sus tormentos, la noble virgen le dijo una noche con ademan profundamente ensimismado: « ¿Quien me comprenderá, Lelio, si tú no me comprendes? ¿Y quien me amará si tú no me amas? Con que es decir que me has creído vil y vana! ¡has creído que yo podría dar mi amor á un hombre y aceptar el suyo sin darle toda mi vida! Has creído que me quedaria contigo mien tras fuese el viento propicio y que me alejaria cuando se volviese contrario! ¿Como ha sido eso? Sin embargo, tú eres firme y leal, y estoy segura de que no emprendes una accion seria sino cuando estas resuelto á continuarla hasta el fin. ¿Pues por qué no quieres que yo pueda hacer lo que tú haces, y no tienes de mí la buena opinion que conoces que debo yo tener de tí? — O desprecias mucho á las mugeres, y yo podría creerlo sin estimarte menos por eso, ó te has dejado engañar por mi aturdimiento. Muchas veces parezco una loca, lo sé, y acaso es algo culpa de mi edad, y eso no me impide ser firme y leal. Desde el día en que conocí que te amaba, Lelio, resolví casarme contigo. Esto te admira; te acuerdas no solo de los pensamientos que he debido tener en mi posicion, mas tambien de mis acciones y de mis palabras pasadas; pien-

« pensées que j'ai dû avoir dans ma position,
« mais encore mes actions et mes paroles passées;
« vous songez à tous ces patriciens que j'ai refusé
« d'épouser parce qu'ils n'étaient pas assez nobles. Hélas! mon pauvre ami, je suis esclave
« de mon public comme vous vous plaignez
« quelquefois de l'être du vôtre, et je suis obligée
« de jouer devant lui mon rôle jusqu'à ce que
« je trouve l'occasion de m'échapper de la scène.
« Mais, sous mon masque, j'ai gardé une âme
« libre, et, depuis que je possède ma raison, je
« suis résolue à ne me marier que selon mon
« cœur. Cependant, pour éloigner tous ces fades
« et impertinents patriciens, il me fallait un
« prétexte; j'en cherchai un dans les préjugés
« mêmes qui étaient communs à mes prétendants
« et à ma famille; et, blessant à la fois l'orgueil
« des uns et flattant celui des autres, je me pré-
« valus de l'antiquité de ma race pour refuser la
« main d'hommes qui, tout nobles qu'ils étaient,
« ne se trouvaient pas assez nobles pour moi. Je
« réussis de la sorte à écarter tous ces importuns
« sans mécontenter ma famille.

« Cependant le prince Grimani, mon beau-père,
« me dit qu'il était temps de prendre un parti;
« il me présenta son neveu, le comte Ettore,
« comme l'époux qu'il me destinait. Le nouveau
« fiancé me déplut comme les autres; ce que
« voyant le prince, et pensant que ma mère, qui
« est excellente et m'aime de toute son âme,
« pourrait bien m'aider dans ma résistance contre
« lui, il résolut de m'éloigner d'elle pour me
« contraindre plus aisément à l'obéissance. Il
« m'envoya vivre en tête à tête avec sa sœur et
« son neveu. Il espère que, forcée de choisir
« entre l'ennui et mon cousin, je finirai par me
« décider pour celui-ci; il se trompe bien.
« Maintenant que je vous aime, Lelio, nous parti-
« rons ensemble; nous irons trouver ma mère, nous
« lui dirons que nous nous aimons et que nous vou-
« lons nous marier; elle nous donnera son con-
« sentement, et vous m'épouserez. Voulez-vous? »

« sas en todos esos patricios á quienes he rehu-
« sado para maridos porque no eran bastante
« nobles. Ah! yo tambien, probre amigo mio,
« yo tambien soy esclava de mi público como
« tú te quejas á veces de serlo del tuyo, y
« tengo precision de representar delante de él
« mi papel hasta que halle ocasion de escaparme
« de la escena; pero, debajo de mi máscara,
« he conservado un alma libre, y, desde que
« poseo mi razon, estoy resuelta á no casarme
« sino á gusto de mi corazon. Sin embargo,
« para ahuyentar á todos esos insulsos é imperti-
« nentes patricios, necesitaba ún pretesto, y lo
« buscaba en las mismas preocupaciones que eran
« comunes á mis pretendientes y á mi fami-
« lia; é hiriendo á la vez el orgullo de unos
« y lisongeando el de otros, me prevalecí de
« la antigüedad de mi raza para rehusar la
« mano de unos hombres que, á pesar de todo lo
« nobles que eran, no lo eran todavia bastante
« para mí. De ese modo logré sacudirme de
« todos aquellos importunos sin enojar á mi fa-
« milia.

« Pero al cabo el príncipe Grimani, mi padras-
« tro, me dijo que ya era tiempo de tomar
« un partido, y me presentó su sobrino, el conde
« Ettore, como el marido que me destinaba.
« El nuevo pretendiente me disgustó como los
« demas, y el príncipe viendo esto y creyendo
« que mi madre, que es excelente y me quiere
« con toda su alma, podría acaso apoyarme en
« mi resistencia contra él, resolvió alejarme de
« ella para reducirme mas facilmente á la obe-
« diencia, y me envió á vivir con su hermana
« y su sobrino. El espera que precisada á elegir
« entre el fastidio y mi primo, acabaré por
« decidirme á favor de este, pero se engaña;
« ahora que te amo, Lelio, partiremos juntos;
« iremos á buscar á mi madre, le diremos que
« nos amamos y que queremos casarnos: ella
« nos dará su consentimiento y te casarás con-
« migo ¿Quieres? »

Cette noblesse de cœur, cette hardiesse de pensée, cette force d'esprit, cette audace virile mêlée à tant de sensibilité féminine; tout cela réuni dans une fille si jeune, élevée au milieu de l'aristocratie la plus insolente, excita chez Lelio autant d'admiration que d'enthousiasme. Mais comment se dissimuler les dangers de ces démarches hardies? Comment risquer la réputation et l'avenir de cette confiante jeune fille? Comment espérer le consentement de l'orgueilleuse famille Grimani? Lelio doute et hésite, malgré l'entraînement de son amour.

Alors la signora lui prit la main avec solennité: « Je vais vous dire une chose que je n'ai jamais dite à personne, et que je m'étais bien promis de ne jamais dire. Il s'agit de ma mère, objet de toute ma vénération et de tout mon amour. Je me rappelle que, dans mon enfance, j'étais très-fière de ma noblesse; c'étaient, je crois, les flatteries obséquieuses des gens de notre maison qui m'avaient inspiré de si bonne heure ce sentiment. Parmi tous les serviteurs de ma mère, un seul ne ressemblait point aux autres, et avait su garder dans son humble position toute la dignité qui sied à un homme; aussi me paraissait-il insolent, et peu s'en fallait que je ne le haïsse, surtout depuis que je l'avais vu me regarder d'un air très-sérieux pendant que je piquais au cœur avec une grande épingle noire mes plus belles poupées.

« Une nuit, je fus réveillée dans la chambre de ma mère par la voix d'un homme; on parlait librement. Ma mère disait: *Si tu m'aimais, tu m'épouserais*, et l'homme refusait de l'épouser! Puis ma mère pleurait et l'homme aussi.

« Enfin, l'homme dit à ma mère: *Adieu, je te quitte pour toujours; ne me refuse pas une tresse de tes beaux cheveux blonds!* Et ma mère répondit: *Coupe-la toi-même...* Cet homme, c'était Nello, notre gondolier!...

Esta nobleza de corazón, esta osadía de pensamientos, esta fuerza de discurso, esta entereza viril mezclada con tanta sensibilidad mugeril, todo esto reunido en una doncella tan joven, triada en medio de la mas insolente aristocracia, produjo en Lelio no menos admiracion que entusiasmo; pero ¿como desconocer los peligros de aquellos atrevidos pasos? ¿Como arriesgar la reputacion y el pervenir de aquella confiada niña? ¿Como esperar el consentimiento de la orgullosa familia Grimani? Lelio duda y titubea, á pesar de los impulsos de su amor.

Entonces la doncella le cogió la mano con solemnidad: « Voy á decirte una cosa que nunca he dicho á nadie, y que me habia propuesto firmemente no revelar jamas. Se trata de mi madre, objeto de mi veneracion y de todo mi amor. Me acuerdo que, cuando yo era niña, estaba muy ufana con mi nobleza; las obsequiosas aduclaciones de los criados de nuestra casa fueron, segun creo, las que me inspiraron en tan temprana edad aquel sentimiento. Entre todos los servidores de mi madre, uno solo no se parecia á los demas, y habia sabido conservar en su humilde posicion toda la dignidad que corresponde á un hombre; asi es que á mí me parecia un insolente, y poco me faltaba para aborrecerle, sobre todo desde que le habia visto mirarme con mucha seriedad mientras que yo me divertia en clavar á mis mas hermosas muñecas una grande aguja negra en el corazón.

« Una noche, me despertó en el cuarto de mi madre la voz de un hombre; creyéndome dormida, dos personas hablaban libremente. Mi madre decia: *Si me amaras, te casarias conmigo*, y el hombre rehusaba casarse con ella! Luego mi madre lloraba y el hombre tambien.

« Enfin, el hombre dijo á mi madre: *Adios, me voy para siempre; no me niegues una tresa de tus hermosos cabellos rubios!...* Y mi madre respondió: *Córtala tú mismo....* Ese hombre era Nello, nuestro gondolero!...

« — O mon Dieu! ô mon Dieu! vous vous appelez Alezia Aldini, dit Lelio, vous êtes donc la fille de Bianca Aldini, mon premier, mon seul amour? »

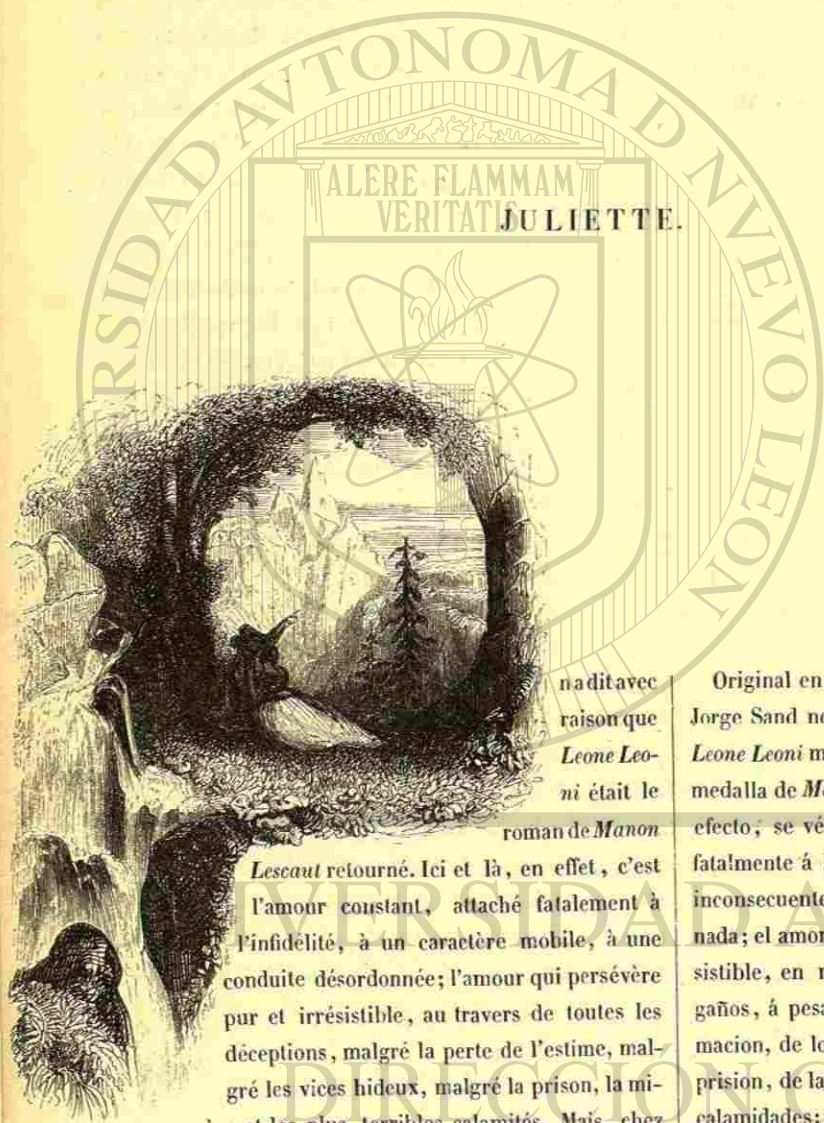
Le chanteur Lelio, c'était le gondolier de Venise, c'était Nello, le barcarole qui avait aimé la signora Bianca Aldini. L'amour était né entre la noble patricienne et l'homme du peuple, alors que, le soir, Nello conduisait la gondole en chantant les airs de son pays. L'ancien gondolier se rappela tous les détails de cet épisode d'une jeunesse aventureuse, le beau palais de Venise, la douce Bianca, et l'orgueilleuse fille de Torquato Aldini, qui contrastait déjà d'une manière si frappante avec sa mère. « Autant celle-ci était blanche et blonde, autant Alezia était brune; ses cheveux tombaient déjà en fortes tresses d'ébène jusqu'à ses genoux; ses petits bras, ronds et veloutés, ressortaient comme ceux d'une jeune Moresque sur ses vêtements de soie toujours blancs comme la neige, car elle était vouée à la Vierge. Quant à son humeur, elle était étrange pour son âge. Il semblait qu'elle eût hérité du caractère altier du seigneur Torquato. Jamais elle ne se familiarisait avec personne. Elle était très-froide avec sa mère, et passait des heures entières assise auprès d'elle dans la gondole, les yeux attachés sur les flots, muette, insensible à tout en apparence, et rêveuse comme une statue. »

Après cette révélation, comment Lelio aurait-il pu continuer une liaison qui devenait un inceste moral? Il avait aimé la Grimani; mais Alezia, mais la signora Aldini, la fille de Bianca, était à jamais séparée de lui.

« — ¡Oh Dios mio, Dios mio! tú eres Alezia Aldini, dijo Lelio; ¿ luego eres la hija de Bianca Aldini, mi primero, mi único amor? »

El cantor Lelio era el gondolero de Venecia, era Nello, el *barcarole* que habia amado á la señora Bianca Aldini. El amor habia nacido, entre la noble patricia y el hombre de pueblo, una noche en que Nello conducia su góndola entonando las canciones de su pais natal. El antiguo gondolero recordó todos los pormenores de aquel episodio de una vida aventurosa, el hermoso palacio de Venecia, y la dulce Bianca, y la orgullosa hija de Torcuato Aldini, que contrastaba ya de un modo tan notable con su madre. « Cuanto ésta era blanca y rubia, tanto Alezia era morena; su cabello caia ya en recias trenzas de ébano hasta sus rodillas; sus brazitos, redondos y aterciopelados, resaltaban, como los de una joven Morisca, sobre sus ropas de seda siempre blancas como la nieve, porque estaba consagrada á la Virgen. En cuanto á su natural condicion, era singular para su edad; parecia que habia heredado el altivo caracter del Señor Torcuato. Nunca se familiarizaba con nadie: era sumamente fria con su madre, y pasaba horas enteras sentada junto á ella en la góndola, clavados los ojos en las olas, muda, insensible á todo en apariencia, y pensativa como una estatua. »

Despues de aquella revelacion, como hubiera podido Lelio continuar una relacion amorosa que venia á ser un incesto moral? Lelio habia amado á la Grimani; pero la señora Aldini, la hija de Bianca, estaba para siempre separada de él.



na ditavec
raison que
Leone Leoni
ni était le
roman de *Manon*
Lescaut retourné. Ici et là, en effet, c'est
l'amour constant, attaché fatalement à
l'infidélité, à un caractère mobile, à une
conduite désordonnée; l'amour qui persévère
pur et irrésistible, au travers de toutes les
déceptions, malgré la perte de l'estime, mal-
gré les vices hideux, malgré la prison, la mi-
sère et les plus terribles calamités. Mais, chez
l'abbé Prévost, c'est l'homme, c'est le chevalier Des-
grieux qui présente ce modèle inimitable d'un attache-
ment sans borne et sans terme. Dans *Leone Leoni*, c'est
la femme, c'est Juliette. Double témoignage, venant des
deux moitiés de l'âme humaine, en faveur de la con-

Original en casi todas sus concepciones,
Jorge Sand no ha hecho sin embargo en
Leone Leoni mas que pintar el reverso de la
medalla de *Manon Lescaut*. Aquí y allí, en
efecto, se vé el amor constante, unido
fatalmente á la infidelidad, á un caracter
inconsecuente, á una conducta desorde-
nada; el amor que persevera, puro é irre-
sistible, en medio de todos los desen-
gaños, á pesar de la pérdida de la esti-
macion, de los vicios mas odiosos, de la
prision, de la miseria y de las mas terribles
calamidades; pero, en la obra del abate Pre-
vost, el hombre, el caballero Desgrieux, es
el que presenta ese inimitable modelo de
un amor sin límite y sin término: en *Leone*
Leoni, quien le presenta es la muger,
es Julieta, — doble testimonio dado por



UNIVERSIDAD AUTONOMA

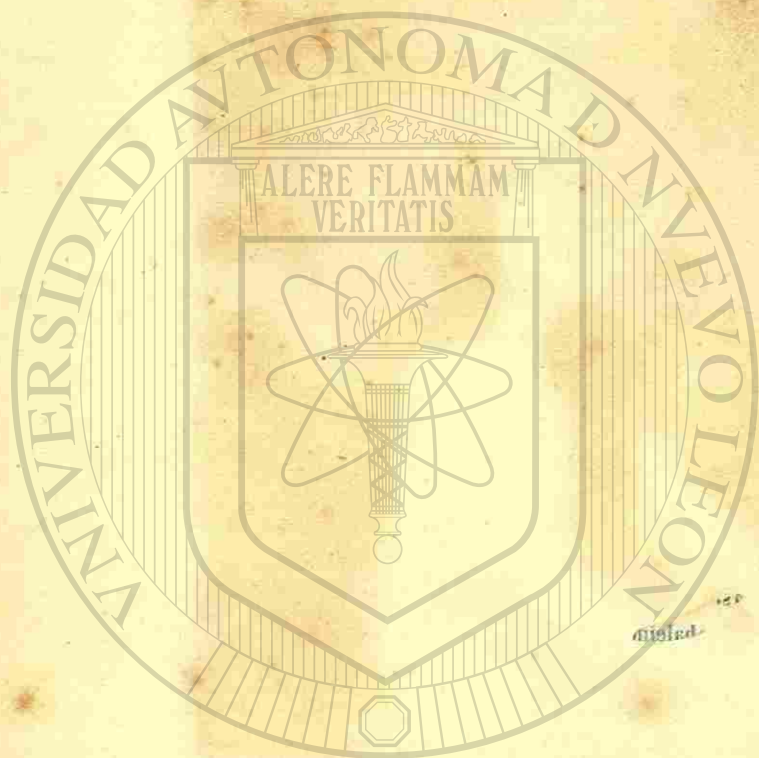
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ALORE LEONI

GEORGE SAND

Julietta



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

stance en amour. Comment croire qu'au dix-huitième siècle, après la régence et sous Louis XV, un homme ait pu concevoir ce type, extraordinaire au moins pour son temps, quoiqu'il soit de tous les temps, si l'on considère profondément notre nature? Comment croire qu'au dix-neuvième siècle, au siècle du divorce et du code civil, du saint-simonisme et de l'émancipation des femmes, une femme, qu'on nous permette pour un moment de briser le pseudonyme masculin de George Sand, ait réhabilité à son tour le lien volontaire et immortel d'un amour même insensé? Et quel est le romancier qui a peint cet exemple poétique? C'est l'auteur d'*Indiana*, de Jacques et de toutes ces fictions audacieuses où l'indissolubilité du mariage est attaquée sans cesse avec la plus sombre éloquence.

Leone Leoni pourrait bien être l'œuvre la plus parfaite de George Sand comme composition. L'intérêt, tenant au caractère et à la situation, ne s'arrête nulle part. C'est un livre tout d'une pièce, depuis le premier souvenir jusqu'au cri sublime du dénouement. C'est comme une musique de grand maître qui prélude avec mélancolie, suit des thèmes variés, mais dans le même sentiment, jusqu'à ce qu'elle éclate au final par quelque motif imprévu, quoique résultant de l'inspiration générale. Il semble que l'abbé Prevost puisse revendiquer l'invention du premier thème, mais George Sand en a changé le sexe. Et comme sa broderie a bien plus de richesse; et comme le dénouement de *Leoni* est supérieur au dénouement de *Manon Lescaut*! Desgrieux survivant à Manon, c'est là une grande faute dans la fable de Prevost, laquelle est restée un chef-d'œuvre, mais non pas incomparable depuis *Leoni*.

Juliette, à seize ans, grandissait auprès d'une mère frivole, sans s'inquiéter du présent et de l'avenir, sans faire aucun effort pour affermir son caractère. Elle était née douce et confiante, se laissant aller au courant de la destinée. Elle ac-

las dos mitades del alma humana, en favor de la constancia en amor. ¿Como creer que en el siglo diez y ocho, despues de la regencia y bajo el reinado de Luis XV, un hombre haya podido concebir ese tipo extraordinario, á lo menos para su tiempo, aunque es de todos los tiempos, si se considera profundamente nuestra naturaleza? ¿Como creer que en el siglo diez y nueve, en el siglo del divorcio y del código civil, del sansimonismo y de la emancipacion de las mugeres, una muger, — permitasenos por un momento quebrantar el pseudónimo de Jorge Sand, — haya rehabilitado á su vez el lazo voluntario é inmortal de un amor que raya en insensato? ¿Y quien es el novelista que ha pintado ese ejemplo poético? — ¿Quien?... El autor de *Indiana*, de Jacobo, y de todas esas atrevidas ficciones en que se ataca sin cesar y con la mas sombría elocuencia la indisolubilidad del matrimonio.

Leone Leoni podria ser tal vez la obra mas perfecta de Jorge Sand, como composicion. El interés, anejo al carácter y á la situacion, no cesa ni un punto; es un libro esencialmente uno, desde el primer recuerdo hasta el sublime grito del desenlace: es como una composicion música de un gran maestro que preludia con melancolía, sigue temas variados, pero en el mismo sentimiento, hasta que estalla en el final con algun canto imprevisto, aunque resultante de la inspiracion general. Parece que el abate Prevost puede revindicar la invencion del primer tema, pero Jorge Sand le ha mudado el sexo. ¡Y cuanta mas riqueza tienen sus ornatos! ¡Cuan superior es el desenlace de *Leone Leoni* al de *Manon Lescaut*! Desgrieux sobreviviendo á Manon es una gran falta en la fábula de Prevost, que es siempre una obra maestra, pero no una obra incomparable desde que existe *Leone Leoni*.

Julietta, á los diez y seis años, vivia al lado de una madre inconsecuente, sin cuidado del presente ni del porvenir, sin hacer ningun esfuerzo por robustecer su carácter. Era naturalmente dulce y confiada, y se dejaba llevar por la corriente de

ceptait un sort si facile sans en savoir le prix et sans le comparer à aucun autre. Elle n'avait pas l'idée des passions; on l'avait élevée comme si elle ne devait jamais les connaître. On avait appliqué son intelligence à des études où le cœur n'avait aucun travail à faire sur lui-même. Elle ne savait encore ce que c'était qu'aimer plus ou moins, quand Leoni vint à Bruxelles. L'approche de cet homme et la funeste destinée qu'il lui apportait commencèrent à troubler la paix profonde où elle avait toujours vécu; mais les commencements de cette passion inépuisable sont les plus simples du monde: des coquetteries de jeune fille, la vanité d'être préférée à toutes les autres par cet homme brillant, doué de facultés extraordinaires et qui fanatisait toute la province. Bientôt Juliette fut dominée par son regard, enchaînée à ses récits, surprise et charmée par sa distinction. Leoni avait un corps robuste, une âme immense; toutes les vertus et tous les vices, toutes les passions coupables et saintes y trouvaient place en même temps; supérieur aux autres hommes dans le mal et dans le bien, il parlait un autre langage, il avait d'autres regards, il avait aussi un autre cœur. Les Françaises disaient qu'un bouquet dans la main de Leoni avait plus de parfum que dans celle d'un autre, et il en était ainsi de tout; il donnait du lustre aux choses les plus simples et rejuvenissait les moins neuves. Il y avait un prestige autour de lui. Juliette se mit à l'aimer de toutes ses forces. La femme s'était révélée et transformée.

Juliette devait épouser Leoni. Mais la rencontre imprévue d'un homme initié à la vie antérieure de l'aventurier, force celui-ci à quitter subitement Bruxelles.

— « Juliette, es-tu bonne? es-tu généreuse? es-tu capable d'héroïsme? comprends-tu les grandes choses, les immenses dévouements? es-tu une femme aimable et jolie que je vais quitter avec regret, ou es-tu un ange que Dieu m'a donné pour me sauver du désespoir? ton âme n'est-elle pas émue à l'idée de tenir dans

su destino; aceptaba una suerte tan fácil y llevara sin conocer su valor ni compararla á ninguna otra. No tenía idea de las pasiones, y la habían criado como si nunca debiera conocerlas, dedicando su inteligencia á estudios en que el corazón no tenía ningún trabajo que hacer sobre sí mismo: todavía no sabía lo que era amar mas ó menos, cuando llegó Leoni á Bruselas. El trato de aquel hombre y el funesto destino que le traía empezaron á turbar la paz profunda en que siempre había vivido, pero los principios de aquella pasión inagotable son los mas sencillos del mundo: — coqueterías de niña, la vanidad de ser preferida á todas las demas por aquel hombre brillante, dotado de facultades extraordinarias y que fanatizaba á toda la provincia. Pronto Julieta se sintió dominada por sus miradas, pendiente de sus palabras, sorprendida y hechizada por su mérito. Leoni tenía un cuerpo robusto, una alma inmensa; todas las virtudes y todos los vicios, todas las pasiones culpables y buenas hallaban en él cabida al mismo tiempo: superior á los otros hombres en el mal y en el bien, hablaba otro lenguaje, tenía otras miradas, tenía tambien otro corazón. Las Francesas decían que un ramillete en la mano de Leoni tenía mas perfume que en la de otro, y lo mismo sucedía en todo; daba lustre á las cosas mas sencillas y rejuvenecía las menos nuevas: había un prestigio alrededor de él. Julieta se dió á amarle con todas las fuerzas de su alma: — la muger se había revelado y transformado.

Julieta iba á casarse con Leoni, pero el encuentro imprevisto con un hombre enterado de la vida anterior del aventurero, obliga á éste á salir repentinamente de Bruselas.

— « Julieta, ¿eres buena? ¿eres generosa? ¿eres capaz de heroísmo? ¿comprendes las grandes cosas, los inmensos sacrificios, eres una muger amable y bonita á quien voy á dejar con dolor, ó eres un angel que Dios me ha dado para salvarme de la desesperacion? ¿no se conmueve tu alma á la idea de tener en tus manos la vida y

« tes mains la vie et la destinée d'un homme; de t'y consacrer tout entière? Partons!

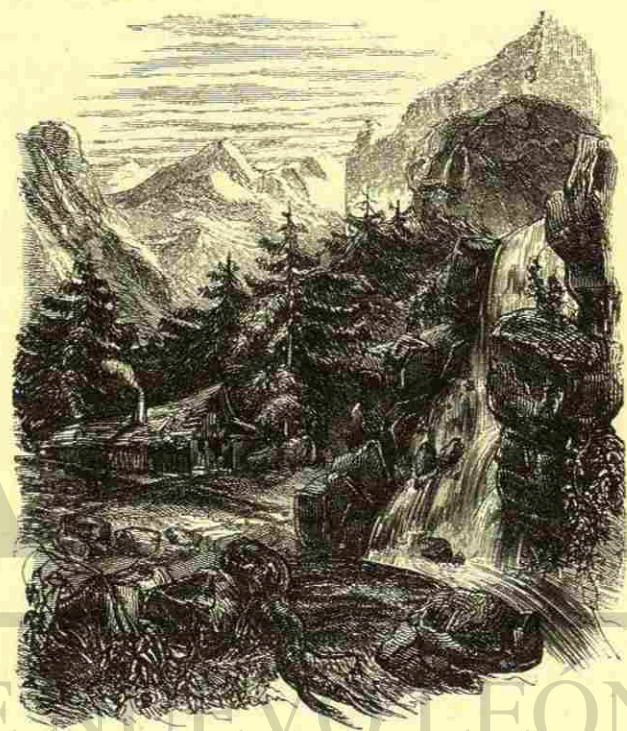
— « Eh bien! dit Juliette, tu le veux et tu le peux; il faut bien que je t'obéisse: n'as-tu pas ma volonté et mon âme à ta disposition?

De ce jour-là, Juliette appartient à Leoni. Ils partent; ils s'enfoncent dans une retraite agreste et paisible de la Suisse. Ils y vivent six mois

« el destino de un hombre; de consagrarle á él toda entera? ¡Partamos! »

— « Pues bien, dijo Julieta, lo quieres y lo puedes; fuerza es que yo te obedezca; no tienes mi voluntad y mi alma á tu disposición? »

Desde aquel día, Julieta pertenece á Leoni. Parten; se internan en una repuesta y agreste soledad de la Suiza, donde viven seis meses de



d'amour et de poésie. La belle vie! Et quelle est la femme qui n'accepterait avec reconnaissance toutes les souffrances à venir de Juliette pour ces six mois de bonheur! Et comme l'auteur a bien compris qu'une belle nature et des frais paysages étaient les auxiliaires de l'amour! On ne s'aime point dans les villes; les grandes passions n'y naissent pas, ou elles y meurent étouffées. Quel ravissant tableau que la vie de ces deux amants au milieu de ces campagnes de la Suisse! Juliette s'en souvient bien:

amor y de poesía. ¡Deliciosa vida! ¿Y cual es la muger que no aceptaria con gratitud todos los padecimientos venideros de Julieta por aquellos seis meses de felicidad? Y ¿qué bien ha comprendido el autor que una hermosa naturaleza y frescos paisajes eran los auxiliares del amor! No hay verdadero amor en las ciudades; en ellas no nacen las grandes pasiones, ó mueren sofocadas. ¡Qué cuadro tan encantador forma la vida de aquellos dos amantes en medio de los campos de la Suiza! Bien se acuerda de ella Julieta:

« Quand la nuit était tout à fait venue, quand le silence de la vallée n'était plus troublé par le cri plaintif de quelque oiseau des rochers, quand les lucioles s'allumaient dans l'herbe autour de nous, et qu'un vent tiède planait dans les sapins au-dessus de nos têtes, Leoni semblait sortir d'un rêve ou s'éveiller à une autre vie; son âme s'embrasait, son éloquence passionnée m'inondait le cœur; il parlait aux cieux, au vent, aux échos, à toute la nature avec enthousiasme; il me prenait dans ses bras et m'accablait de caresses délirantes, il m'adressait les paroles les plus suaves et les plus enivrantes.

« Oh! comment ne l'aurais-je pas aimé, cet homme sans égal dans ses bons et dans ses mauvais jours? qu'il était aimable! qu'il était beau! comme il savait aimer et comme il savait le dire! comme il savait commander à la vie et la rendre belle!... il était généreux, sensible, délicat, héroïque; il prenait plaisir à soulager la misère ou les infirmités des pauvres qui venaient frapper à notre porte... Oh! qu'elle était grande la puissance de cet homme! »

Mais l'hiver les chassa de leur paradis terrestre. Ils s'établirent à Venise dans le palais Leoni, somptueusement décoré de toutes les merveilles de l'art. Que cet entourage d'illustrations allait bien à Leoni! il avait le profil d'aigle, les traits délicats et fins, la grande taille, les yeux à la fois railleurs et bienveillants de tous ces nobles portraits d'ancêtres, accrochés aux murailles. Oh! que Juliette était reconnaissante à Leoni de ces six mois passés dans un chalet, quand cet homme pouvait disposer d'un luxe royal!

Mais bientôt Leoni fut entraîné dans le désordre d'une vie débauchée. Il passait ses journées au jeu, et délaissait Juliette, qui errait seule sur les grandes terrasses du château, en regrettant sa patrie, sa jeunesse insouciant, et la Suisse, et

« Cuando caía enteramente la noche, cuando no interrumpía ya el silencio del valle el lastimero grito de algún pájaro de las peñas, cuando las luciérnagas se iluminaban en la yerba alrededor nuestro, y una aura tibia mecía sobre nuestras cabezas las copas de los abetos, Leoni parecía salir de un sueño ó des-
« pertarse a otra vida; su alma se encendía, su apasionada elocuencia me inundaba el corazón; hablaba a los cielos, al viento, a los ecos, a toda la naturaleza con entusiasmo; me cogía en sus brazos y me colmaba de caricias frenéticas y me dirigía las palabras mas suaves y mas hechiceras.

« ¡Oh! ¿como pudiera yo no haberle amado, á aquel hombre sin igual en sus buenos y en sus malos días? ¡cuan amable era! ¡cuan hermoso! ¡como sabia amar y como sabia decirlo! ¡como sabia señorearse de la vida y embellecerla!... Era generoso, sensible, delicado, heroico; su delicia era aliviar la miseria ó las dolencias de los pobres que venian á llamar á nuestra puerta... ¡Oh! ¡cuan grande era el poder de aquel hombre! »

Pero el invierno los echó de su paraiso terrenal, y fueron á establecerse en Venecia, en el palacio Leoni, suntuosamente decorado con todas las maravillas del arte. ¡Qué bien cuadraba á Leoni aquel teatro de ilustraciones! tenía el perfil de águila, las facciones delicadas y bellas, la alta y airosa estatura, los ojos juntamente irónicos y bondadosos de todos aquellos nobles retratos de sus mayores, pendientes de las paredes. ¡Oh! ¡Cuan agradecida le estaba Julieta á Leoni por aquellos seis meses pasados en una quesera, cuando aquel hombre podía disponer de un lujo régio!

Pero pronto Leoni se dejó arrastrar por los desórdenes de una vida depravada. Pasaba los días en el juego, y abandonaba á Julieta, que vagaba sola por los inmensos terrados del palacio, echando de menos con amargura su patria, su

l'amour exclusif de Leoni. Puis, un jour, toute la vie de l'aventurier lui fut dévoilée. Leoni était joueur, voleur, assassin. Elle voulut le fuir; mais elle l'aimait, et il était si éloquent! « Ma conduite est vile, lui dit-il, mais mon cœur est toujours nol le; il a conservé aussi purs que dans sa première jeunesse le sentiment du juste et de l'injuste, l'horreur du mal qu'il commet, l'enthousiasme du bien qu'il contemple. Ta patience, tes vertus, ta beauté angélique, ta miséricorde inépuisable comme celle de Dieu, ne peuvent s'exercer en faveur d'un homme qui les comprend mieux et qui les admire davantage; un homme de mœurs régulières et de conscience délicate les trouverait plus naturelles et les apprécierait moins; avec ces hommes-là, d'ailleurs, tu ne serais qu'une honnête femme; avec un homme tel que moi, tu es une femme sublime, et la dette de reconnaissance qui s'amasse dans mon cœur est immense comme tes souffrances et tes sacrifices. Va, c'est quelque chose que d'être aimée et d'avoir droit à une passion immense; sur quel autre auras-tu jamais ce droit comme sur moi? pour qui recommenceras-tu les tourments et le désespoir que tu as subis? crois-tu qu'il y ait autre chose dans la vie que l'amour? pour moi, je ne le crois pas. Et crois-tu que ce soit chose facile que de l'inspirer et de le ressentir?... Ah! quand Dieu nous l'accorde sur la terre, ce sentiment profond, violent, ineffable, il ne faut plus délirer ni espérer le paradis, car le paradis c'est la fusion de deux âmes dans un baiser d'amour. Et qu'importe, quand nous l'avons trouvé ici-bas, que ce soit dans les bras d'un saint ou d'un damné? qu'il soit maudit ou adoré parmi les hommes, celui que tu aimes, que t'importe, pourvu qu'il te le rende?... Juliette, songe à ce que tu fais si tu me quittes! tu perdras le seul ami qui te connaisse et qui te vénère, pour un monde qui te méprise déjà et dont tu ne retrouveras pas l'estime.... Si tu

juventud sosegada, y la Suiza, y el amor exclusivo de Leoni. Luego, un día, toda la vida del aventurero le fué revelada. Leoni era jugador, ladrón y asesino. Quiso huir de él, pero le amaba, y aquel hombre era tan elocuente! — « Mi conducta es vil, le dijo, pero mi corazón es siempre noble; ha conservado tan puros como en su primera juventud el sentimiento de lo justo y de lo injusto, el horror del mal que comete, el entusiasmo de lo bello que contempla. Tu paciencia, tus virtudes, tu angélica hermosura, tu misericordia inagotable como la de Dios no pueden ejercitarse en favor de un hombre que las comprenda mejor y las admire mas: un hombre de costumbres regulares y de conciencia delicada las hallaría mas naturales y las apreciaría menos; con esos hombres, ademas, no serías mas que una muger honrada; con un hombre como yo eres una muger sublime, y la deuda de gratitud que se aglomera en mi corazón es inmensa como tus padecimientos y tus sacrificios. ¡Ah! creeme, algo es ser amada y tener derecho á una pasión inmensa: ¿sobre quien tendrás jamas ese derecho como sobre mí? ¿por quien volverás á empezar los tormentos y la desesperación que has sufrido? ¿crees tú que hay otra cosa en la vida mas que el amor? yo por mí no lo creo. ¿Y crees que es cosa fácil inspirarle y sentirle?... ¡Ah! cuando Dios nos concede sobre la tierra ese sentimiento profundo, violento, inefable, ya no hay que delirar ni que esperar la gloria, porque la gloria es la fusión de dos almas en un beso de amor. ¿Y qué importa, cuando le hemos hallado en la tierra, que sea en los brazos de un santo ó en los de un condenado? ¿qué te importa que sea maldito ó adorado entre los hombres el que tú amas, con tal que él te ame tambien?... ¡Julietta mía, piensa en lo que haces si me abandonas! perderás el único amigo que te conoce y te venera por un mundo que te desprecia ya y cuya estimación ne recobrarás nunca... Si me

« me quittes, tu es aussi insensée que cruelle, « tu auras eu tous les maux, toute la peine, et tu « n'en recueilleras pas les fruits; car à présent, « si malgré tout ce que tu sais, tu peux toujours « m'aimer et me suivre, sache que j'aurai pour « toi un amour dont tu n'as pas l'idée. »

Que pouvait-elle répondre à de pareils discours?

Juliette resta; mais Leoni continua ses égarements, et Juliette fut abandonnée.

Depuis, elle ne l'a jamais revu. Calme, à présent, elle raconte elle-même son histoire au noble Bustamante qui l'aime et qui veut l'épouser. N'est-elle pas guérie de son fatal amour?

« Maintenant, dit-elle, je ne me sens plus que « de l'horreur pour le passé et je ne veux plus y « revenir. J'étais une folle, je le vois bien, d'aimer un pareil homme. Bustamante, tu es mon « sauveur, mon frère et mon amant. »

Le lendemain, Juliette et Bustamante se promenaient en gondole sur le canal. Elle avait une robe de velours violet avec un boa et un petit

« dejas, eres tan insensata como cruel; habrás « probado todos los males, todo el afán, y no « recogerás los frutos, porque ahora, si á pesar « de todo lo que sabes, puedes seguir amándome « y viviendo conmigo, crée que te profesaré un « amor de que no tienes idea. »

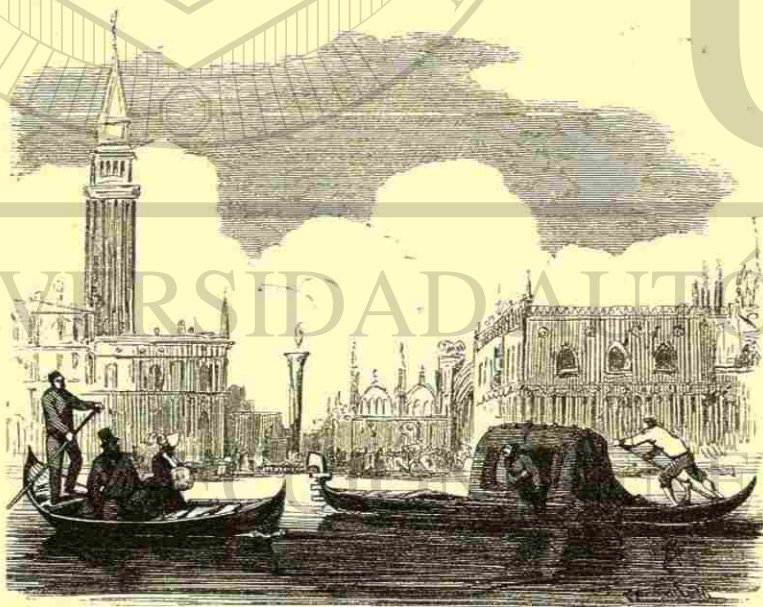
¿Qué podía responder Julieta á tales razones?

Julieta siguió con él, pero Leoni continuó sus estravíos y la infeliz se vió abandonada.

Desde entonces no le ha vuelto á ver. Serena, ahora ella misma cuenta su historia al noble Bustamante que la ama y quiere casarse con ella. ¿No está ya curada de su fatal amor?

« Ahora, dice Julieta, ya no siento en mí mas « que horror hácia lo pasado y no quiero volver « á ello. Fuí una insensata, ya lo veo, en amar « á semejante hombre. Bustamante, tú eres mi « salvador, mi hermano y mi amante. »

Al siguiente día, Julieta y Bustamante se paseaban en góndola por el canal. Julieta llevaba un traje de terciopelo morado, con un boa y un man-



manchon d'hermine; son chapeau de satin blanc encadrait son visage toujours pâle, mais si par-

guito de armiño; su sombrero de raso blanco rodeaba su rostro siempre pálido, pero tan perfec-

faitement beau, que, malgré sept ou huit années de fatigues et de chagrins mortels, tout le monde lui donnait dix-huit ans au plus; elle était chaussée de bas de soie violets si transparents, qu'on voyait à travers sa peau blanche et mate comme de l'albâtre. Tous les regards se fixaient sur elle, et les hommes admiraient l'élégance de ses vêtements et le charme de son attitude. Tout à coup, sur une riche gondole qui se croise avec la sienne, un homme se penche et s'écrie: — Juliette!

— Leoni!

Et Juliette s'élance, impétueuse et forte, dans les bras de Leoni.

Ainsi, au dénouement, l'auteur les réunit indéfiniment ensemble.

Et maintenant ne demandez pas comment Juliette peut aimer Leoni; comment un caractère faible peut avoir l'énergie de persévérer dans un même amour. Quelle vigueur cache cette faiblesse! Mais cette persévérance, c'est justement la persévérance du roseau qui plie sans cesse sous le vent, c'est la persévérance à se faire dominer. Pourquoi Juliette aime Leoni? il n'y a point de raison à cela; si elle en savait la raison, elle ne l'aimerait plus; elle sait, au contraire, mille raisons pour ne pas l'aimer; elle les rappelle dans sa mémoire, elle s'y fortifie, elle assure qu'elle ne saurait plus aimer un homme perdu, un escroc, un assassin! Elle promet l'avenir à Bustamante, et quand au bord de la gondole Leoni crie: Juliette! elle se précipite fatalement sur le sein de Leoni.

Est-ce que le cœur se rend compte de ses impressions? L'âme de l'homme aime les mystères. Depuis qu'on explique les mystères, depuis que la philosophie et la raison les éclairent et les justifient, on n'y croit plus. On y a cru cependant bien des siècles, tant qu'on n'y a rien compris! La mythologie païenne est éternellement vraie; le bandeau antique n'est point tombé des yeux de l'Amour. Bienheureuses les natures favorisées de ce saint avèglement! Avec une grande lumière, l'amour de la créature est imparfait et souffre; il

tamente hermoso, que, á pesar de siete ú ocho años de fatigas y de pesadumbres mortales, todos le daban diez y ocho años á lo mas: iba calzada con medias de seda moradas tan transparentes que se veia al trasluz su cutis blanco y mate como alabastro. Todas las miradas se fijaban en ella, y los hombres admiraban la elegancia de sus vestidos y el encanto de su actitud. De repente, en una rica góndola que se cruza con la suya, se asoma un hombre á la baranda y esclama: — ¡Julieta!

— ¡Leoni!

Y Julieta se lanza impetuosa y fuerte, en los brazos de Leoni.

Así, en el desenlace, el autor los reune indefinidamente uno á otro.

Y ahora, no se nos pregunte como Julieta puede amar á Leoni, como un carácter débil puede tener energia bastante para perseverar en un mismo amor. ¿Qué vigor abriga aquella debilidad! pero esa perseverancia es cabalmente la perseverancia de la caña que se doblaga sin cesar al viento, es la perseverancia en dejarse dominar. ¿Porqué Julieta ama á Leoni? Para eso no hay razon; si ella supiese la razon, no le amaria; conoce, por el contrario, mil razones para no amarle; las llama á su memoria, se aferra en ellas, asegure que ya le es imposible amar á un hombre perdido, á un estafador, á un asesino! Promete el porvenir á Bustamante, y cuando desde su góndola Leoni grita: ¡Julieta!, se precipita fatalmente en los brazos de Leoni.

¿Se da cuenta por ventura el corazon de esas impresiones? El alma del hombre ama los misterios. Desde que se explican los misterios, desde que la filosofía y la razon los aclaran y los justifican, no se crée ya en ellos, y sin embargo se ha creido en ellos por muchos siglos, mientras no se han comprendido! La mitología pagana es eternamente verdadera; la venda antigua no ha caido de los ojos del Amor. ¡Felices las naturalezas favorecidas con esa santa obcecacion! Con una gran luz, el amor de la criatura es imperfecto y sufre;

sent le vide dans la réalité, parce qu'il aspire à l'infini dans l'idéal. C'est l'histoire poétique que nous retrouvons sous le nom de *Lélia*. Aussi, est-ce la femme et non l'homme qui représente plus spécialement l'amour; l'homme est plus intelligence que sentiment; aussi encore, c'est pourquoi Juliette est plus profondément vraie que Desgrieux.

N'admirez-vous pas aussi, dans le cours des agitations du roman, cet amour sincère de Leoni malgré la dépravation de l'aventurier, contradiction apparente seulement pour les esprits sans expérience?

Jamais on n'a fouillé plus avant dans l'âme humaine, mais par conséquent dans l'âme exceptionnelle; car les âmes communes n'ont qu'une superficie, et l'on trouve le roc tout de suite. Mais qui connaît à fond les racines variées de nos sentiments! et si nous ne connaissons pas les racines, comment nous étonner de la saveur douce ou amère des fruits? Il y a bien des femmes qui, à la fin du volume, après avoir vu le caractère de Leoni, penseront encore: Je l'aurais aimé!

siente el vacío en la realidad, porque aspira á lo infinito en lo ideal: es la misma historia poética que volvemos á hallar bajo el nombre de *Lelia*. Así es que la mujer, y no el hombre, es quien representa mas especialmente el amor; el hombre consta mas de inteligencia que de sensibilidad; por eso tambien Julieta es mas profundamente verdadera que Desgrieux.

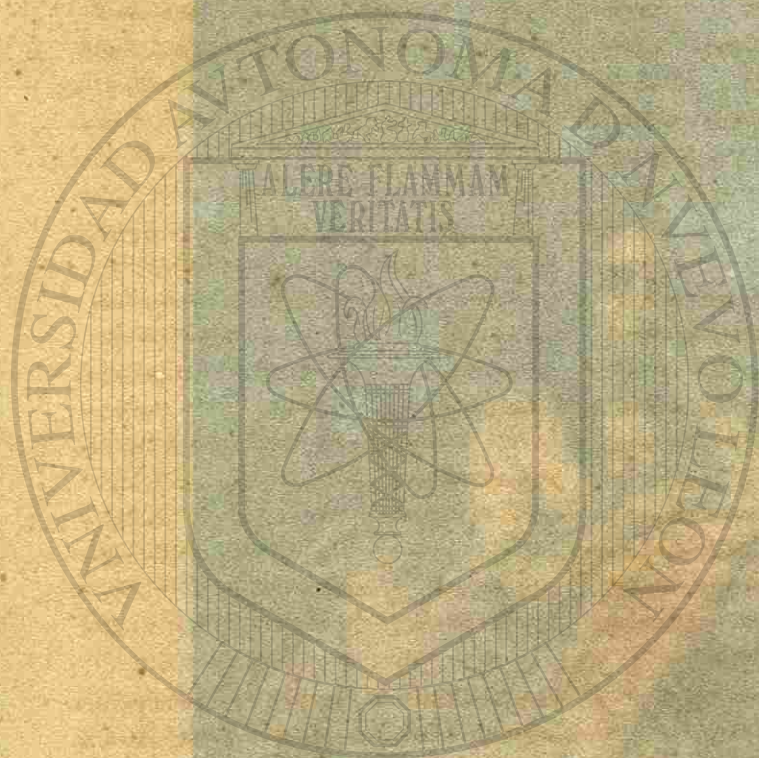
¿No es admirable tambien, en el discurso de las agitaciones de la novela, ese sincero amor de Leoni á pesar de la depravacion del aventurero, contradiccion aparente solo para las cabezas inexpertas?

Nunca se ha ahondado mas el alma humana, pero por consiguiente el alma excepcional, porque las almas vulgares no tienen mas que una superficie é inmediatamente se halla la roca. ¡Pero quien conoce á fondo las várias raices de nuestros sentimientos! y si conocemos las raices, ¿como hemos de admirarnos del sabor dulce ó amargo de los frutos? Muchas mugeres hay que, al fin del tomo, despues de haber visto el carácter de Leoni, pensarán todavia: ¡Yo le hubiera amado!

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL D

PAULINE.



« contrariété, une distraction de celle-ci, pouvaient apporter le trouble
« dans cette suite d'innombrables petites attentions, dont la moin-
« dre était nécessaire pour lui rendre la vie tolérable. Quand l'aveugle
« était commodément couchée, et qu'elle ne craignait plus aucun

Pauline vivait dans la petite ville de S'-Front, avec sa vieille mère aveugle. C'était une existence toute de sacrifice, un renoncement volontaire à tous les instincts de la jeunesse, à tous les caprices de la femme. L'aveugle était dans une telle dépendan-
ce de sa fille, qu'une

Paulina vivía en el pequeño pueblo de S'-Front, con su anciana madre ciega: su existencia era una existencia toda de sacrificios, un voluntario renunciamento á todos los instintos de la juventud, á todos los caprichos de la mujer. « La ciega « vivía en una dependencia tal « de su hija, que una contrarie-
dad, una distraccion de ésta « podía ocasionar un trastorno « en aquella série de innumera-
bles nimias atenciones, la me-
nor de las cuales era necesaria « para hacerle llevadera la vida. « Cuando la ciega estaba cómo-
damente acostada, y no temía

« danger, aucune privation pour quelques heures, « elle se donnait le cruel soulagement de blesser, « par des paroles aigres et des murmures injustes, « les gens dont elle n'avait plus besoin; mais, aux « heures de sa dépendance, elle savait fort bien « se contenir et enchaîner leur zèle par des manières plus affables. »

Pauline acceptait avec courage les exigences de sa mère; cependant, « à travers cette admirable « abnégation de tous les instants, elle laissait « percer malgré elle un muet mais éternel reproche que sa mère comprenait fort bien et redoutait affreusement. Il semblait que ces deux « femmes craignissent de s'éclairer mutuellement « sur la lassitude qu'elles éprouvaient d'être ainsi « attachées l'une à l'autre, un être moribond à « un être vivant: l'un effrayé des mouvements de « celui qui pouvait à chaque instant lui enlever « son dernier souffle, et l'autre épouvanté de « cette tombe où il craignait d'être entraîné à la « suite d'un cadavre. »

Un jour, une jeune femme qu'on reconnaissait pour une parisienne à l'élégance de sa toilette et à la distinction de sa tournure, vint frapper à la triste maison de Pauline. C'était Laurence, une amie d'enfance, aujourd'hui actrice à Paris, et qui passait par hasard à Saint-Front, où elle avait été élevée autrefois. En montant l'escalier à vis, auquel une corde luisante servait de rampe, elle ne put s'empêcher de comparer son luxe à l'existence de Pauline, condamnée à végéter là comme la mousse verdâtre qui se traînait sur les murs humides.

« Elle poussa la porte, qui roula sur ses gonds « en silence. Rien n'était changé dans la grande « pièce, décorée par les hôtes du titre de salon. Le carreau de briques rougeâtres bien lavées, les boiseries brunes soigneusement dé-
« gagées de poussière, la glace dont le cadre en « chêne sculpté avait été doré jadis, les meubles « massifs brodés au petit point par quelque aïeule « de la famille, et deux ou trois tableaux de dé-

« y a aucun peligro, ninguna privación por algunas horas, se daba á sí misma el cruel consuelo de herir, con palabras acerbadas é injustas murmullos, á las personas de quienes ya no « tenía necesidad; pero, en las horas de su dependencia, sabía muy bien contenerse y estimular su celo con palabras mas afables. »

Paulina aceptaba con valor las exigencias de su madre; sin embargo, « en medio de aquella « admirable abnegación de todos los instantes, « dejaba traslucir, á pesar suyo, una muda pero « eterna reconvencción que su madre comprendía « muy bien y temía terriblemente. Parecía que « aquellas dos mugeres temblaban de ilustrarse « mutuamente sobre el hastío que les causaba « estar así como atadas una á otra, un ser moribundo á un ser vivo; el uno aterrado de los « movimientos del que á cada instante podía arrebatárle su último aliento, y el otro desparpado en vista de aquella tumba á que temía ser « arrastrado en pos de un cadáver. »

Un día, una joven á quien era fácil reconocer por una parisienne en la elegancia de su traje y la gallardía de su porte, fué á llamar á la puerta de la triste casa de Paulina: aquella joven era Lorenza, una amiga de infancia, á la sazón actriz en Paris, y que pasaba casualmente por Saint-Front, donde se había criado. Al subir la escalera de caracol, á la que servía de baranda una cuerda reluciente, no pudo menos de comparar su lujo á la existencia de Paulina, condenada á vegetar allí como el verdoso musgo que rastrea sobre las húmedas paredes.

« Empujó la puerta, que giró en silencio sobre « sus goznes: nada estaba mudado en la gran « pieza, decorada por los huéspedes con el título « de salón. El piso de ladrillos rojizos bien aljofados, las ensambladuras pardas cuidadosamente limpiadas de polvo, el espejo cuyo marco « de encina tallada fué dorado en otro tiempo, « los macizos muebles bordados con menudos « puntos por alguna abuela de la familia, y dos

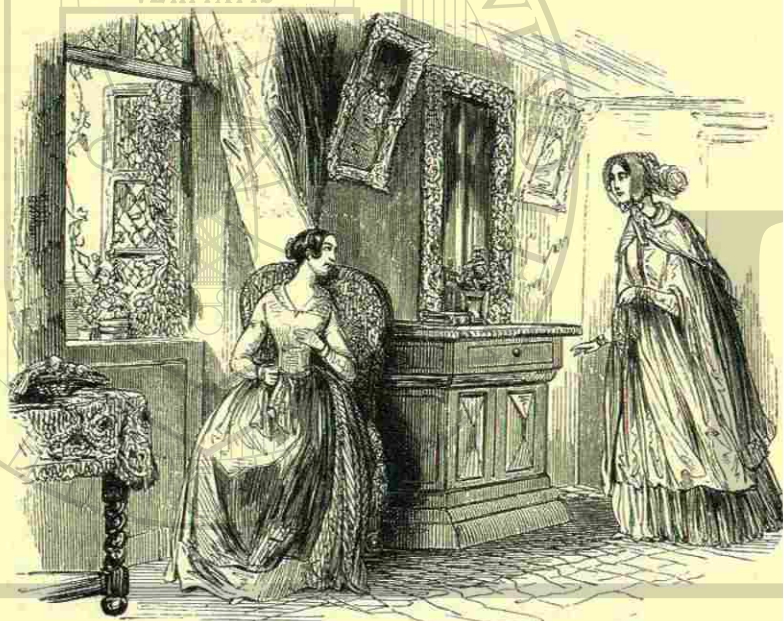
« votión légués par l'oncle, curé de la ville, tout « était précisément resté à la même place et dans « le même état de vétusté robuste depuis dix ans. « La salle vaste et basse offrait à l'œil une profondeur terne qui n'était pas sans charme. Il y « avait, dans le vague de la perspective, de l'austérité et de la méditation, comme dans ces tableaux de Rembrandt, où l'on ne distingue, « sur le clair-obscur, qu'une vieille figure de « philosophe ou d'alchimiste, brune et terreuse « comme les murs, terne et malade comme le « rayon habilement ménagé où elle nage. Une « fenêtre à carreaux étroits montés en plomb, « ornée de pots de basilic et de géranium, éclairait seule cette vaste pièce; mais une suave « figure se dessinait dans la lumière de l'embrasure « et semblait placée là comme à dessein pour ressortir seule, et par sa propre beauté, dans le « tableau: c'était Pauline. Elle était grande et « d'une ténuité si excessive qu'on eût dit qu'elle « allait se briser en changeant d'attitude; elle « était vêtue de brun avec une petite collerette « d'un blanc scrupuleux et d'une égalité de « plis vraiment monastique. Ses beaux cheveux « châtains étaient lissés sur ses tempes avec « un soin affecté; elle se livrait à un ouvrage « classique, ennuyeux, odieux à toute organisation pensante: elle faisait de très-petits « points réguliers avec une aiguille imperceptible, sur un morceau de batiste dont elle « comptait la trame fil par fil.

« Quand la voyageuse eut fait quelques pas, « elle distingua, dans la clarté de la fenêtre, les « lignes brillantes du beau profil de Pauline, ses « traits réguliers et calmes, ses grands yeux voilés et nonchalants, son front pur et uni, plutôt « découvert qu'élevé, sa bouche délicate qui « semblait incapable de sourire. Elle était toujours « admirablement belle et jolie, mais elle était « maigre et d'une pâleur uniforme qu'on pouvait « regarder comme passée à l'état chronique. Dans

« ó tres cuadros de asuntos devotos legados por « el tío, cura del pueblo, todo continuaba en el « mismo sitio y en el mismo estado de robusta « vejez hacia diez años. La sala, espaciosa y baja « de techo, ofrecía á la vista una adusta profundidad que no carecía de cierto encanto. Había, « en la vaguedad de la perspectiva, austeridad « y meditación, como en aquellos cuadros de « Rembrandt, donde no se distingue, sobre el « claro-oscuro, mas que una añosa figura de filósofo ó de alquimista, parda y terrosa como las « paredes, mustia y enfermiza como la luz habilmente dispuesta en que nada. Una vidriera de « estrechos vidrios encajados en tiras de plomo, « adornada con tiestos de albahaca y de geranio, « alumbraba sola aquella gran pieza; pero una « suave figura se destacaba sobre la luz de la « ventana, y parecía colocada allí como de intento « para resaltar sola, y por su propia hermosura, « en el cuadro: aquella figura era Paulina. Paulina era alta y tan excesivamente delgada que « parecía que iba á quebrarse mudando de actitud; estaba vestida de color oscuro con una « golita de una blancura escrupulosa y de una « igualdad de pliegues verdaderamente monástica. Su hermoso pelo castaño estaba alisado « sobre sus sienes con afectado esmero; entregábase á una labor clásica, fastidiosa, odiosa á toda organización pensadora; estaba haciendo « puntitos muy regulares con una aguja imperceptible en un pedazo de batista cuya trama « contaba hilo á hilo.

« Luego que la viajera dió algunos pasos, distinguí, en la claridad de la ventana, las brillantes líneas del hermoso perfil de Paulina, « sus facciones regulares y serenas, sus rasgados « ojos velados é indiferentes, su frente pura y « tersa, mas bien despejada que alta, su boca « delicada que parecía incapaz de sonreír. Siempre era admirablemente hermosa y bonita, « pero estaba flaca y tenía una palidez uniforme « que podía considerarse crónica en ella. En el

« le premier instant, son ancienne amie fut tentée
« de la plaindre; mais en admirant la sérénité
« profonde de ce front mélancolique doucement
« penché sur son ouvrage, elle se sentit pénétrée
« de respect bien plus que de pitié. Elle resta
« donc, immobile et muette, à la regarder; mais
« comme si sa présence se fût révélée à Pauline
« par un mouvement instinctif du cœur, celle-ci
« se tourna tout à coup vers elle et la regarda
« fixement sans dire un mot et sans changer de
« visage.



« — Pauline! ne me reconnais-tu pas? s'écria
« l'étrangère, as-tu oublié la figure de Lau-
« rence?

« Alors Pauline jeta un cri, se leva, et retomba
« sans force sur un siège. Laurence était déjà dans
« ses bras et toutes deux pleuraient. »

Après les premiers épanchements, les deux
amies se racontèrent leurs vies si différentes. Et
Pauline, tout en frémissant à l'idée des pompes
mondaines où Laurence s'était jetée, ressentait à
son insu des élans de curiosité pour ce monde in-
connu, plein de terreurs et de prestiges. En

« premier momento, su amiga estuvo tentada
« de compadecerla, pero admirando la profunda
« serenidad de aquella frente melancólica dulce-
« mente inclinada sobre su labor, se sintió pene-
« trada de respeto mas bien que de compasion.
« Quedóse, pues, inmóvil y muda mirándola,
« pero como si su presencia se hubiese revelado
« á Paulina por un movimiento instintivo del co-
« razon, ésta se volvió de repente hácia ella y la
« miró de hito en hito sin decir palabra y sin mu-
« dar de semblante.

« — ¡Paulina! ¿no me reconoces? exclamó la
« estrangera; ¿has olvidado las facciones de
« Lorenza?

« Entonces Paulina lanzó un grito, se levantó,
« y volvió á caer sin fuerza en una silla. Lorenza
« estaba ya en sus brazos, y ambas lloraban. »

Pasadas las primeras expansiones, las dos ami-
gas se contaron sus vidas tan diferentes, y Paulina,
aunque estremeciéndose á la idea de las pompas
mundanas en que se habia precipitado Lorenza,
sentia involuntarios impulsos de curiosidad hácia
aquel mundo desconocido, lleno de terrores y de

voyant, en admirant la beauté de Laurence, la
grâce de ses manières, elle sentait éclore en soi
un sentiment enivrant et douloureux, quelque
chose qui tenait le milieu entre l'admiration et la
crainte, entre la tendresse et l'envie. Les deux
jeunes femmes s'arrangèrent pour passer ensem-
ble tout le temps du séjour de Laurence à Saint-
Front. Pauline était impatiente de comprendre la
vie, les jouissances de l'art et celles de la gloire,
celles de l'activité et celles de l'indépendance. Et
Laurence éludait toutes ses questions, en lui
demandant, à son tour, les joies intimes de sa
vie évangélique, afin de tourner toute l'exaltation
de leur entretien vers cette poésie du devoir, qui
lui semblait le partage d'une âme pieuse et ré-
signée. Mais Pauline ne répondit aussi que par
des réticences; et pressée de vivre, de s'épanouir
comme une pauvre fleur longtemps privée d'air
et de soleil, elle força Laurence à épancher son
âme avec confiance et naïveté.

« Pauline dévorait ses paroles. Elles tombaient
« dans son cœur et dans son cerveau comme une
« pluie de feu; pâle, les cheveux épars, l'œil
« embrasé, le coude appuyé sur son chevet vir-
« ginal, elle était belle comme une nymphe an-
« tique, à la lueur de la lampe qui brûlait entre
« les deux lits. Elle fit un douloureux retour sur
« elle-même, et se demanda à quoi, en effet, ser-
« vaient tous ces merveilleux ouvrages de bro-
« derie qui remplissaient ses longues heures de
« silence et de solitude, et qui n'occupaient ni
« sa pensée ni son cœur. Elle fut effrayée de
« tant de belles années perdues, et il lui sem-
« bla qu'elle avait fait de ses plus nobles facultés,
« comme de son temps le plus précieux, un usage
« stupide, presque impie. »

C'en était fait du repos de la triste provinciale.
Quand Laurence partit, Pauline pleura avec
amertume en songeant à sa destinée de tous
les jours, car elle n'était pas douée des instincts
de douceur, d'amour et d'humilité qui carac-
térisent les natures vraiment évangéliques. Elle

prestigios. Viendo, admirando la hermosura de
Lorenza, la gracia de sus modales, sentia nacer en
su pecho un afecto embriagador y doloroso, algo
que era como un término medio entre la admira-
cion y el temor, entre la ternura y la envidia. Las
dos jóvenes se concertaron para pasar juntas todo
el tiempo que se detuviese Lorenza en Saint-Front.
Paulina estaba impaciente por comprender la vida,
los goces del arte y los de la gloria, los de la acti-
vidad y de la independencia; y Lorenza eludia
todas sus preguntas, inquiriendo de ella, á su
vez, las íntimas delicias de su vida evangélica,
á fin de convertir toda la exaltacion de su confe-
rencia hácia aquella poesía del deber, que le pa-
recia el patrimonio de una alma piadosa y resig-
nada, pero Paulina no respondia tampoco mas
que con reticencias, y anhelosa de vivir, de dila-
tarse como una pobre flor por mucho tiempo
privada de aire y de sol, obligó á Lorenza á
abrirle su alma con confianza y candor.

« Paulina devoraba sus palabras, que caian en
« su corazon y en su cabeza como una lluvia de
« fuego; pálida, el cabello destrenzado, los ojos
« encendidos, el codo apoyado en su cabecera
« virginal, estaba hermosa como una ninfa anti-
« gua, al resplandor de la lámpara que ardía
« entre las dos camas. Hizo un doloroso exámen
« de su vida, y se preguntó para qué servian, en
« efecto, aquellas maravillosas labores de borda-
« dos que llenaban sus largas horas de silencio y
« soledad y que no ocupaban ni su pensamiento
« ni su corazon: estremeciósse pensando en tan-
« tos hermosos años perdidos, y parecióle que
« habia hecho de sus mas nobles facultades, como
« de su mas precioso tiempo, un uso estúpido,
« casi impio. »

Ya estaba perdido sin remedio el sosiego de la
triste provinciana. Cuando partió Lorenza, Pau-
lina lloró amargamente pensando en su destino de
todos los dias, porque no estaba dotada de los ins-
tintos de dulzura, de amor y de humildad que
caracterizan á las naturalezas verdaderamente

était peu portée à l'abnégation et s'était trouvée malheureuse, immolée qu'elle était à ses devoirs.

Un an après, la vieille aveugle mourut. Aussitôt Laurence vint chercher son amie et l'emmena à Paris. « Pauline, touchée, curieuse, entraînée, « posa un pied tremblant sur le seuil de cette vie « nouvelle, se promettant de revenir sur ses pas « au premier mécompte qu'elle y rencontrerait. « Elle fut admirable dans ses premiers rapports « avec de nouvelles existences. Toujours fière dans « son indigence, elle eut la noblesse de savoir se « rendre utile plus que dispendieuse. Elle refusa « les jolies toilettes que Laurence lui voulait faire « adopter. Elle s'en tint strictement à son deuil « habituel, à sa petite robe noire, à sa petite col- « lerette blanche, à ses cheveux sans rubans et « sans bijoux. »

A l'entrée de l'hiver, la maison de la célèbre actrice fut ouverte à un cortège d'hommes distingués. Bientôt des gens de lettres, des artistes, des journalistes, des hommes d'État, « les uns remarquables par le talent, d'autres par la figure et « l'élégance, d'autres encore par le crédit et la « fortune, passèrent peu à peu d'abord, et puis en « foule, devant le rideau où Pauline brûlait de voir le « monde des rêves se dessiner enfin à ses yeux. »

Parmi les habitués du salon de Laurence, il y avait un M. de Montgenays, qui s'était mis en tête de vaincre la fierté de l'actrice, parce que cela était difficile et aurait du retentissement. Comme Laurence restait indifférente à ses galanteries, Montgenays imagina de feindre une velléité d'amour pour Pauline. C'était le premier homme d'une belle figure et d'une véritable élégance, qui se fût encore occupé d'elle. Elle en éprouva une sorte de terreur; et pour la première fois, s'examinant avec inquiétude, elle se trouva mise sans goût et sans distinction. Mais bientôt elle ne put se défendre de trouver un grand charme dans les paroles flatteuses que Montgenays lui adressait. Et toutes ces coquetteries de la politesse, dont

evangélicas. Era de suyo poco propensa á la abnegación y era desgraciada inmolándose á sus deberes.

Un año despues murió la anciana ciega: al instante Lorenza fué á buscar á su amiga y se la llevó á Paris. « Paulina, conmovida, curiosa, fascinada, puso un pie trémulo en el dintel de « aquella vida nueva, proponiéndose retroceder al « primer desengaño en que tropezase. En sus primeras relaciones con nuevas existencias estuvo « admirable; siempre altiva en su indigencia, tuvo « la nobleza de saber hacerse útil mas que onerosa. Rehusó los trages elegantes que Lorenza « queria hacerla adoptar; atúvose estrictamente « á su luto habitual, á su vestido negro, á su « cuellecito blanco, á sus cabellos sin lazos ni « joyas. »

A la entrada del invierno, la casa de la célebre actriz se abrió á una multitud de hombres de distinción. Pronto literatos, artistas, periodistas, hombres de estado, « unos notables por el talento, « otros por la figura y la elegancia, otros por el « crédito y el caudal, pasaron poco á poco primeramente, y luego de tropel, por delante del telón donde Paulina anhelaba ver el mundo de « sus sueños aparecer enfin ante sus ojos. »

Entre los mas asiduos concurrentes al salon de Lorenza, habia un tal M. de Montgenays, que se habia empeñado en vencer la altivez de la actriz, porque era cosa difícil y que meteria mucho ruido. Como Lorenza recibia con indiferencia sus galanteos, Montgenays discurrió aparentar una ventolera de amor hacia Paulina. Aquel era el primer hombre de buena figura y de verdadera elegancia que habia hecho caso de ella. Al principio aquel amor le causó una especie de terror, y por primera vez, examinándose con inquietud, se halló ataviada sin gusto ni elegancia; pero al cabo de poco tiempo, no pudo menos de encontrar un grande atractivo en las lisongeras palabras que le dirigia Montgenays, y todos aquellos artificios de

elle ne connaissait pas la banalité ou la perfidie, la réveillèrent de sa langueur habituelle. Laurence s'aperçut de l'amour de Pauline: elle s'effraya pour son amie des suites de cette dangereuse intrigue, et lui donna quelques conseils. Mais la défiante Pauline attribua à la jalousie cette sollicitude de l'amitié. Montgenays, d'ailleurs, entretenait par sa conduite équivoque les soupçons de la jeune provinciale; bien que ne l'aimant pas et s'indignant en lui-même de « l'aplomb crédule de « cette petite bourgeoise qui croyait effacer à ses « yeux l'éclat de la grande actrice, il commençait « à se fatiguer de son rôle. » Trop fière pour persévérer dans un amour mal récompensé, Pauline ne souffrait déjà plus que de l'humiliation d'être délaissée. Mais cette douleur était la plus grande qu'elle pût ressentir: la colère faisait plus de ravages en elle que le regret. Elle supposait à Laurence des torts que celle-ci n'avait pas, et cependant elle ne se croyait pas ingrate envers cette généreuse femme qui l'aimait comme une sœur. Elle avait cependant le sens droit et un grand amour de la justice; mais, dominée par un immense amour-propre, son discernement était souvent en défaut. « Sa beauté, son esprit, sa belle « conduite envers sa mère, la pureté de ses « mœurs et de ses pensées, étaient sans cesse là « devant elle comme des trésors lentement amassés dont on devait lui rappeler la valeur pour « l'empêcher d'envier ceux d'autrui; car elle « voulait être quelque chose, et plus elle affectait « de se rejeter dans la condition du vulgaire, plus « elle se révoltait à l'idée d'y être rangée. »

Montgenays avait cependant repris ses assiduités auprès de Pauline. Il l'avait même attirée à un rendez-vous secret où elle lui avait tout pardonné.

Laurence tenta un dernier effort pour dessiller les yeux de son amie. A la suite de cette explication, Pauline disparut.

Elle se retira dans une mansarde, où elle vécut misérablement du fruit de son travail. Durant

la cortesía, cuya vanidad ó cuya perfidia no conocía, la despertaron de su habitual descaecimiento. Lorenza se apercibió del amor de Paulina; tembló por su amiga de las resultas de aquel peligroso amorío, y le dió algunos consejos, pero la desconfiada Paulina atribuyó á celos ó envidia aquel desvelo de la amistad. Montgenays, además, con su conducta equívoca, fomentaba las sospechas de la jóven provinciana; aunque no la amaba, y se indignaba interiormente de « la crédula formalidad « de aquella tontuela que creía eclipsar á sus ojos « el esplendor de la grande actriz, empezaba á « cansarse del papel. » Demasiado orgullosa para perseverar en un amor mal recompensado, Paulina no sufría ya mas que de la humillacion de verse abandonada, pero este dolor era el mayor que podia experimentar; la cólera hacia mas estragos en ella que el sentimiento. Suponia en Lorenza culpas que ésta no tenia, y sin embargo no se creía ingrata con aquella generosa muger que la queria como á una hermana. Tenia sin embargo un juicio recto y sumo amor á la justicia; pero dominada por un inmenso amor propio, su discernimiento la engañaba muchas veces. « Su « hermosura, su noble conducta con su madre, « la pureza de sus costumbres y de sus pensamientos estaban sin cesar delante de su vista « como tesoros lentamente allegados cuyo valor « debian recordarle para impedirle envidiar los « ajenos; porque queria ser algo, y cuanto mas « afectaba resignarse á la condicion del vulgo, « mas se indignaba á la idea de que la colocasen « en ella. »

Montgenays entre tanto habia vuelto á sus obsequiosos rendimientos con Paulina, y aun la habia atraído á una cita secreta donde ella se lo perdonó todo.

Lorenza probó un postrer esfuerzo para abrir ojos á su amiga. De resultas de aquella explicacion, desapareció Paulina.

Retiróse á una guardilla, donde vivió miserablemente del fruto de su trabajo. Durante algunos

quelques mois, Montgenays la vit tous les jours sans pouvoir vaincre son stoïcisme et sa vertu; mais, à force d'exciter sa jalousie et de peindre Laurence comme une coquette ambitieuse qui cherchait à se faire épouser par un homme riche et puissant, il persuada à Pauline qu'en s'abandonnant à lui avec dévouement et sans arrière-pensée, elle donnerait au monde un grand exemple de passion, de désintéressement et de grandeur d'âme.

« Pour faire le contraire de Laurence, qui était l'âme la plus généreuse et la plus passionnée, Pauline fit les actes de la passion et de la générosité, elle qui était froide et prudente: elle se perdit. »

Quand Montgenays l'eut compromise, il l'épousa par ostentation. « Mais jamais femme plus vaine et plus ambitieuse de gloire ne fut plus délaissée, plus humiliée, plus effacée; car Montgenays ne l'aimait déjà plus, si tant est qu'il l'eût jamais aimée. »

En général, quel que soit le caractère des femmes de George Sand, on les aime, et quelles que soient leurs fautes, on ne peut leur refuser l'estime et l'approbation. Pauline est peut-être la seule qui n'inspire pas une vive sympathie. Laurence, la grande artiste, la femme d'impression, est bien plus attrayante. Mais George Sand nous a dit la morale de son drame dans cette réflexion qui le termine:

« Beaucoup de vertus tiennent à des facultés négatives. Il ne faut pas les estimer moins pour cela. La rose ne s'est pas créée elle-même; son parfum n'en est pas moins suave, parce qu'il émane d'elle sans qu'elle en ait conscience; mais il ne faut pas trop s'étonner si la rose se flétrit en un jour, si les grandes vertus domestiques s'altèrent si vite sur un théâtre pour lequel elles n'avaient pas été créées. »

meses, Montgenays la vió todos los días sin poder vencer su estoicismo y su virtud; pero á fuerza de escitar sus zelos y de pintarle á Lorenza como una coqueta ambiciosa que trataba de lograr que se casase con ella un hombre rico y poderoso, persuadió á Paulina que abandonándose á él con entero sacrificio y sin segunda intencion daría al mundo un grande ejemplo de pasión, de desinterés y de magnanimidad. « Por hacer lo contrario de lo que hacia Lorenza, que era el alma mas generosa y apasionada, Paulina hizo los actos de la pasión y de la generosidad, ella que era fría y prudente, y se perdió. »

Cuando Montgenays comprendió bien á aquella muger, se casó con ella por ostentacion. « Pero jamás muger mas vana ni mas ambiciosa de gloria se vió mas abandonada, mas humillada, mas eclipsada, porque Montgenays ya no la amaba, si es que algun día la habia amado. »

En general, cualquiera que sea el carácter de las mugeres de Jorge Sand, se las quiere, y cualesquiera que sean sus culpas, no puede uno negarles su aprecio y su aprobacion. Paulina es acaso la única que no inspira una viva simpatía. Lorenza, la grande artista, la muger de impresion, tiene muchos mas atractivos, pero Jorge Sand nos ha dicho la moral de su drama en esta reflexion con que acaba:

« Muchas virtudes hay que penden de facultades negativas. No debemos estimarlas menos por eso: la rosa no se ha creado á sí misma y no es menos suave su perfume porque emana de ella sin que ella lo sepa; pero es preciso no admirarse mucho si la rosa se marchita en un día, si las grandes virtudes domésticas se alteran tan rapidamente en un teatro para el que no fueron creadas. »

UNIVERSIDAD AL

UNIV



Charpentier

Robinet

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Geneviève
Genevieve

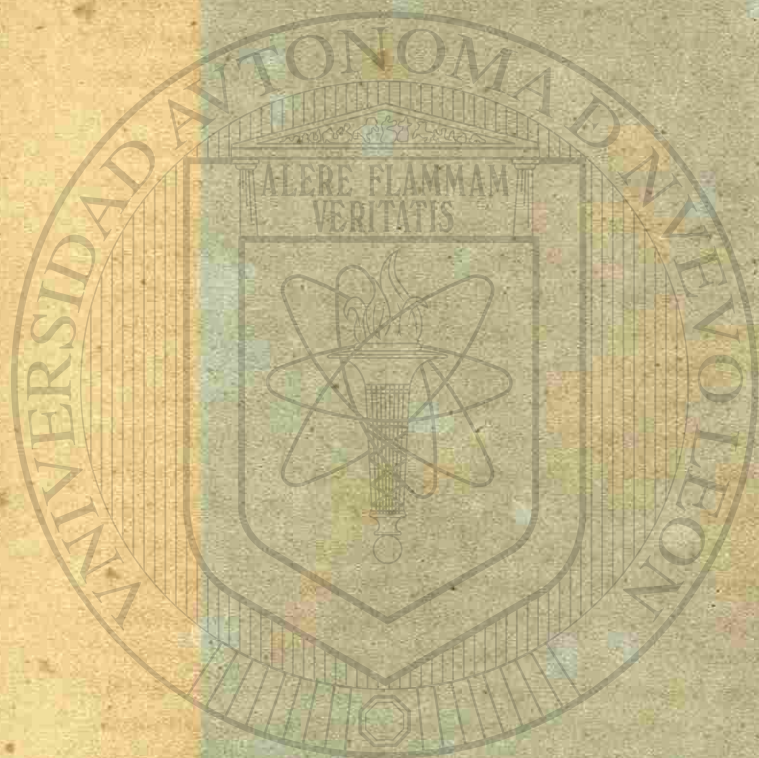
ANDRÉ

GEORGE SAND

JANI

NOMA DE NUEVO LEÓN

La novela d'André, l'intermédiaire entre les
première classe d'une âme impatiente et les inspirations
des secrets d'un esprit perfectionné. A ce moment-là
de la vie de Jean Jacobin, peint par Camille Rouquellan, les
deux autres figures du roman et de l'œuvre de l'auteur.
La œuvre d'André, l'intermédiaire entre les
première classe d'une âme impatiente et les inspirations
des secrets d'un esprit perfectionné. A ce moment-là
de la vie de Jean Jacobin, peint par Camille Rouquellan, les
deux autres figures du roman et de l'œuvre de l'auteur.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

GENEVIÈVE.



André est le plus frais et le plus parfumé des romans de George Sand. Il y a, tout le long de ce livre, comme une odeur de thym et de fleurs sauvages, de prairies et de gazons mouillés par la rosée. Les paysages d'André ressemblent à ceux de Breughel-de-Velours, où la lumière est si fine, l'air si transparent, les fleurettes si vives et si brillantes, les petits oiseaux si coquets. Plusieurs scènes rappellent Watteau, moins l'afféterie, ou bien encore ces deux charmants épisodes de la vie de Jean-Jacques, peints par Camille Roqueplan: les demoiselles Gallet passant le ruisseau et cueillant des cerises.

Le roman d'André tient l'intermédiaire entre les premiers élans d'une âme impatiente et les inspirations plus sévères d'un esprit perfectionné. A ce moment-là,

Andrés es, de todas las novelas de Jorge Sand, la mas lozana y perfumada: hay en todo este libro como un olor de tomillo y de flores silvestres, de praderías y de céspedes mojados por el rocío. Los paisajes de Andrés se parecen á los de Breughel-de-Velours, donde la luz es tan tenue, el ambiente tan diáfano, las florecillas tan vivas y brillantes, los pajarillos tan galanos. Muchas escenas recuerdan á Watteau, salvo la afectacion, ó bien aquellos dos graciosos episodios de la vida de Juan Jacobo, pintados por Camilo Roqueplan: las señoritas Gallet pasando el arroyo y cogiendo cerezas.

La novela titulada Andrés es el término medio entre los primeros arranques de un alma impaciente, y las inspiraciones mas

George Sand gouverne son talent et fait de l'art sans préoccupation étrangère. Aussi, *André* est écrit avec une aisance et une limpidité merveilleuses. Tout est simple et naturel comme dans la vie ordinaire. C'est là un grand succès, que d'avoir attaché à des existences communes l'intérêt le plus touchant et le charme d'une poésie douce et pénétrante.

Geneviève, la gracieuse fleuriste d'une petite ville du Berry, où les grisettes ont une réputation méritée de gentillesse et de coquetterie, se distinguait de ses compagnes par des manières réservées et une conduite irréprochable. « Elle était petite et plutôt jolie que belle; elle avait une taille très-mince et très-gracieuse, quoiqu'elle se tint droite à ne pas perdre une ligne de sa petite stature. Elle était très-blanche, peu colorée, mais d'un ton plus fin et plus pur que la plus exquise rose musquée qui fût sortie de son atelier. Ses traits étaient délicats et réguliers, et quoique son nez et sa bouche ne fussent pas d'une forme très-distinguée, l'expression de ses yeux et la forme de son front lui donnaient l'air fier et intelligent. Sa toilette n'était pas non plus la même que celle des grisettes de son pays: elle se rapprochait des modes parisiennes, car elle avait étudié son art à Paris. Seule dans toute la ville elle se permettait d'avoir un tablier de satin noir, et même de porter dans sa chambre un tablier de foulard; elle avait hasardé de réduire les immenses dimensions du bonnet distinctif des artisanes de L... Elle avait adopté le petit bonnet parisien à ruche courte et serrée, dont la blancheur semblait avoir été mise au défi par celle du visage qu'elle entourait. Elle avait en outre une recherche de chaussure tout à fait ignorée dans le pays; elle tricôtait elle-même, avec du fil extrêmement fin, ses gants et ses bas à jour. La petitesse de ses mains était remarquable, ainsi que celle de ses pieds

(1) *Grisettes*, nombre que se aplica indistintamente á todas las jóvenes que trabajan en los talleres de objetos de moda y á

severas de un entendimiento perfeccionado. En ese momento, Jorge Sand señaorea su ingenio y pinta sin ninguna influencia estraña; así es que *Andrés* está escrito con una facilidad y una limpidez maravillosas: todo en esta novela es sencillo y natural como en la vida ordinaria. Raro acierto es en verdad haber dado á existencias comunes el mas patético interés y el encanto de una dulce y penetrante poesía.

Genoveva, la graciosa florista de un pueblecito del Berri, donde las grisetas (1) tienen una merecida reputación de donaire y coquetería, se distinguía de sus compañeras por unos modales reservados y una conducta irreprochable. « Era pequeña y mas bien bonita que hermosa; tenía un tallo muy sutil y muy airoso, aunque siempre estaba tiesa á punto de no perder una línea de su estaturilla. Era muy blanca, y de pocos colores, pero de un tono mas fino y mas puro que la mas esquisita rosa musosa que salió jamás de su taller. Sus facciones eran delicadas y regulares, y aunque su nariz y su boca no tenían una forma muy noble, la expresión de sus ojos y la forma de su frente le daban cierta expresión altiva é inteligente. Su traje no era tampoco el mismo que el de las grisetas de su país, antes bien se acercaba á las modas parisienses, pues habia estudiado su arte en Paris. « Sola en todo el pueblo se permitía usar un delantal de raso negro, y aun llevar en su cuarto un delantal de fulard; habíase aventurado á reducir las inmensas dimensiones del gorro distintivo de las artisanas de L..., y habia adoptado el gorrito parisiense con rizadito corto, á cuya blancura parecia haber echado el guante la del rostro que rodeaba. Tenia además un primor en el calzado enteramente desconocido en aquella tierra; ella misma hacia, con hilo sumamente fino, sus guantes y sus medias caladas. La pequeñez de sus manos era notable, lo mismo que la de sus pies, calzados de estrechos

muchas clases de artisanas. Permitásenos usar esta voz para evitar circunloquios.

« chaussés d'étroits souliers de prunelle à cothurnes rigidement serrés; la robe, au lieu d'être collante comme celle de ses compagnes, était ample et flottante; mais elle dessinait une ceinture dont une fille de dix ans eût été jalouse, et à travers la percale fine et blanche on devinait des épaules et des bras couleur de rose. Il y avait des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes, et dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître. La noblesse de cœur est, comme la vivacité d'esprit, une flamme que rien ne peut étouffer et qui tend sans cesse à s'élever, comme pour rejoindre le foyer de grandeur et de bonté éternelles dont elle émane. Quels que soient les éléments contraires qui combattent ces destinées élues, elles se font jour; elles arrivent sans efforts à prendre leur place; elles s'en font une au milieu de tous les obstacles. Il y a sur leur front comme un sceau divin, comme un diadème invisible qui les appelle à dominer naturellement les essences inférieures; on ne souffre pas de leur supériorité, parce qu'elle s'ignore elle-même; on l'accepte parce qu'elle se fait aimer. Telle était Geneviève, plus fraîche et plus pure que les fleurs au milieu desquelles s'écoulait sa vie. « L'art frivole d'imiter les fleurs l'avait conduite à examiner ses modèles, à les aimer, à chercher dans l'étude de la nature un moyen de perfectionner son intelligence; peu à peu elle s'était identifiée avec elles, et chaque jour, dans le secret de son cœur, elle dévorait avidement le livre immense ouvert devant ses yeux. Elle ne songeait pas à approfondir d'autre science que celle à laquelle tous ses instants étaient forcément consacrés; mais elle avait surpris le secret de l'universelle harmonie. Ce monde inanimé qu'autrefois elle regardait sans le voir, elle le comprenait désormais, elle le peuplait d'esprits invisibles, et son âme s'y élançait pour y embrasser sans cesse l'amour infini qui plane sur la création. Emportée par les ailes de son

« zapatillos de prunella con galgas rigidamente apretadas; la falda, en vez de ser ceñida como las de sus compañeras, era ancha y flotante, pero dibujaba una cintura que hubiera envidiado una niña de diez años, y al trasluz del blanco y fino percal se adivinaban unas espaldas y unos brazos de color de rosa. Hay naturalezas escogidas que se desarrollan por sí mismas y en todas las posiciones en que se le antoja á la casualidad hacerlas nacer. La nobleza de corazón es, como la vivacidad del ingenio, una llama que nada basta á sofocar y que tiende sin cesar á elevarse, como para reunirse al foco de grandeza y bondad eternas de donde emana. Cualesquiera que sean los elementos contrarios con que tengan que luchar esos destinos elegidos, siempre se abren paso, siempre llegan sin esfuerzos á ocupar su puesto, siempre se hacen uno en medio de todos los obstáculos. Hay en su frente como un sello divino, como una invisible diadema que los llama á dominar naturalmente las esencias inferiores; su superioridad no nos humilla, porque se desconoce á sí misma; la aceptamos porque se hace querer. Tal era Genoveva, mas fresca y pura que las flores en medio de las cuales se deslizaba su vida. « El arte frívolo de imitar las flores la habia conducido á examinar sus modelos, á amarlos, á buscar en el estudio de la naturaleza un medio de perfeccionar su inteligencia; poco á poco se habia identificado con ellas, y cada dia, en el secreto de su corazón, devoraba ansiosamente el libro inmenso abierto delante de sus ojos. No procuraba ahondar ninguna otra ciencia mas que aquella á que estaban forzosamente consagrados todos sus instantes, pero habia sorprendido el secreto de la harmonia universal. Ya comprendia aquel mundo animado que antes miraba sin verle; poblábale de espíritus invisibles y su alma se lanzaba á él para abrazar allí sin cesar el infinito amor que nada sobre la creación. Arrebatada por las alas de su omni-

« imagination toute-puissante, elle apercevait, au delà des toits enfumés de sa petite ville, une nature enchantée qui se résumait, sur sa table, dans un bouton d'aubépine. Un chardonneret familier, qui voltigeait dans sa chambre, lui apportait du dehors toutes les mélodies des bois et des prairies, et lorsque sa petite glace lui renvoyait sa propre image, elle y voyait une ombre divine si accomplie qu'elle était émue sans savoir pourquoi et versait des pleurs délicieux comme à l'aspect d'une sœur jumelle.

« Elle s'était donc habituée à vivre en dehors de tout ce qui l'entourait; ce n'était point, comme on le prétendait, une vertu sauvage et sombre: elle était trop calme dans son innocence pour avoir jamais cherché la force dans les maximes farouches. Elle n'avait pas besoin de vertu pour garder sa sainte pudeur, et le noble orgueil d'elle-même suffisait à la préserver des hommages grossiers que recherchaient ses compagnes: elle les fuyait, non par haine, mais par dédain; elle ne craignait pas d'y succomber, mais d'en subir le dégoût et l'ennui. Heureuse avec sa liberté et ses occupations, orpheline, riche par son travail au delà de ses besoins, elle était affable et bonne avec ses amies d'enfance, elle eût craint de leur paraître vaine de son petit savoir, et se laissait égayer par elles; mais elle supportait cette gaieté plutôt qu'elle ne la provoquait; et si jamais elle ne leur donnait le moindre signe de mépris et d'ennui, du moins son plus grand bonheur était de se retrouver seule dans sa petite chambre, et de faire sa prière en regardant la lune et en respirant les jasmins de sa fenêtre. »

Mais la sérénité de cette vie si pure devait bientôt être troublée. Geneviève allait quelquefois dans les prés voisins cueillir ces petites fleurs bien-aimées qui lui servaient de modèles pour son travail. Un jour qu'André de Morand, le fils d'un gentilhomme campagnard, se promenait au bord d'une rivière ombragée d'arbustes, il entrevit à vingt pas de lui:

« Une jeune fille habillée de blanc, avec un pe-

« potente imaginacion veía, mas allá de los humeantes tejados de su pueblecillo, una naturaleza encantada que se resumía, sobre su mesa, en un capullo de ogiacanta. Un gilguerrillo familiar que revoloteaba por su estancia, le traía de fuera todas las melodías de los bosques y de los prados, y cuando su espejito le presentaba su propia imagen, veía en ella una sombra divina tan acabada que se sentía conmovida sin saber por qué y derramaba lágrimas deliciosas, como a la vista de una hermana gemela.

« Habíase, pues, acostumbrado a vivir fuera de todo lo que la rodeaba; no era, como se decía generalmente, una virtud zahareña y sombría: gozaba harta serenidad en su inocencia para haber buscado nunca la fuerza en las máximas adustas: no tenía necesidad de virtud para guardar su santo pudor, y el noble orgullo de sí misma bastaba para preservarla de los groseros galantes que solicitaban sus compañeras: huía de ellos, no por odio, sino por desden; no temía sucumbir a su halago, sino antes bien soportar su tedio y hastío. Feliz con su libertad y sus ocupaciones, huérfana, rica con su trabajo mas de lo que necesitaba, era afable y bondadosa con sus amigas de infancia: hubiera temido parecerles vana con su corto saber y se dejaba alegrar por ellas, pero soportaba mas bien que provocaba aquella alegría, y si nunca les daba la menor señal de desprecio y de fastidio, a lo menos su mayor dicha era volver a hallar sola en su cuartito, y decir sus oraciones mirando la luna y respirando los jazmines de su ventana. » Pero pronto debía verse turbada la serenidad de aquella vida tan pura. Genoveva iba alguna vez a los vecinos prados a coger sus amadas florecillas que le servían de modelos para su trabajo. Un día en que Andrés de Morand, hijo de un hidalgo retirado a la aldea, se paseaba a la orilla de un río coronado de arbustos, entrevió a veinte pasos de sí:

« Una joven vestida de blanco con un chale-

« tit châle couleur arbre-de-Judée et un mince chapeau de paille. Elle était debout et semblait absorbée dans la contemplation d'un bouquet de fleurs des champs qu'elle avait à la main. André eut l'idée de s'élancer vers elle pour la mieux voir; mais elle vint de son côté, et il se sentit tellement ému, qu'il se cacha dans les buissons. Elle arriva tout auprès de lui sans s'apercevoir de sa présence, et se mit à chercher d'autres fleurs. Elle erra ainsi pendant près d'un quart d'heure, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant, explorant tous les brins d'herbe de la prairie et s'emparant des moindres fleurettes. Chaque fois qu'elle en avait rempli sa main, elle descendait sur une petite plage que baignait la rivière, et plantait son bouquet dans le sable humide pour l'empêcher de se faner. Quand elle en eut fait une botte assez grosse, elle la noua avec des joncs, plongea les tiges à plusieurs reprises dans le courant de l'eau pour en ôter le sable, les enveloppa de larges feuilles de *nymphaea* pour en conserver la fraîcheur, et, après avoir rattaché son petit chapeau, elle se mit à courir, emportant ses fleurs, comme une biche poursuivie. »

André était un jeune homme rêveur et romanesque, qui s'éprit subitement d'amour pour cette fraîche apparition. Le hasard les rapprocha dans la petite ville, et il s'établit entre eux une chaste intimité. Bien des fois ils se rencontrèrent encore, durant la belle saison, Geneviève cherchant des fleurs à travers la prairie, André cherchant l'amour. La jeune fille naïve s'épouvantait bien un peu de ces entrevues mystérieuses; mais André était si timide; André lui expliquait la botanique avec tant d'éloquence, qu'elle oubliait sa pudeur farouche.

Quant vint l'hiver, André hasarda quelques visites dans la chambre de la grisette solitaire, et ils continuèrent leurs entretiens sans que jamais le mot *amour* fût prononcé. Geneviève prenait plaisir à comprendre les fleurs et tant de choses nouvelles que son ami lui révélait. Mais ses innocentes

« cito de color de hoja de arbol de Judea y un leve sombrero de paja. Estaba de pie y parecía absorta en la contemplacion de un ramillete de flores del campo que tenia en la mano. Pensó Andrés abalanzarse hacia ella para verla mejor, pero ella se dirigió hacia su lado, y el mancebo se sintió tan conmovido que se escondió entre la enramada. Llegó ella junto a él sin echar de ver su presencia y se puso a buscar otras flores; así anduvo por allí cerca de un cuarto de hora, ya alejándose, ya acercándose, registrando todas las matas del prado y apoderándose de las menores florecillas. A cada vez que llenaba con ellas su mano, bajaba a una plagita que bañaba el río, y plantaba su ramillete en la húmeda arena para impedir que se marchitase. Luego que cogió un manojo bastante grueso, le ató con juncos, metió repetidas veces los tallos en la corriente del agua para limpiar la arena que habían cogido, las envolvió en anchas hojas de *ninfea* para conservar su frescura, y despues de haberse atado las cintas del sombrero, echó a correr llevándose sus flores, como una corza perseguida. »

Andrés era un mancebo mediatundo y novelasco que al punto se enamoró perdidamente de aquella fresca aparicion. La casualidad los reunió en el pueblo, y pronto se estableció entre ambos una casta intimidad: muchas veces se encontraron todavía, durante la hermosa estacion, Genoveva buscando flores en el prado, Andrés buscando el amor. No dejaba la candorosa niña de mirar con algun cuidado aquellas misteriosas entrevistas, pero Andrés era tan tímido. Andrés le explicaba la botánica con tanta elocuencia que ella olvidaba su severo pudor.

Cuando llegó el invierno, Andrés se aventuró a hacer algunas visitas a la solitaria griseta en su cuarto, y continuaron sus pláticas sin que jamás sonase en ellas la palabra *amor*. Genoveva hallaba sumo placer en comprender las flores y tantas cosas nuevas como le revelaba su amigo; pero

assiduités avaient été remarquées, et la réputation de Geneviève, *sans reproche et sans pareille*, comme on l'appelait dans la petite ville, commençait à en souffrir. André lui déclara donc un jour qu'il voulait l'épouser.

Geneviève n'avait pas encore d'amour. Son esprit s'était développé dans ces communications intellectuelles, mais son cœur était demeuré calme, et lorsque André, en la quittant, effleura de sa bouche les grands cheveux noirs de la chaste jeune fille : *Qu'il est singulier ! dit-elle en rougissant ; est-ce qu'on a jamais baisé des cheveux ?*

Et puis Geneviève avait trop de raison et de modestie pour s'abuser sur les chances d'un mariage si disproportionné. Une grisette épouser le fils du marquis de Morand ! Jamais le vieux gentilhomme ne consentirait à cette mésalliance.

André cependant ne songeait point à tous ces obstacles. Après avoir initié Geneviève à la pensée, il voulut l'initier à la poésie. « Cette éducation fut encore plus rapide que la précédente ; Geneviève saisissait à merveille tous les côtés poétiques de la vie. Elle dévorait avec ardeur les livres qu'André lui apportait.

« Elle se relevait souvent la nuit pour y rêver en regardant le ciel. Elle appliquait à son amour et à celui d'André les plus belles pensées de ses poètes chéris ; et cette affection, d'abord paisible et douce, se revêtit bientôt d'un éclat inconnu. Geneviève s'éleva jusqu'à son amant ; mais cette égalité ne fut pas de longue durée. Plus neuve encore et plus forte d'esprit, elle le dépassa bientôt. Elle apprit moins de choses, mais elle lui prouva qu'elle sentait plus vivement que lui ce qu'elle savait ; et André fut pénétré d'admiration et de reconnaissance : il se sentit heureux, bien au delà de ses espérances. Il vit naître l'enthousiasme dans cette âme virginale, et reçut dans son sein les premiers épanchements de cet amour qu'il lui avait appris. »

aquellas inocentes visitas habían llamado la atención, y la fama de Genoveva, *sin tacha y sin igual*, como la llamaban en el pueblo, empezaba a andar en lenguas. Andrés, por lo mismo, le declaró un día que quería casarse con ella.

Genoveva no le amaba todavía. Su entendimiento se había desarrollado en aquellas comunicaciones intelectuales, pero su corazón continuaba sosegado, y cuando Andrés, al separarse de ella, tocó con sus labios los largos cabellos negros de la casta doncella : *¡Qué raro es ! exclamó sonrojándose, ¿se besa por ventura el cabello ?*

Y luego Genoveva tenía demasiada sensatez y modestia para alucinarse en punto a las pocas probabilidades que ofrecía un casamiento tan desproporcionado. ¡Una griseta casarse con el hijo del marques de Morand ! Jamás el rancio hidalgo consentiría a semejante enlace.

Andrés sin embargo no pensaba en todos aquellos obstáculos. Despues de haber iniciado a Genoveva en el pensamiento, quería iniciarla en la poesía.

« Esta educación fué todavía mas rápida que la anterior ; Genoveva comprendía maravillosamente todos los lados poéticos de la vida, y devoraba con ardor los libros que le llevaba Andrés.

« Muchas veces se levantaba por la noche para pensar en ellos mirando el cielo. Aplicaba a su amor y al de Andrés los mas hermosos pensamientos de sus poetas favoritos, y aquella pasión, al principio serena y dulce, se revistió en breve de un resplandor desconocido. Genoveva se elevó hasta su amante ; pero aquella igualdad no fué de larga duracion. Mas nueva todavía y mas fuerte y rica de espíritu que él, pronto le dejó atrás. Aprendió menos cosas, pero le probó que sentía mucho mas vivamente que él lo que sabia, y Andrés quedó penetrado de admiración y gratitud ; sintiose mucho mas feliz de lo que esperó nunca, vió nacer el entusiasmo en aquella alma virginal, y recibió en su pecho las primeras expansiones de aquel amor que él le habia enseñado. »

Mais il fallait obtenir le consentement du marquis. André, ne pouvant se résoudre à affronter la colère paternelle, dissimulait à Geneviève cette insurmontable difficulté. Les remords, l'inquiétude, le découragement, la maladie, lui firent négliger Geneviève. Alors celle-ci examina sa conduite exaltée, sa situation équivoque, son avenir douteux ; elle frémit de l'incertitude et de l'irrésolution de son amant, de l'obstination d'un père orgueilleux, du mépris de l'opinion publique ; elle renonça dans son cœur à ce projet de mariage imprudent, et, un jour, elle quitta le pays.

André, désespéré, se sauva du château de Morand et court après Geneviève ; il lui persuade de revenir. Mais, pendant les nouvelles tentatives faites auprès du vieux gentilhomme, pendant les sommations nécessaires au mariage, commença pour Geneviève et pour André une vie de souffrances continuelles ; celui-ci n'avait aucune ressource, celle-là ne vendait plus ses fleurs : la misère vint les assiéger tous deux. La triste Geneviève passait les nuits dans le délire, et le matin, on la trouvait évanouie par terre. Alors André s'installa chez elle, et dans un de ces moments de désespoir et d'oubli, Geneviève succomba. Quand elle retrouva ses forces et sa raison, elle pardonna d'un air sombre et avec un cœur désolé.

« Elle supporta son chagrin en silence ; mais au lieu de tout pardonner à l'entraînement de la passion, elle sentit qu'André lui devenait moins cher et moins sacré de jour en jour. Elle l'aimait peut-être avec plus de dévouement, mais il n'était plus pour elle, comme autrefois, un ami précieux, un instituteur vénéré ; la tendresse demeurait, mais l'enthousiasme était mort. Pâle et rêveuse entre ses bras, elle songeait au temps où ils étudiaient ensemble sans oser se regarder ; et ce temps de crainte et d'espoir était pour elle mille fois plus doux et plus beau que celui de l'entier abandon. » Son mariage fut célébré en secret. Mais le marquis de

Pero era preciso obtener el consentimiento del marqués. Andrés, no pudiendo resolverse a arrostrar la cólera paterna, disimulaba a Genoveva aquella invencible dificultad : los remordimientos, la inquietud, el desaliento, la enfermedad, le hicieron desatender a Genoveva. Entonces ésta examinó su conducta exaltada, su situación equívoca, su porvenir incierto : estremeciése pensando en las dudas e irresolucion de su amante, en la obstinacion de un padre orgulloso, en el desprecio de la opinion pública ; renunció en su corazón a aquel imprudente casamiento proyectado, y un día, se ausentó del pueblo.

Andrés, desesperado, huye de la quinta de Morand, vuela en pos de Genoveva, y la persuade a que vuelva ; pero durante las nuevas tentativas hechas cerca del anciano marqués, durante las amonestaciones necesarias para el casamiento, empezó para Genoveva y para Andrés una vida de continuos padecimientos ; éste no tenía ningun recurso, aquella ya no vendia sus flores, y la miseria empezó a sitiarnos a ambos. La triste Genoveva pasaba las noches en el delirio, y por la mañana, se la hallaba desmayada en el suelo : entonces Andrés se instaló en su casa, y en uno de aquellos momentos de desesperacion y de olvido, Genoveva sucumbió : — cuando recuperó las fuerzas y la razon, perdonó con ademan sombrío y corazón desolado.

« Soportó en silencio su amargura ; pero en vez de perdonarlo todo a la violencia de la pasión, sintió que por días iba siéndole Andrés menos querido y menos sagrado. Acaso le amaba con mas abnegacion, pero ya no era para ella, como antes, un amigo precioso, un preceptor venerado : la ternura subsistía, pero el entusiasmo habia muerto. Pálida y pensativa entre sus brazos, pensaba en los tiempos en que estudiaban juntos sin osar mirarse ; y aquellos tiempos de temor y de esperanza eran para ella mil veces mas dulces y hermosos que el del entero abandono. » Celebróse en secreto su matrimonio, pero el marqués de

Morand était toujours inflexible. « Geneviève supportait la faim et le froid avec un courage héroïque, et se condamnait aux plus grossiers travaux, sans jamais faire entendre une plainte. « André était assez malheureux; assez de tourments, assez de remords le déchiraient : elle essaya de le consoler en pleurant avec lui. »

Enfin le vieux propriétaire, craignant d'être obligé de rendre à son fils l'héritage de la marquise, consentit à recevoir sa belle-fille chez lui, et le jeune couple fut installé au château. Cependant l'aversion naturelle du gentilhomme pour la grisette ne tarda pas à se manifester brutalement. Geneviève supportait avec une patience angélique l'oppression, les insultes et la défiance; mais sa résignation ne trouvait aucun secours dans le caractère faible d'André. « Geneviève n'était pas née passionnée; elle était née honnête, intelligente et ferme. Elle raisonnait avec une logique accablante, et toutes ses conclusions tendaient à la désespérer. Un instant elle avait entrevu une vie d'amour et d'enthousiasme; elle l'avait comprise plutôt que sentie. Pour lui inspirer l'aveugle dévouement de la passion, il eût fallu être assez grand, assez accompli, pour la convaincre avant de l'entraîner. Elle avait vu cet être-là dans des livres, et elle avait cru le voir encore derrière l'enveloppe douce, gracieuse et caressante d'André; mais, à la première occasion, elle avait découvert qu'elle s'était trompée.

« Elle continua de l'aimer, et le traita dans son cœur non comme un amant, mais comme elle eût fait d'un frère plus jeune qu'elle. Elle s'efforça de lui éviter la souffrance en lui cachant la sienne; elle s'habitua à souffrir seule, à n'avoir ni appui, ni consolation, ni conseil; sa force augmenta dans cette solitude intellectuelle, mais son corps s'y brisa, et elle sentit avec joie qu'elle ne devait pas souffrir longtemps.

« André la vit dépérir sans comprendre qu'il allait la perdre. Elle souffrait extrêmement de sa grossesse, et attribuait à cet état toutes

Morand continuaba inflexible. « Genoveva soportaba el hambre y el frío con un valor heroico, y se condenaba á los mas groseros trabajos sin exalar nunca una queja. Bastante desgraciado era Andrés, bastantes penas, bastantes remordimientos le desgarraban el corazon, ella probó á consolarle llorando con él. »

Al cabo el anciano propietario, temiendo verse obligado á volver á su hijo la herencia de la marquesa, consintió en recibir á su nuera en su casa, y los novios se instalaron en la quinta; pero no tardó en manifestarse brutalmente la aversion del marqués á la griseta. Genoveva soportaba con una paciencia angelical la opresion, los insultos, la desconfianza, pero su resignacion no encontraba ningun apoyo en el débil carácter de Andrés.

« Genoveva no habia nacido apasionada; habia nacido buena, inteligente y firme : raciocinaba con una lógica irresistible, y todas sus conclusiones tendian á desesperarla. Un momento habia entrevisto una vida de amor y de entusiasmo; la habia comprendido mas bien que sentido. Para inspirarle la ciega abnegacion de la pasion, se hubiera necesitado un ser bastante grande, bastante perfecto para convencerla antes de arrastrarla. Habia visto este ser en sus libros, y habia creido verle tambien bajo la dulce, graciosa y halagüeña figura de Andrés, pero, á la primera ocasion, descubrió que se habia engañado.

« Siguió amándole, y le trató en su corazon, no como á un amante, sino como hubiera tratado á un hermano mas jóven que ella. Esforzóse por evitarle sufrimientos, ocultándole los suyos; acostumbrose á sufrir sola, á no tener apoyo, consuelo ni consejo; su fuerza aumentó en aquella soledad intelectual, pero su cuerpo se quebrantó en ella, y conoció con júbilo que ya no debia padecer mucho tiempo.

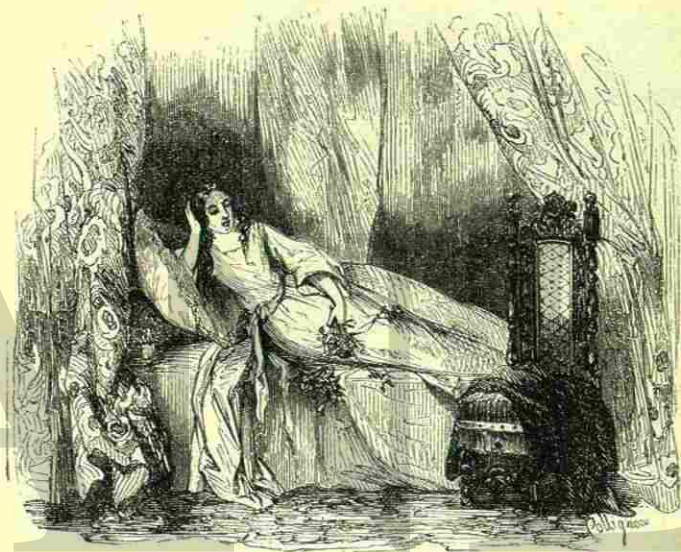
« Andrés la vió irse consumiendo sin comprender que iba á perderla : ella padecia muchísimo de su embarazo, y atribuía á este estado

« ses indispositions et toutes ses tristesses. »

Un jour, après une scène violente provoquée par le marquis de Morand, Geneviève sentit que son enfant ne remuait plus dans son sein. Condamnée à une mort inévitable, elle se fit apporter des fleurs dont elle parsema son lit; puis, se penchant vers elles et leur parlant à demi-voix d'une manière étrange et enfantine : « Vous savez que je vous aime? leur disait-elle; j'ai un secret à vous dire, c'est que je vous ai toujours préférées à tout. Pendant longtemps je n'ai vécu

« todas sus indisposiciones y sus tristezas. »

Un día, después de una violenta escena provocada por el marques de Morand, Genoveva sintió que su hijo no se movía ya en su vientre. Condenada á una muerte inevitable, se hizo traer muchas flores con que cubrió su lecho; luego, inclinándose hacia ellas y hablándolas á media voz de un modo extraño é infantil : « ¿Sabeis que os amo? » les decía; « tengo que confiaros un secreto y es que siempre os he preferido á todo. « Durante mucho tiempo no he vivido mas que



« que pour vous; j'ai aimé André à cause de vous, parce qu'il me semblait pur et beau comme vous. Quand j'ai souffert pour lui, je me suis reportée vers vous, je vous ai demandé de me consoler, et vous l'avez fait bien souvent, car vous me connaissez, vous avez un langage et je vous comprends; nous sommes sœurs. Ma mère m'a souvent dit que, quand elle était enceinte de moi, elle ne rêvait que de fleurs, et que, quand je suis née, elle m'a fait mettre dans un berceau semé de feuilles de roses. Quand je serai morte, j'espère qu'André en répandra encore sur moi, et qu'il vous portera tous les jours sur mon tombeau, ô mes chères amies! »

« para vosotras; á causa de vosotras he amado á Andrés, porque me parecia puro y hermoso como vosotras. Cuando he padecido por él, me he vuelto hacia vosotras, os he pedido que me consoleis y muchas veces lo habeis hecho, porque me conocéis, teneis un lenguaje y os comprendo : somos hermanas. Muchas veces me ha dicho mi madre que cuando estaba embarazada de mí, no soñaba mas que con flores, y que, cuando nació, me hizo poner en una cuna sembrada de hojas de rosas. Cuando yo muera, espero que Andrés derramará tambien flores sobre mí, y que todos los días os llevará á mi sepultura, ¡oh mis queridas amigas! »

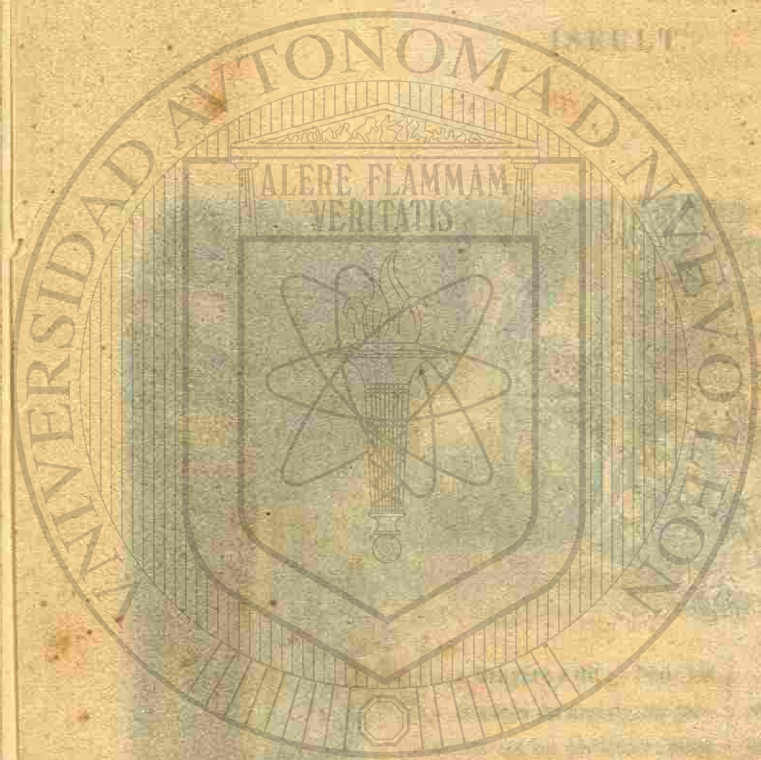


La Bruyère a dit : « Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier; pour les femmes plus retirées, un jardinier est un homme. » On pourrait compléter ainsi la pensée de La Bruyère, et c'est le sens des amours de la comtesse Iseult avec le compagnon menuisier : « Pour les femmes intelligentes, un homme intelligent et loyal est toujours un homme, quelle que soit sa condition. »

Dans le *Compagnon du Tour de France*, la situation principale des amants est la même, à peu près, que dans *Valentine*. Mais, les caractères étant différents, les allures du drame n'ont aucune

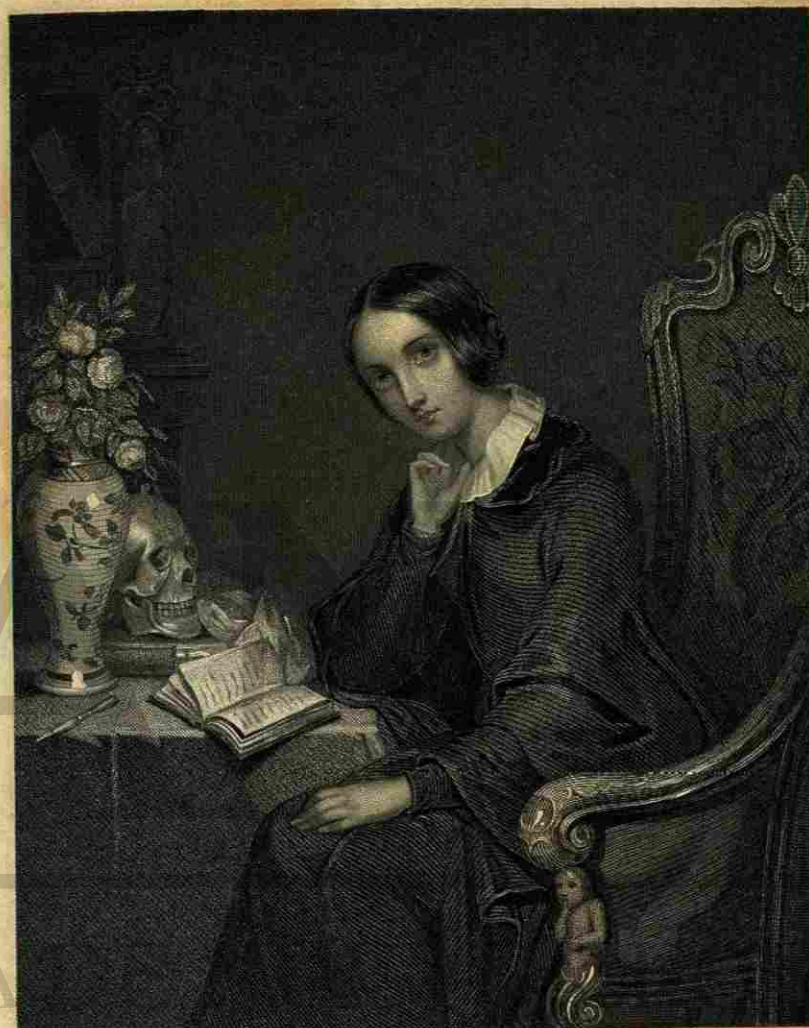
La Bruyère ha dicho : « Para las mugeres muy dadas al mundo, un jardinero es un jardinero; para las mugeres mas retiradas, un jardinero es un hombre. » Podria completarse de este modo el pensamiento de La Bruyère, y tal es el sentido de los amores de la condesa Yseo con el oficial de carpintero : « Para las mugeres inteligentes, un hombre inteligente y honrado es siempre un hombre, sea cual fuere su condicion. »

En el *Compañero de la Vuelta por Francia*, la situacion principal de los dos amantes es la misma, con corta diferencia, que en *Valentina*, pero siendo diferentes los caracteres, las



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Madame de la Roche

E. Delacroix, 1826



COMPAGNON DU TOUR DU MONDE

Ysed

GEORGE SAND



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE YUCATÁN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

analogie. Iseult, comme Valentine, aime un homme séparé d'elle par une distance sociale infranchissable. Mais, d'abord, l'amant de Valentine est rapproché de la jeune fille noble, par l'éducation, par les sentiments et les manières, sinon par le rang et la naissance, tandis que le compagnon du tour de France porte les vêtements grossiers et les mains rudes du travailleur prolétaire. Aussi n'est-ce point par les mêmes moyens que l'amour attaque Iseult et Valentine. La raison et la pensée sont voilées par le sentiment chez Valentine et chez Bénédicte. Chez Iseult, dont le caractère est presque masculin, dont l'esprit est actif et cultivé, la passion commence par les communications intellectuelles, par une sympathie réciproque des idées, par une estime toute rationnelle. Le résultat ne sera donc pas le même à la fin.

« Iseult était plus distinguée que jolie : ses traits étaient fins, son front pur et bien dessiné, sa tête élégante et d'un bel ovale; mais rien n'était grand ni frappant dans sa personne. Elle manquait absolument d'éclat. Cependant, en la regardant bien, on voyait qu'elle dédaignait d'en montrer; car son œil petit et noir eût pu s'animer, sa bouche sourire, et toute sa frêle personne dévoiler la grâce cachée qui était en elle. Mais il y avait comme un parti pris de mépriser le travail de la séduction : elle était toujours vêtue en conséquence; ses robes étaient sombres et sans aucun ornement, et ses cheveux partagés en bandeaux lisses sur son front. Avec cette rigidité d'aspect et d'intention, elle avait un charme bien pénétrant pour qui savait la comprendre; mais cela était impossible à la première vue, et, en tout temps, assez difficile. »

La pâleur habituelle de cette jeune personne, son air grave, ses habitudes de retraite, ses longues veilles, étaient des choses fort étranges aux yeux des habitants de la contrée. On se deman-

formas del drama no tienen ninguna analogía. Yseo, como Valentina, ama a un hombre separado de ella por una distancia social insalvable, pero, en primer lugar, el amante de Valentina se acerca a la noble doncella por su educación, sus sentimientos y sus modales, sino por su clase y su nacimiento, al paso que el compañero de la vuelta por Francia tiene el grosero traje y las ásperas manos del trabajador proletario; así es que el amor no ataca por los mismos medios a Yseo y a Valentina. El afecto ofusca la razón y el pensamiento en Valentina y en Benédicte; en Yseo, cuyo carácter es casi masculino, cuya inteligencia es activa y está muy cultivada, la pasión empieza por las comunicaciones intelectuales, por una recíproca simpatía de las ideas, por un aprecio puramente racional. El resultado, por consiguiente, no será el mismo al fin.

« Yseo era mas elegante que bonita; sus facciones eran delicadas, su frente pura y bien dibujada, su cabeza airosa y de un bello óvalo, pero nada en su persona era grande ni sorprendente : carecía absolutamente de brillo, pero mirándola bien se veía que se desdénaba de ostentarlo, porque sus ojos pequeños y negros hubieran podido animarse, su boca hubiera podido sonreír y toda su delicada persona revelar la gracia oculta que residía en ella; pero había en aquella muger como una resolución formal de despreciar el trabajo de la seducción; siempre iba vestida con arreglo a este propósito; sus trages eran oscuros y sin ningún adorno, y llevaba el pelo dividido en dos bandeaux lisos sobre la frente. Con esta rigidez de aspecto y de intención tenía un encanto muy penetrante para el que sabía comprenderla, pero esto era imposible a primera vista, y siempre bastante difícil. »

La habitual palidez de aquella niña, su porte grave, sus hábitos de retiro, sus largas vigias, eran cosas muy estrañas a los ojos de los habitantes de la comarca. Preguntábanse entre sí qué

dait quelles pensées remplissaient ce front impenétrable, où tant d'énergie se cachait derrière tant de langueur. Mademoiselle de Villepreux avait toujours l'air d'une personne fatiguée qui se donne le plaisir de ne pas faire usage de ses facultés, en attendant qu'elle les applique à de nouveaux actes de force.

« Ses serviteurs, aussi bien que ses voisins, avaient un respect ou une indifférence d'instinct pour cette humeur grave et solitaire qu'ils ne comprenaient pas, et qu'ils attribuaient à une langueur organique. Sa pâleur faisait dire d'elle, depuis qu'elle était au monde : « Cette enfant ne vivra pas. » Et pourtant elle n'avait jamais été malade; mais comme elle n'avait point eu la gaieté impétueuse de l'enfance, on ne supposait pas que ses passions dussent jamais prendre l'essor, et qu'ayant oublié d'être petite fille, elle pût s'aviser d'être femme. »

Mademoiselle Iseult avait reçu dans la maison de son grand père, le comte de Villepreux, une éducation toute particulière. Le vieux seigneur faisait partie de cette noblesse libérale qui continuait de loin le XVIII^e siècle, dans ses luttes contre la restauration. A la chambre des députés, il siégeait à côté de Lafayette et de Manuel. Il avait beaucoup de tolérance et de générosité, de l'enthousiasme parfois, mais le plus souvent un scepticisme et une légèreté sans pareils. Avec ces dispositions, quoiqu'il eût beaucoup de tendresse de cœur, « il avait laissé croître ses petits-enfants tout à fait à l'aventure. S'occupant beaucoup d'eux et leur prodiguant tous les moyens de s'instruire, il n'avait mis ni suite, ni ensemble, ni discernement dans les notions contradictoires dont il avait encombré leurs jeunes esprits. Et comme on lui avait quelquefois remontré les dangers d'une telle éducation, il s'était persuadé qu'il agissait ainsi en vertu d'un système. Ce système, un peu renouvelé de l'*Émile*, était de n'en point avoir. »

Cependant, grâce à cette liberté, « Iseult, réflé-

pensamientos llenaban aquella frente impenetrable; donde se ocultaba tanta energía detrás de tanta languidez. La señorita de Villepreux parecía siempre una persona cansada que se da á sí propia el placer de no hacer uso de sus facultades entre tanto que las aplica á nuevos actos de fortaleza.

« Sus criados, lo mismo que sus vecinos, profesaban un respeto ó una indiferencia instintiva á aquel carácter grave y solitario que no comprendían, y que atribuían á una languidez orgánica: su palidez hacia decir de ella desde que había nacido: « Esta niña no vivirá. » Y sin embargo, nunca había estado enferma, pero como no tenía la impetuosa alegría de la infancia, no se suponía que debiesen nunca sus pasiones tender el vuelo, y que, habiéndose olvidado de ser niña, pudiese antojársele ser muger. »

La señorita Yseo había recibido en casa de su abuelo, el conde de Villepreux, una educación muy diferente de las ordinarias. El anciano conde formaba parte de aquella nobleza liberal que continuaba de lejos el siglo diez y ocho, en sus luchas contra la restauración: en la cámara de los diputados se sentaba al lado de Lafayette y de Manuel: tenía mucha tolerancia y generosidad, entusiasmo á veces, pero casi siempre un escepticismo y una ligereza sin iguales. Con tales disposiciones, aunque dotado de mucha ternura de corazón « había dejado á sus nietos formarse enteramente á la ventura. Ocupándose mucho en ellos, y prodigándoles todos los medios de instruirse, no había puesto constancia, orden, ni discernimiento en las nociones contradictorias de que había atestado sus cabezas juveniles; y como muchas veces le habían representado los peligros de semejante educación, se había persuadido de que obraba así en virtud de un sistema. Este sistema, algo copiado del *Emilio*, consistía en no tener ninguno. »

Sin embargo, merced á aquella libertad, « Yseo,

« chie, sensée, ferme, profondément juste et sensible, avide d'instruction solide et de culture poétique, avait beaucoup acquis et attendait effectivement ses conclusions, du temps et des circonstances. Elle avait contracté peu de préjugés dans le commerce du monde, et le moindre souffle de vérité pouvait les lui enlever. Avec elle, l'éducation à la Jean-Jacques avait fait merveille; et peut-être aucune éducation, eût-elle été mauvaise, n'eût pu corrompre cette nature droite et grandement sage. »

Le comte de Villepreux traitait donc sa petite-fille comme une amie et non comme une enfant. Il l'admettait dans les secrets de sa vie politique et l'entretenait dans de généreux sentiments. Il avait en elle une entière confiance, et l'avait même initiée à la conspiration du carbonarisme, dont il était un des membres influents. Iseult, encore enfant, avait été lancée dans ces rêves de luttes politiques; et comme tous les jeunes cerveaux, le sien s'y était exalté jusqu'à la bravoure virile, sans perdre cette nuance d'idéal romanesque qui caractérise une grande nature féminine. Il y avait quelque chose d'héroïque dans la tournure de son esprit, et une extrême originalité dans l'indépendance de son caractère. Les lignes de son profil offraient une ressemblance adoucie avec le profil de Napoléon. Madame de Villepreux ayant été attachée à l'impératrice Joséphine, quelques personnes prétendaient qu'Iseult était fille de l'empereur, et l'appelaient quelquefois *mademoiselle Bonaparte*.

Quand la noble famille vint habiter le château de Villepreux, il fallut faire des réparations à la vieille chapelle, et le menuisier de village s'y installa avec son fils et ses ouvriers. Plusieurs fois, le comte et Iseult vinrent visiter les travaux, et le grand seigneur libéral remarqua la figure intelligente de Pierre Huguenin, le fils du menuisier. « Pierre était, en effet, le plus beau garçon qu'il y eût à vingt lieues à la ronde. Ses traits avaient la noblesse et la régularité de la statuaire; il était grand et bien fait de sa personne; ses

« reflexiva, sensata, firme, profundamente justa y sensible, ansiosa de instrucción sólida y de cultivo poético, había adquirido mucho, y aguardaba efectivamente sus conclusiones del tiempo y de las circunstancias. Había contractado pocas preocupaciones en el comercio del mundo, y el menor soplo de verdad podía quitárselas. Con ella, la educación á la Rousseau había obrado maravillas, y acaso ninguna educación, aunque mala, hubiera podido corromper aquella naturaleza recta y grandemente sensata. »

El conde de Villepreux trataba pues á su nieta como á una amiga y no como á una niña: admitía á los secretos de su vida política y la criaba en generosos sentimientos: tenía en ella entera confianza, y aun la había iniciado en la conspiración del carbonarismo, de la que era uno de los individuos influyentes. Yseo, niña todavía, se había lanzado á aquellos sueños de luchas políticas, y como todas las cabezas juveniles, la suya se había exaltado en ellos hasta el valor varonil sin perder aquel matiz de idealismo novelesco que caracteriza á una gran naturaleza femenina: había algo de heroico en el sesgo de sus pensamientos y suma originalidad en la independencia de su carácter. Las líneas de su perfil ofrecían cierta semejanza con el perfil suavizado de Napoleón. Como madama de Villepreux había servido á la emperatriz Josefina, algunos decían que Yseo era hija del emperador y solían llamarla *mademoiselle Bonaparte*.

Cuando la noble familia pasó á habitar la quinta de Villepreux, fué preciso hacer algunas reparaciones en la antigua capilla, y el carpintero del pueblo se instaló en ella con sus hijos y sus oficiales. Muchas veces el conde y Yseo fueron á visitar las obras, y la fisonomía inteligente de Pedro Huguenin, el hijo del carpintero, llamó la atención del gran señor liberal. « Pedro era, en efecto, el mas bizarro mozo que había en veinte leguas á la redonda. Sus facciones tenían la nobleza y la regularidad de la estatuaria; era alto y bien

« pieds, ses mains et sa tête étaient fort petits, ce
« qui est remarquable chez un homme du peuple,
« et ce qui est très-compatible avec une grande
« force musculaire dans les belles races; enfin
« ses grands yeux bleus ombragés de cils noirs,
« et le coloris délicat de ses joues, donnaient une
« expression douce et pensive à cette tête, qui
« n'eût pas été indigne du ciseau de Michel-
« Ange. »

Ces réparations du château entretenaient des relations continuelles entre l'ouvrier et la famille de Villepreux. Souvent le comte appelait Pierre au salon pour le consulter sur ses projets d'embellissement, et Iseult se mêlait à la conversation. Pierre étudiait Iseult comme un livre écrit dans une langue inconnue, où l'on espère trouver un mot qui vous fera deviner le sens. Mais ce livre était scellé, et pas une syllabe n'en révélait le mystère.

Une fois, Pierre travaillait à la porte d'un cabinet donnant sur la chapelle. « C'était une petite
« rotonde occupant tout le second étage d'une
« des tourelles élancées du château. Mademoiselle
« de Villepreux avait fait décorer avec recherche
« cette jolie pièce qu'éclairait une seule vaste
« croisée dominant les jardins, les bois et les
« prairies, à perte de vue : un beau tapis turc,
« des rideaux de damas, des plâtres, un chevalier,
« de vieilles gravures richement encadrées, un
« beau bahut de renaissance, un dressoir du
« même style, des livres, un crucifix, un vieux
« luth peint et doré, une tête de mort, des vases
« de la Chine, mille détails de ce goût moderne
« sans ordre et sans but, mais élégant, excentrique,
« érudit, qui semble vénérer le passé en se
« jouant du présent. »

Iseult entra par hasard dans son cabinet privilégié; et comme Pierre regardait une gravure accrochée au lambris, elle la lui offrit avec le plus parfait naturel, quand la marquise sa cousine la surprit dans cet innocent tête-à-tête. « Je croyais

« formado; sus pies, sus manos y su cabeza eran
« muy pequeños, cosa notable en un hombre del
« pueblo, y muy compatible con una gran fuerza
« muscular en las razas hermosas; enfin, sus ras-
« gados ojos azules sombreados por negras pes-
« tañas y el delicado color de sus mejillas, daban
« una expresion suave y pensativa á aquella ca-
« beza, que no hubiera sido indigna del cincel de
« Miguel-Angel. »

Aquellas reparaciones de la quinta mantenían continuas relaciones entre el artesano y la familia de Villepreux. Muchas veces el conde llamaba á Pedro al salon para consultarle sobre sus proyectos de nuevas mejoras en la quinta, é Yseo tomaba parte en la conversacion. Pedro estudiaba á Yseo como á un libro escrito en una lengua desconocida, en que se espera hallar una palabra que le haga á uno adivinar el sentido; pero aquel libro estaba sellado y ni una sola sílaba revelaba su misterio.

Un día, Pedro estaba trabajando en la puerta de un gabinete que daba sobre la capilla : — « Era
« aquel gabinete una pequeña rotunda que ocupaba
« todo el segundo piso de uno de los airosos tor-
« reones de la quinta. La señorita de Villepreux
« había hecho adornar primorosamente aquella
« linda pieza á que daba luz una sola gran ventana
« que señoreaba los jardines, los bosques y las
« praderas hasta cuanto alcanzaba la vista : una
« hermosa alfombra turca, colgaduras de damasco,
« yesos, un caballete, estampas antiguas en ricos
« marcos, un soberbio bahul del renacimiento, un
« aparador del mismo estilo, libros, un crucifijo,
« un antiguo laud pintado y dorado, una calavera,
« vasos de la China, mil chucherías de este gusto
« moderno sin orden y sin objeto, pero elegante,
« excéntrico, erudito, que parece que venera lo
« pasado burlándose de lo presente. »

Yseo entró por casualidad en su gabinete privilegiado, y como Pedro estaba mirando una estampa colgada de la pared, ella se la ofreció con la mayor naturalidad, cuando la sorprendió en aquella inocente entrevista la marquesa su prima. « Creía

« vous trouver seule, dit la marquise. — Eh bien !
« ne suis-je pas seule ? » répondit Iseult en baissant
« la voix pour que l'ouvrier n'entendit pas ce mot
« terrible. Mais il l'entendit. » Et la jeune comtesse
comprit qu'elle avait blessé gratuitement la dignité du fier prolétaire. Sa justice naturelle lui fit chercher l'occasion d'effacer ce qu'elle appelait intérieurement son impertinence. Mais Pierre l'évitait avec ressentiment. « Ainsi, chose étrange, il y
« avait un secret des plus délicats entre mademoi-
« selle de Villepreux, la fille du seigneur, et Pierre
« Huguenin, le compagnon menuisier. »

Cependant la politique devait bientôt les rapprocher davantage. Un des émissaires de la charbonnerie vint au château pour conférer avec le comte et pour établir une vente dans le pays. Le conspirateur avait connu Pierre à Blois. Il estimait sa droite intelligence et son caractère énergique. Un plébéen de cette trempe lui semblait une conquête précieuse, pour insinuer dans le peuple les racines du complot. Lorsque le carbonaro rencontrait Pierre dans le parc, il ne manquait jamais de l'entretenir de leurs projets et de leurs espérances. Iseult, qui s'intéressait vivement aux discussions politiques, se trouvait souvent en tiers dans les conversations, qui roulaient toujours sur les idées générales.

« Aucune familiarité extérieure ne s'était éta-
« blie entre eux; mais l'intimité du cœur gran-
« dissait et prenait de la force. Il y avait une es-
« time et une admiration mutuelles qui trouvaient
« chaque jour de nouveaux aliments et de nou-
« velles causes. »

Ainsi se développa dans le silence la passion d'Iseult et celle de Pierre. Après divers incidents qui expliquent et justifient la marche du roman, par le noble caractère et le génie naturel du compagnon menuisier, Iseult dit à Pierre, un jour qu'ils étaient seuls et qu'il lui avait parlé de leurs convictions avec une singulière éloquence :

« Je me demande si je suis digne de votre
« amitié. » Puis elle se leva. Elle était plus pâle

« hallarte sola, dijo la marquesa. — ¡Pues y qué!
« ¿no estoy sola? » respondió Yseo bajando la voz
« para que no oyese el menestral aquella terrible
« expresion; pero la oyó, » — y la jóven condesa
comprendió que había herido gratuitamente la dignidad del altivo proletario. Su justicia natural le hizo buscar la ocasion de borrar lo que interiormente llamaba ella su insolencia, pero Pedro la evitaba resentido. « De modo que, cosa estraña,
« mediaba un secreto de los mas delicados entre
« la señorita de Villepreux, la hija del señor, y
« Pedro Huguenin, el oficial de carpintero. »

Empero pronto debía la política unirlos todavía mas. Uno de los emisarios de la sociedad carbonara fué á la quinta para conferenciar con el conde y establecer una venta en aquel pais. El conspirador había conocido á Pedro en Blois, y apreciaba su recta inteligencia y su carácter enérgico : un plebeyo de aquel temple le parecia una conquista preciosa para ingerir en el pueblo las raíces de la sociedad secreta. Cuando el carbonaro encontraba á Pedro en el parque, nunca dejaba de hablarle de sus proyectos y de sus esperanzas. Yseo, que tomaba sumo interés por las discusiones políticas, asistía muchas veces á sus conversaciones que siempre giraban sobre las ideas generales.

« Ninguna familiaridad exterior se había esta-
« blecido entre ellos; pero la intimidad del cora-
« zon crecía y se iba robusteciendo. Existían en
« ambos un aprecio y una admiracion mútuos
« que diariamente hallaban nuevos pábulos y
« nuevas causas. »

Así se desarrolló en el silencio la pasión de Yseo y la de Pedro. Despues de varios incidentes que explican y justifican la marcha de la novela, por el noble carácter y el natural ingenio del oficial de carpintero, Yseo dijo á Pedro, un día en que estaban solos y él la había hablado de sus condiciones con singular elocuencia :

« Yo me pregunto si soy digna de vuestra amis-
« tad. — Luego se levantó : estaba mas pálida que

« qu'elle ne l'avait jamais été; ses yeux brillaient
« d'un feu mystique. La lueur de la lampe à cha-
« piteau vert qui éclairait la tourelle répandait
« sur son visage un ton vague et flottant qui lui
« donnait l'apparence d'un spectre. Elle semblait
« agir et parler dans la fièvre, et pourtant son at-
« titude était calme et sa voix ferme. Alors elle
« reprit, en le regardant avec une fixité qui an-
« nonçait une volonté inébranlable : « Si je vous
« disais aujourd'hui l'idée qui m'absorbe, vous
« n'y croiriez pas. Mais je vous la dirai quelque
« jour et vous y croirez. En attendant, priez Dieu
« pour moi; car il y a dans ma destinée quelque
« chose de grand, et je ne suis qu'une pauvre
« fille pour l'accomplir. »

Longtemps encore cette chaste affection conti-
nua, timide et voilée, entre la jeune fille et l'ou-
vrier.

Il arriva que le vieux comte de Villepreux eut
occasion de se prononcer sur les mésalliances et
de conseiller à l'une de ses nobles parentes un
mariage disproportionné. Alors Iseult, rassurée
sur les sentiments secrets de son père, et con-
fiant dans son libéralisme apparent, n'hésita plus
à exécuter sa grande résolution.

Un soir, tandis que Pierre achevait son travail
de la chapelle, « il sentit une main se poser dou-
« cement sur son épaule, et, en relevant la tête,
« il vit mademoiselle de Villepreux, rayonnante
« d'une beauté qu'elle n'avait jamais eue avant
« ce jour-là. Toute son âme était dans ses yeux,
« et cette force qu'elle comprimait toujours au
« fond d'elle-même, éclatait en elle à cette heure,
« sans qu'elle cherchât à la reprendre. C'était
« comme une transfiguration divine qui s'était
« opérée dans tout son être. Pierre l'avait vue
« souvent exaltée, mais toujours un peu mysté-
« rieuse, et, dans tout ce qui avait rapport à leur
« amitié, s'exprimant par énigmes ou par réti-
« cences. Il la vit en cet instant comme une py-
« thie prête à répandre des oracles, et, transporté
« lui-même d'une confiance et d'une force incon-

nunça : un fuego místico brillaba en sus ojos. La
« claridad de la lámpara de pantalla verde que
« iluminaba el torreón derramaba en su rostro
« una luz vaga y flotante que le daba la apariencia
« de un espectro. Parecía agitada por la calentura,
« y sin embargo su actitud era serena y su voz
« firme : entonces repuso, mirándole con una fijeza
« que anunciaba una voluntad incontrastable : —
« Si os dijera hoy la idea que me absorbe, no la
« creeríais; pero os la diré algún día y lo cree-
« reis. Entretanto, rogad á Dios por mí, por-
« que hay en mi destino algo de grande y no
« soy mas que una pobre muger para llevarlo á
« cabo. »

Largo tiempo continuó todavía, tímida y oculta,
aquella casta pasión entre la doncella y el menes-
tral.

Ocurrió que el anciano conde de Villepreux tuvo
ocasión de dar su parecer acerca de los casamientos
desproporcionados y de aconsejar á una de sus no-
bles parientas uno de estos casamientos. Entonces
Yseo, tranquilizada en punto á los secretos senti-
mientos de su padre, y confiada en su aparente libe-
ralismo, no titubeó en ejecutar su gran resolución.

Una tarde, mientras Pedro acababa su trabajo
de la capilla, « sintió una mano que se apoyaba
« blandamente en su hombro, y levantando la
« cabeza, vió á la señorita de Villepreux, radiante
« con una hermosura que nunca había tenido
« hasta aquel día. Toda su alma estaba en sus
« ojos, y aquella fortaleza que comprimía siem-
« pre en el fondo de su pecho, resplandecía en
« ella á aquella hora, sin que ella procurase re-
« primirla : parecía que en todo su ser se había
« efectuado una transformación divina. Muchas
« veces la había visto Pedro exaltada, pero siem-
« pre algún tanto misteriosa, y en todo lo que
« tenía relación con su amistad, espresándose por
« enigmas y reticencias. En aquel instante la vió
« como una pitonisa pronta á pronunciar orácu-
« los, y, arrebatado él también por una confianza

nues, pour la première fois de sa vie il prit la
« main d'Iseult dans la sienne. « Pierre, dit
« Iseult, je ne vous demande pas si vous êtes
« amoureux de moi. Entre nous deux, ce mot me
« paraît insuffisant et puéril. Je ne suis pas belle,
« tout le monde le sait; je ne sais pas si vous
« êtes beau, quoique tout le monde le dise. Je
« n'ai jamais cherché dans vos yeux que votre
« âme, et la beauté morale est la seule qui puisse
« me fasciner. Mais je viens vous demander, de-
« vant Dieu qui nous voit et nous entend, si vous
« m'aimez comme je vous aime. »

« Pierre devint pâle, ses dents se serrèrent, il
« ne put répondre.

« y una fortaleza desconocidas, por la primera
« vez de su vida cogió en la suya la mano de
« Yseo. — Pedro, dijo Yseo, no os pregunto si
« estais enamorado de mí; entre nosotros dos,
« esta palabra me parece insuficiente y puéril. Yo
« nos soy hermosa, todos lo saben; no sé si sois
« hermoso, aunque todos lo dicen. Nunca he bus-
« cado en vuestros ojos mas que vuestra alma, y
« la belleza moral es la única que puede fasci-
« narme, pero vengo á preguntaros, delante de
« Dios que nos vé y nos oye, si me amais como
« yo os amo.

« Pedro se puso pálido, y no pudo respon-
der.



« Si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous
« me jugez digne d'être votre femme, comme moi
« je vous aime, vous respecte et vous vénère, je vais
« trouver mon aïeul et lui demander de consentir

« Si me amais, si me estimais, si me juzgais
« digna de ser vuestra esposa, como yo os amo,
« os respeto y os venero, voy á buscar á mi abuelo
« y á pedirle que consienta en nuestro enlace;



LA MARQUISE.

La marquise est un pastel
un peu maniéré de pose,
un peu exagéré de ton,
un peu vague de dessin, mais
gracieux, élégant, plein de mi-
nauderies charmantes et de dé-
tails coquets. Comme tous les
portraits de fantaisie, quelques-
uns le trouveront trop apprêté
peut-être et pas assez *nature*;
mais qu'importe, si les traits
sont purs, les contours harmo-
nieux, la tournure originale,
l'ensemble agréable et plaisant?
Pauvre femme venue trop tard;
contemporaine des Pompadour et
des Dubarry, perdue dans notre siècle positif et sé-
rieux; femme de rien qui devient si promptement une

La marquesa es un retrato al pastel
algo amanerado en el dibujo, algo
exagerado en el colorido, algo vago en
los contornos, pero gracioso, elegante,
lleno de toques originales y de de-
talles lindísimos. Como todos los retra-
tos de capricho, á algunos les parecerá
que no tiene bastante *naturalidad*,
pero ¿qué importa si las facciones son
puras, los contornos armoniosos, el
aspecto original y el conjunto agra-
dable y halagüeño? Pobre muger, que
ha llegado demasiado tarde; contem-
poranea de las Pompadour y de las
Dubarry, perdida en nuestro siglo po-
sitivo y sério; muger de nada que tan
pronto llega á ser una gran señora;
belleza de un día que á fuerza, de artifi-



COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE

GEORGE SAND

[illegible]

grande dame; beauté d'un jour qui, à force d'artifices, conservera longtemps l'apparence de la jeunesse; aimable insouciance qui, comme Philinte, *prend tout doucement les hommes comme ils sont*; et encore ne choisit-elle pas parmi eux. La voyez-vous d'ici avec son minois si fin et si délicat auquel il ne manque que des mouches, avec sa grâce innée, sa coquetterie si supérieure qui se plie à toutes les exigences du monde, à toutes les variations de la mode, à toutes les circonstances de la vie, fraîche, potelée, petite, un peu trop ronde peut-être, ce qui fait dire d'elle par un ouvrier que *c'est une grande belle femme toute petite*! Ce mot ne la peint-il pas tout entier? N'est-ce pas en paraissant à un homme du peuple une grande dame, toute petite qu'elle soit, qu'elle prouve à quel point elle a une ressemblance parfaite avec ses ancêtres du bon vieux temps? Femmes multiples comme elle en effet, caméléons humains, grandes comédiennes qui pouvaient facilement jouer tous les rôles: bergères et princesses, bourgeoises et grandes dames tour à tour, au gré de leurs caprices, trottant menu avec le jupon court ou marchant solennellement avec la robe à queue, lestes, prestes, vives, légères, spirituelles, caustiques, méchantes même parfois, mais en mots seulement, car au fond elles étaient bonnes, toujours bonnes; elles n'ont jamais eu assez d'esprit pour être réellement méchantes. Oh! les délicieuses femmes dans leur futilité, dans leur insouciance, dans leur gaieté toujours prête, dans leurs chagrins d'un moment! Combien elles ont eu d'empire avec leurs défauts si nombreux et leurs qualités si rares! Elles ont dominé tout un siècle; elles ont commandé des vers à Voltaire, de la prose à Buffon, et ces deux grands hommes leur ont accordé ce qu'elles demandaient, les ignorantes grandes dames! Elles ont donné leur ton à la cour, leurs modes à la ville, leurs mœurs au pays. Véritables reines, mieux que cela encore, véritables déesses, elles ont fait de Versailles leur Olympe, et il a fallu une guerre de Titans pour les détrôner.

cios, conserverá mucho tiempo la apariencia de la juventud; amable indeliberante, que, como Filinta, *toma gustosa á todos los hombres como son*, y aun todavía no elige entre ellos. ¿No parece que se la ve desde aquí con su palmito tan fino y delicado, al que no le faltan mas que lunares, con su donaire innato, su coqueteria superior que se dobla á todas las exigencias de la sociedad, á todas las variaciones de la moda, á todas las circunstancias de la vida, fresca, rechonchita, pequeña, demasiado redonda tal vez, lo que hace que diga de ella un menestral que *es una hermosa señorona chiquituela*? ¿No la pintan toda entera estas palabras? Pareciéndole á un hombre del pueblo una gran señora, por mas chiquilla que sea, ¿no prueba hasta qué punto tiene una perfecta semejanza con sus mayores de aquellos benditos tiempos pasados? Mujeres múltiples como ella, en efecto, camaleones humanos, grandes cómicas que facilmente podian hacer todos los papeles; pastoras y princesas, artesanas y grandes señoras sucesivamente, á merced de sus caprichos, trotando á brinquitos con el zagalejo corto ó andando solennemente con la falda de cola, ligeras, vivarachas, activas, discretas, cáusticas, hasta malas alguna vez, pero en palabras solamente, porque en el fondo eran buenas, siempre buenas; nunca tuvieron bastante ingenio para ser realmente malas. ¡Oh mugeres deliciosas en su insustancialidad, en su indiferencia, en su alegría siempre pronta á todo, en sus penas de un momento! ¡Cuánto imperio han ejercido con sus defectos tan numerosos y sus buenas prendas tan raras! Ellas dominaron todo un siglo; ellas mandaban á Voltaire escribir versos, á Buffon escribir prosa, y aquellos dos grandes hombres les concedieron lo que les pedian, ellas, las ignorantes grandes señoras! Ellas dieron su tono á la corte, sus modas á la capital, sus costumbres á la nacion. Verdaderas reinas, mejor diré, verdaderas diosas, hicieron de Versailles su Olimpo y se necesitó una guerra de Titanes para destronarlas.

Celles de ces femmes qui ont obtenu le plus d'éclat dans leur existence, le plus d'influence sur leur époque, sont précisément celles qui, comme la jolie marquise Joséphine des Frenays, ont eu l'origine la plus obscure. Et qu'avaient-elles besoin d'origine, après tout? Ne portaient-elles point leurs titres de noblesse sur leur figure? N'étaient-elles point instinctivement grandes dames? Et quand partout elles ne rencontraient que des hommages, n'étaient-elles pas bien vite au fait de leurs fonctions de reine? Fonctions bien faciles, comme chacun sait, et qui ne demandent, la plupart du temps, qu'une certaine cambrure dans la taille, qu'une certaine impertinence dans les yeux, beaucoup de confiance en soi-même, et la certitude de sa valeur personnelle. Or leur valeur personnelle, c'était leur beauté, et il suffisait d'un miroir pour faire leur éducation. Telles furent les marquises du XVIII^e siècle; telle eût été sans doute la marquise des Frenays; mais, hélas! le milieu avait changé: de futiles, les mœurs étaient devenues graves; de galants, les hommes étaient devenus indifférents; les esclaves, toujours soumis, s'étaient métamorphosés en maîtres moroses. Voyez aussi quel contre-sens dans sa vie: au lieu de naître dans une chaumière, Joséphine naît dans une fabrique; au lieu d'avoir pour père un simple et naïf villageois, la destinée marâtre la rend fille d'un fabricant de draps de province, acharné empileur d'écus, bourgeois dans l'âme, et dont la vanité se laisse prendre aux plus grossiers appâts. La pauvre! combien elle regrettera un jour de n'avoir pas gardé des brebis sur les bords fleuris d'un ruisseau! Et, pour ne pas avouer son enfance passée dans les ateliers poudreux où se tissent les laines et parmi les cuves pestilentielles de la teinture, elle sera forcée de mentir; elle dira qu'elle aussi courait en sabots dans les prés; elle revendiquera l'origine que le ciel lui devait; sorte de blasphème contre une divinité injuste qui avait mis son berceau dans une usine au lieu de le placer parmi les fleurs, les seules sœurs qu'elle

Entre aquellas mugeres, las que obtuvieron mas brillo en su existencia y mas influjo sobre su época, son cabalmente aquellas que, como la linda marquesa Josefina des Frenays tuvieron mas oscuro origen. Y ¿qué necesidad tenían de un origen? ¿No llevaban sus títulos de nobleza en su cara? ¿No eran instintivamente grandes señoras? Y cuando por do quiera no hallaban mas que rendimientos, ¿no se hallaban muy en breve al corriente de su oficio de reinas? Oficio muy fácil, como nadie ignora, y que no pide, casi siempre, mas que cierto garbo de talle, nucha confianza en sí misma, cierta desfachatez en los ojos y la seguridad del valor personal. — Como su valor personal era su hermosura, bastábales un espejo para completar su educación. Tales fueron las marquesas del siglo diez y ocho; tal hubiera sido sin duda la marquesa des Frenays, pero, ¡ah! las cosas habían cambiado; de superficiales que eran las costumbres se habían hecho graves; de galanes, los hombres se habían vuelto indiferentes: los esclavos, siempre sumisos, se habían convertido en adustos señores. Además; ¡qué contrasentido en su vida! en vez de nacer en una cabaña, Josefina nace en una fábrica; en vez de tener por padre un sencillo y buen aldeano, la suerte madrastra la hace hija de un fabricante de paños de una provincia, furioso apañador de pesos duros, plebeyo en el alma, y cuya vanidad muerde los mas groseros anzuelos. ¡Pobrecilla! ¿cuánto sentirá algun día no haber apacentado ovejas en las floridas márgenes de un arroyo! Y por no confesar que pasó su niñez en los polvorosos talleres donde se tejen las lanas y entre las pestilentes cuvas de la tintorería, tendrá que mentir; dirá que ella tambien corría con abarcas por los prados; reivindicará el origen que le debía el cielo, — especie de blasfemia contra una divinidad injusta que colocó su cuna en una fábrica en vez de mecerla entre flores, las únicas hermanas que ella quiere reconocer. Pero tambien ¿por qué

veullé reconnaître. Pourquoi aussi son père se nommait-il Clicot au lieu de s'appeler Némorin?

Petite fille, elle avait rêvé le monde et ses pompes; elle s'était entourée du luxe le plus éblouissant; l'or, le satin, les dentelles les plus délicates, les diamants les plus scintillants chatoyaient dans son imagination enfantine. Aussi, quand elle eut atteint ses seize ans et que son père lui eut annoncé qu'elle allait épouser un marquis, rien ne lui parut plus simple; c'était dans l'ordre de sa destinée: elle avait été créée et mise au monde pour être marquise. Elle ne fit, en conséquence, aucune attention à celui qu'on lui proposait, elle ne considéra que son titre. Peu lui importait que M. des Frenays fût un triste personnage, sans talents, sans conduite, sans beauté, sans jeunesse, sans amabilité, qu'il ne fût jamais sorti des grades secondaires de l'armée: il était marquis. Elle épousa donc; et, à peine arrivée à Paris, voilà la jeune femme qui s'abandonne à cette vie toute pleine d'occupations frivoles, de projets futiles, de bals, de promenades, de fêtes, qu'on appelle la vie du grand monde.

Son bonheur fut de courte durée. *Le marquis eut bientôt mangé d'une façon triviale la dot de sa femme*, et la pauvre marquise fut contrainte de retourner dans l'*usine fumante et puante* où ses yeux s'étaient ouverts pour la première fois à la lueur blafarde et vacillante d'une chandelle des huit. Pauvre femme! quel dégoût elle dut éprouver à ne se plus voir entourée que d'ouvriers et de chefs d'ateliers, elle qui rêvait de princes et de pages! à n'entendre parler que de laines, de métiers, de salaires, de prix courants et de fournitures, elle qui ne connaissait de langue que les mots les plus harmonieux, les plus caressants, les plus courtisanesques! « Elle n'eut donc d'autre ressource contre le désespoir que de lire des romans le soir et de dormir une partie de la journée.

«.... La mélancolie qui s'était emparée d'elle avait suggéré à ses tantes la précaution dange-reuse de la séquestrer d'autant plus; et la

se llamaba Clicot su padre en vez de llamarse Nemoroso?

Niña, había soñado con el mundo y sus pompas; se había rodeado del lujo mas deslumbrador; el oro, el raso, los mas delicados encajes, los mas espléndidos diamantes relucían en su imaginación infantil. Así fué que cuando cumplió diez y seis años y la anunció su padre que iba á casarse con un marqués, la pareció la cosa mas natural del mundo; aquello estaba en el orden de su destino; Dios la había enviado al mundo para ser marquesa; por lo tanto no atendió para nada á la persona que la proponían y solo consideró su título. Poco le importaba que M. des Frenays fuese un triste personaje, sin talento, sin conducta, sin belleza, sin juventud, sin amabilidad, que nunca hubiese salido de los grados secundarios del ejército: era marqués. Casóse pues, y, apenas llegó á Paris, se abandonó á aquella vida toda llena de ocupaciones frívolas, de proyectos fútiles, de bailes, de paseos, de diversiones que se llama la vida del gran mundo.

No duró mucho su felicidad. *Pronto el marqués devoró de un modo trivial el dote de su muger*, y la pobre marquesa tuvo que volverse á la *fábrica humeante y hedionda* donde se abrieron sus ojos por primera vez á la pálida y vacilante luz de una vela de sebo. ¡Pobre muger! ¡cuán duro debió serle no verse rodeada mas que de jornaleros y maestros, ella que soñaba con príncipes y con pages! no oía hablar mas que de lanas, de telares, de jornales, de precios corrientes y de suministros, ella que no conocía de la lengua mas que las voces mas harmónicas, mas halagueñas, mas cortesanescas! « No le quedó pues mas recurso contra la desesperación que leer novelas por la noche y dormir una parte del día.

«.... La melancolía que se apoderó de ella sugirió á sus tías la precaución peligrosa de secuestrarla de todo trato; y la pobre cabeza de Josefina,

« pauvre tête de Joséphine, enfermée dans la
« chaudière industrielle, menaçait de faire explo-
« sion lorsqu'un événement inattendu vint chan-
« ger son sort. »

Cet événement fut la mort de son père, et son adoption par le comte de Villepreux, son oncle. Certes, ce dut être pour elle un beau jour que celui où elle quitta la fabrique enfumée et bruyante qui causait tant de distraction à ses beaux rêves! Quand elle prit possession du manoir féodal de son oncle, quand elle retrouva sa cousine si fière et si noble, elle se crut au comble de ses desirs et au sommet de sa gloire. Hélas! combien encore elle fut promptement détrompée! Son oncle était un libéral, sa cousine une philosophe, et la maison était pleine de gens du peuple qui réparaient longuement les boiseries d'une chapelle. Rien de gracieux, rien de frivole, rien d'aimable, rien de folâtre dans cette sorte d'académie industrielle qu'on appelait le château de Villepreux. Encore une fois, Joséphine eut à oublier ses rêves pour se plier à la plus fastidieuse des réalités.

Une souffrance bien vive, d'ailleurs, l'attendait là; sa vanité allait être blessée: dans cette société de beaux esprits, elle allait paraître souverainement ignorante. Mais aussi, la charmante enfant n'avait pas su lire avant douze ans, et, une fois mariée, elle s'était bien gardée de pencher sa jolie petite tête sur le grimoire des historiens. Elle s'était hâtée, bien au contraire, d'abandonner les études sérieuses, pour ne s'occuper que de danse, de broderie, et aussi quelquefois de dessin. Que pouvait-elle donc faire dans ce centre si peu en rapport avec ses tendances, ses goûts et son caractère? Rien, sinon y perdre le peu de morale qu'elle avait apprise, et, dans le trouble où était son imagination, ne suivre plus que l'impulsion de ses desirs.

Plaignez-la donc au lieu de la condamner, puritains modernes, vous dont la moralité n'est souvent que dans les mots, et dont l'exemple est si

« encerrada en la caldera industrial, amenazaba
« hacer explosion, cuando un suceso inesperado
« vino á cambiar su suerte! »

Este suceso fue la muerte de su padre, y su adopción por el conde de Villepreux, su tío. Ciertamente debió ser para ella un día dulcísimo aquel en que dejó la ahumada y bulliciosa fábrica que causaba tanta distracción a sus hermosos sueños! Cuando tomó posesión del castillo feudal de su tío, cuando halló a su prima tan altiva y tan noble, se creyó en el colmo de sus deseos y en el apice de su gloria. Pero, ¡ah! ¡cuán pronto le llegó un nuevo desengaño! Su tío era un liberal, su prima una filósofa, y la casa estaba llena de hombres del pueblo que reparaban largamente las maderas de la capilla; nada había gracioso, frívolo, amable, ameno en aquella especie de academia industrial que se llamaba la quinta de Villepreux. Por segunda vez, Josefina tuvo que olvidar sus devaneos para doblegarse a la más fastidiosa de las realidades.

Además un dolor vivísimo la aguardaba allí; su vanidad iba a sufrir un gran desaire; en aquella sociedad de gentes muy preciadas de discretas, iba a parecer soberanamente ignorante; pero también, la hermosa criatura no había sabido leer hasta los doce años, y una vez casada, se había guardado muy bien de inclinar su linda cabeza sobre los libritos de los historiadores, y antes, muy por el contrario, se había dado prisa a abandonar los estudios serios para no ocuparse más que en el baile, en bordar y también a veces en el dibujo. ¿Qué podía, pues, hacer en aquel centro tan poco en armonía con sus tendencias, sus gustos y su carácter? Nada, sino perder en él la poca moral que había aprendido, y en la turbación en que se hallaba, su fantasía, no seguir más que el impulso de sus deseos.

Compadecidla, pues, en vez de condenarla, modernos puritanos, cuya moralidad no reside casi siempre más que en las palabras, y cuyo ejemplo

peu efficace, qu'en prêchant la vertu vous poussez malgré vous au vice.

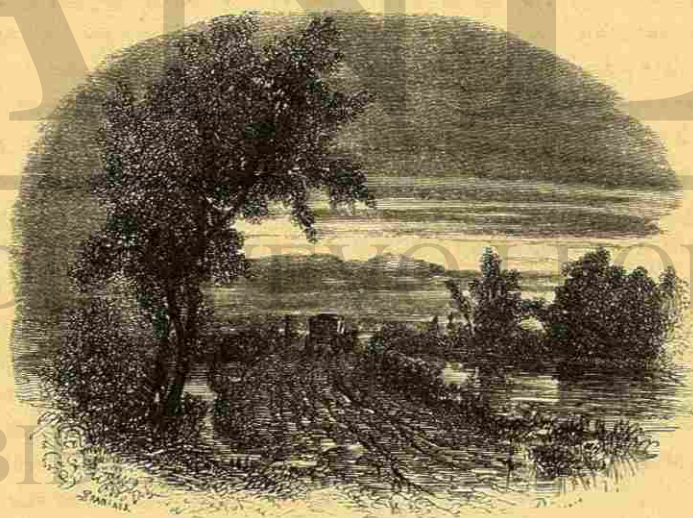
Joséphine des Frenays, dans l'oisiveté de son esprit, dans le vide de son cœur, n'eut pas d'autre moyen d'échapper à l'ennui, qui l'aurait dévorée, que de se prendre de belle passion pour le premier homme auquel elle rencontra quelque ressemblance avec celui qu'elle choyait dans ses rêves. Ne soyons donc pas pour elle plus sévère que George Sand lui-même, qui l'excuse en ces termes: « La pauvre Joséphine, ayant lu beau-
« coup de romans, éprouvait le besoin irrésistible
« de mettre dans sa vie un roman dont elle serait
« l'héroïne; et le héros était trouvé. Il était là,
« jeune, beau comme un demi-dieu, intelligent et
« pur plus qu'aucun de ceux qui ont droit de cité
« dans les romans les plus convenables. Seule-
« ment, il était compagnon menuisier, ce qui est
« contraire à tous les usages reçus, je l'avoue;
« mais il était couronné, outre ses beaux cheveux,
« d'une auréole d'artiste.

La voilà donc qui se laisse aller aux entraînements de cet amour, quelle que soit sa vulgarité;

es tan poco eficaz, que predicando la virtud impulsais á pesar vuestro al vicio.

Josefina des Frenays, en la ociosidad de su espíritu, en el vacío de su corazón, no tuvo otro medio de substraerse al fastidio que la hubiera devorado que prendarse del primer hombre en quien halló alguna semejanza, con el que se representaba en sus devaneos. No seamos, pues, con ella más severos que el mismo Jorge Sand, quien la disculpa en estos términos: « La pobre Josefina,
« habiendo leído muchas novelas, sentía una
« irresistible necesidad de introducir en su vida
« una novela cuya heroína fuere ella, y el héroe
« estaba hallado. Allí estaba, joven, hermoso
« como un semi-dios, inteligente y puro más que
« ninguno de los que tienen carta de ciudadanía
« en las novelas más regulares; solamente que
« era un oficial de carpintero, lo que es contrario
« á todos los usos admitidos, lo confieso; pero le
« coronaba, además de su hermosa cabellera, una
« aureola de artista. »

Dejose pues llevar del halago de aquel amor, en cu alquiera que sea su vulgaridad, y ayudando la



et, l'occasion aidant, un soir, par un beau coucher du soleil, par une solitude qui la met à l'abri de

ocasion, una hermosa tarde, á la hora de ponerse el sol, en una soledad que la ponía á cubierto de

tout regard humain, au retour d'une promenade en berline, elle s'abandonne au *Corinthien*, cet ouvrier si beau, si intelligent, si honnête.

Diane sans divinité, comment eût-elle résisté à un si séduisant Endymion? Tout conspirait contre elle : l'abandon du marquis, l'indifférence de son oncle, l'esprit romanesque de sa cousine, et, par-dessus tout, l'ennui, qui pesait sur son âme oisive. Mais quels ne furent pas ses remords, sa douleur, sa honte! Non-seulement elle s'efforça de dissimuler son amour, mais encore, lorsque tout fut découvert, elle dut avoir le courage de repousser la réparation que le comte de Villepreux, dans son libéralisme insensé, trouvait tout naturel qu'on lui offrit.

Tout cela se passait il y a tout à l'heure vingt ans. Depuis lors, la marquise est devenue d'une sévérité extrême dans sa conduite; et, comme toutes ses pareilles, n'attendant plus rien de l'amour des hommes, elle s'est réfugiée dans l'amour de Dieu. Pauvre La Vallière dont le Louis XIV était un malotru!

toda mirada humana, de vuelta de un paseo en berlina, se abandona al *Corintio*, aquel menestral tan gallardo, tan inteligente, tan honrado.

Diana sin divinidad, ¿cómo hubiera resistido á un Endimion tan seductor? Todo conspiraba contra ella; el abandono del marqués, la indiferencia de su tío, el carácter novelesco de su prima, y mas que todo, el tedio que pesaba sobre su alma ociosa... pero; ¿cuáles no fueron sus remordimientos, su dolor, su vergüenza! No solo se esforzó por disimular su amor, mas, cuando todo se descubrió, debió tener el valor de rehusar la reparación que el conde de Villepreux, en su insensato liberalismo, hallaba muy natural que se le ofreciera.

Todo esto se pasaba hace cerca de veinte años. Desde entonces la marquesa se ha vuelto sumamente severa en su conducta, y como todas sus iguales, no esperando ya nada del amor de los hombres, se ha refugiado en el amor de Dios. ¡Pobre La Vallière cuyo Luis XIV era un villano!

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Segundo por

H. Robinson sc.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Polia

Luis

(1811)

(1811)



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL D

LÉLIA.



« Lélia! Lélia! qui es-tu ?
« Pourquoi ton amour
« fait-il tant de mal? Il doit
« y avoir en toi quelque
« affreux mystère inconnu
« aux hommes. A coup sûr,
« tu n'es pas un être pétri du
« même limon et animé de la
« même vie que nous! Tu es
« un ange ou un démon, mais
« tu n'es pas une créature hu-
« maine. Pourquoi nous cacher
« ta nature et ton origine? Pour-
« quoi habiter parmi nous qui
« ne pouvons te suffire ni te
« comprendre? Si tu viens de
« Dieu, parle, et nous l'adorerons. Si tu viens de l'enfer...
« toi, venir de l'enfer! toi, si belle et si pure! Les esprits du

« ¡Lelia! ¡Lelia! ¿quién eres?
« ¿Porqué tu amor hace tanto daño?
« Preciso es que haya en tí algun
« terrible misterio desconocido á los
« hombres. Seguramente no eres
« un ser formado con el mismo barro
« y animado por la misma vida que
« nosotros! Eres un ángel ó un
« demonio, pero no eres una cria-
« tura humana? Porqué nos ocultas
« tu naturaleza y tu origen? Por qué
« habitas entre nosotros que no po-
« demos bastarte ni comprenderte?
« Si procedes de Dios, habla y te
« adoraremos. Si vienes del infierno...
« ¡tú, venir del infierno! ¡tú, tan
« hermosa y tan pura! ¿Los espíritus
« del mal tienen por ventura esa

« dans les livres la clef des grandes énigmes de la
« vie humaine ; tantôt lancée dans le tourbillon du
« siècle, traversant la foule avec un cœur morne et
« promenant un regard sombre sur tous ces élé-
« ments de dégoût et de satiété, je cherchais à
« saisir dans l'air parfumé des fêtes nocturnes un
« son, un souffle qui me rendissent une émo-
« tion.

« Combien de fois le jour m'a surprise dans
« un palais retentissant d'harmonie, ou dans les
« prairies humides de la rosée du matin, ou dans
« le silence d'une cellule austère, oubliant la loi
« du repos que l'ombre impose à toutes les créa-
« tures vivantes, et qui est devenue sans force
« pour les êtres civilisés ! Quelle surhumaine
« exaltation soutenait mon esprit à la poursuite
« de quelque chimère, tandis que mon corps
« affaibli et brisé réclamait le sommeil sans que
« je daignasse m'apercevoir de ses révoltes ! On a
« dompté tous les besoins physiques, on a voulu
« poétiser les appétits comme les sentiments ; le
« plaisir a fui les lits de gazon et les berceaux de
« vigne pour aller s'asseoir sur le velours à des
« tables chargées d'or. La vie élégante, énervant
« les organes et surexcitant les esprits, a fermé
« aux rayons du jour la demeure des riches ; elle
« a allumé les flambeaux pour éclairer leur réveil,
« et placé l'usage de la vie aux heures que la na-
« ture marquait pour son abdication. Comment
« résister à cette fébrile gageure ? Comment courir
« dans cette carrière haletante sans s'épuiser
« avant d'atteindre la moitié de son terme ? Aussi
« me voilà vieille comme si j'avais mille ans. Ma
« beauté que l'on vante n'est plus qu'un masque
« trompeur sous lequel se cachent l'épuisement
« et l'agonie. Dans l'âge des passions énergiques,
« nous n'avons plus de passions, nous n'avons
« plus de désirs, si ce n'est celui d'en finir avec
« la fatigue et de nous reposer étendus dans un
« cercueil. »

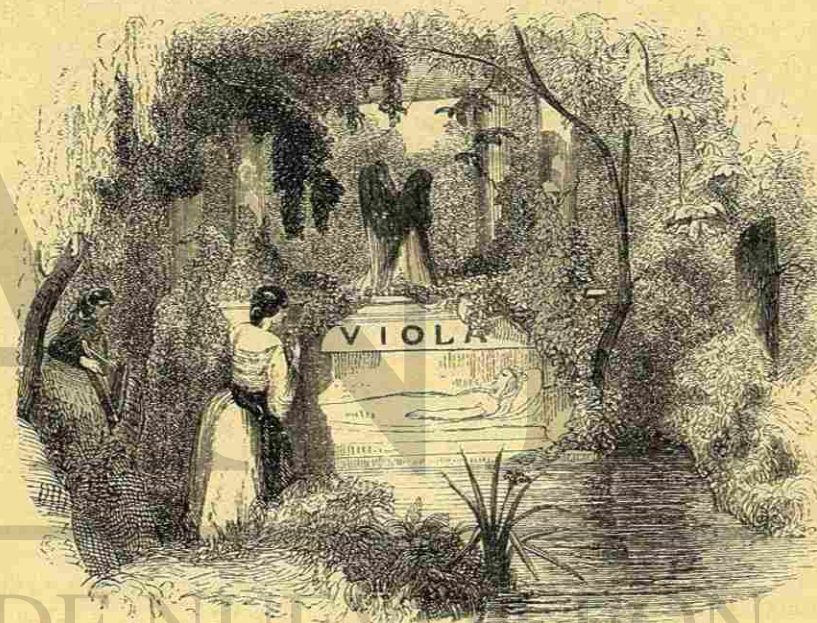
Aussi, que Lélia est désolée et solitaire au mi-
lieu des hommes !

« en los libros la clave de los grandes enigmas de
« la vida humana ; ora, lanzada en el torrente del
« siglo, atravesando por enmedio de la multitud
« con un corazón tético y tendiendo una mirada
« sombría sobre todos esos objetos de hastío y sa-
« ciedad, anhelaba aspirar en el perfumado am-
« biente de las fiestas nocturnas un sonido, un
« soplo que me inspirasen una conmoción.

« ¡ Cuántas veces me ha sorprendido la aurora
« en un palacio inundado de armonía, ó en las
« praderas húmedas con el rocío de la mañana, ó
« en el silencio de una austera celda, olvidando
« la ley del reposo que la sombra impone á todas
« las criaturas vivas y que ha perdido su fuerza
« para con los seres civilizados ! ¡ Qué sobre hu-
« mana exaltación sostenía mi espíritu engolfado
« en la investigación de alguna quimera, mien-
« tras que mi cuerpo debilitado y quebrantado
« reclamaba el sueño sin que yo me dignase aper-
« cibirme de su rebelión ! Hemos domado todas las
« necesidades físicas, hemos querido poetizar los
« apetitos como los sentimientos ; el placer ha
« huido de los lechos de césped y de los frondosos
« emparrados para ir á sentarse sobre el terciopelo á
« mesas cargadas de oro. La vida elegante, enervando
« los órganos y exaltando las cabezas, ha cerrado á los
« rayos del sol la morada de los ricos ; ha encendido
« luminarias para alumbrarlos al despertarse y colocado
« el uso de la vida en las horas que la naturaleza se-
« ñalaba para su abdicación. ¿ Cómo resistir á esta febril
« porfía ? ¿ Cómo correr en esa anhelosa carrera, sin
« rendirse antes de llegar á la mitad de su término ? Así
« es que me encuentro vieja como si tuviera mil años. Mi
« hermosura tan ponderada no es más que una máscara
« engañadora bajo la cual se ocultan la extenuación y la
« agonía. En la edad de las pasiones energéticas, ya no
« tenemos pasiones, no tenemos ni aun deseos, como no
« sea el de acabar de una vez con la fatiga y descansar
« tendidos en un ataúd. »

Así es, que ¡ cuán desolada y triste está Lelia
en medio de los hombres !

Une nuit, Lélia et Sténio erraient dans les jar-
dins de la Villa-Viola ; ils s'arrêtèrent devant un
monument de marbre blanc envahi par les fleurs
sauvages, la mousse et les liserons odorants, à
travers lesquels Lélia lut une inscription. C'était
le tombeau de Viola. En présence de cette tombe
qui enfermait une femme morte d'amour et de
douleur, Lélia s'abandonna à toute sa sombre poé-
sie : la tristesse s'exhalait avec éloquence comme
une fleur exhale son parfum, et Sténio la recuei-
lait en silence, espérant que Lélia se révélerait
en lui dans ces moments d'abandon que provoquait
la solitude.



« C'était une femme qui, en public, ne se livrait
« jamais à ses impressions ; elle se cachait dans
« son intimité pour rire de la vie, mais elle la
« traversait avec une défiance haineuse, et s'y
« montrait sous un aspect rigide pour éloigner
« d'elle, autant que possible, le contact de la
« société. Cependant, elle aimait les fêtes et les
« réunions publiques. Elle venait y chercher un
« spectacle ; elle venait y rêver, solitaire au milieu
« de la foule ; il avait bien fallu que la foule s'ha-

Una noche, Lelia y Stenio vagaban por los jar-
dines de la Villa-Viola ; paráronse delante de un
monumento de mármol blanco invadido por las
flores silvestres, el musgo y los olorosos alboro-
tes por entre los cuales leyó Lelia una inscripción.
Aquella era la sepultura de Viola. En presencia de
aquella sepultura que encerraba los despojos de
una muger muerta de amor y de dolor, Lelia se
abandonó á toda su tética poesía ; su tristeza se
exalaba con elocuencia como una flor exala su
perfume, y Stenio la recogía en silencio, espe-
rando que Lelia se revelaría á él en aquellos mo-
mentos de abandono que provocaba la soledad.

« Era una muger que, en público, nunca se
« entregaba á sus impresiones ; escondiase en su
« intimidad para reírse de la vida, pero la cru-
« zaba con una rencorosa desconfianza y se mos-
« traba en ella bajo un aspecto rígido para alejar
« de sí, en lo posible, el contacto de la sociedad.
« Sin embargo, le gustaban las fiestas y las reu-
« niones públicas, en las que iba á buscar un
« espectáculo ; á ellas iba á meditar, solitaria en
« medio de la multitud, y preciso fué que la mul-

« bituât à la voir planer sur elle, et puiser dans
« son sein des impressions sans jamais lui
« rien communiquer des siennes. Entre Lélia et
« la foule il n'y avait pas d'échange. Si Lélia
« s'abandonnait à quelques muettes sympathies,
« elle se refusait à les inspirer. Elle n'en avait
« pas besoin; la foule ne comprenait pas ce mys-
« tère, mais elle était fascinée, et, tout en cher-
« chant à rabaisser cette destinée inconnue dont
« l'indépendance l'offensait, elle s'ouvrait devant
« elle avec un respect instinctif qui tenait de la
« peur... Jamais, depuis qu'elle était Lélia, per-
« sonne n'avait surpris les secrets de son âme sur
« son impassible visage; jamais on n'avait vu
« couler une larme de souffrance ou d'attendris-
« sement sur sa joue sans couleur et sans pli. »
Voyez Lélia à la fête royale de la villa Bam-
buej :

« Elle y paraît éblouissante de parure, mais
« triste sous l'éclat de ses diamants, et moins
« heureuse que la dernière des bourgeoises enri-
« chies qui se payaient avec orgueil sous leur
« faste d'un jour. Pour elle ces naïfs plaisirs de
« femme n'existaient pas. Elle traîne après elle le
« velours et le satin broché d'or, et les cordons
« de pierreries, et les longues plumes aériennes et
« molles, sans jeter sur les glaces ce regard de pué-
« rile vanité qui résume toutes les gloires d'un sexe
« encore enfant dans la décrépitude. Elle ne joue
« pas avec ses aiguillettes de diamants pour mon-
« trer sa main blanche et effilée; elle ne passe
« pas ses doigts avec amour dans les boucles de
« sa chevelure; elle sait à peine de quelles cou-
« leurs elle est parée, de quelles étoffes on l'a
« revêtue. Avec son air impassible, son front pâle
« et froid, et ses riches habits, volontiers on la
« prendrait pour une de ces madones d'albâtre
« que la dévotion des femmes italiennes couvre
« de robes de soie et de chiffons brillants. Lélia
« est insensible à sa beauté, à sa parure, comme
« la vierge de marbre à sa couronne d'or ciselé et
« à son voile de gaze d'argent. Elle est indiffé-

« titud se acostumbra à verla elevarse encima
« de ella y beber en su seno impresiones sin
« comunicarle nunca nada de las suyas. Entre
« Lélia y la multitud no había justa correspon-
« dencia, si Lélia se abandonaba á algunas mudas
« simpatías, se negaba á inspirarlas, porque no
« las necesitaba; la multitud no comprendía aquel
« misterio, pero estaba fascinada, y bien que pro-
« curando rebajar aquel destino desconocido cuya
« independencia la ofendía, se abría delante de
« ella con un respeto instintivo en que había algo
« de miedo.... Jamás, desde que era Lélia, había
« sorprendido nadie los secretos de su alma en su
« impassible semblante; jamás se había visto cor-
« rer una lágrima de dolor ó de enternecimiento
« por su mejilla sin color y sin pliegue alguno. »
Veamos á Lélia en la función real de la villa
Bambuej :

« Preséntase en ella con un lujo espléndido,
« pero triste bajo el resplandor de sus diamantes,
« y menos contenta que la última de las plebeyas
« enriquecidas que se pavoneaban con orgullo en
« su fausto de un día. Para ella no existían esos
« insulsos placeres de muger; arrastra en pos de
« sí el terciopelo y el raso recamado de oro y los
« cordones de pedrerías y las largas plumas flexi-
« bles y aéreas sin echar á los espejos aquella
« mirada de vanidad pueril que resume todas
« las glorias de un sexo niño hasta en la decrepi-
« tud. No juega con sus sartas de diamantes para
« lucir su blanca y delicada mano; no pasa sus
« dedos con amor por los rizos de su cabellera;
« apenas sabe de qué colores va vestida, que
« locado le hantpuestó. Con su ademán impassible,
« su frente pálida y fría y sus ricos vestidos, po-
« dría tomársela por una de aquellas madonas de
« alabastro que la devoción de las italianas cubre
« con trages de seda y brillantes galas. Lélia es
« insensible á su hermosura, á su atavío, como
« la virgen de mármol á su corona de oro cince-
« lado y á su velo de gasa de plata; es indiferente
« á las miradas fijas en ella. Desprecia demasiado

« rente aux regards fixés sur elle. Elle méprise
« trop tous ces hommes pour s'enorgueillir de
« leurs louanges. »

Une autre fois, elle apparaît au milieu d'un
bal, et sa grande figure mélancolique domine tous
les groupes de masques bizarres, de femmes
vives et jeunes aux parures étincelantes. Appuyée
contre un cippe de bronze antique sur les degrés
de l'amphithéâtre, Lélia contemple la foule :

« Elle avait revêtu un costume caractéristique,
« mais elle l'avait choisi noble et sombre comme
« elle; elle avait le vêtement austère et pourtant
« recherché, la pâleur, la gravité, le regard
« profond d'un jeune poète d'autrefois, alors que
« les temps étaient poétiques et que la poésie
« n'était pas coudoyée dans la foule. Les cheveux
« de Lélia, rejetés en arrière, laissaient à décou-
« vert ce front où le doigt de Dieu semblait avoir
« imprimé le sceau d'une mystérieuse infortune.
« Le manteau de Lélia était moins noir, moins ve-
« louté que ses grands yeux couronnés d'un sour-
« cil mobile. La blancheur mate de son visage et de
« son cou se perdait dans celle d'une vaste fraise,
« et la froide respiration de son sein impéné-
« trable ne soulevait pas même le satin noir de son
« pourpoint et les triples rangs de sa chaîne d'or.

« Regardez Lélia, dit Sténio avec un sentiment
« d'admiration exalté, regardez cette grande taille
« grecque, sous ces habits de l'Italie dévote et
« passionnée, cette beauté antique dont la sta-
« tuaire a perdu le moule, avec l'expression de
« rêverie profonde des siècles philosophiques;
« ces formes et ces traits si riches; ce luxe d'or-
« ganisation extérieure dont un soleil homérique
« a seul pu créer les types maintenant oubliés;
« regardez cette beauté physique qui suffirait
« pour constater une grande puissance, et que
« Dieu s'est plu à revêtir de toute la puissance
« intellectuelle de notre époque!... Peut-on ima-
« giner quelque chose de plus complet que Lélia
« vêtue, posée et rêvant ainsi?... Lélia, dont le
« front lumineux et pur, dont la vaste et souple

« á todos aquellos hombres para engreirse con
« sus alabanzas. »

En otra ocasión se presenta en medio de un
baile, y su gran figura melancólica domina todos
los grupos de extrañas máscaras, de mugeres
vivas y jóvenes ricamente ataviadas. Reclinada en
un cipo de bronce antiguo en las gradas del amfi-
teatro, Lélia contempla la multitud :

« Había adoptado un traje característico, pero
« le había elegido noble y sombrío como ella;
« tenía el austero, pero primo oroso atavío, la pali-
« dez, la gravedad, la mirada profunda de un
« jóven poeta de otros tiempos, cuando los tiem-
« pos eran poéticos y la poesía no era cosa vulgar.
« Los cabellos de Lélia, echados hácia atrás, de-
« jaban descubierta aquella frente en la que el
« dedo de Dios parecía haber estampado el sello de
« un misterioso infortunio. Menos negro, menos
« aterciopelado era el manto de Lélia que sus
« grandes ojos coronados por movibles cejas. La
« blancura mate de su rostro y de su cuello se
« perdía en la de su ancha gola, y la fría respira-
« ción de su pecho impenetrable no levantaba
« siquiera el negro raso de su jubon y las triples
« vueltas de su cadena de oro.

« ¡Mirad á Lélia, dijo Sténio con un exaltado
« sentimiento de admiración. mirad esa alta está-
« tura griega, bajo la vestiduras de la Italia
« devota y apasionada, esa belleza antigua cuyo
« molde ha perdido la estatuaria, con la expresion
« altamente meditabunda de los siglos filosóficos;
« esas facciones y esas formas tan ricas; ese lujo
« de organización exterior cuyos tipos ya olvida-
« dos pudo solo crear un sol homérico; mirad esa
« belleza física que bastaría para demostrar un
« gran poderío y que Dios se ha complacido en
« revestir con todo el poder intelectual de nuestra
« época! ¿Puede imaginarse nada mas completo
« que Lélia vestida de ese modo, en esa postura
« pensativa?... Lélia, cuya frente luminosa y pura
« y cuyo ancho y turgente pecho encierran todas

« poitrine renferment toutes les grandes pensées, « tous les généreux sentiments : religion, enthousiasme, stoïcisme, pitié, persévérance, douceur, charité, pardon, candeur, audace, mépris de la vie, intelligence, activité, espoir, patience, tout ! jusqu'aux faiblesses innocentes, jusqu'aux sublimes légèretés de la femme, jusqu'à sa mobile insouciance qui est peut-être son plus doux privilège et sa plus puissante séduction. Tout, hormis l'amour ! ajouta Sténio d'un air sombre après un moment de silence. »

Car l'âme de Lélia est un mystère pour Sténio, et pourtant Lélia aime le jeune poète. Mais elle comprend l'amour autrement que Sténio.

« L'amour, Sténio, n'est pas ce que vous croyez ; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé ; c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces insatiables désirs qui nous consomment ; nous leur cherchons un but autour de nous, et, pauvres prodiges que nous sommes, nous parons nos périssables idoles de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Les émotions des sens ne nous suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherché dans le trésor de ses joies naïves pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous : il nous faut le Ciel, et nous ne l'avons pas.

« C'est pourquoi nous cherchons le Ciel dans une créature semblable à nous, et nous dépendons pour elle toute cette haute énergie qui nous avait été donnée pour un plus noble usage. Nous refusons à Dieu le sentiment de l'adoration, sentiment qui fut mis en nous pour retourner à Dieu seul. Nous le reportons sur un être incomplet et faible, qui devient le Dieu de notre culte idolâtre... Aujourd'hui, pour les âmes poétiques, le sentiment de l'adoration entre jusque dans l'amour physique. Étrange erreur d'une génération avide et impuissante !

« los grandes ideas, todos los sentimientos generosos, religion, entusiasmo, estoicismo, piedad, perseverancia, dolor, caridad, perdón, candor, audacia, desprecio de la vida, inteligencia, actividad, esperanza, paciencia, todo ! hasta las flaquezas inocentes, hasta las sublimes ligerezas de la mujer, hasta su móvil indiferencia que es acaso su mas dulce privilegio y su mas poderosa seducción. Todo, excepto el amor ! añadió Sténio con ademán sombrío después de un momento de silencio. »

Porque el alma de Lelia es un misterio para Sténio, y sin embargo Lelia ama al joven poeta ; pero comprende el amor de distinto modo que Sténio.

« El amor, Sténio, no es lo que vos creéis ; no es esa violenta aspiración de todas las facultades hacia un ser creado ; es la aspiración santa de la parte mas etérea de nuestra alma hacia lo desconocido. Seres limitados, procuramos sin cesar satisfacer esos insaciables deseos que nos consumen ; les buscamos un objeto en derredor nuestro, y, pobres prodigos, hermoseamos nuestros ídolos perecederos con todas las bellezas inmatérielles que vemos en nuestros sueños. Las emociones de los sentidos no nos bastan ; la naturaleza no tiene nada bastante esquisito en el tesoro de sus puras delicias para apagar la sed de felicidad que existe en nosotros ; necesitamos el Cielo y no le tenemos.

« Y por eso buscamos el Cielo en una criatura semejante á nosotros, y gastamos por ella toda esa alta energía que nos fué dada para un uso mas noble : rehusamos á Dios el sentimiento de la adoración, sentimiento que fué colocado en nosotros para volver á Dios solo : le convertimos á un ser incompleto y débil, que llega á ser el Dios de nuestro culto idólatra.... En el dia, para las almas poéticas, el sentimiento de la adoración entra hasta en el amor físico. ¡ Es traño error de una generación ávida é impotente ! Así es que cuando cae el velo divino y se

« Aussi quand tombe le voile divin, et que la « créature se montre, chétive et imparfaite derrière ces nuages d'encens, derrière cette aureole d'amour, nous sommes effrayés de notre illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole et nous la foulons aux pieds. »

Ainsi dédaigneuse des conditions réelles de la vie, enlevée sans cesse par son aspiration idéale, et cependant toujours sollicitée par l'attrait irrésistible de la nature, Lélia aboutit à l'impuissance et au désespoir. Alors elle maudit la terre, et lance ses imprécations jusqu'à Dieu.

« Oh ! oui ! oui, hélas ! le désespoir règne, et la souffrance et la plainte émanent de tous les pores de la création. Cette vague se tord sur la grève en gémissant ; ce vent pleure lamentablement dans la forêt. Tous ces arbres qui se plient et qui se relèvent pour retomber encore sous le fouet de la tempête, subissent une torture effroyable. Il y a un être malheureux, maudit, un être immense, terrible, et tel que ce monde où nous vivons ne peut le contenir. Cet être invisible est dans tout, et sa voix remplit l'espace d'un éternel sanglot. Prisonnier dans l'immensité, il s'agite, il se débat, il frappe sa tête et ses épaules aux confins du ciel et de la terre. Il ne peut les franchir ; tout le serre, tout l'écrase, tout le maudit, tout le brise, tout le hait. Quel est-il et d'où vient-il ? Est-ce l'ange rebelle qui fut chassé de l'empyrée, et ce monde est-il l'enfer qui lui sert de cachot ? Est-ce toi, force que nous sentons et que nous voyons ? Est-ce vous, colère et désespoir qui vous révélez à nos sens, et que nos sens reçoivent de vous ? Est-ce toi, rage éternelle qui bruis sur nos têtes et roule dans nos cieux ? Est-ce toi, esprit inconnu, mais sensible, qui es le maître ou le ministre, ou l'esclave ou le tyran, ou le geôlier ou le martyr ! Combien de fois j'ai senti ton vol ardent sur ma tête ! combien de fois ta voix est venue arracher mes

« manifiesta la criatura, mezquina é imperfecta « detrás de aquellas nubes de incienso, detrás de « aquella aureola de amor, nos espanta nuestra « ilusión, nos avergonzamos de ella y derribamos « el ídolo y le pisamos con desprecio. »

De esta suerte, desdeñosa de las condiciones reales de la vida, arrebatada sin cesar por su aspiración ideal, y sin embargo siempre solicitada por el indestructible atractivo de la naturaleza, Lelia cae en la impotencia y la desesperación. Entonces maldice la tierra y lanza sus imprecaciones hasta á Dios.

« Oh ! sí, sí ! la desesperación reina, y el dolor « y la queja emanan de todos los poros de la creación. Esta ola se retuerce en la playa gimiendo ; « este viento llora lamentablemente en la selva : « todos estos árboles que se doblan y se levantan para volver á caer bajo el azote de la tempestad, sufren un espantoso martirio. Hay un ser desgraciado, maldito, un ser inmenso, terrible « y tal que este mundo en que vivimos no puede « contenerle : ese ser invisible está en todo y su voz llena el espacio con un eterno sollozo. Prisionero en la inmensidad, se agita, forcegea, y « hiere con la cabeza y con los hombros los confines del cielo y de la tierra, que no puede « pasar : todo le aprieta, todo le oprime, todo le maldice, todo le quebranta, todo le aborrece. « ¿ Quien es y de donde viene ? Es el ángel que « fué arrojado del empyreo y este mundo es el « infierno que le sirve de calabozo ? Eres tú, « fuerza que sentimos y que vemos ? ¿ Sois vosotros, cólera y desesperación que os reveláis á « nuestros sentidos y que nuestros sentidos reciben de vosotros ? ¿ Eres tú, rabia eterna que « zumbas sobre nuestras cabezas y giras en nuestros cielos ? ¿ Eres tú, espíritu desconocido, pero « sensible, eres tú el señor ó el ministro, el esclavo ó el tirano, el carcelero ó el mártir ? « ¿ Cuántas veces he sentido tu ardiente vuelo sobre mi cabeza ! ¿ Cuántas veces tu voz ha venido

« larmes sympathiques du fond de mes entrailles
 « et les faire couler comme le torrent des mon-
 « tagnes ou la pluie du ciel! Quand tu es en moi,
 « j'entends ta voix qui me crie : Tu souffres, tu
 « souffres!... Et moi je voudrais t'embrasser et
 « pleurer sur ton sein puissant; il me semble que
 « ma douleur est infinie comme la tienne, et qu'il
 « te faut ma souffrance pour compléter ta plainte
 « éloquente. Et moi aussi je m'écrie : Tu souffres,
 « tu souffres!... Mais tu passes, tu fuis; tu t'apaises
 « ou tu t'endors. Un rayon de la lune dissipe tes
 « nuages, la moindre étoile qui brille derrière
 « ton linceul semble rire de ta misère et te ré-
 « duire au silence. Il me semble parfois voir ton
 « spectre tomber dans une rafale, comme un
 « aigle immense dont les ailes couvriraient toute
 « la mer et dont le dernier cri s'éteindrait au sein
 « des flots, et je vois que tu es vaincu : vaincu
 « comme moi, faible comme moi, terrassé comme
 « moi. Le ciel s'éclaire et s'illumine des feux de
 « la joie, et une sorte de terreur stupide s'em-
 « pare de moi aussi. Prométhée, Prométhée,
 « est-ce toi, toi qui voulais affranchir l'homme
 « des lois de la fatalité? Est-ce toi qui, brisé par
 « un Dieu jaloux et dévoré par ta bile incurable,
 « retombes épuisé sur ton rocher, sans avoir pu
 « délivrer ni l'homme, ni toi son seul ami, son
 « père, son vrai Dieu peut-être? Les hommes
 « t'ont donné mille noms symboliques : audace,
 « désespoir, délire, rébellion, malédiction. Ceux-
 « ci t'ont appelé Satan, ceux-là crime : moi, je te
 « nomme désir.

« *Lélia, Lélia! le cercueil te réclame; n'as-tu pas*
 « *assez souffert, pauvre philosophe? Couche-toi*
 « *donc dans ton linceul, dors donc enfin dans ton*
 « *silence, âme fatiguée que Dieu ne condamne plus*
 « *au travail et à la douleur.* »

« á arrancar mis lágrimas simpáticas del fondo de
 « mis entrañas, y á hacerlas correr como el tor-
 « rente de las montañas ó la lluvia del cielo!
 « Cuando moras en mí, oigo tu voz que me grita :
 « Sufres! sufres! ... Y yo quisiera abrazarte y
 « llorar en tu seno poderoso; me parece que mi
 « dolor es infinito como el tuyo, y que necesitas
 « mi tormento para completar tu elocuente queja.
 « Y yo tambien exclamo : Sufres! sufres!... Pero
 « pasas, huyes; sosiegas ó te duermes. Un rayo de
 « la luna disipa tus nubes, la menor estrella que
 « brilla detrás de tu mortaja parece que se rie
 « de tu miseria y te acalla. Paréceme á veces ver
 « tu espectro caer en una ráfaga de viento, como
 « un águila inmensa cuyas álas cubrieran todo el
 « mar y cuyo último grito se apagara en el seno de
 « las olas, y veo que estás vencido; y que estás
 « vencido como yo, que eres débil como yo, que
 « estás sojuzgado como yo. El cielo se ilumina y
 « se inunda con las luminarias de la alegría, y
 « una especie de terror estúpido se apodera de mí
 « tambien. Prometeo, Prometeo, eres tú, que que-
 « rías emancipar al hombre de las leyes de la fa-
 « talidad? ¿Eres tú que, quebrantado por un Dios
 « celoso y devorado por tu incurable bilis, caes
 « extenuado en tu peñasco, sin haber podido
 « emancipar al hombre, ni á tí, su solo amigo, su
 « padre, su verdadero Dios tal vez? Los hombres
 « te han dado mil nombres simbólicos; osadía,
 « desesperacion, delirio, rebelion, maldicion. Unos
 « te llaman satanás, otros crimen; yo te llamo
 « deseo.

« *Lélia, Lélia, el ataúd te reclama; no has pa-*
 « *decido bastante, pobre filósofa? Tiéndete en tu*
 « *mortaja, duerme enfin en tu silencio, alma can-*
 « *sada que Dios no condena ya al trabajo y al*
 « *dolor.* »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LA SAVINIENNE.



Ce qu'on admirait le plus dans le tableau des *Pêcheurs*, de Léopold Robert, qui eut tant de succès à Paris, c'était cette grande jeune femme debout appuyée contre la muraille, et tenant un enfant entre ses bras. Avec ses grandes paupières baissées et son chaste corsage, elle ressemblait à une madone du xv^e siècle. Et pourtant, sous cette apparence de calme et de naïveté, s'agitent de fortes et nobles passions. L'homme qu'elle aime, parmi ces robustes pêcheurs de

l'Adriatique qui se disposent à partir pour un voyage de long cours, peut-être ne reviendra-t-il point; peut-être le nouveau-né qu'elle serre contre sa poitrine grandira-t-il sans recevoir les baisers paternels. Il y a un mélange

Loque mas se admiraba en el cuadro de los *Pescadores*, de Leopoldo Robert, que obtuvo tanto ap- lauso en Paris era aquella alta y hermosa joven, de pie, reclinada on la pared, y con un niño en los brazos. Con sus grandes párpados bajados y su casto corpiño, parecía una *madona* del siglo xv. Y sin embargo, bajo aquella apariencia de serenidad é inocencia, se agitan fuertes y nobles pasiones. El hombre á quien amó, entre aquellos robustos pescadores del Adriático qui se disponen á partir para un largo viage, no volverá tal vez; acaso el tierno niño que estrecha á su regzo crecerá sin recibir los besos paternos. Hay una mezclas

sublime d'inquiétudes et de résignation sur cette figure mélancolique. La jeune femme des *Pêcheurs* est de cette race héroïque qui joint à des affections profondes un courage surnaturel contre la fatalité.

La Savinienne de George Sand est une création analogue à la femme de Léopold Robert. Ce qui constitue le génie de Léopold Robert, c'est d'avoir su mettre dans le peuple, c'est-à-dire dans la nature humaine, en dehors de toutes les conditions sociales, ce divin caractère de grandeur inaliénable que Dieu a imprimé au front de son image. George Sand s'est élevé à ce sublime mérite dans son roman du *Compagnon du Tour de France*, et particulièrement dans la figure de la Savinienne. Quoiqu'elle n'apparaisse qu'au second plan dans le drame de George Sand, elle laisse une profonde impression. Il n'y a pas dans toute notre galerie de portraits une figure plus nette, plus pure, plus fermement dessinée, et en même temps plus idéale que celle de la Savinienne; et pourtant George Sand ne l'a peinte qu'en deux occasions. Mais ces deux tableaux si colorés sont deux chefs-d'œuvre, comparables aux compositions des plus grands peintres; car George Sand est peintre surtout. Nous l'avons déjà montré peintre de paysage dans Valentine et dans Geneviève, peintre d'intérieur dans l'admirable première scène d'Indiana. Dites-nous quel artiste a fait une plus chaste madone, fût-ce Raphaël, ou une plus touchante fuite en Égypte, fût-ce Rubens, que ces deux tableaux du *Compagnon du Tour de France*:

« Une porte s'ouvrit, et la veuve de Savinien, celle qu'on appelait la mère, parut en deuil et en cornette de veuve. C'était une femme d'environ vingt-huit ans, belle comme une vierge de Raphaël, avec la même régularité de traits et la même expression de douceur calme et noble. Les traces d'une douleur récente et profonde étaient pourtant sur son visage, et ne le rendaient que plus touchant; car il y avait

sublime de inquiétudes y de resignacion en aquella melancólica figura. La jóven de los *Pescadores* es de aquella raza heroica que une á profundos afectos un valor sobrenatural para hacer cara á la fatalidad.

La Saviniana de Jorge Sand es una creacion análoga á la muger de Leopoldo Robert. Lo que constituye el genio de Leopoldo Robert es haber sabido poner en el pueblo, es decir, en la naturaleza humana, fuera de todas las condiciones sociales, aquel divino caracter de inalterable grandeza que Dios imprimió en la frente de su imagen. Jorge Sand se ha elevado á este sublime mérito en su novela del *Compañero de la Vuelta por Francia*, y particularmente en la figura de la Saviniana. Aunque ésta no aparece mas que en segundo término en el drama de Jorge Sand, deja una profunda impresion. No hay en toda nuestra galeria de retratos una figura mas límpida, mas pura, mas firmemente dibujada, y al mismo tiempo mas ideal que la de la Saviniana; y sin embargo, Jorge Sand no la ha pintado mas que en dos ocasiones; pero estas dos pinturas de tan perfecto colorido son dos obras maestras, comparables á las composiciones de los mas grandes pintores, porque Jorge Sand es pintor sobre todo. Ya le hemos mostrado pintor de pais en Valentina y en Genoveva, pintor de interior en la admirable primera escena de Indiana. Digásenos qué artista ha hecho una *madona* mas casta, aun contando á Rafael, ó una huida á Egipto mas patética, aun contando á Rubens, que estos dos cuadros del *Compañero de la Vuelta por Francia*:

« Abriose una puerta, y la viuda de Saviniano, la que llamaban la madre, apareció vestida de luto y con toca de viuda. Era una muger de como hasta veintiocho años, hermosa como una virgen de Rafael, con la misma regularidad de facciones y la misma expresion serena y noble. Veíanse no obstante en su rostro las huellas de un dolor reciente y profundo, que le hacian mas interesante, porque tambien habia en su mirada el

« aussi dans son regard le sentiment d'une force évangélique. Elle portait son second enfant dans ses bras, à demi deshabillé et déjà endormi, un gros garçon blond comme l'ombre, frais comme le matin.

« Mademoiselle de Villepreux vit venir une femme, d'une assez grande taille, qui marchait avec beaucoup d'aisance et de noblesse dans son vêtement rustique. Elle avait une jupe de cotonnade brune, et un manteau de laine bleue qui lui enveloppait la tête, à peu près comme les peintres florentins drapaient leurs figures de vierges. La beauté régulière et l'expression grave et pure de cette femme lui donnaient une ressemblance frappante avec des divines têtes de l'école de Raphaël. Elle conduisait un âne, sur lequel était assis un bel enfant aux cheveux d'or, enveloppé comme elle d'une draperie de bure, et les jambes pendantes dans un panier. Yseult fut frappée de ce groupe qui lui rappelait la Fuite en Égypte, et elle s'arrêta pour contempler ce tableau vivant auquel il ne manquait qu'une auréole. »

C'est ainsi que George Sand a su poétiser la mère des compagnons dans sa grossière hôtellerie, la femme du peuple errant avec son modeste équipage le long des chemins.

Comme Marthe dans l'Évangile, la Savinienne se livrait donc aux soins du ménage, hébergeant ses fils les compagnons voyageurs, toujours calme et chaste, au milieu de cette vie bruyante et rude.

Un jour, Pierre Huguenin, l'amí du trait, et Amaury le Corinthien, vinrent loger chez la mère des compagnons. Ils avaient déjà passé, autrefois, une année à Blois, et le Corinthien conservait toujours pour la Savinienne une naïve passion que l'absence n'avait pas affaiblie.

Depuis ce temps-là, la Savinienne était devenue veuve, et elle portait encore les habits de deuil. Mais la mort de Savinien était trop récente pour que la pudique jeune femme songeât à contracter une nouvelle alliance.

« sentimiento de una fuerza evangélica. Llevaba en los brazos su segundo hijo, medio desnudo y ya dormido, un muchachote rubio como la sombra, fresco como la mañana.

« La señorita de Villepreux vió venir una muger, bastante alta, que andaba con un mucho desembarazo y nobleza en su rústico atavío. Llevaba un razalejo de cotonada parda, y una capa de lana azul que le ceñía la cabeza, por el estilo como tocaban los pintores florentinos sus figuras de vírgines. La belleza regular y la grave y pura expresion de aquella muger le daban una vivísima semejanza con aquellas divinas cabezas de la escuela de Rafael. Llevaba del ronzal un borrico en el que iba sentado un hermoso muchacho de cabello de oro, envuelto como ella en un paño de sayal, y las piernas colgando en un cesto. Quedó suspensa Iseo al ver aquel grupo que le recordaba la huida á Egipto, y se paró para contemplar aquel vivo cuadro al que no faltaba mas que una aureola. »

Así es como Jorge Sand ha sabido poetizar á la madre de los compañeros en su grosera venta, á la muger del pueblo errante con su modesto equipage por los caminos.

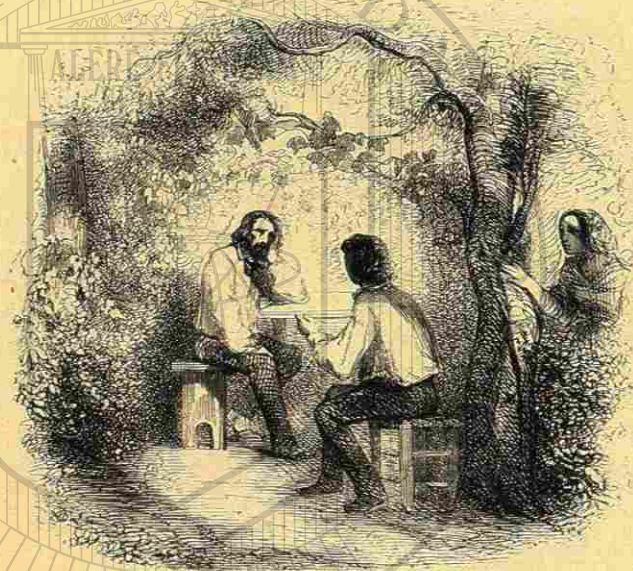
Como Marta en el Evangelio, la Saviniana se ocupaba en las faenas caseras, hospedando á sus hijos los compañeros (1) viajeros, siempre serena y casta, en medio de aquella vida áspera y bulliciosa.

Un día, Pedro Huguenin, el amigo del trago, y Amaury el Corintio, fueron á hospedarse en casa de la madre de los compañeros. Ya habian pasado, en otro tiempo, un año en Blois, y el Corintio seguia profesando á la Saviniana un sincero amor que no habia entibiado la ausencia.

Desde entonces, la Saviniana habia envidado, y todavia arrastraba lutos; pero la muerte de Saviniano estaba demasiado reciente para que la púdica matrona pensase en contractar una nueva alianza.

(1) Compañero (*compagnon*) significa en francés el oficial de cualquier arte mecánica, que no es maestro aprobado, y en este sentido se toma aquí esta voz.

Cependant elle ne pouvait se défendre d'une grande tendresse pour le Corinthien. Un jour que Pierre et Amaury s'éloignaient dans le jardin, causant avec chaleur, la Savinienne inquiète les suivit; c'est ainsi qu'elle surprit enfin le secret qu'elle avait deviné depuis longtemps. Mais elle garda le sien, et ce fut plus tard seulement qu'elle avoua son amour pour Amaury.



« Il est bien vrai, dit-elle, que j'ai eu pour le Corinthien une amitié plus forte que je ne le devais et que je ne le voulais. Je n'ai rien à lui reprocher et je n'ai rien de volontaire à me reprocher non plus dans ma conscience. Mais, depuis la mort de Savinien, je suis plus effrayée de cette amitié que je ne l'étais durant sa vie. Il me semble que c'est une grande faute que de penser à un autre qu'à lui, quand la terre qui le couvre est encore fraîche. Les larmes de mes enfants m'accusent, et je ne cesse de demander pardon à Dieu de ma folie. »

De son côté, le Corinthien résolut de ne pas troubler plus longtemps le deuil et les regrets de la Savinienne :

« Je ne puis rester ici, dit-il : je ne sais où je

Sin embargo no podía menos de profesar una viva ternura al Corintio. Un día en que Pedro y Amaury se alejaban por el jardín, hablando con vehemencia, la Saviniana los siguió inquieta, y así fué como sorprendió enfin el secreto que había adivinado hacia mucho tiempo; pero guardó el suyo y solo mas adelante confesó su amor á Amaury.

« Es muy cierto, dijo, que profeso al Corintio una amistad mas viva de lo que debiera y quisiera. Nada tengo de que acusarle, y nada voluntario tengo tampoco de que acusarme en mi conciencia; pero, desde la muerte de Saviniano, esa amistad me da mas cuidado que cuando él vivía. Me parece que es una grand culpa pensar en otro que en él, cuando la tierra que le cubre está aun recién removida : las lágrimas de mis hijos me acusan, y no ceso de pedir perdon á Dios de mi locura. »

El Corintio, por su parte, resolvió no turbar por mas tiempo el luto y las tristezas de la Saviniana :

« No puedo quedarme aquí, dijo; no sé de donde

« prendrais la force de ne jamais dire ce que je pense; et ce que je pense, une femme en deuil ne doit pas l'entendre. Je manquerais à moi-même, à la mémoire de Savinien, je perdrais l'estime de la Savinienne, et tout cela malgré moi. »

Pierre et Amaury partent donc de Blois pour aller travailler dans le village de Villepreux :

« Adieu, ma brave Savinienne, dit Pierre en la quittant. Pleurez votre bon Savinien sans remords et sans amertume; ne le pleurez pas jusqu'à vous rendre malade : vous vous devez à vos enfants, et l'avenir vous récompensera du courage que vous allez avoir. »

Hélas ! l'avenir devait être bien triste pour la pauvre Savinienne.

Quelques mois après, la mère des compagnons fut forcée de renoncer à tenir son auberge et de vendre sa maison. Elle songea à ses deux fils de Villepreux. Encouragée par la bonne amitié de Pierre, elle vint s'établir dans son village. Mais le Corinthien était bien changé : un nouvel amour lui avait fait oublier la chaste Savinienne, et l'ambition d'être artiste, de quitter la menuiserie pour la sculpture, avait bouleversé l'esprit de l'ouvrier. Dans sa vertueuse naïveté, la Savinienne ne comprenait rien à cette coupable inconstance. Cependant, soutenue par la sympathie de mademoiselle de Villepreux et par le dévouement de Pierre, elle reprit courage et se décida à rester. Elle se mit à travailler pour ses enfants avec une pieuse résignation, retrempant, dans l'amitié et le sentiment religieux, son cœur vide et désolé.

« sacaré fuerzas para no decir nunca lo que pienso, y lo que pienso no lo debe oír una muger que está de luto. Me faltaria á mi mismo, ofenderia la memoria de Saviniano, perderia el aprecio de la Saviniana, y todo ello á pesar mio. »

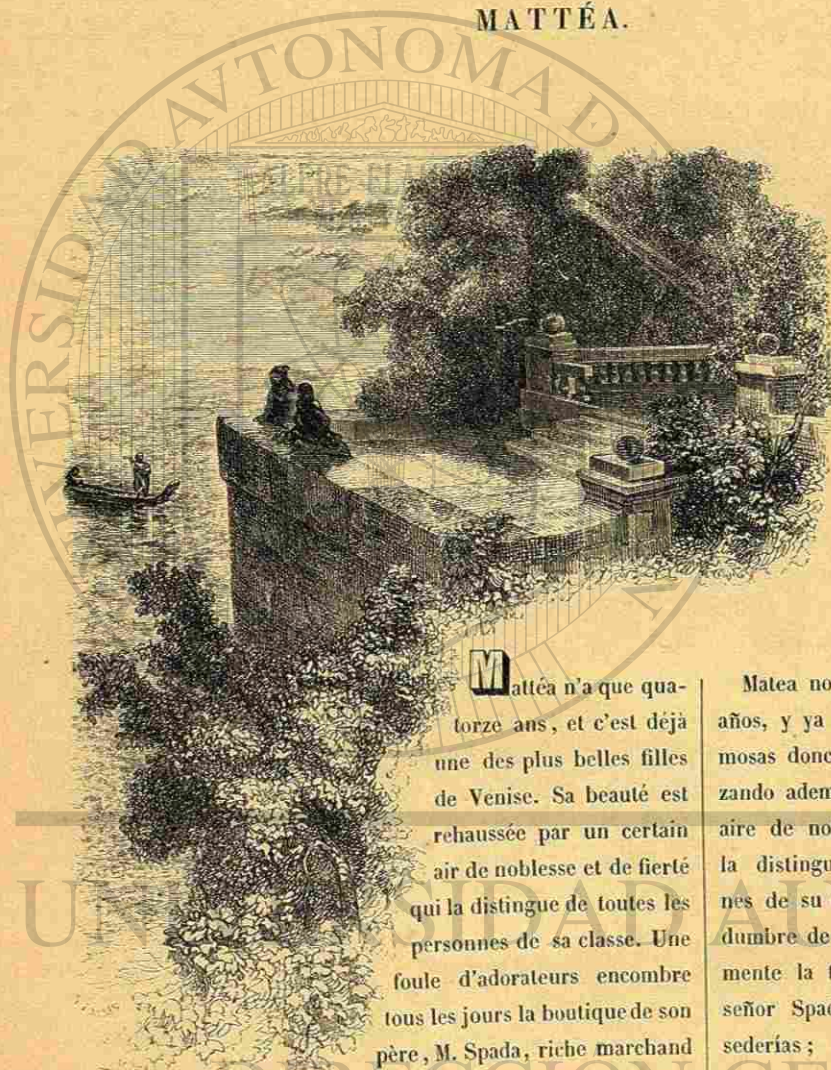
Pedro y Amaury salen pues de Blois para ir á trabajar á la aldea de Villepreux :

« Adios, amiga mia, dijo Pedro al separarse de la Saviniana. Llorad á vuestro buen Saviniano sin remordimientos y sin amargura; no le lloreis hasta el punto de enfermar; os debeis á vuestros hijos, y el porvenir os recompensará del valor que vais á tener. »

Ah ! el porvenir debia ser muy triste para la pobre Saviniana.

Algunos meses despues, la madre de los compañeros se vió precisada á renunciar á su posada abierta y á vender su casa. Pensó en sus dos hijos de Villepreux. Y estimulada por la buena amistad de Pedro, fué á establecerse en su aldea; pero el Corintio estaba muy mudado; un nuevo amor le habia hecho olvidar á la casta Saviniana, y la ambicion de ser artista, de dejar la carpinteria por la escultura, trastornó la cabeza del menestral. En su virtuoso candor, la Saviniana no comprendia aquella culpable inconstancia; pero, sostenida por la simpatía de la senorita de Villepreux y por el cariño de Pedro, cobró aliento, se decidió á quedarse, y se puso á trabajar para sus hijos con piadosa resignacion, templando en la amistad y el sentimiento religioso, su corazon vano y desolado.

MATTÉA.



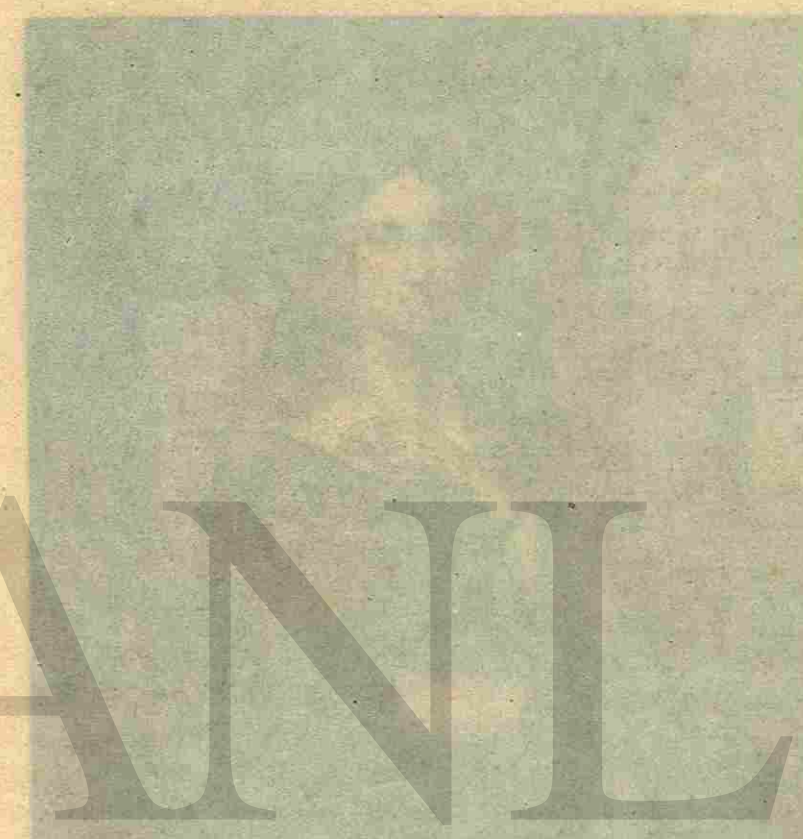
Mattéa n'a que quatorze ans, et c'est déjà une des plus belles filles de Venise. Sa beauté est rehaussée par un certain air de noblesse et de fierté qui la distingue de toutes les personnes de sa classe. Une foule d'adorateurs encombre tous les jours la boutique de son père, M. Spada, riche marchand de soieries; d'autres s'arrêtent

sur le seuil, sans qu'elle daigne y faire attention, car elle est dépourvue de coquetterie.

« C'est une fille qui n'a jamais perdu son temps à s'attifer
« de colifichets, chose qui ne convient qu'aux dames de
« qualité. Toujours propre et bien peignée dès le matin,
« et si tranquille, si raisonnable, qu'il n'y a pas un cheveu

Matea no tiene mas que catorce años, y ya es una de las mas hermosas doncellas de Venecia, realizando ademas su hermosura cierto aire de nobleza y de altivez que la distingue de todas las jóvenes de su condicion. Una muchedumbre de adoradores llena diariamente la tienda de su padre, el señor Spada, rico mercader de sederías; otros se paran á la puerta, sin que ella se digne hacerles caso, porque no es nada coqueta.

« Es una muchacha que nunca ha
« perdido su tiempo en aderezarse y
« componerse, cosa que no cuadra
« mas que á las señora des distin-



UNIVERSIDAD AUTONOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTONOMA

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



Chaparral pino

Robinson



GEORGE SAND

MATTHEA



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« de dérangé à son chignon, de toute une
« journée; économe, laborieuse, et douce
« comme une colombe, un vrai trésor! » s'écrie
M. Spada.

Mais, tout à coup, Mattéa maigrit, devient triste, indolente, distraite. Son père s'en inquiète, et veut la marier à son cousin Chéco. Il croit que cette bonne nouvelle va rendre sa fille heureuse, et il s'empresse de lui annoncer l'arrivée de Chéco. Mattéa, habituée à une obéissance passive, se révolte pour la première fois et déclare qu'elle n'épousera pas son cousin. Ce refus, si nettement formulé, cause un grand étonnement au père et une furieuse colère à dame Loredana. Mattéa était, depuis son enfance, victime de l'injustice et de la brutalité de sa mère; et sans s'effrayer des menaces dont cette mégère l'accable, non plus que des prières de son père, elle persiste bravement dans sa résolution. Cependant, il fallait en expliquer le motif, et Mattéa avoue qu'elle aime le Turc Obul. Ce Turc est un fabricant d'étoffes de soie de Perse brochées d'or et d'argent. Il est jeune et riche, mais c'est un mécréant, un idolâtre. La fureur de dame Loredana n'a plus de bornes, en entendant un pareil aveu; elle s'élance sur sa fille et la frappe rudement, après quoi elle l'enferme et se retire chez elle pour ne pas la tuer. Ces affreuses scènes étaient fréquentes dans la famille de M. Spada, et le pauvre homme n'avait pas la force d'y soustraire sa fille, bien qu'il l'aimât tendrement; car il redoutait pour lui-même la colère de dame Loredana, et dans ces circonstances graves, il ne se permettait pas la moindre observation. Mattéa savait donc bien qu'elle n'avait aucune protection à espérer, et, ne comptant que sur elle-même, elle se fortifiait dans sa haine pour sa mère et dans la détermination héroïque qu'elle avait prise de repousser le mari qui lui était destiné.

« Enfermée dans sa chambre, seule et pensive,
« la belle Mattéa se promenait en silence, les bras
« croisés sur sa poitrine, dans une attitude de

« cion. Siempre aseada y bien peinada desde por la
« mañana, y tan sosegada, tan sesuda que en todo
« el día no se descomponía un pelo de su moño;
« económica, laboriosa, y mansa como una paloma,
« un verdadero tesoro! » exclama el señor Spada.

Pero de repente, Matea enflaquece, se pone triste, se hace indolente, distraída. Su padre entra en cuidado y quiere casarla con su primo Checo. Cree que esta noticia va á alegrar á su hija, y se apresura á anunciarle la llegada de Checo. Matea, acostumbrada á una obediencia pasiva, se rebela por la primera vez, y declara que no se casará con su primo. Aquella negativa tan rotunda, causa un grande asombro al padre y un furioso enojo á la señora Loredana. Matea era, desde su niñez, víctima de la injusticia y de la brutalidad de su madre; y sin asustarse de las amenazas de que la llena aquella megera, como y tampoco de las súplicas de su padre, persiste valerosamente en su resolución; y como era preciso explicar su motivo, Matea confiesa que ama el Turco Obul. Este Turco es un fabricante de tegidos de seda de Persia recamados de oro y de plata; es jóven y rico, pero es un infiel, un idólatra. El furor de la señora Loredana no conoce límites al oír semejante declaración; se precipita sobre su hija y la da una buena zurra, despues de lacual la encierra, y se retira á su cuarto para no matarla. Estas tristes escenas eran frecuentes en la familia del señor Spada y el pobre hombre no tenia valor para defender á su hija, aunque la queria tiernamente, porque temia por sí propio la ira de la señora Loredana, y en aquellas graves circunstancias, no osaba hacer la menor observacion. Matea sabia pues muy bien que no tenia ninguna proteccion que esperar, y no contando mas que consigo misma, se afianzaba en su odio á su madre y en la heroica determinacion que habia tomado de rechazar el marido que le destinaban.

« Encerrada en su cuarto, sola y pensativa, la
« hermosa Matea se paseaba en silencio, con los
« brazos cruzados, en una actitud de terca reso-

« mutine résolution, et la paupière humide d'une
« larme que la fierté ne voulait point laisser
« tomber; elle n'était pourtant vue de personne;
« mais sans doute elle sentait, comme il arrive
« souvent aux enfants et aux femmes, que son
« courage tenait à un fil, et que la première
« larme qui s'ouvrirait un passage à travers ses
« longs cils noirs entrainerait un déluge difficile à
« réprimer: elle se contenait donc, et se donnait,
« en passant et repassant devant sa glace, des airs
« dégagés, affectant une démarche altière et s'éven-
« tant d'un large éventail de la Chine, à la mode
« de ce temps-là.

« Mattéa était douée d'une imagination vive,
« facile à exalter, d'un cœur fier et généreux et
« d'une grande force de caractère. Si ces facultés
« avaient été bien dirigées dans leur essor, Mattéa
« eût été la plus heureuse enfant du monde et
« M. Spada le plus heureux des pères; mais ma-
« dame Loredana, avec son caractère violent,
« son humeur âcre et querelleuse, son opiniâ-
« treté, qui allait jusqu'à la tyrannie, avait,
« sinon gâté, du moins irrité cette belle âme au
« point de la rendre orgueilleuse, obstinée, et
« même un peu farouche. »

Mattéa, jugeant le monde par ce qu'elle en con-
naissait, croyait tous les hommes aussi faibles
que son père, toutes les femmes aussi méchantes
que sa mère, et le genre humain en général aussi
sot que les quelques amis de sa famille; alors elle
devenait misanthrope, et, dans son dégoût de la
vie et des hommes, elle voulait fuir au désert
pour échapper à toutes les tortures que lui causait
son entourage.

Son antipathie pour son cousin Chéco était si
grande, qu'elle eût préféré mourir plutôt que de
devenir sa femme; mais elle n'avait pas d'amour
pour Obul: elle l'avait à peine regardé, quand il
venait chez son père, et elle l'avait nommé au
hasard. Elle ignorait pourquoi ce nom lui était
venu à la pensée plutôt qu'un autre; seulement
elle avait inventé cet amour pour se persuader à

« l'union, y los párpados húmedos con una
« lágrima que la altivez no quería dejar caer:
« nadie la veía sin embargo, pero sin dudar co-
« nocía, como muchas veces sucedé á los niños y
« á las mugeres, que su valor pendía de un hilo,
« y que la primera lágrima que se abriese paso
« por entre sus largas y negras pestañas acarrea-
« ría un diluvio difícil de reprimir; por lo tanto
« se contenía, y tomaba, pasando y volviendo á
« pasar por delante de su espejo, un continente
« impasible, afectando un porte altanero y abani-
« cándose con un ancho abanico de la China, á
« la moda de entonces.

« Matea estaba dotada de una imaginación viva,
« fácil de exaltar, de un corazón fiero y generoso y
« de una gran fuerza de carácter. Si estas facultades
« hubieran sido bien dirigidas en su vuelo, Matea
« hubiera sido la criatura mas feliz del mundo y
« el señor Spada el mas venturoso de los padres;
« pero la señora Loredana, con su genio violento,
« su humor acre y regañón, su tenacidad que
« rayaba en tiranía, había, sino viciado, á lo
« menos irritado aquella hermosa alma á punto
« de hacerla orgullosa, obstinada, y aun algun
« tanto avisca. »

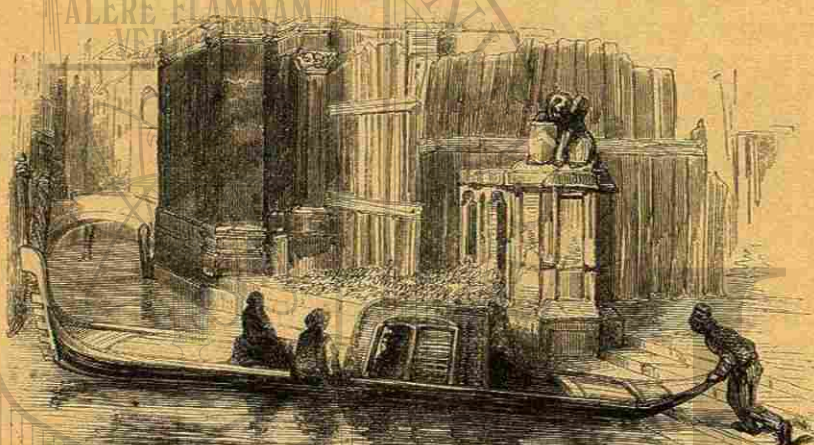
Matea, juzgando al mundo por lo que conocía de
él, creía á todos los hombres tan débiles como su
padre á todas las mugeres tan malas como su ma-
dre, y al linaje humano en general tan necio como
á los varios amigos de su familia; entonces se volvía
misantrópica, y en su tedio de la vida y de los hom-
bres, quería huir al desierto para substraerse á
todos los tormentos que le causaba cuanto veía en
derredor de sí.

Tan grande era su aversion á su primo Chéco,
que hubiera preferido morir á casarse con él;
pero no estaba enamorada de Obul; apenas le
había mirado cuando iba á casa de su padre, y le
había nombrado á la ventura. Ignoraba porque
se le había ocurrido este nombre mas bien que
otro cualquiera; solamente había inventado aquel
amor para persuadirse á sí propia de que tenía

elle-même qu'elle avait une volonté de résistance
bien arrêtée. Puis, tout naturellement, elle se mit
à penser à Obul; elle se souvint qu'il avait de
beaux yeux, une belle barbe noire, qu'il était
renommé, entre tous les négociants turcs, pour
sa noblesse et sa probité, et elle se demanda pour-
quoi elle ne l'aimerait pas. Puis elle se dit qu'elle
l'aimait déjà sans le savoir; autrement, aurait-elle
eu le courage de le nommer à sa mère? Elle se dit
aussi que cet homme, étranger aux lois et préju-
gés de son pays, pourrait la soustraire à l'oppres-
sion maternelle, et, dans son exaltation, tout lui
fut possible pour arriver à intéresser Obul en sa
faveur. Elle ne recula devant aucuns projets,
quelque insensés qu'ils fussent, et toutes les idées
folles qui peuvent arriver au cerveau d'une fille
de quatorze ans, romanesque et malheureuse, en-
vahirent la tête bouleversée de la pauvre Mattéa.
Dans ce moment, elle aperçut au-dessous de sa
fenêtre le Grec Timothée, qui se promenait dans
la galerie devant la boutique de M. Spada. Ce
Timothée était un petit homme, d'une figure
agréable et fine; il avait environ vingt-huit ans;
il était intrigant, entreprenant et fort ambitieux.
Mattéa le connaissait depuis longtemps; il était le
commis, le truchement d'Obul; il l'accompagnait
toujours lorsque celui-ci avait quelque affaire à
terminer avec M. Spada. Mattéa écrivit à Obul
pour réclamer son appui, et le prier de l'emmener
avec lui la première fois qu'il quitterait Venise;
elle fit signe à Timothée et lui lança la lettre par
la fenêtre. Le Grec prit la lettre, et après l'avoir
lue, il se garda bien d'en faire part à son maître
Obul. Il vit dans cette étrange aventure un moyen
de fortune; et, tout en essayant de combattre
l'amour qui commençait à naître dans le cœur de
Mattéa pour Obul, il lui conseilla cependant de se
confier à sa protection. Un jour que Mattéa avait
été maltraitée par sa mère, qui, dans un accès de
rage, lui avait fait une blessure à la tête, elle
s'enfuit de la maison paternelle et va chez Obul,
qui, n'étant au courant de rien, ne s'explique pas

una voluntad de resistencia bien decidida. Luego,
naturalmente, empezó á pensar en Obul; acordóse
de que tenía hermosos ojos, una hermosa barba
negra, de que era célebre, entre todos los comer-
ciantes turcos, por su nobleza y su probidad, y
se preguntó por qué no le había de amar. Luego
se dijo que ya le amaba sin saberlo; sino, ¿cómo
hubiera tenido valor para nombrarse á su madre?
Dijose tambien que aquel hombre, extraño á las
leyes y á las preocupaciones de su pays, podría
substraerla á la opresion materna, y en su exal-
tacion, todo le fué posible para conseguir inte-
resar á Obul en su favor. No retrocedió ante
ningun proyecto, por insensato que fuese, y todas
las ideas descabelladas que pueden ocurrirle á
una niña de catorce años, novelesca y desgraciada,
invadieron la alborotada cabeza de la pobre Matea.
En aquel momento, vió debajo de su ventana al
Griego Timoteo, que se paseaba por la galeria
delante de la tienda del señor Spada. Era aquel
Timoteo un hombrecillo, de rostro agraciado y
ladino; tenía sobre veintiocho años, y era tra-
vieso, emprendedor y muy ambicioso. Matea le
conocía hacia mucho tiempo; era el agente, el
intérprete de Obul, y siempre le acompañaba
cuando este tenía algun asunto que arreglar con
el señor Spada. Matea escribió á Obul para re-
clamar su apoyo, y suplicarle que se la llevase
consigo la primera vez que saliese de Venecia;
hizo una seña á Timoteo y le tiró su carta por la
ventana. Cogió el Griego la carta, y despues de
haberla leído, se guardó muy bien de comuni-
cársela á su amo Obul. Vió en aquella extraña
aventura un medio de enriquecerse, y aunque
procurando destruir el amor que empezaba á
nacer en el corazón de Matea hacia Obul, aconsejó
á la niña que se confiase en su proteccion. Un día
en que Matea había sido maltratada por su madre,
que, en un raptó de cólera, le hizo una herida en
la cabeza, huye de la casa paterna y se va á la
de Obul, quien, como no estaba al corriente de
nada, no se explica la visita de aquella niña; no

la visite de cette jeune fille : il ne comprenait pas ce qu'elle lui disait ; mais Timothée, l'interprète, arrive, il déclare à Obul que Mattéa est sa propre femme, qu'elle vient lui demander la permission de partir avec eux, ce que Obul accorde de la meilleure grâce du monde ; puis, il dit à Mattéa que son maître consent à la soustraire aux persécutions de son injuste famille, et la folle Mattéa s'embarque sur le vaisseau d'Obul, qui ne fit pas la moindre attention à elle.



Trois ans après, « un jeune homme, beau comme le jour ou comme un prince des contes de fées, et vêtu d'un riche costume grec, » vint se jeter dans les bras de M. Spada et lui demander l'absolution du passé et la bénédiction du présent. Ce beau jeune homme était Mattéa, qui avait sacrifié un amour inutile, dont elle n'était pas bien sûre, à une amitié sage et vraie : touchée des soins et de la conduite délicate de Timothée, elle l'avait épousé. Madame Loredana était morte, et M. Spada, doublement heureux d'avoir perdu sa femme et de retrouver sa fille, accepta sans conteste le gendre que celle-ci lui avait donné : Timothée était devenu riche, on lui pardonna d'être Grec.

comprendia lo que ella le decia ; pero Timoteo, el intérprete, llega, declara á Obul que Matea es su esposa, que viene á pedirle licencia para partir con ellos, cosa que Obul le concede con suma bondad ; luego, Timoteo dice á Matea que su amo consiente en substraerla á las persecuciones de su injusta familia, y la insensata Matea se embarca en el buque de Obul, que no hizo de ella el menor caso.

Tres años despues, « un jóven, hermoso como el sol ó como un príncipe de los cuentos de fadas, y vestido con un rico traje griego, » fué á echarse en los brazos del señor Spada y á pedirle el perdon de lo pasado y la bendicion de lo presente. Aquel hermoso mancebo era Matea, que habia sacrificado un amor inútil, de que no estaba muy segura, á una amistad juiciosa y verdadera ; vencida de las atenciones y de la delicada conducta de Timoteo, se habia casado con él. La señora Loredana habia muerto, y el señor Spada, doblemente gozoso por haber perdido su muger y recobrado su hija, aceptó sin oposicion el yerno que ésta le habia dado : Timoteo se habia enriquecido, y se le perdonó el ser Griego.



Schizotheca minor

Robinsoni acule

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Marcella

Metelas

GEORGE SAND

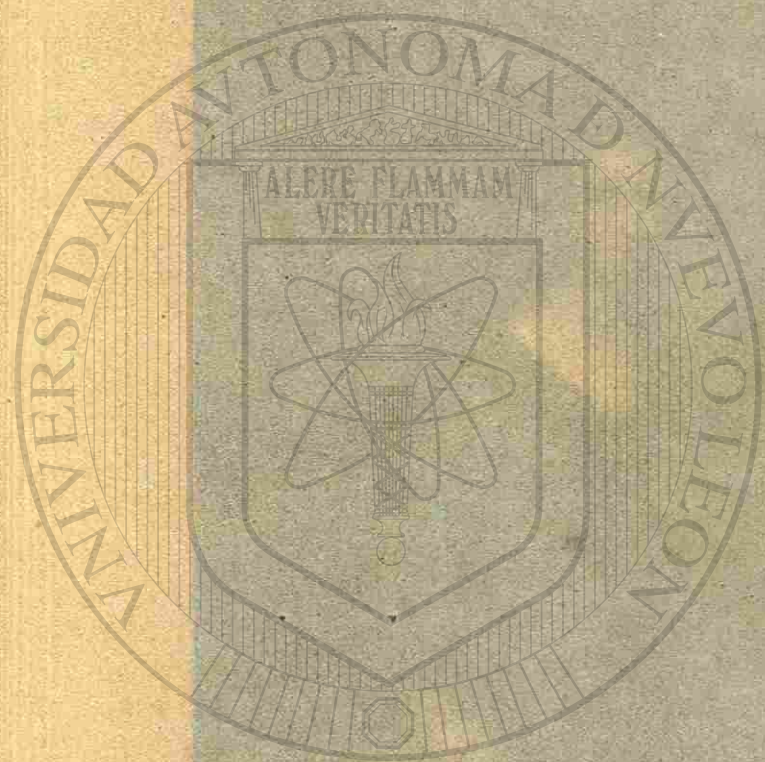
METELLA

WILEY-LISS

El doctor con su... Esta vez, no se trata de una mujer
que me tiene en... convida por las fiestas del mundo ;
primero por las fies... invitando a otros amigos y a otros reci-
en mundo al instant... cada uno, por... contrario, de una
atracción... naturales... que ha sabido



NUEVO LEÓN



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

MÉTELLA.



Cette fois, c'est plus une femme opprimée par les lois du monde et luttant contre les préjugés reçus; c'est au contraire une nature énergique qui a su s'affranchir, et qui vit librement et noblement selon son cœur; mais c'est une victime encore; c'est une victime qui inspire un vif intérêt. Elle est aux prises avec un ennemi redoutable, invincible: cet ennemi est la vieillesse, qui arrive au visage avant d'arriver au cœur. C'est l'amour qui survit à la jeunesse, ce talisman que Dieu a donné libéralement à tous, mais qu'il laisse si peu de temps à chacun. On pourrait dire que Méteila est une victime de la fatalité. Deux fois sa destinée se trouve liée à celle de deux hommes plus jeunes qu'elle, et toujours

Esta vez, no se trata de una mujer oprimida por las leyes del mundo y luchando contra las preocupaciones recibidas, sino, por el contrario, de una naturaleza enérgica que ha sabido emanciparse y que vive libre y noblemente según su corazón; pero también es una víctima, una víctima que inspira vivo interés, porque lucha con un enemigo formidable, invencible; ese enemigo es la vejez que llega a la cara antes de llegar al corazón: es el amor que sobrevive a su juventud, ese talisman que Dios ha dado liberalmente a todos, pero que le deja a cada uno tan poco tiempo. Podría decirse que Méteila es una víctima de la fatalidad. Dos veces su destino se halla ligado al de dos hombres más jó-

malgré elle et sans qu'elle puisse se soustraire aux chances douloureuses d'une union disproportionnée.

D'abord, c'est Buondelmonte qu'elle rencontre à Florence, alors qu'elle venait de quitter l'Angleterre pour échapper à la pruderie collet-monté de ses compatriotes, et chercher la liberté et les mœurs élégantes en Italie. Jeune encore et n'ayant jamais aimé, elle croyait qu'elle n'aimerait jamais, car elle avait déjà repoussé bien des prétentions, et désespéré bien des cœurs épris d'elle jusqu'à la folie. Buondelmonte, amoureux aussi, jeune et hardi, lui écrivit sans façon pour lui demander un rendez-vous. Elle l'accorda assez légèrement, quoique bien résolue à punir le téméraire de sa fatuité : « Mais le Florentin était si beau, si aimable, si spirituel, que lady Mowbray chancela dans sa résolution. Elle l'écouta parler, hésita, et l'écouta encore. Elle s'attendait à voir un impertinent qu'il faudrait châtier; elle trouva un jeune homme sincère, ardent et romanesque... Elle se sentit émue et essaya pourtant de lui faire peur en lui parlant de prétendus dangers qui l'environnaient. Le Florentin était brave, il se mit à rire. Elle tenta alors de l'effrayer en le menaçant de sa froideur, de sa coquetterie; il se mit à pleurer, et elle l'aima. » Ce succès donna à Buondelmonte du relief, et il devint le plus recherché et le plus envié des élégants de Florence. Il y avait dix ans que Buondelmonte était proclamé le plus heureux des hommes, et ce bonheur persévérant commençait à le lasser.

« Métella Mowbray était fille d'une Italienne et d'un Anglais : elle avait les yeux noirs d'une Romaine et la blancheur rosée d'une Anglaise. Ce que les lignes de sa beauté avaient d'antique et de sévère était adouci par une expression sereine et tendre qui est particulière aux visages britanniques. C'était l'assemblage des deux plus beaux types. Sa figure avait été reproduite par tous les peintres et sculpteurs de l'Italie;

venues que elle, y siembre á pesar suyo y sin que ella pueda substraerse á los dolorosos azares de una union desproporcionada.

Primero, encuentra á Buondelmonte en Florencia, en el momento en que acababa de dejar la Inglaterra para substraerse á la rígida gazmoñería de sus compatriotas y buscar la libertad y las costumbres elegantes de Italia. Joven todavía y sin haber amado nunca, creía que nunca amaría, por que ya había rechazado muchas pretensiones y desesperado á muchos corazones prendados de ella hasta la locura. Buondelmonte, enamorado también, joven y atrevido, le escribió sin mas ceremonia pidiéndole una cita, que ella le concedió con no poca ligereza, aunque bien resuelta á castigar la presunción del temerario : « Pero el Florentino era tan galán, tan amable, tan discreto que lady Mowbray titubeó en su resolución : le oyó hablar, vaciló, y siguió escuchándole. Contaba con hallar un fatuo á quien seria preciso castigar, y halló un joven sincero, ardiente y novelesco. Sintióse conmovida, y sin embargo probó á meterle miedo hablándole de supuestos peligros que le rodeaban. El Florentino era valiente y se echó á reír. Entonces probó á asustarle amenazándole con sus desaires, su coquetería; el joven se echó á llorar y ella le amó. » — Aquel triunfo dió nuevo lustre á Buondelmonte con lo que llegó á ser el mas atendido y envidiado elegante de Florencia. Diez años hacia que Buondelmonte era proclamado el mas feliz de los hombres, y aquella perseverante felicidad empezaba á cansarle.

« Metela Mowbray era hija de una Italiana y de un Ingles : tenia los ojos negros de una Romana y la rosada blancura de una Inglesa. Mitigaba lo que tenían de clásico y severo las líneas de su belleza, una severa y tierna expresión peculiar de los rostros británicos : era el conjunto de los dos tipos mas bellos. Todos los pintores y escultores de Italia habían reproducido su fisonomía; pero, á pesar de aquella perfección,

« mais, malgré ces triomphes, malgré la parure exquise qui faisait ressortir tous ces avantages, Métella n'était plus jeune... Et le comte, qui avait tiré une grande gloire de la préférence de lady Mowbray, commençait à jouer dans le monde un rôle moitié honorable, moitié ridicule, qui fit beaucoup souffrir sa vanité. » Bien que lady Mowbray fût encore belle, elle n'excitait plus l'admiration lorsqu'elle se montrait en public, appuyée au bras de Buondelmonte, qui déjà ne cachait plus l'ennui qu'il éprouvait, et qui cherchait ailleurs des distractions que Métella ne pouvait pas ignorer. Alors la douleur de la pauvre négligée devint si grande qu'en peu de temps Métella fut méconnaissable. Elle ne pouvait plus se faire illusion, elle n'inspirait plus d'amour, et sa fierté lui conseilla de rompre des liens qui s'alourdissaient chaque jour. Le

« á pesar de aquellos triunfos, á pesar de aquel primoroso atavío que hacia resaltar todas aquellas gracias, Metela ya no era joven y el conde que se habia gloriado mucho de la preferencia de lady Mowbray, empezaba á hacer en la alta sociedad un papel medio honroso, medio ridiculo que ajó mucho su vanidad. » Aunque lady Mowbray era hermosa todavia, ya no excitaba la admiración cuando se presentaba en público, apoyada en el brazo de Buondelmonte, quien tampoco ocultaba ya el tedio que experimentaba, y que buscaba en otras partes distracciones que Metela no podia ignorar. Entonces fué tal el dolor de la pobre abandonada que al poco tiempo Metela no pareció ya la misma. No podrá hacerse ilusion; ya no inspiraba amor, y su altivez le aconsejó romper unos lazos que pordias iban siendo mas pesados. El conde, ade-



comte, d'ailleurs, devenait capricieux et cruel : c'étaient sans cesse des querelles et des reproches; aujourd'hui, parce qu'elle avait pleuré et qu'elle

mas, se iba haciendo caprichoso y cruel; todo se volvía riñas y reconvenciones; hoy, porque habia llorado y se complacia en afearse; mañana, porque

s'enlaidissait à plaisir; demain, parce qu'elle ne savait plus s'habiller. Une fois, pourtant, après avoir tout critiqué dans une toilette qu'elle se disposait à faire, il fut obligé de convenir, en la voyant prête à partir pour le bal, qu'elle était mise à merveille. En effet, sa robe de velours violet, ornée de nœuds et de torsades d'argent, était d'un goût exquis, et ses longues tresses noires encadraient admirablement son visage. Mais, jusque dans l'approbation du comte, il y avait de la souffrance pour Métella. Ainsi, lorsqu'il lui dit que sa toilette était très-riche et très-noble, et qu'elle aurait certainement la mise la plus élégante, il ajouta : « Il n'y a pas une femme de vingt ans qui puisse se vanter d'avoir une taille aussi belle. » Puis, il lui conseilla de mettre du rouge pour dissimuler son excessive pâleur. Et Métella comprit enfin que tout était fini, et que pour sauver sa dignité, il fallait provoquer une rupture qui pour elle serait la mort. Mais la lutte fut encore longue, car Buondelmonte, qui avait de la vanité à défaut d'amour, et qui n'aimait Métella que parce que tout le monde l'admirait, se rattachait à sa maîtresse toutes les fois qu'il craignait de la perdre au profit d'un autre. Il eut plusieurs accès de jalousie qui ressemblaient encore à des velléités d'amour, et la pauvre femme acceptait alors ses emportements avec reconnaissance, se croyant encore aimée par celui qu'elle aimait toujours. Pourtant, elle quitta Florence et se retira à Milan, afin de rendre à Buondelmonte sa liberté, qu'il réclamait tous les jours avec dureté et sans aucun ménagement. Bien qu'elle n'eût dit à personne le lieu de sa retraite, elle vit bientôt accourir derrière elle un jeune Gênois qui lui avait été présenté par le comte, et qui, s'étant trouvé dans leur intimité pendant les derniers temps de leur liaison, avait été témoin et presque confident des souffrances de Métella. Olivier était amoureux de Métella depuis longtemps; mais quand il la revit à Milan, il la trouva bien pâle et bien près de la vieillesse. Cependant il ne put se défendre d'un grand intérêt

ya no sabia vestirse. Una vez, sin embargo, después de haberlo criticado todo en un traje que pensaba ponerse, tuvo que convenir, al verla pronta á salir para el baile, que estaba perfectamente ataviada. En efecto, su vestido de terciopelo morado, adornado con lazos y cordones de plata, era de un gusto esquisito, y sus largas trenzas negras ceñían admirablemente su rostro; pero hasta en la aprobación del conde había alguna hiel para Metela. Así, cuando le dijo que su traje era muy noble y muy rico, y que seguramente sería la mas elegante del baile, añadió. « No hay una muger de veinte años que pueda preciarse de tener mas bonito cuerpo. » Luego la aconsejó que se pusiese colorete para disimular su excesiva palidez y Metela comprendió enfin que todo se había acabado, y que, para salvar su dignidad, era preciso provocar un rompimiento que para ella sería la muerte. Pero la lucha fué larga todavía, porque Buondelmonte, que tenía vanidad á falta de amor, y que no amaba á Metela mas que porque todo el mundo la admiraba, se empeñaba en conservar su querida siempre que temía perderla en provecho de otro. Tuvo muchos raptos de celos que se parecían todavía á ventoleras de amor, y la pobre muger aceptaba entonces sus arrebatos con gratitud creyéndose amada todavía por él que ella amaba cómo siempre. Con todo, salió de Florencia y se retiró á Milan á fin de volver á Buondelmonte su libertad que él reclamaba todos los días con dureza y sin ningun miramiento. Aunque á nadie dijo el lugar de su retiro, pronto vió que la seguía un jóven Ginebrino que le había sido presentado por el conde, y que, habiéndose hallado en su intimidad durante los últimos tiempos de sus amores, había sido testigo y casi confidente de los padecimientos de Metela. Mucho tiempo hacía que Olivier estaba enamorado de Metela, pero cuando la volvió á hallar en Milan, la halló muy pálida y muy cerca de la vejez; sin embargo no pudo dejar de sentir un vivísimo interés por aquella muger tan desgraciada, y aunque la

pour cette femme si malheureuse, et bien qu'il l'appelât *ma mère*, en embrassant ses belles mains, à genoux devant elle, l'amour se réveilla dans ce cœur candide et bon. Métella se défendit d'aimer cet enfant autrement qu'elle aurait aimé son fils, et durant six mois elle n'éprouva qu'une tendre sollicitude et de la reconnaissance pour les soins assidus et persévérants qu'il lui rendait. Ils allèrent ensemble à Genève et s'établirent près l'un de l'autre : « Mais au bout de six mois, Métella, » apaisée par sa résignation et rétablie par l'air vif des montagnes, retrouva la fraîcheur et la santé qu'elle avait perdues. Elle redevint si belle qu'elle espéra avec raison jouir encore de quelques années de bonheur et de gloire. Le monde ne lui donna pas de démenti, et l'heureux Olivier moins que personne. »

Ils vivaient depuis cinq ans dans une intimité de tous les moments, heureux d'une association qui leur rendait la vie si facile et si bonne, car Métella était aimable et parfaitement gracieuse, d'un caractère toujours égal, et Olivier était aimant, dévoué et loyal. Comme ils vivaient toujours seuls, ils étaient parvenus à oublier tous deux l'énorme différence d'âge que le monde, dont ils s'étaient prudemment écartés, n'aurait pas manqué de leur rappeler.

Un soir, Métella fut obligée d'aller chercher à Paris sa parente, sa nièce, qu'elle avait fait élever au couvent, et qui était tombée gravement malade. Elle revint précipitamment, car elle avait promis à Olivier un prompt retour, ramenant avec elle la jeune Sarah, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle croyait encore enfant. Toute joyeuse de revenir où Olivier l'attendait, elle se mit à penser qu'il serait bien heureux d'avoir dans leur intérieur cette aimable enfant. Alors elle écarta la pelisse de la jeune fille, qui dormait à côté d'elle, et, pour la première fois, elle remarqua que déjà la femme se révélait dans sa beauté; car Sarah avait quinze ans. Métella fit aussitôt un cruel retour sur elle-même, et se demanda s'il n'était pas imprudent

llamaba *mi madre*, besando sus hermosas manos, arrodillado delante de ella, pronto se despertó el amor en aquel corazón cándido y bueno. Metela se resistió á amar á aquel muchacho de otro modo que como á un hijo, y por espacio de seis meses no experimentó mas que un tierno desvelo y suma gratitud por las asiduas y perseverantes atenciones que le prodigaba. Fueron juntos á Ginebra y se establecieron uno junto á otro. « Pero al cabo de seis meses, Metela, sosegada por su resignación » y restablecida por el aire vivo de las montañas, « recobró la frescura y la salud que había perdido. » Volvió a ponerse tan hermosa que esperó con « razon gozar todavía algunos años de ventura y « de gloria. La sociedad no le dió un mentís y « Olivier menos que nadie. »

Cinco años hacía que vivían en una intimidad de todos los momentos, felices con una asociación que les hacía tan fácil y dulce la vida, porque Metela era amable y de un carácter bellissimo, siempre igual, y Olivier era amante, franco y honrado. Como siempre vivían solos, ambos habían llegado á olvidar la enorme diferencia de edad que el mundo, del que se habían separado prudentemente, no hubiera dejado de recordarles.

Un día, Metela tuvo precision de ir á buscar á Paris su única parienta, su sobrina, á quien había hecho criar en un convento, y que había caído gravemente enferma. Volvió precipitadamente, porque había prometido á Olivier volver pronto, llevando consigo á la jóven Sara, á quien no conocía, y á quien todavía juzgaba una niña. Contentísima de volver adonde la aguardaba Olivier, empezó á discurrir que sería una dicha para ellos tener en su casa aquella amable niña; entonces separó la capa de está, que dormía á su lado, y, por la primera vez advirtió que ya se revelaba la muger en su hermosura, porque Sara tenía quince años. Al punto mismo pensó Metela en sí misma con amargura, y se preguntó si no

de provoquer ainsi une comparaison qui était si fort à son désavantage. Cette jeune fille ne deviendrait-elle pas une rivale? Métella eut un moment le désir de la reconduire à Paris, et de ne point la montrer à Olivier; mais, honteuse de ce sentiment égoïste, elle se rassura bientôt, embrassa tendrement sa nièce, en se promettant de lui servir de mère et de se défendre à l'avenir contre ces mouvements envieux et jaloux dont elle rougissait.

Olivier, qui avait souffert de l'absence de Métella, vint à sa rencontre avec toutes les démonstrations d'une grande joie. Il ne fit aucune attention à Sarah, dont l'arrivée, du reste, le contrariait beaucoup; car il pressentait qu'un tiers apporterait du trouble dans leur vie, si délicieusement calme. Mais la jeune fille, pour qui tout était un événement, regarda avec curiosité ce beau jeune homme, qui appelait sa tante *maman*, selon une vieille habitude. Elle le trouva élégant et beau, et s'imaginait qu'on la destinait sans doute à l'épouser. Ce qui l'étonna, au bout de quelque temps, c'est qu'Olivier ne s'occupait pas d'elle; alors elle se disait que probablement on ne lui parlerait du mariage que lorsque l'époque en serait fixée. Métella était donc tout à fait rassurée; car Olivier évitait Sarah sans affectation. Parfois, pourtant, elle pensait qu'Olivier et Sarah, si jeunes et si beaux, étaient faits l'un pour l'autre; et lorsqu'elle les voyait monter ensemble à cheval dans le parc, elle se demandait pourquoi sa propre liaison était un obstacle invincible à l'union de ces deux êtres, qui avaient devant eux un long et heureux avenir. Alors elle devenait triste, et pour calmer son âme souffrante, il fallait toute la tendresse d'Olivier.

Sarah, qui s'était mise à aimer Olivier comme son futur mari, s'affligeait de le trouver toujours froid et réservé. Métella, sans soupçonner le secret de sa nièce, la questionna sur les causes de sa taciturnité. Elle ne put obtenir aucune réponse satisfaisante; mais un jour elle surprit une lettre que

era una imprudencia provocar así una comparación que le era tan desventajosa. ¿Aquella joven no llegaría a ser una rival? Metela tuvo un momento tentaciones de volverla a llevar a Paris, y de no presentarla a Olivier; pero, avergonzada de aquel sentimiento egoísta, pronto se tranquilizó, abrazó tiernamente a su sobrina, proponiéndose servirle de madre y refrenar en lo sucesivo aquellos celosos impulsos de que se sonrojaba.

Olivier, á quien habia sido muy dolorosa la ausencia de Metela, salió á recibirla con muestras de la mayor alegría. Ningun caso hizo de Sara, cuya llegada además le disgustaba mucho, porque presentía que una tercera persona turbaría la deliciosa serenidad de su vida; pero la niña, para quien todo era un suceso, miró con curiosidad á aquel bizarro joven que llamaba á su tia *mama*, por efecto de una antigua costumbre. Parecióle elegante y galán, y se imaginó que sin duda la destinaban á casarse con él. Lo que la admiró, al cabo de algun tiempo, fué que Olivier no la hacia ningun caso; entonces se decia que probablemente no la hablarían de aquel proyectado casamiento hasta que se señolase la época en que habia de efectuarse. Estaba pues Metela completamente tranquilizada, porque Olivier evitaba á Sara sin afectacion. Algunas veces, sin embargo, pensaba que Olivier y Sara, tan jóvenes y tan hermosos, habian nacido uno para otro, y cuando los veía montar juntos á caballo en el parque, se preguntaba por qué sus propios amores eran un obstáculo invincible para la union de aquellos dos seres que tenian delante de sí un largo y halagüeño porvenir. Entonces se ponía triste, y para calmar su alma doliente se necesitaba toda la ternura de Olivier.

Sara, que amaba á Olivier como á su futuro marido, se alligia de hallarle siempre frio y reservado, y Metela, sin sospechar el secreto de su sobrina, la preguntó sobre las causas de su taciturnidad. No pudo obtener ninguna respuesta satisfactoria, pero un dia sorprendió una carta que

Sarah écrivait à une amie de pension, et dans laquelle la jeune fille exprimait son amour pour Olivier avec tant de naïveté et tant de force, que Métella fut foudroyée en reconnaissant que le mal était sans remède et qu'elle seule en était la cause. Il y eut entre la tante et la nièce une douloureuse scène. Ces deux femmes, avec un même amour au cœur, l'une l'avouant candidement, l'autre le cachant comme une honte, étaient toutes deux sublimes de désespoir.

Sarah, convaincue de l'indifférence d'Olivier, communiqua sans peine cette conviction au cœur déchiré de sa tante. Métella, ne comprimant plus sa tendresse maternelle, serra dans ses bras sa nièce, la consola, lui conseilla le courage et la résignation. Presque heureuse encore, elle aurait donné sa vie pour que la pauvre enfant pût se guérir d'un amour fatal, et fût heureuse aussi par un autre amour, et loin d'elle.

Olivier chérissait toujours sa mère adoptive; seulement, l'amitié avait remplacé l'amour. Il avait deviné depuis longtemps que Sarah l'aimait; il l'aimait aussi malgré lui; et pour échapper à cette position impossible, à ces souffrances de tous les instants, il prit la résolution de s'éloigner. Il partit en laissant ce billet pour Métella: « Je pars; vous ne me reverrez plus, à moins que dans plusieurs années... et lorsque miss Mowbray sera mariée!... »

En lisant ce billet, Métella espéra mourir. Elle eut un instant de haine contre sa nièce, qui lui enlevait son dernier bonheur. Mais leur malheur était commun, et la femme forte et éprouvée retrouva du courage pour en donner à l'enfant que son frère lui avait confiée en mourant. Quand Sarah, inquiète et désolée, demanda où était Olivier, Métella lui répondit avec un sourire mélancolique: « Il voyage pour sa santé; mais il revient; ayez courage. Restons ensemble. Aimons-nous bien. » Olivier ne revint pas. Sarah ne sut jamais pourquoi.

Sara estaba escribiendo á una compañera de colegio y en la que la niña expresaba su amor á Olivier con tanto candor y tanta energía que Metela qued o aterrada reconociendo que el mal no tenia remedio y que ella era la causa. Hubo entre la tia y la sobrina una dolorosa escena: aquellas dos mugeres, con un mismo amor en el corazon, la una confes ndole c ndidamente, la otra ocultándole como un baldon, eran ambas sublimes en su desesperacion.

Sara, convencida de la indiferencia de Olivier, comunicó sin dificultad esta conviccion al desgarrado pecho de su tia, y Metela, soltando los digues á su ternura maternal, estrech  en sus brazos á su sobrina, la consol , la aconsejó que tuviese ánimo y resignacion. Casi feliz todavía hubiera dado su vida porque la pobre niña pudiese curarse de un amor fatal, y fuese feliz tambien por otro amor, y lejos de ella.

Olivier quería siempre á su madre adoptiva, solamente que la amistad habia remplazado el amor. Mucho tiempo hacia que habia adivinado que Sara le amaba; él tambien la amaba á pesar suyo, y para substraerse á aquella situacion imposible, á aquellos padecimientos de todos los instantes, tomó la resolucion de ausentarse. Partió en efecto dejando este billete para Metela: « Parto; no me volvereis á ver, como no sea dentro de muchos años, y cuando miss Mowbray está casada!... »

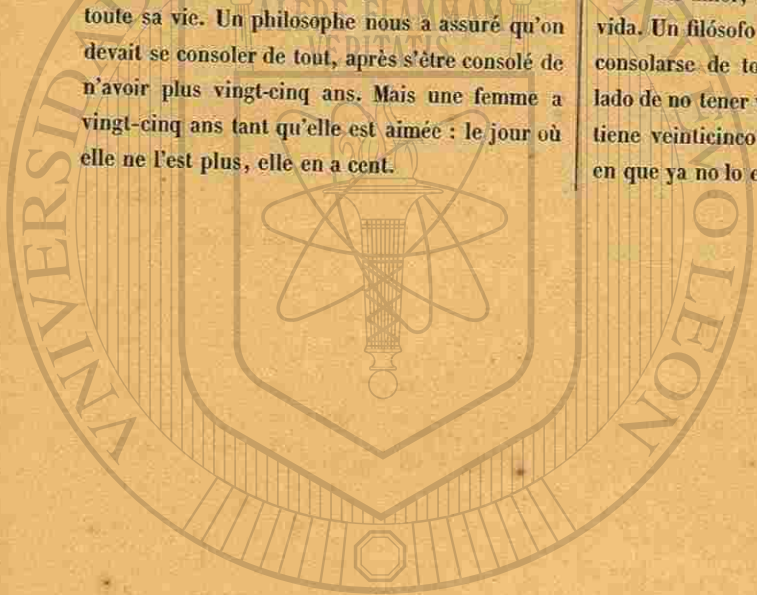
Al leer este billete, Metela creyó morir: tuvo un momento de  dio contra su sobrina, que le robaba su última felicidad, pero su desventura era comun, y la muger fuerte y probada por el destino halló en sí valor para dársele á aquella niña que su hermano le habia confiado al morir. Cuando Sara, inquieta y desolada, preguntó donde estaba Olivier, Metela le respondió con una melancólica sonrisa: « Está viajando por su salud, pero volver . Tengamos buen ánimo. Vivamos juntas y quer monos mucho. » Olivier no volvió, y Sara nunca supo por qué.

Pauvre Métella! pauvre femme deux fois brisée! la première fois par un homme vaniteux et égoïste, qui l'abandonne quand le monde ne la recherche plus; la seconde fois par un homme plein de cœur et de simplicité, mais qui n'a pu résister à l'entraînement de la jeunesse, bien que Métella fût toujours la plus adorable des femmes.

Cette nouvelle est ravissante. La belle figure de Métella est enveloppée d'une mélancolie profonde. On se demande, à la fin, si cette femme pourra vivre sans amour, quand l'amour a été toute sa vie. Un philosophe nous a assuré qu'on devait se consoler de tout, après s'être consolé de n'avoir plus vingt-cinq ans. Mais une femme a vingt-cinq ans tant qu'elle est aimée: le jour où elle ne l'est plus, elle en a cent.

¡Pobre Metela! pobre corazon dos veces desgarrado! la primera por un hombre vanidoso y egoísta que la abandona cuando el mundo ya no la solicita; la segunda por un hombre lleno de delicadeza y de candor, pero que no ha podido resistir á la atracción de la juventud, aunque todavía era Metela la mas hechicera de las mugeres.

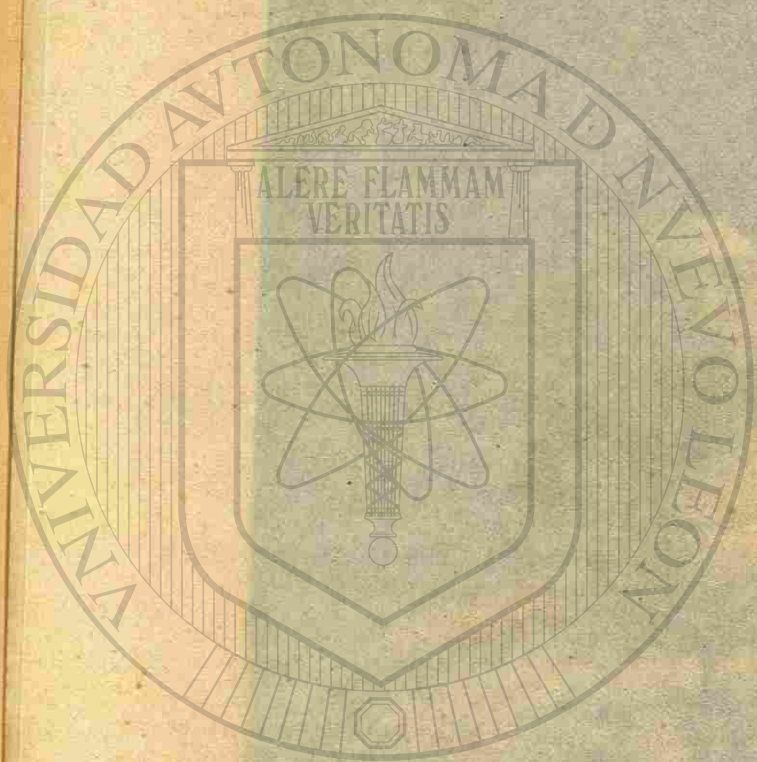
Esta novelita es bellísima la hermosa figura de Metela está rodeada de una melancolía profunda. El lector se pregunta al fin si aquella muger podrá vivir sin amor, cuando el amor ha sido toda su vida. Un filósofo nos ha asegurado que debe uno consolarse de todo, despues de haberse consolado de no tener veinticinco años, pero una muger tiene veinticinco años mientras es amada: el día en que ya no lo es, tiene ciento.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

GIOVANNA.



Il n'était bruit dans Venise que du mariage de la belle Giovanna, nièce du célèbre général Francesco Morosini, avec le jeune comte Ezzelin, lorsque tout à coup le comte quitta Venise. On le disait retiré aux environs de Padoue. Cependant Giovanna aimait Ezzelin, et quoique leur fortune ne fût pas égale, la riche Giovanna, adorée de son oncle, avait obtenu sans peine son consentement à une union qui, sous tous les autres rapports, était honorable. Ezzelin était jeune, beau, brave et noble. Quoique le fiancé se fût éloigné, les préparatifs du mariage se poursuivaient avec acti-

No se hablaba en Venecia mas que del casamiento de la hermosa Giovanna, sobrina del celebre general Francesco Morosini, con el jóven conde Ezzelino, cuando de repente se ausentó el conde de Venecia; decíase que se habia retirado á las cercanías de Padua. Giovanna amaba á Ezzelino, y aunque sus bienes de fortuna no eran iguales, la rica Giovanna, adorada de su tio, habia obtenido sin dificultad su consentimiento para un enlace que, bajo todos los demas conceptos, era honroso: Ezzelino era jóven, gallardo, valiente y noble. Aunque el novio se habia alejado, los preparativos de la boda se continuaban con actividad, en lo cual habia un misterio

« vite. Il y avait là un mystère que personne ne comprenait et qui alimentait la curiosité de tout le monde. On se perdait en conjectures, lorsqu'un soir on vit dans une gondole « le noble Morosini assis auprès de sa nièce. Orio Soranzo était à demi couché aux pieds de Giovanna, et dans la douce préoccupation avec laquelle Giovanna caressait le beau lévrier blanc d'Orio, il y avait tout un monde de « délices, d'espérances et d'amour. » Tout fut expliqué, excepté la résignation d'Ezzelin, car on le savait fort amoureux de Giovanna. Orio Soranzo, descendant de la race ducal de ce nom, avait dissipé à Venise une immense fortune dans le jeu et la débauche; puis, une fois ruiné, il se mit au service de la république, et en peu de temps il devint si célèbre par son courage, qu'on lui confia un poste important qui le rapprocha du général Morosini, à l'époque même du mariage de Giovanna avec Ezzelin. Orio Soranzo, doué d'une grande beauté, d'une hardiesse téméraire, avait, de plus, l'habitude de la vie et de la galanterie. Son ascendant sur les femmes était irrésistible. La première fois qu'il vit Giovanna, il comprit tout l'avantage qu'il pourrait tirer d'une union avec la nièce du général Morosini, et, sans s'inquiéter du mariage projeté, il se jura de devenir l'époux de Giovanna.

Un jour, la belle et chaste Giovanna, assise entre son oncle et son prétendu, était occupée à quelque ouvrage de broderie, lorsqu'on annonça Orio Soranzo. Ce nom la fit tressaillir, car elle savait d'étranges choses sur le compte de cet homme, et, sans chercher à échapper à la fascination de son regard, elle laissa tomber son ouvrage et demeura clouée sur son fauteuil, sans pouvoir ni se lever, ni détourner la tête.

L'effet qu'il produisit n'échappa pas à Orio, qui n'était pas homme à manquer une si belle occasion de refaire sa fortune en épousant la plus charmante femme de Venise. A quelque temps de là, Orio Soranzo et Giovanna Morosini sortaient tous deux, se tenant par la main, de l'église Saint-

que nadie comprendía y que fomentaba la curiosidad de todos. Perdíanse las gentes en conjeturas, cuando una noche se vió en una góndola « al noble « Morosini sentado junto á su sobrina. Orio Soranzo « estaba medio tendido á los pies de Giovanna, « y en la vaga preocupacion con que acariciaba « Giovanna al hermoso galgo blanco de Orio, « habia todo un mundo de delicias, de esperanzas « y de amor. » Todo quedó explicado, excepto la resignacion de Ezzelino, porque se sabia que estaba muy enamorado de Giovanna. Orio Soranzo, descendiente del linage ducal de este nombre, habia disipado en Venecia un inmenso caudal en el juego y el libertinage; luego, ya una vez arruinado, entró al servicio de la república, y, en poco tiempo se hizo tan célebre por su valor, que se le confió un puesto importante que le acercó al general Morosini, en la época misma del casamiento de Giovanna con Ezzelino. Orio Soranzo, dotado de rara belleza, de un arrojo temerario, era, además, en extremo fino y galán con las damas, sobre quienes ejercia un ascendiente irresistible. La primera vez que vió á Giovanna, comprendió todo el provecho que podria sacar de un enlace con la hija del general Morosini, y sin curarse del casamiento proyectado, se juró á sí mismo ser el esposo de Giovanna.

Un día, la hermosa y casta Giovanna, sentada entre su tío y su novio, estaba ocupada en una labor de su sexo, cuando anunciaron á Orio Soranzo. Este nombre la hizo estremecerse, porque sabia extrañas cosas de aquel hombre, y, sin procurar substraerse á la fascinacion de su mirada, dejó caer su labor y quedó clavada en su sillón, sin poder levantarse ni volver la cabeza.

No se le escapó á Orio el efecto que habia producido, pues no era hombre para malograr tan buena ocasion de rehacer su caudal, casándose con la muger mas hermosa de Venecia. Poco tiempo despues, Orio Soranzo y Giovanna Morosini salian asidos de la mano, de la iglesia de

Mare; ils étaient mariés. « Giovanna était véritablement une perle de beauté, une *perle d'Orient*, « comme on disait en ce temps-là; et les roses « blanches de sa couronne étaient moins pures et « moins fraîches que le front qu'elles ceignaient « de leur diadème virginal. Le plus beau de tous « les pages portait les longs plis de sa robe de « drap d'argent, et son corsage était serré dans un « réseau de diamants. » Le cortège était splendide; mais ce qui étonna le plus, ce fut la présence d'Ezzelin à cette cérémonie. Bien qu'il y fût venu à la prière de Giovanna, lorsqu'elle l'aperçut, « Orio sentit défaillir sa jeune épouse. » Ezzelin, s'étant approché d'elle, lui baisa respectueusement la main en lui disant tout bas : « Madame, êtes-vous contente de moi? — Vous êtes à jamais mon ami et mon frère, » lui dit Giovanna. Le noble Ezzelin cachait sous l'apparence du calme les souffrances d'un amour sincère, dédaigné; « et il n'y eut pas lieu cette fois à gloser sur les « infortunes d'un amant rebuté, non plus que sur « le triomphe d'un amant préféré. On remarqua « seulement que les deux rivaux étaient fort pâles, « et que, placés à deux pas l'un de l'autre, s'effleurant à chaque instant et entre-croisant leurs « paroles avec les mêmes interlocuteurs, ils mettaient une admirable persévérance à ne pas « voir le visage, à ne pas entendre la voix l'un de « l'autre. » Après s'être montré au mariage de Giovanna, Ezzelin se retira en la laissant oublier de lui et tout entière à son nouvel amour. « C'était certainement beaucoup pour un homme « presque ruiné la veille, d'être devenu l'époux « d'une des plus riches héritières de la république et le neveu du généralissime; c'était de « quoi satisfaire une ambition ordinaire, mais « rien ne suffisait à Orio, parce qu'il abusait de « tout. Il ne lui aurait rien fallu de moins que la « fortune d'un roi pour subvenir à ses dépenses « de fou. C'était un homme à la fois insatiable et « cupide, à qui tous les moyens étaient bons pour « acquérir de l'argent, et tous les plaisirs bons

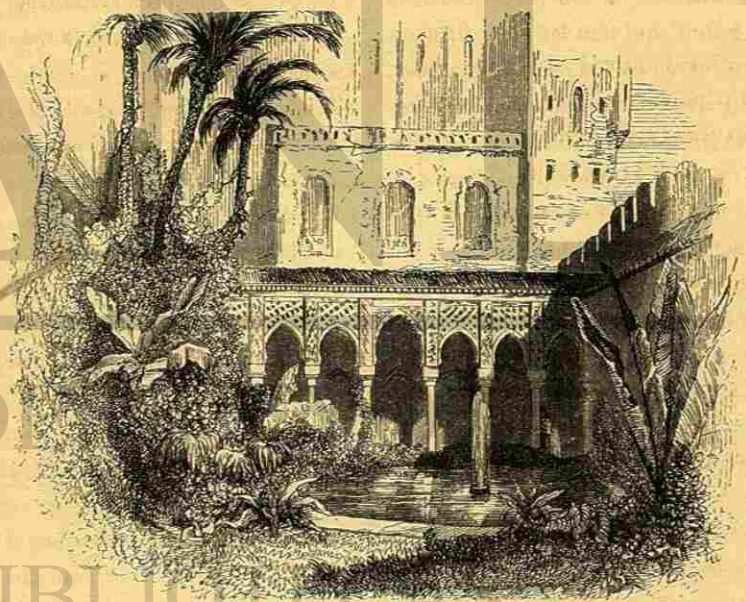
San Marcos; ya estaban casados. « Giovanna era « verdaderamente una perla de hermosura, una « *perla de Oriente*, como se decía en aquellos « tiempos; y las rosas blancas de su corona eran « menos puras y frescas que la frente que ceñían « con su diadema virginal. El mas bello de todos « los pages llevaba los largos pliegues de su falda « de paño de plata, y su talle estaba ceñido en « una redecilla de diamantes. » La comitiva era espléndida, pero lo que mas admiró fué la presencia de Ezzelino en aquella ceremonia. Aunque accedió á ella á ruego de Giovanna, quando ella le vió, « Orio sintió desfallecer á su jóven esposa. » Ezzelino, acercándose á ella, la besó respetuosamente la mano diciéndola al oído : « Señora, ¿estais contenta de mí? — Sois para siempre « mi amigo y mi hermano, le dijo Giovanna. » El noble Ezzelino ocultaba bajo la capa de la serenidad los padecimientos de un amor sincero, desdenado; « y no hubo ocasion entonces de « glosar sobre los infortunios de un amante desairado, como tampoco sobre el triunfo de un « amante preferido. Solamente se observó que « los dos rivales estaban muy pálidos, y que, colocados á dos pasos uno de otro, rozándose á « cada instante y hablando con los mismos interlocutores, ponian una admirable perseverancia « en no ver el rostro, ni oír la voz uno de otro. » Despues de haberse presentado en la boda de Giovanna, Ezzelino se retiró dejándola olvidada de él y solo atenta á su nuevo amor. « Mucho era « seguramente para un hombre casi arruinado la « vispera, haber llegado á ser esposo de una de « las mas ricas herederas de la república, y sobrino del generalissimo; bastaba esto para satisfacer una ambicion ordinaria, pero nada le bastaba á Orio porque de todo abusaba; para hacer « frente á sus gastos de loco hubiera necesitado « nada menos que los caudales de un rey. Era un « hombre juntamente insaciable y codicioso, á « quien todos los medios parecian buenos para « adquirir dinero, y todos los placeres buenos

« pour le dépenser. » Il eut bientôt compromis sa nouvelle fortune, et las peut-être de l'amour de sa femme, autant que pour réparer de grandes pertes faites au jeu, il reprit l'emploi que la république lui avait confié, et se signala de nouveau par sa bravoure et ses conquêtes. Giovanna, qui aimait son mari, ne pouvait supporter l'absence, malgré les lettres qu'elle recevait de lui et qui étaient pleines d'affection. Enfin, quand elle le sut fixé à Cargolari, elle lui demanda la permission de l'aller rejoindre; il le lui défendit sous prétexte que ce séjour était trop triste, et qu'elle aurait à y subir des privations de tout genre. Ce motif ne pouvait retenir Giovanna; elle partit donc. Le temps était mauvais, la traversée fut longue et pénible. Giovanna courut mille dangers, et lorsqu'elle arriva, Orio était allé faire une expédition dont les suites furent désastreuses; il y aurait perdu la vie sans le dévouement d'une jeune esclave qu'il ramena avec lui sous un déguisement d'homme. Giovanna, qui tous les jours allait sur les rochers à l'endroit où l'on pouvait débarquer, vit enfin sortir d'une barque un soldat turc accompagné d'un jeune garçon vêtu comme lui; elle reconnut sans peine Orio. Alors elle descendit en courant pour se jeter dans ses bras; mais Orio attacha sur elle un regard qui fit refluer tout son sang vers le cœur, et le froid de la mort s'étendit sur tous ses membres. Elle crut voir alors sur le visage d'Orio la menace, l'ironie et le mépris. Elle perdit connaissance; mais quand elle revint à elle, Orio la soignait tendrement. Elle oublia cette première impression en pensant qu'elle avait fait un pénible rêve, et elle s'abandonna sans contrainte à la joie de revoir Orio après si longtemps. Le séjour qu'Orio avait choisi « était « un lieu de plaisance bâti récemment à la ma- « nière orientale, et dans lequel on avait semblé « vouloir chercher un refuge contre l'aspect fati- « gant des flots et l'âpreté des brises marines. « Sur une assez large plate-forme quadrangu- « laire, on avait rapporté des terres végétales,

« para gastarle. » Pronto comprometió su nueva riqueza, y cansado acaso del amor de su mujer, no menos que para reparar grandes pérdidas al juego, volvió á tomar el empleo que le había confiado la república, y de nuevo se distinguió por su bizarría y sus conquistas. Giovanna, que amaba á su marido, no podía soportar su ausencia, á pesar de las cartas que recibía de él y que estaban llenas de amor. Enfin, cuando supó que se había fijado en Cargolari, le pidió permiso para ir á reunirse con él; prohibiéndolo Orio so pretexto de que aquella residencia era demasiado triste y que en ella tendría que sufrir todo género de privaciones; pero como este motivo no podía retener á Giovanna, partió inmediatamente. Hacia mal tiempo y así la travesía fué larga y penosa. Giovanna corrió mil peligros, y cuando llegó, Orio había ido á hacer una expedición cuyas resultas fueron desastrosas; y en la que hubiera perdido la vida á no ser por una joven esclava que se llevó consigo disfrazada de hombre. Giovanna, que todos los días iba á las peñas al sitio donde se podía desembarcar, vió enfin salir de una barca un soldado turco acompañado de un mancebo vestido como él; al instante reconoció á Orio. Entonces bajó corriendo para echarse en sus brazos, pero Orio fijó en ella una mirada que hizo refluir toda su sangre hacia su corazón, y el frío de la muerte corrió por todos sus miembros, pues creyó ver en el rostro de Orio la amenaza, la ironía y el desprecio. Desmayóse, pero cuando volvió en sí, Orio la asistía tiernamente: olvidó aquella primera impresión creyendo que había tenido un angustioso ensueño, y se abandonó sin recelo á la alegría de volver á ver á su marido al cabo de tan larga ausencia. La residencia que Orio había elegido « era un sitio de recreo recién construido « á la manera oriental, y en el que parecía que se « había querido buscar un refugio contra el mo- « nótono aspecto de las olas y la aspereza de las « brisas marinas. Sobre una meseta cuadrangular « bastante ancha habían puesto tierras vegetales

« et les plus belles fleurs de la Grèce y crois- « saient à l'abri des orages. Ce jardin artificiel « était rempli d'une indicible poésie. Les plantes « qu'on y avait acclimatées de force avaient une « langueur et des parfums étranges, comme si « elles eussent compris les voluptés et la souffrance d'une captivité volontaire. Un soin délicat et assidu semblait présider à leur entretien. « Un jet d'eau de roche murmurait au milieu, « dans un bassin de marbre de Paros. Autour de « ce parterre régnait une galerie de bois de cèdre « découpée dans le goût moresque, avec une légè- « reté et une simplicité élégantes. Cette galerie « laissait entrevoir, au-dessous et au-dessus de « ses arcades, les portes cintrées et les fenêtres « en rosaces des appartements particuliers du « gouverneur; des portières de tapisseries d'O- « rient et des tentures de soie écarlate en déro- « baient la vue intérieure aux regards. »

« y las mas hermosas flores de Grecia crecian « allí á cubierto de las tempestades. Aquel jar- « din artificial estaba lleno de una indecible poe- « sía.— Las plantas que se habían aclimatado en « él por fuerza tenían una languidez y extraños « perfumes, como si hubieran comprendido las « delicias y el padecimiento de una cautividad « voluntaria. Un delicado y asiduo desvelo parecia « presidir á su conservacion: un surtidor de agua « viva murmuraba en medio, en un estanque de « mármol de Paros. Al rededor de aquel jardin « había una galería de madera de cedro recortada « en el gusto moruno, con elegante ligereza y « sencillez. Aquella galería dejaba entrever, de- « bajo y encima de sus arcos, las puertas en semi- « círculo y las ventanas en rosetones de las habi- « taciones particulares del gobernador; mámparas « de tapices de Oriente y coladuras de seda « escarlata ocultaban la vista interior. »



« Cependant Orio n'était plus le même qu'à Ve- « nise, et Giovanna comprit bientôt qu'elle avait cessé d'être aimée. Alors, loin de sa famille, sans amis, sans secours, délaissée de son mari, la pauvre femme menait une triste vie. Et quand le

« Pero Orio no era ya el mismo que en Venecia, y pronto comprendió Giovanna que ya no era amada. Entonces, lejos de su familia, sin amigos, sin amparo, abandonada por su marido, la pobre mujer hacia una triste vida, y cuando la casuali-

hasard conduisait Ezzelin auprès d'elle, ce n'était plus que l'ombre de la femme qu'il avait aimée. « Giovanna était couchée sur des coussins de « drap d'or brodés en soie de diverses couleurs; « sa guitare était dans ses mains, et le grand « lévrier blanc d'Orio, couché à ses pieds, sem- « blait partager son attente et sa mélancolie. Elle « était toujours belle, quoique bien différente de « ce qu'elle avait été naguère; le brillant coloris « de la santé n'animait plus ses traits, et l'embon- « point de sa jeunesse avait été dévoré par le « souci; sa robe de soie blanche était presque du « même ton que son visage, et ses grands brace- « lets d'or flottaient sur ses bras amaigris: il « semblait qu'elle eût déjà perdu cette coquette- « rie, ce soin de sa parure qui, chez les femmes, « est la marque d'un amour partagé. Les ban- « deaux de perles de sa coiffure s'étaient détachés « et tombaient avec ses cheveux dénoués sur ses « épaules d'albâtre, sans qu'elle permit à ses es- « claves de les rajuster; elle n'avait plus l'orgueil « de la beauté. Un mélange de faiblesse languis- « sante et de vivacité inquiète se trahissait dans « son attitude et dans ses gestes. Lorsque Ezzelin « entra, elle semblait brisée de fatigue, et ses « paupières veinées d'azur ne sentaient pas l'éven- « tail de plumes qu'une esclave moresque agitait « sur son front; mais au bruit que fit le comte en « s'approchant, elle se souleva brusquement sur « ses coussins, et fixa sur lui un regard où bril- « lait la fièvre; elle lui tendit ses deux mains à la « fois pour serrer la sienne avec force... Ezzelin « comprit que le désespoir était en elle. » Elle « essaya d'abord de tromper Ezzelin. Elle lui parla « avec esprit et enjouement; mais bientôt, ne pou- « vant plus se contenir et cédant à l'entraînement « de l'amitié, elle lui avoue sa souffrance, l'abandon « d'Orio, son indifférence; elle oublie même qu'elle « s'adresse à un rival; elle lui peint son amour « dédaigné, ses longs jours solitaires, ses nuits sans « sommeil. Le noble Ezzelin accepte le nom de « frère qu'elle lui donne; il jure de la protéger, de

« dad condujo á Ezzelino junto á ella, no halló este « mas que la sombra de la muger á quien habia « amado. « Giovanna estaba echada sobre unos « almohadones de paño de oro bordados de seda « de varios colores; tenia su guitarra en las « manos, y el gran galgo blanco de Orio, tendido « á sus pies, parecia participar de su resignacion « y de su melancolia. Siempre estaba hermosa, « aunque muy diferente de la que habia sido; el « brillante colorido de la salud no animaba ya su « rostro, y las penas habian devorado las carnes « de la juventud; su vestido de seda blanco era « casi del mismo color que su semblante, y sus « grandes brazaletes de oro flotaban al rededor de « sus brazos descarnados; parecia que habia per- « dido ya aquella coqueteria, aquel cuidado de « su persona que, en las mugeres, es el indicio de « un amor correspondido. Las sargas de perlas de « su tocado se habian desprendido y caian con « sus cabellos sueltos sobre sus hombros de ala- « bastro, sin que permitiese á sus esclavas arre- « glarlos; ya no tenia el orgullo de la hermosura. « Una mezcla de lánguida debilidad y de vivaci- « dad inquieta se revelaba en su actitud y en sus « ademanes. Cuando entró Ezzelino, parecia que « brantada de cansancio, y sus párpados jaspea- « dos de azul no sentian el abanico de plumas que « agitaba sobre su frente una esclava mora, pero « al ruido que hizo el conde al acercarse, se incor- « poró bruscamente sobre sus almohadones y fijó « en él una mirada en que brillaba la calentura; « tendió sus dos manos á la vez para estrechar la « suya con fuerza... Ezzelino comprendió que su « alma era presa de la desesperacion. » Al prin- « cipio probó á engañar á Ezzelino; le habló con « chispa y buen humor, pero pronto, no pudiendo « ya contenerse y cediendo al impulso de la amis- « tade, le confiesa sus padecimientos, el abandono « de Orio, su indiferencia, y hasta olvida que se dirige « á un rival; le pinta su amor desdenado, sus largos « días solitarios, sus noches sin sueño. El noble Ez- « zelino acepta el nombre de hermano que ella le

la secourir comme si elle était sa sœur. Et Gio- « vanna lui dit avec amertume: « Que pouvez-vous « pour moi? D'ailleurs j'aurais tort de me plain- « dre, car j'ai trouvé ce que je cherchais: j'ai « dédaigné le calme, et j'ai trouvé l'orage... O « mon ami, plaignez-moi, car j'ai été insensée en « choisissant pour appui cet être superbe qui ne « sait point aimer! Orio n'est point comme vous « un homme de tendresse et de dévouement; c'est « un homme d'action et de volonté. La faiblesse « d'une femme ne l'intéresse pas; elle l'embar- « rasse. Sa bonté se borne à la tolérance, elle ne « s'étend pas jusqu'à la protection. Aucun homme « ne devrait moins inspirer l'amour, car aucun « homme ne le comprend et ne l'éprouve moins; « et cependant cet homme inspire des passions « immenses, des dévouements infatigables... Plai- « gnez-moi donc, car je l'aime jusqu'au délire, et « son empire sur moi est sans bornes. Vous voyez « que mon malheur est sans ressources. » Pauvre « femme, qui croyait connaître le malheur, et qui « pouvait encore estimer et admirer l'homme qu'elle « aimait! Elle ne tarda pas à regretter le temps où « elle croyait n'avoir d'autres reproches à faire à « Orio que sa froideur et son inconstance. Guidée « par ses pressentiments et par des indices vagues, « elle arrive une nuit jusqu'à la porte d'Orio; elle « veut lui ouvrir son cœur, lui avouer ses soupçons, « car le doute la tue. Orio, endormi, s'agite convul- « sivement dans la fièvre. Il parle avec exaltation, « avec fureur. Dans le délire, il révèle d'affreux « mystères, et Giovanna s'enfuit épouvantée. Le « lendemain, Orio, qui craint sa femme parce qu'il « la sait toute-puissante auprès de son oncle Moro- « sini, et qui la hait tout en admirant sa douceur et « sa beauté, vient la trouver; il veut qu'elle lui soit « favorable auprès du généralissime. Alors il se fait « plus pressé que de coutume, mais Giovanna « repousse ses hypocrites avances et s'éloigne de « lui froidement. Cette fois, elle n'est ni craintive ni « suppliante, elle est calme; elle parle de révéla- « tions qui lui auraient été faites, et Orio lui intime

« da; jura protegerla, socorrerla como si fuera su « hermana. Y Giovanna le dijo con amargura « ¿Qué podeis por mí? Además, no me estaria « bien quejarme, porque he hallado lo que bus- « caba; he desdenado la bonanza, y he hallado la « tempestad...; Oh amigo mio compadecedme, « porque he sido insensata eligiendo para arrimo « á ese ser soberbio que no sabe amar! Orio no « es, como vos, un hombre de ternura y de sacri- « ficio; es un hombre de accion y de voluntad. « La debilidad de una muger no le interesa, le « estorba. Su bondad se limita á la tolerancia, no « se estiende hasta la proteccion. Niugun hombre « deberia menos inspirar el amor, porque ningun « hombre le comprende ni le siente menos; y sin « embargo ese hombre inspira pasiones inmensas, « sacrificios infatigables... Compadecedme, sí, « porque le amo hasta el delirio, y su imperio « sobre mí es ilimitado. Ya veis que mi desgracia « no tiene remedio. » ¡Pobre muger, que creia « conocer la desgracia, y que todavia podia estimar « y admirar al hombre á quien amaba! No tardó en « lamentar como un bien perdido el tiempo en que « creia no tener mas cargos que hacer á Orio que « su tibieza y su inconstancia. Guiada por sus pre- « sentimientos y por vagos indicios, llega una « noche hasta la puerta de Orio, con ánimo de fran- « quearle su corazon, de confesarle sus sospechas, « porque la duda la mata. Orio, dormido, se agita « convulsivamente en la calentura, habla con exal- « tacion, con furor; en el delirio, revela horribles « misterios, y Giovanna huye despavorida. Al dia « siguiente, Orio, que teme á su muger porque sabe « que es omnipotente sobre el ánimo de su tio Mo- « rosini, y que la aborrece, bien que admirando su « dulzura y su belleza, va á verla; quiere que le « sea favorable cerca del generalísimo, y entonces se « muestra mas rendido de lo acostumbrado, pero « Giovanna repele sus hipócritos halagos y se aleja « de él con frialdad. En aquella ocasion, no se la « ve ni tímida ni suplicante; habla de revelaciones « que ha recibido, y Orio le intima la orden de

l'ordre de s'expliquer. Alors elle lui dit que le spectre du comte Ezzelin lui est apparu, qu'il lui a montré une large blessure en lui disant : *Madame, votre époux est un assassin et un traître.* Quand Orio se vit dévoilé, il prononça dans son cœur l'arrêt de Giovanna. C'est que Giovanna savait maintenant que l'homme qu'elle avait tant aimé, dont elle portait le nom, n'était autre que le pirate « l'Uscoue, infâme égorgeur, traître à sa patrie, insatiable larron et meurtrier féroce. » C'est lui qui a fait assassiner Ezzelin; mais sa tâche n'est pas terminée s'il veut rester impuni, et Giovanna doit être une de ses premières victimes. Elle meurt assassinée de la main de son mari.

Il y a un grand rapport entre Giovanna et Juliette. La position est la même, quoique sur une autre échelle sociale. Giovanna préfère au noble Ezzelin le pirate Orio, de même que Juliette s'enfuit avec Léone en abandonnant l'honnête Henriët. L'amour de ces deux femmes commence par la vanité; mais Juliette aime encore Léone après qu'elle sait ses infamies, et Giovanna cesse d'aimer Orio lorsqu'elle le connaît.

Giovanna a plus de fierté que Juliette, ou peut-être moins d'amour.

explicarse. Entonces ella le dice que se le ha aparecido el espectro del conde Ezzelino, y que le ha enseñado una larga herida diciéndole : *Señora, vuestro esposo es un traidor y un asesino.* Cuando Orio se vió descubierto, pronunció en su corazón la sentencia de muerte de Giovanna. Porque Giovanna sabía ya que el hombre á quien había amado tanto, cuyo nombre elevaba, no era otro que el pirata « el Uscoco, infame asesino, traidor á su patria, insaciable ladron y feroz forragido. » El es quien ha hecho asesinar á Ezzelino, pero su obra no está completa si quiere quedar impune, y Giovanna debe ser una de sus primeras víctimas. La infeliz muere asesinada por mano de su marido.

Hay mucha analogía entre Giovanna y Julieta. La posición de ambas es la misma, aunque en diferente escala social. Giovanna prefiere al noble Ezzelino el pirata Orio, así como Julieta huye con Leone abandonando al honrado Henriët. El amor de estas dos mugeres empieza por la vanidad, pero Julieta ama todavía á Leone despues que conoce sus infamias, y Giovanna cesa de amar á Orio cuando le conoce.

Giovanna tiene mas altivez que Julieta, ó acaso menos amor.

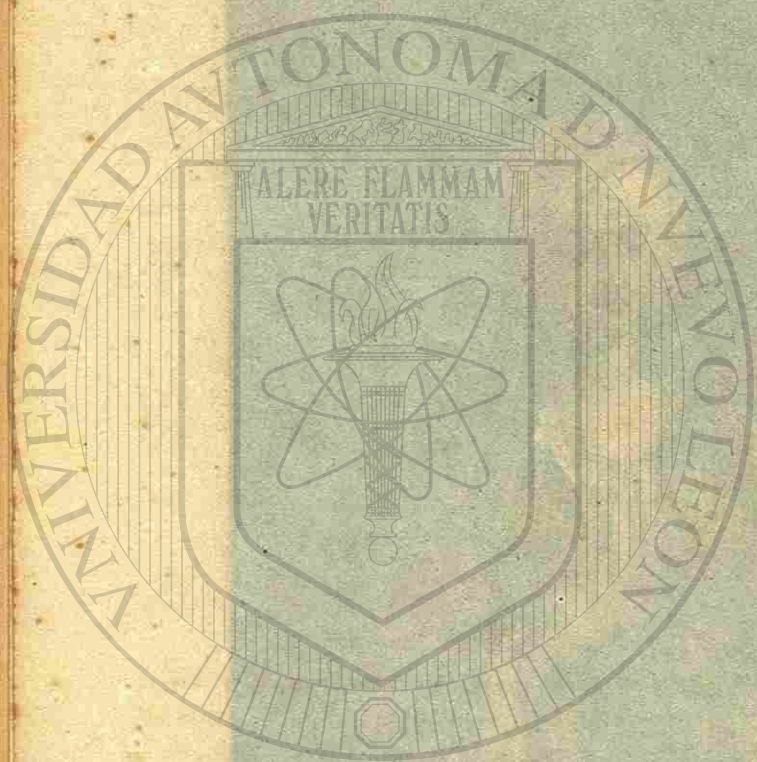
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



GEORGE SAND

30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 535
 536
 537
 538
 539
 540
 541
 542
 543
 544
 545
 546
 547
 548
 549
 5



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

NAAM.



Qui a pu habiter Venise sans sentir son imagination s'éveiller, et sans éprouver le besoin de donner les formes vivantes de la poésie ou du roman aux émotions que cause la reine déchue de l'Adriatique? Tous ces superbes palais, sortant des eaux comme par enchantement, provoquent les rêveries de l'esprit, qui, dans le présent, ne trouve rien qui explique leur construction ou qui console de leur ruine. Dans ces marbres somptueux qui portent l'empreinte de toutes les époques de l'art, dans ces peintures qui attestent toute la fougue du génie dans ce vague souvenir de gloire qui rivalise avec les plus grandes renommées de l'antiquité, dans cette population muette, triste, courbée, qu'on

¿Quien ha podido habitar en Venecia sin sentir despertarse su imaginacion, y sin experimentar la necesidad de dar las formas vivas de la poesía ó de la novela á las emociones que causa la reina destronada del Adriático? Todos aquellos soberbios palacios que salen de las aguas como por encantamiento, provocan los desvarios del espíritu que, en el presente, no halla nada que explique su construcción ó que consuele de su ruina. En aquellos suntuosos mármoles en que se ven estampadas todas las épocas del arte, en aquellas pinturas que atestiguan toda la impetuosidad del genio, en aquel vago recuerdo de gloria que rivaliza con las mas grandes famas de la antigüedad, en aquella poblacion

voit paraître et disparaître comme des ombres sur les ponts des canaux, il y a tout un monde à deviner, à refaire, à relever de sa chute, à suivre les vicissitudes de sa destinée, à conduire jusqu'au bord de la tombe magnifique où l'on se trouve vivant parmi tant de débris. Mais ces instincts, dont les esprits les plus ordinaires sont agités, qui peut s'y abandonner sans craindre de tomber dans les phrases banales, et de voir dégénérer en ennui des sensations qui étaient si vives et si pures tandis qu'elles demeuraient cachées au fond du cœur? George Sand est peut-être, après Byron, le seul écrivain de notre âge à qui il ait été permis de parler de Venise sans risquer de jamais déplaire. Chaque fois qu'elle y est revenue, elle y a trouvé de nouvelles couleurs pour séduire, de nouvelles passions pour toucher, de nouvelles catastrophes pour émouvoir. *L'Uscoque* est un des tableaux les plus rapides et les plus brillants que les lagunes lui aient inspirés.

Si vous voulez savoir ce que sont les Uscoques, « il vous suffira de savoir que les empereurs et les princes d'Autriche se servirent souvent de ces brigands pour défendre les villes maritimes contre les entreprises des Turcs. Pour se dispenser de payer cette terrible garnison, qui ne se fût pas contentée de peu, l'Autriche fermait les yeux sur leurs pirateries, et les Uscoques faisaient main-basse sur tout ce qu'ils rencontraient dans l'Adriatique, ruinaient le commerce de la République, et désolaient les provinces d'Istrie et de Dalmatie. Ils furent longtemps établis à Segna, au fond du golfe de Carnie, et retranchés là derrière de hautes montagnes et d'épaisses forêts, ils bravèrent les efforts réitérés qu'on fit pour les détruire. Vers 1615, un traité conclu avec l'Autriche les livra enfin, sans appui, à la vengeance des Vénitiens, et le littoral de l'Italie en fut purgé. Les Uscoques cessèrent donc de faire un corps, et, forcés de se disperser, ils se répandirent dans toutes les mers, et grossirent le nombre des flibustiers

muda, triste, agoviada, que se ve aparecer y desaparecer como sombras sobre los puentes de los canales, hay todo un mundo que adivinar, que rehacer, que levantar de su caída, que seguir al través de las vicissitudes de su destino, que conducir hasta el borde la magnífica tumba en que se le halla vivo entre tantas ruinas; pero ¿quien puede abandonarse á esos instintos, de que se sienten agitadas hasta las inteligencias mas ordinarias, sin temor de caer en las frases vulgares, y de ver degenerar en fastidios sensaciones que eran tan vivas y puras mientras permanecían escondidas en el fondo del corazón? Jorge Sand es tal vez, después de Byron, el único escritor de nuestro siglo á quien ha sido dado hablar de Venecia sin riesgo de empalagar nunca. Siempre que ha tomado por escena ese pueblo, ha hallado en él nuevos colores para seducir, nuevas pasiones para conmover, nuevas catástrofes para arrancar lágrimas. El *Uscoque* es uno de los cuadros mas rápidos y brillantes que le han inspirado las lagunas.

Si quiere el lector saber lo que son los Uscoques, « bastarale saber que los emperadores y los príncipes de Austria se sirvieron muchas veces de esos bandidos para defender las ciudades marítimas de las embestidas de los Turcos. Para dispensarse de pagar aquella terrible guarnición que no se hubiera contentado con poco, el Austria cerraba los ojos sobre sus piraterías, y los Uscoques robaban cuanto topaban en el Adriático, arruinaban el comercio de la República y desolaban las provincias de Istria y de Dalmacia. Mucho tiempo estuvieron establecidos en Segna, en el fondo del golfo de Carnia, y atrincherados allí detrás de altas montañas y de espesas selvas, arrostraron los reiterados esfuerzos que se hicieron para destruirlos. Hacia el año 1615, un tratado hecho con el Austria los entregó, enfin, sin apoyo, á la venganza de los Venecianos y el litoral de Italia quedó purgado de aquella peste. Cesaron pues los Uscoques de formar un cuerpo, y precisados á dispersarse, se derramaron por todos los mares, y aumen-

« qui, de tout temps et en tous lieux, ont fait la guerre au commerce des nations. »

On le voit, l'*Uscoque* est un corsaire, et rien que par la profession de son héros principal, le roman qui porte ce nom a déjà de singuliers rapports avec tous les poèmes où Byron s'est plu à parer de couleurs éclatantes ses sombres rêves d'indépendance et sa haine amère contre la société. La ressemblance est complète; et l'auteur avoue, dès le début, l'intention de lutter, par sa prose, contre les vers de l'illustre poète. Nous aimons ces défis; ils enrichissent les langues; rien n'est plus fait pour former le goût du public et pour déployer les ressources de l'esprit, que de s'arrêter ainsi à une donnée déjà traitée, et, en la creusant, de faire jaillir des richesses inattendues d'un fonds que tout le monde possède et croit avoir mesuré.

Naam est un personnage qu'on retrouve aussi sous d'autres noms dans les poésies de lord Byron. Tout le monde se souvient de cette esclave turque qui sauve la vie du *Corsaire*, pris par le pacha de Patras, et que le corsaire entraîne dans sa destinée maudite; de cette femme mystérieuse qui reparait ailleurs sous le costume d'un page, suivant Lara à travers ses chagrins et ses crimes. Cette esclave, ce page, c'est Naam. « A minuit, Orio donna le signal convenu à sa troupe, qui se mit en marche pour le venir joindre à la porte de Patras. Alors il égorgea les sentinelles, traversa silencieusement la ville, surprit le palais, et commença à le piller. Mais, attaqué par une troupe vingt fois plus nombreuse que sienne, il fut refoulé dans une cour et cerné de toutes parts. Il se défendit comme un lion, et ne rendit son épée que longtemps après avoir vu tomber le dernier de ses compagnons. Le pacha, épouvanté, malgré sa victoire, de l'audace de son ennemi, le fit enfermer et enchaîner dans le plus profond cachot de son palais, pour avoir le plaisir de voir souffrir, et trembler

« taron el número de los piratas que, en todos tiempos y en todas partes, han hecho la guerra al comercio de las naciones. »

Como se ve, el *Uscoque* es un corsario, y aunque no sea mas que por la profesion de su héroe principal, la novela que lleva este título tiene ya singulares analogías con todos los poemas en que Byron se ha complacido en adornar con brillantes colores sus sombríos devaneos de independencia y su odio amargo contra la sociedad. La semejanza es completa; y el autor confiesa, desde el principio, la intencion de luchar, con su prosa, contra los versos del ilustre poeta. Esos desafíos nos gustan, porque enriquecen las lenguas; nada es mas propio para formar el gusto del público y desplegar los recursos del ingenio, que fijarse así en un dato ya tratado, y, ahondándole, hacer brotar riquezas inesperadas de un fondo que todos poseen y creen haber sondeado.

Naam es un personaje que se halla tambien bajo otros nombres en las poesías de lord Byron. Todo el mundo se acuerda de aquella esclava turca que salva la vida al *Corsario*, cogido por el bajá de Patras, y á quien el corsario arrastra en su destino maldito; de aquella muger misteriosa que vuelve á aparecer luego vestida de page, siguiendo á Lara en medio de sus amarguras y de sus crímenes. Aquella esclava, aquel page es Naam. « A media noche, Orio dió la señal convenida á su gente, que se puso en marcha para ir á reunirse en la puerta de Patras: entonces acuchilló á los centinelas, atravesó silenciosamente la ciudad, sorprendió el palacio y empezó á saquearle; pero, atacado por una fuerza veinte veces mas numerosa que la suya, fué rechazado á un patio y se vió cercado por todas partes. Defendióse como un león, y no entregó su espada hasta mucho después de haber visto sucumbir al último de sus compañeros. El bajá, temeroso, á pesar de su victoria, de la osadía de su enemigo, le hizo encerrar y encadenar en el mas hondo calabozo de su palacio, para tener el placer de ver sufrir

« peut-être, celui qui l'avait fait trembler. Mais
 « l'esclave favorite du pacha, nommée Naam, qui
 « avait vu de ses fenêtres le combat de la nuit,
 « séduite par la beauté et le courage du pri-
 « sonnier, vint le trouver en secret, et lui offrit
 « sa liberté, s'il consentait à partager l'amour
 « qu'elle ressentait pour lui. L'esclave était belle,
 « Orio facile en amour et bien désireux en outre
 « de la vie et de la liberté. Le marché fut conclu,
 « bientôt aussi exécuté. La troisième nuit, Naam
 « assassina son maître, et, à la faveur du désordre
 « qui suivit ce meurtre, s'enfuit avec son amant.



« Tous deux montèrent dans une barque que
 « l'esclave avait fait préparer, et se rendirent aux
 « îles Curzolari. »

Au moment où Orio Soranzo a attaqué le pacha de Patras et est sorti de ses chaînes, il n'est point encore devenu pirate. Époux de Giovanna Morosini, fille du généralissime de la république de Venise, il est au contraire chargé de réprimer la piraterie. Mais en revenant prendre possession du château de Curzolari, d'où il doit veiller à la sûreté des parages de la mer d'Ionie, sa destinée change.

« y tremblar, tal vez, al que le había hecho tem-
 « blar á él; pero la esclava favorita del bajá,
 « llamada Naam, que había visto desde sus ven-
 « tanas el combate de la noche, seducida por la
 « gallardía y el valor del prisionero, fué á verle
 « en secreto, y le ofreció la libertad, si consentia
 « en corresponder al amor que ella le profesaba.
 « La esclava era hermosa, Orio fácil en amor, y
 « tenía además gran deseo de conservar la vida y
 « la libertad. Ajustóse el pacto y pronto también
 « se llevó á ejecución. La tercera noche, Naam
 « asesinó á su amo, y, válida del desorden que

« siguió á aquel asesinato, huyó con su amante.
 « Ambos saltaron en una barca que la esclava había
 « hecho preparar, y pasaron á las islas Curzolari. »

En el momento en que Orio Soranzo atacó al bajá de Patras, todavía no era pirata: casado con Giovanna Morosini, hija del generalísimo de la república de Venecia, está por el contrario encargado de reprimir la piratería, pero cuando vuelve á tomar posesión del castillo de Curzolari, de donde debe velar por la seguridad de las aguas de Jonia, su destino cambia. Ha llevado consigo á

Il a emmené avec lui Naam, qu'il a déguisée sous des habits de jeune homme et sous le nom de Naama; et il trouve au château sa femme Giovanna, qu'il pensait être encore à Venise, où il l'avait laissée après avoir demandé sa main pour rétablir ses affaires. Placé entre ces deux femmes naturellement violentes, son âme s'assombrit; la nécessité de réparer les désastres qu'il avait éprouvés à Patras se joignant au délire que ses passions aux prises excitaient en lui, sans renoncer au commandement qui lui avait été confié, il se mit lui-même à la tête d'une bande d'écumeurs. Naama l'accompagnait seul dans toutes ses expéditions, et seul savait que, sous les habits de l'Uscoque, c'était l'officier de la République qui dévastait les rivages placés sous sa protection. Mais ce page ne paraissait pas moins singulier que son maître.

« Quoiqu'il eût été élevé en Turquie, il était
 « facile de voir qu'il appartenait à une race plus
 « fièrement trempée. Le type arabe se révélait
 « dans la forme de ses longs yeux noirs, dans son
 « profil droit et inflexible, dans la petitesse de sa
 « taille, dans la beauté de ses mains effilées, dans
 « la couleur bronzée de sa peau lisse, sans aucune
 « nuance. Le son de sa voix le faisait reconnaître
 « pour un Arabe qui parlait le turc avec facilité,
 « mais non sans un accent guttural dont l'har-
 « monie, étrange d'abord, s'insinue peu à peu
 « dans l'âme et finit par la remplir d'une suavité
 « inconnue. » Si cet être extraordinaire éprouvait
 « quelque émotion vive, « souriant avec une expres-
 « sion de malignité féroce, et montrant deux ran-
 « gées de dents blanches, minces et serrées, il
 « changeait tellement de visage, qu'il ressemblait
 « à une panthère. »

Cependant ce caractère mêle une singulière douceur à son énergie native. Naam est la rivale de Giovanna; elle la prend pourtant en pitié; elle lui donne ses soins comme à une amie, et lorsqu'elle la voit poignardée par Orio, qui, prêt à retourner à Venise, veut se débarrasser de tous les

Naam, á quien ha disfrazado con vestidos de mancebo y bajo el nombre de Naama, y halla en el castillo á su esposa Giovanna á quien todavía creía en Venecia, donde la había dejado despues de haber pedido su mano para restablecer sus negocios. Colocado entre aquellas dos mugeres naturalmente violentas, su alma se hace cada vez mas sombría, y uniéndose la necesidad de reparar los desastres que había sufrido en Patras al delirio que escitaban en él sus encontradas pasiones, sin renunciar al mando que le había sido confiado, se puso al frente de una cuadrilla de piratas, Naama era el único que le acompañaba en todas sus expediciones y el único que sabía que, bajo los arreos del Uscoque, el capitán de la República era quien talaba las playas puestas bajo su protección; pero aquel page no parecía menos singular que su amo.

« Aunque se había criado en Turquía, fácil era
 « ver que pertenecía á una raza mas reciamente
 « templada. El tipo árabe se revelaba en la
 « forma de sus largos ojos negros, en su perfil
 « recto é inflexible, en la pequeñez de su estatura,
 « en la belleza de sus manos delicadas, en el color
 « bronceado de su terso cutis, sin ningun matiz.
 « El sonido de su voz le hacia reconocer por un
 « Arabe que hablaba el turco con facilidad, pero
 « no sin un acento guttural cuya armonía, estraña
 « al principio, se insinuaba poco á poco en el alma
 « y acaba por llenarla de una suavidad descono-
 « cida. » Si aquel ser extraordinario experimen-
 « taba alguna emoción viva, « sonriendo con una
 « expresión de malignidad feroz, y enseñando
 « dos hileras de dientes blancos, sutiles y apre-
 « tados, cambiaba á tal punto de semblante que
 « parecía una pantera. »

Sin embargo este caracter une una dulzura singular á su energía nativa. Naam es la rival de Giovanna, y con todo la toma en compasión; la cuida como á su amiga, y cuando la ve acuchillada por Orio que, á punto de volver á Venecia, quiere deshacerse de todos los testigos de su equivocada ad-

témoins de son administration équivoque, elle pleure sur elle : « O ma sœur, s'écrie-t-elle, qu'as-tu donc fait qui ait mérité la mort? Tu as été faible, ô femme! je me souviendrai de toi, et ce qui t'arrive me servira d'enseignement. » Que plus tard Orio, revenu à Venise, épuisé par les plaisirs qu'il y trouve, cherche à se refaire une vie nouvelle et à se rendre la faculté de sentir en épousant la jeune Argiria, Naam supporte, sans mot dire, cette rivalité nouvelle. Mais que son maître soit menacé, qu'un témoin se lève comme de la tombe pour le convaincre et pour le faire punir, Naam n'hésite pas; sans même en être pîce, elle quitte Orio accablé par la terreur de ses propres souvenirs, elle va droit à l'homme qui l'a menacé, elle le frappe.

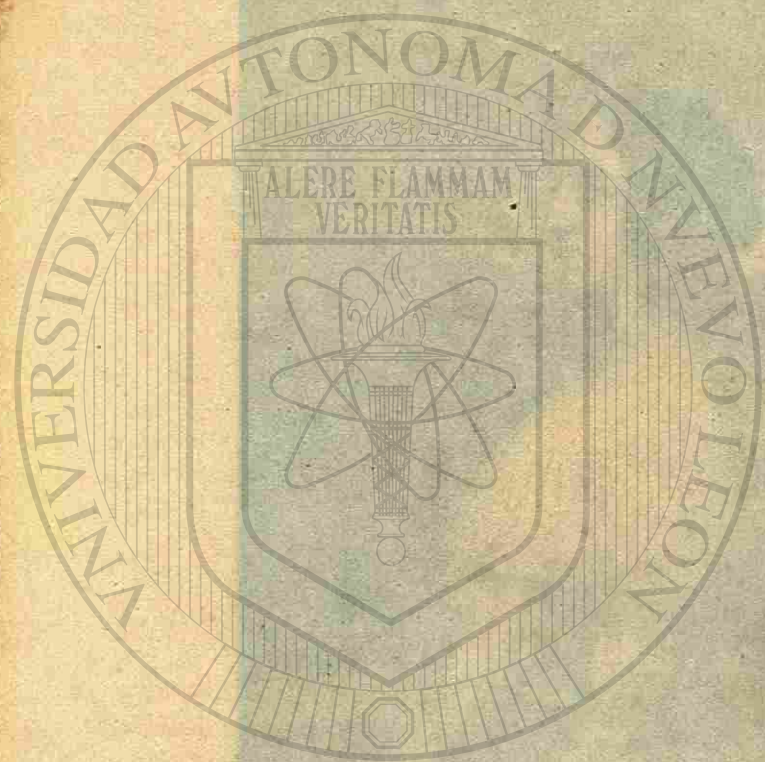
Non, Naam n'a point blessé Ezzelin, le fiancé de Giovanna et le frère d'Argiria; par méprise, elle n'a tué que le serviteur de ce témoin redoutable. La police des Dix est bien vite sur les traces du crime. Orio a perdu au milieu des voluptés de Venise la force qui l'avait soutenue au milieu des pirateries de la mer de Corfou. Il renie; il l'accuse. Naam accepte son arrêt sans charger son maître; seulement, tandis que les juges délibèrent, elle l'accable de son mépris, tout en essayant encore vainement de le sauver par son silence.

Ce caractère, qui est tout à fait en dehors de nos mœurs, plaît, malgré ses souillures, par une certaine grandeur sauvage. Lord Byron l'a paré avec une sombre prédilection des plus brillantes perles de sa poésie; George Sand l'a peint avec plus de nudité, et a laissé ses actions s'expliquer d'elles-mêmes. Dans l'œuvre du poète comme dans celle du romancier, il marquera cette triste inquiétude qui a fait que notre siècle a cherché la grandeur dans le crime, et aussi cet instinct encore mystérieux qui pousse l'Occident vieilli à respirer, sur la tombe de l'Orient, le dangereux parfum des fleurs enivrantes et des brises enflammées.

ministracion, llora sobre ella. « Oh hermana mia! exclama, qué has hecho para merecer la muerte? « Has sido debil, oh muger! me acordaré de ti, « y lo que te sucede me servirá de lección! » Que mas tarde Orio, de vuelta en Venecia, enervado por los placeres que halla en ella, trate de trazarse una vida nueva y de recuperar la facultad de sentir casándose con la joven Argiria, Naam soportará, sin decir palabra, aquella nueva rivalidad; pero que su dueño se vea amenazado, que un testigo se alce, como de la tumba, para convencerle y hacerle castigar, Naam no titubeará; sin siquiera ser rogada para ello, deja á Orio abrumado por el terror de su propio recuerdo, va derecha al hombre que le ha amenazado y le hiere.

No, Naam no ha herido á Ezzelino, el novio de Giovanna y el hermano de Argiria; por error, no ha matado mas que al criado de aquel terrible testigo. Pronto la policía de los Diez descubre el rastro del crimen. Orio ha perdido en medio de las delicias de Venecia la fuerza que le sorstuvo en medio de las piraterías del mar de Corfu. Reniega á Naam, la acusa; Naam acepta su sentencia sin acusar á su amo; solamente, mientras los jueces deliberan, ella le manifiesta todo su desprecio, aunque procurando todavía en vano salvarle con su silencio.

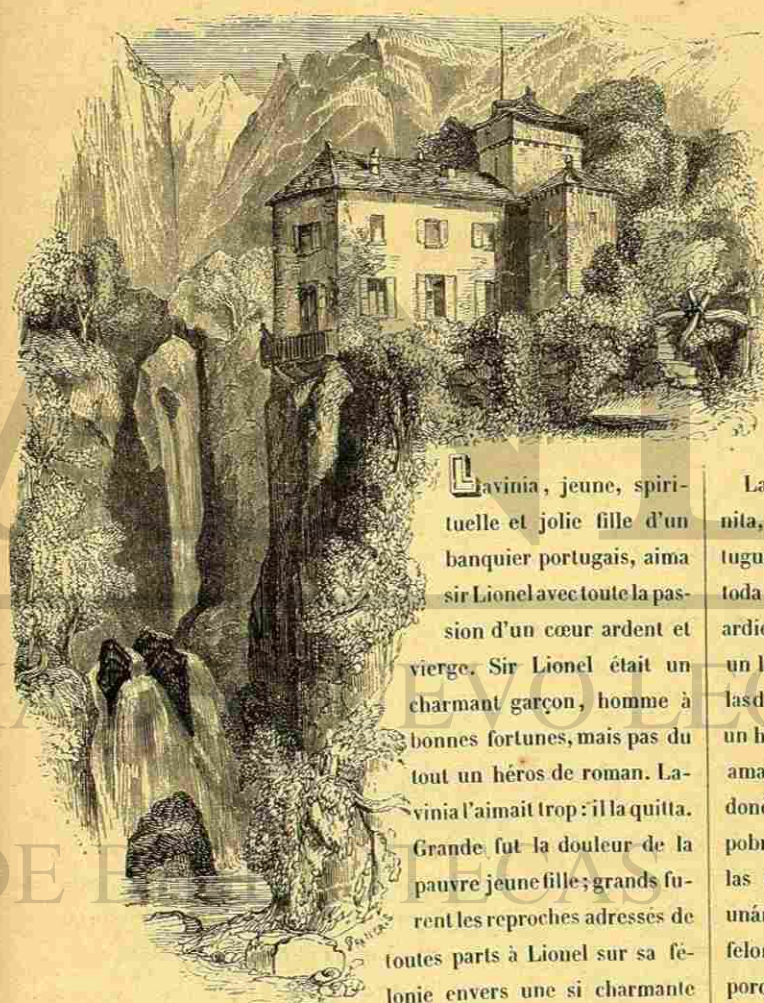
Este caracter, que está enteramente fuera de nuestras costumbres, agrada, á pesar de sus defectos, por cierta grandeza selvática. Lord Byron ha derramado sobre él con sombría predilección las mas brillantes perlas de su poesía; Jorge Sand le ha pintado con mas desnudez y ha dejado á sus acciones explicarse por sí mismas. En la obra del poeta como en la del novelista, constará siempre esa triste inquietud que ha movido á nuestro siglo á buscar la grandeza en el crimen, y tambien ese instinto todavía misterioso que impele al viejo Occidente á respirar, sobre la tumba del Oriente, el peligroso perfume de las flores que embriagan y de las brisas inflamadas.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE F

LAVINIA.



femme, car cette rupture fit éclat, et Lavinia fut gravement compromise

Lavinia, jeune, spirituelle et jolie fille d'un banquier portugais, aimait sir Lionel avec toute la passion d'un cœur ardent et vierge. Sir Lionel était un charmant garçon, homme à bonnes fortunes, mais pas du tout un héros de roman. Lavinia l'aimait trop: il la quitta. Grande fut la douleur de la pauvre jeune fille; grands furent les reproches adressés de toutes parts à Lionel sur sa félonie envers une si charmante

Lavinia, joven, discreta y bonita, hija de un banquero portugués, amó á sir Lionel con toda la pasión de un corazón ardiente y virgen. Sir Lionel era un lindo mozo, muy feliz con las damas, pero nada menos que un héroe de novela. Lavinia le amaba demasiado y él la abandonó. Grande fué el dolor de la pobre Lavinia; grandes fueron las reconvenciones dirigidas unánimemente á Lionel por su felonía con tan hermosa muger, porque aquel rompimiento fue muy sonado, y Lavinia quedó gravemente comprometida.

Dix ans après, Lavinia et Lionel, qui ne se sont pas revus, se rencontrent aux eaux; sir Lionel est sur le point de faire un mariage confortable; Lavinia a été mariée, et elle est veuve. En apprenant le prochain mariage de sir Lionel, Lavinia lui fait redemander ses lettres et son portrait; sir Lionel les lui rapporte lui-même. Au moment où il se présente chez Lavinia, elle est au bal; pendant qu'on va l'y chercher, comme elle en a donné l'ordre à sa vieille nourrice, Lionel attend Lavinia dans la petite chambre qu'elle occupait à Saint-Sauveur. Cette chambre, toute simple, toute blanche, toute imprégnée des parfums préférés par Lavinia, éveilla dans l'âme de sir Lionel « tout un monde de souvenirs, toute une vie d'amour; c'était une émanation de la première femme que Lionel avait aimée. Sa vue se troubla, ses artères battirent violemment; il lui sembla qu'un nuage flottait devant lui, et dans ce nuage une fille de seize ans, brune, mince, vive et douce à la fois: la jeune Lavinia, son premier amour. Il la voyait passer rapide comme un daim, effleurant les bruyères, foulant les plaines giboyeuses de son parc, lançant sa haquenée noire à travers les marais, rieuse, ardente et fantasque... »

Mais bientôt Lionel revint à la vie réelle, et reprit tout le calme d'un digne Anglais. Cependant, lorsqu'il vit entrer Lavinia, il ne put retenir un cri de surprise. « C'est qu'il ne s'attendait pas à la revoir si belle... il l'avait laissée bien souffrante et bien altérée. Dans ce temps-là, les larmes avaient flétri ses joues, le chagrin avait amaigri sa taille; elle avait l'œil éteint, la main sèche, une parure négligée; elle s'enlaidissait imprudemment alors, la pauvre Lavinia, sans songer que la douleur n'embellit que le cœur de la femme; maintenant Lavinia était dans tout l'éclat de cette seconde beauté qui revient aux femmes: c'était toujours une mince et pâle Portugaise, d'un reflet un peu bronzé, d'un profil un peu sévère; mais son regard et ses manières

Diez años después, Lavinia y Lionel, que no se han vuelto á ver, se encuentran en los baños; sir Lionel está á punto de contraer un casamiento confortable; á Lavinia la han casado, y está viuda. Al saber el próximo enlace de sir Lionel, Lavinia le hace pedir sus cartas y su retrato, que le lleva el mismo sir Lionel. En el momento en que se presenta en casa de Lavinia, esta se halla en el baile, y mientras van á buscarla, como ella se lo ha encargado á su anciana nodriza, Lionel aguarda á Lavinia en el cuartito que ocupaba en Saint-Sauveur. Aquel cuarto, sencillísimo, todo blanco, todo impregnado de los perfumes que prefirió Lavinia, despertó en el alma de sir Lionel « todo un mundo de recuerdos, toda una vida de amor; era una emanación de la primera mujer que Lionel había amado. Sus ojos se turbaron, sus arterias latieron violentamente; parecióle que una nube flotaba delante de él, y en aquella nube veía una niña de diez y seis años, morena, delgada, viva y dulce juntamente, la joven Lavinia, su primer amor. Veíala pasar rápida como un gamo, rasando las malezas, hollando las llanuras de su parque abundantes de caza, lanzando su negra hacanea por medio de los pantanos risueña, ardiente y caprichosa... »

Pero pronto Lionel volvió á la vida real, y recobró toda la calma de un digno Inglés: sin embargo, cuando vió entrar á Lavinia, no pudo reprimir un grito de sorpresa. « Era que no se esperaba á hallarla tan hermosa... la había dejado muy doliente y alterada. En aquellos tiempos, las lágrimas habían marchitado sus mejillas, el dolor había adelgazado su cuerpo; tenía los ojos apagados, las manos secas, el porte desaliñado; afeábase entonces imprudentemente, la pobre Lavinia, sin considerar que el dolor no hemosea mas que el corazón de la mujer. A la sazón Lavinia se hallaba en todo el brillo de aquella segunda belleza que vuelve á las mujeres; siempre era una delgada y pálida Portuguesa, de un reflejo algo bronceado, de un

« avaient pris toute l'aménité, toute la grâce caressante des Françaises; sa peau brune était veloutée par l'effet d'une santé calme et raffermie; son frère corsage avait retrouvé la souplesse et la vivacité florissante de la jeunesse; ses cheveux, qu'elle avait coupés jadis pour en faire un sacrifice à l'amour, se déployaient maintenant dans tout leur luxe, en épaisses torsades, sur son front lisse et uni; sa toilette se composait d'une robe de mousseline de l'Inde et d'une touffe de bruyère blanche cueillie dans le ravin et mêlée à ses cheveux. Un goût exquis avait présidé à cette coiffure et à cette simple toilette, où l'ingénieuse coquetterie de la femme se révélait, à force de se cacher. » En revoyant Lavinia si séduisante, Lionel eut la pensée de se prosterner devant elle et de lui demander pardon, mais Lavinia l'accueillit avec une froide simplicité. Elle lui parla du passé sans aigreur, et dans son langage tristement philosophique, elle prononça l'arrêt de mort sur toutes ses illusions à jamais détruites; puis elle se montra pleine de miséricorde pour les torts que Lionel avait eus autrefois. Lionel ne s'attendait pas à la retrouver si forte, si différente de ce qu'elle était lorsqu'il l'avait abandonnée brisée de douleur, et qu'elle protestait encore d'une fidélité éternelle à l'auteur de son désespoir. Stupéfait d'une telle métamorphose, il se demanda: « Cette femme s'est-elle changée en diamant ou en glace? » Puis, il se retrouva amoureux de Lavinia comme il ne l'avait jamais été, alors qu'elle avait seize ans et qu'il en avait vingt. Il oublia ses projets de mariage et d'ambition, et offrit à Lavinia une réparation un peu tardive, mais qui n'était que plus flatteuse pour l'amour-propre de cette femme, qu'il avait jadis délaissée avec tant de dédain. Il la suivait partout, au bal, aux promenades, et son amour s'augmentait encore de l'assiduité du comte de Morangy, jeune, riche et grand seigneur, qui était aussi fort amoureux de Lavinia, et qui voulait l'épouser. Lavinia ne désespérait aucun de ses adorateurs, et tous deux, jaloux et

« perfil algo severo; pero su mirada y sus modales habían adquirido toda la amenidad, todo el halagüeño donaire de las Francesas; su cutis moreno estaba aterciopelado por el efecto de una salud constante y consolidada; su frágil tallo había recobrado la flexibilidad y la floreciente vivacidad de la juventud; sus cabellos, que cortó en otro tiempo para hacer un sacrificio al amor, se desplegaban ahora en todo su lujo, en densas trenzas, sobre su pura y tersa frente; su atavío se componía de un traje de muselina de la India y de un ramillete de flores blancas cogidas en el campo y mezcladas con su cabello. Un gusto esquisito había presidido á aquel peinado y á aquel sencillo traje, en que la ingeniosa coquetería de la mujer se revelaba, á fuerza de ocultarse. » Al volver á ver á Lavinia tan seductora, Lionel estuvo tentado de prosternarse delante de ella y de pedirle perdón, pero Lavinia le recibió con fría sencillez. Háblóle de lo pasado sin acrimonia, y en su lenguaje tristemente filosófico, pronunció la sentencia de muerte sobre todas sus ilusiones para siempre destruidas; luego se mostró llena de misericordia con las ofensas que Lionel le había hecho en otro tiempo. No se esperaba Lionel á hallarla tan enérgica, tan diferente de la que era cuando la abandonó quebrantado por el dolor y protestando todavía de una eterna fidelidad al autor de su desesperación. Pasmado de semejante metamorfosis, se preguntó á sí mismo: « ¿Se ha convertido esta mujer en diamante ó en hielo? » Luego se sintió enamorado de Lavinia cual nunca lo había estado cuando ella tenía diez y seis años y él veinte. Olvidó sus proyectos de matrimonio y de ambición, y ofreció á Lavinia una reparación bastante tardía, pero que por lo mismo era mas lisongera para el amor propio de aquella mujer á quien en otro tiempo abandonó con tanto desden. Siguióla á todas partes, al baile, á los paseos, y su amor tomaba nuevo incentivo en vista de los obsequios del conde de Morangy, joven, rico y gran señor, que estaba

plus épris chaque jour, la pressaient de décider de leur sort.

Un soir, après une longue promenade à cheval, en nombreuse compagnie, l'orage les surprit au milieu des montagnes. Lavinia, séparée du reste de la troupe, s'était assise sur un rocher pour jouir de cet imposant spectacle. Elle était recueillie dans



sa contemplation lorsqu'elle vit, à la lueur d'un éclair, sir Lionel assis à côté d'elle. Elle ne put cacher un tressaillement que sir Lionel attribua à la peur de l'orage. Il lui prit la main pour la rassurer; mais « un autre éclair lui montra Lavinia, un coude appuyé sur un genou et le menton enfoncé dans sa main, regardant d'un air d'enthousiasme la grande scène des éléments bouleversés. — Oh! mon Dieu! que cela est beau! lui dit-elle; que cette clarté bleue est vive et douce à la fois! Avez-vous vu ces déchiquetures du rocher rayonner comme des saphirs, et ce lointain livide où les cimes des glaciers se levaient comme de grands spectres dans leurs linçuels? Avez-vous remarqué aussi que, dans le brusque passage des ténèbres à la lumière et

tambien muy enamorado de Lavinia y queria casarse con ella. Lavinia no desesperaba á ninguno de sus adoradores, y ambos, celosos y cada día mas prendados, la instaban á que decidiese de su suerte.

Una tarde, despues de un largo paseo á caballo, con muchos amigos, sorprendióles una tempestad en medio de las montañas. Lavinia, separada del resto de la cabalgada, se sentó en un peñasco para gozar de aquel imponente espectáculo. Sumergida

estaba en su contemplacion, cuando vió, á la luz de un relámpago, á sir Lionel sentado junto á ella. No pudo Lavinia reprimir un súbito sobrecogimiento, que sir Lionel atribuyó á miedo de la tempestad; asíóle una mano para tranquilizarla, pero « otro relámpago le mostró á Lavinia, apoyado un codo en la rodilla y puesta la barba en la mano, mirando con ojos de entusiasmo la grande escena de los elementos alborotados. — ¡Oh Dios mío! qué hermoso es esto! ¡le dijo; ¡cuán viva y dulce al mismo tiempo es esa claridad azul! ¿Habeis visto esas rajaduras del peñasco centellar como zafiros, y esa lívida lontananza donde se alzaban las cimas de los ventisqueros como grandes espectros cubiertos con sus mortajas? ¿Habeis reparado tambien que en

« de la lumière aux ténèbres, tout semblait se mouvoir, s'agiter, comme si ces monts s'ébranlaient pour s'écrouler? — Je ne vois rien que vous, Lavinia, lui dit-il avec force; je n'entends de voix que la vôtre, je ne respire d'air que votre souffle, je n'ai d'émotion qu'à vous sentir auprès de moi. Savez-vous bien que je vous aime éperdument? Oui, vous le savez, et peut-être vous l'avez voulu. Eh bien! triomphez, s'il en est ainsi; je suis à vos pieds; je vous demande le pardon et l'oubli du passé le front dans la poussière; je vous demande l'avenir. Oh! je vous le demande avec passion, et il faudra bien me l'accorder, Lavinia, car je veux fortement, et j'ai des droits sur vous... — Des droits? répondit elle en retirant sa main. — N'est-ce donc pas un droit, un affreux droit que le mal que je t'ai fait, Lavinia? Et si tu me l'as laissé prendre pour briser ta vie, peux-tu me l'ôter, aujourd'hui que je veux la relever et réparer mes crimes? » Lavinia ne répondit rien, mais son cœur battait violemment et sa main tremblait dans celle de sir Lionel.

Lorsque celui-ci la pressa pour qu'elle prît enfin une détermination, lorsqu'il lui demanda si elle consentait à devenir sa femme, ou si elle lui préférerait le comte de Morangy, elle le pria d'attendre sa réponse jusqu'au lendemain, et le lendemain Lionel reçut une lettre de Lavinia qui commençait ainsi: *Ni l'un, ni l'autre*. Puis elle s'éloigna, sans que personne sût à Saint-Sauveur le chemin qu'elle avait suivi.

Après avoir été trompée une fois, Lavinia avait perdu tout à coup et pour toujours, par cette première déception, la puissance de croire à l'amour et la volonté d'aimer. Elle s'était constamment refusée à tenter d'autres essais, qui eussent été sans doute aussi douloureux; et acceptant une vie sans passion, elle avait conquis le calme extérieur, sinon une résignation parfaite. Conclusion rare chez les personnages de George Sand, qui commencent par une inquiétude ardente et qui finissent par la lutte et le désespoir.

« el súbito tránsito de las tinieblas á la luz y de la luz á las tinieblas, todo parecia moverse, agitarse, como si se estremeciesen los montes para desplomarse? — No veo nada mas que á vos, Lavinia, le dijo Lionel con vehemencia; no oigo mas voz que la vuestra, no respiro mas aire que vuestro aliento; mi única emocion es sentir tiros junto á mí. ¿Sabeis que os amo perdida-mente? Sí, lo sabeis, y acaso lo habeis querido...; Pues bien! triunfad, si es así; ectoy á vuestros pies; os pido el perdon y el olvido de lo pasado con la frente en el polvo; os pido el porvenir. ¡Oh! os le pido con pasion, y fuerza será concedermele, Lavinia, porque quiero firmemente y tengo derechos sobre vos... — ¿Derechos? respondió ella retirando su mano. — ¿Pues no es un derecho, un horrible derecho el daño que te he causado, Lavinia? Y si me le has dejado adquirir para quebrantar tu vida, ¿puedes quitarmele, hoy que quiero restaurarla y reparar mis delitos? » Lavinia no respondió nada, pero su corazon latía con violencia y su mano temblaba en la de sir Lionel.

Cuando este la instó para que tomase enfin una determinacion, cuando la preguntó si consentia en ser su esposa, ó si le preferia el conde de Morangy, Lavinia le rogó que esperase su respuesta hasta el día siguiente, y el día siguiente Lionel recibió una carta de Lavinia que empezaba así: *Ni uno ni otro*. Luego se ausentó, sin que nadie en Saint-Sauveur supiese qué camin o habia seguido.

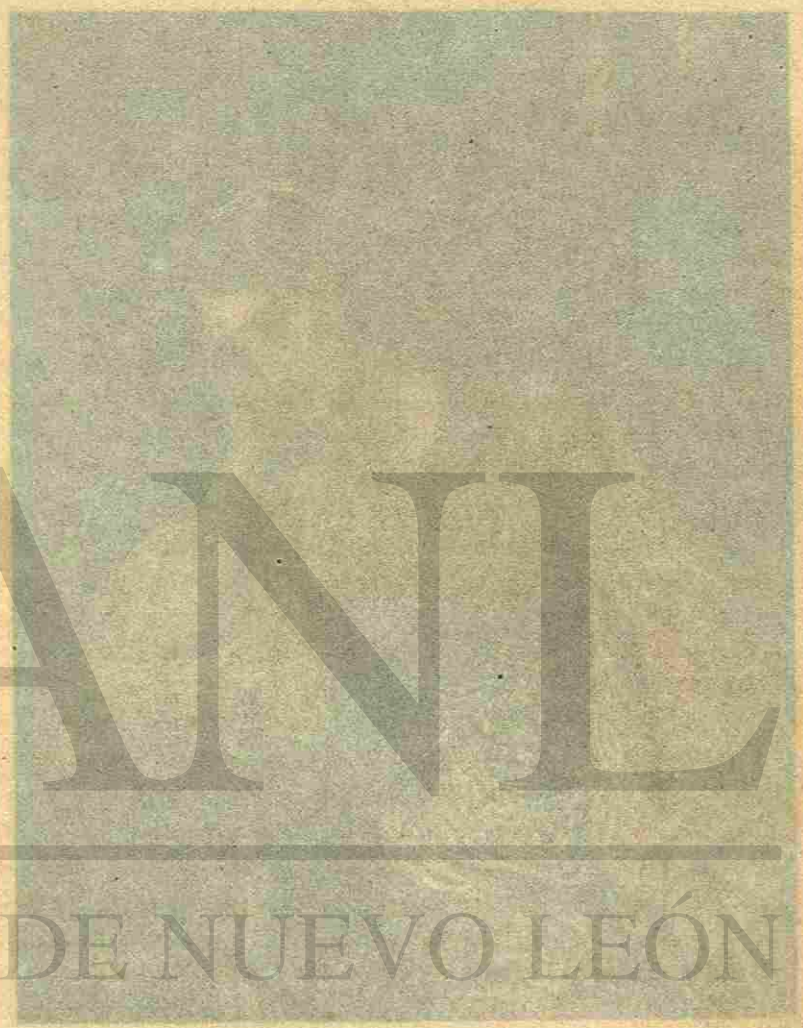
Despues de haber sido engañada una vez, Lavinia perdió de repente y para siempre, con aquel primer desengaño, la facultad de creer en el amor y la voluntad de amar. Constantemente se habia resistido á hacer otros ensayos, que hubieran sido sin duda igualmente dolorosos; y aceptando una vida sin pasion, habia conquistado la calma exterior, sino una resignacion perfecta, — conclusion rara en los personajes de Jorge Sand, que empiezan por una inquietud ardiente y acaban por la lucha y la desesperacion.

QUINTILIA.



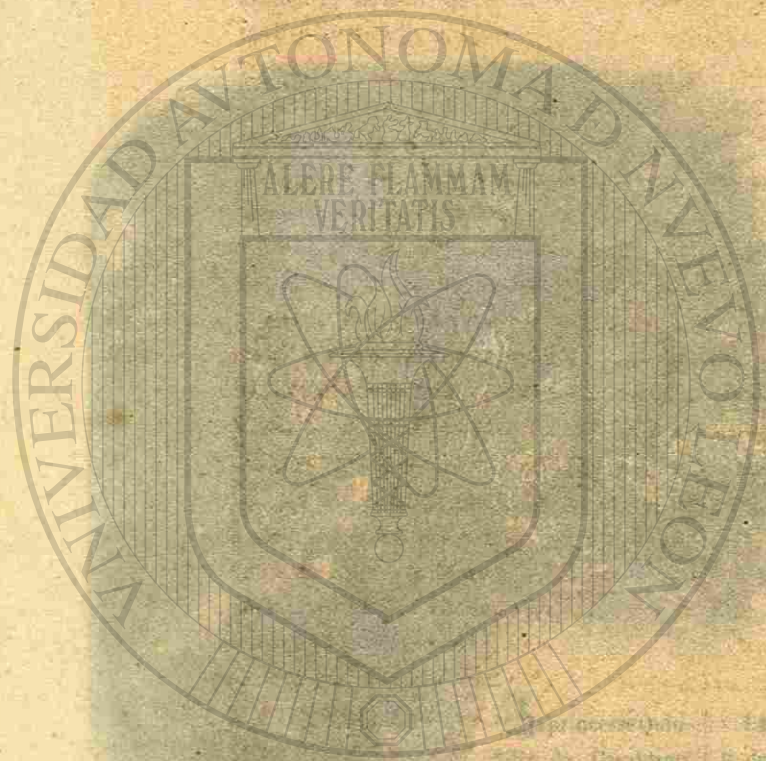
La princesse Quintilia de Cavalcanti était une personne étrange et d'un aspect qu'on n'oubliait jamais: « Elle était grande, « élancée; ses épaules « étaient larges; son cou « blanc et dégagé avait des attitudes à la fois cavalières et majestueuses. Elle paraissait bien « avoir trente ans, mais elle « n'en avait peut-être que vingt-cinq; c'était une femme un « peu fatiguée, mais sa pâleur, ses joues minces et le demi-cercle bleuâtre creusé sous ses grands yeux noirs, donnaient une « expression de volonté pensive, d'intelligence saisissante et de « fermeté mélancolique, à toute cette tête dont la beauté

La princesa Quintilia de Cavalcanti era una muger singular y de un aspecto que, una vez visto, nunca se olvidaba. « Era alta, airosa; tenía las « espaldas anchas; su blanco y desembarazado cuello tomaba actitudes « juntamente picarescas y magestuosas. Parecía que tenía treinta años, « pero acaso no tenía mas que veinticinco; era una muger algo fatigada, pero su palidez, sus mejillas enjutas y el azulado semicirculo que se veía bajo sus « grandes ojos negros, daban una « expresión de voluntad pensativa, « de perspicaz inteligencia y de firme meza melancólica à toda aquella



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DE BIBLIOTECAS

QUINTILIA



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

« en avant peut-être que vingt-cinq; c'était une femme un peu fatiguée, mais sa pâleur, ses lignes minces et le demi-voile de son front creusé sous ses grands yeux noirs, donnaient une expression de volonté pensative, d'intelligence saisissante et de sérénité mélancolique à toute cette tête dont la beauté

La princesse Quintilia de Cavalean
 n'était pas une jeune fille. Elle avait
 l'aspect d'une femme, mais son
 aspect était si jeune, si frais, si
 lumineux, que l'on se sentait
 attiré par elle. Elle avait une
 beauté qui n'était pas de la jeunesse,
 mais de la sagesse. Elle avait une
 expression de volonté pensative,
 d'intelligence saisissante et de
 sérénité mélancolique à toute cette



Bard, peint.

H. Robinson, sculpt.



*La Princesse
 Quintilia*

LE SECRETAIRE INTIME

GEORGE SAND



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

« linéaire pouvait d'ailleurs supporter la com-
« paraison avec les camées antiques les plus par-
« faits.

« Elle était admirablement belle surtout à la
« clarté des bougies; le ton de sa peau, un peu
« bilieux dans le jour, devenait, le soir, d'une blan-
« cheur qui était admirable. Sa chevelure magni-
« fique était d'un noir de corbeau, lisse, égale, si
« luisante sur les tempes qu'on en eût pris le
« double bandeau pour un satin brillant, si longue
« et si épaisse qu'elle tombait jusqu'à terre et cou-
« vrait toute sa taille comme un manteau. Un
« peigne doré se jouait en éclairs dans ce fleuve
« d'ébène, tantôt faisant voltiger de légères tresses
« sur les épaules de la princesse, tantôt posant
« sur sa poitrine de grandes masses semblables à
« des écharpes de jais; et puis, rassemblant tout
« ce trésor sous son peigne immense, elle le fai-
« sait ruisseler aux lumières comme un flot
« d'encre. Avec sa tunique de damas jaune, brodée
« tout autour de laine rouge, sa jupe et son pan-
« talon de mousseline blanche, sa ceinture en tor-
« sade de soie, liée autour des reins et tombant
« jusqu'aux genoux, avec ses babouches brodées,
« ses larges manches ouvertes, la riche Quintilia
« ressemblait à une princesse grecque. Jonthé,
« Haïdée, n'eussent pas été des noms trop poéti-
« ques pour cette beauté orientale du type le plus
« pur. »

Madame de Cavalcanti était venue au monde
souveraine d'un petit État d'Italie qu'elle adminis-
trait avec un caractère tout à fait viril. Ses opinions
révélaient une âme forte, une volonté implacable,
une logique âpre et serrée, une pensée vaste et
brillante; mais rien n'était plus bizarre que sa
conduite. C'était un contraste de voluptés sans
pareilles, de folies inexplicables, de fêtes somp-
tueuses, et d'une vie austère consacrée à des études
fortes, à des projets bienfaisants, à des affaires
sérieuses. Quelquefois elle s'enfermait pendant plu-
sieurs mois dans son palais, et suspendait les ré-
ceptions de sa cour. Alors les rues de la capitale

« cabeza, cuya hermosura lineal podía además
« soportar la comparación con los mas perfectos
« camafleos antiguos.

« Era admirablemente hermosa, sobre todo á la
« claridad de las bugías; el tono de su cutis, algo
« bilioso á la luz del dia, parecia por la noche de
« una blancura admirable. Su magnífica cabellera
« era negra como el ala del cuervo, lisa, igual,
« tan reluciente sobre las sienes, que hubiera
« podido tomarse su doble *bandeau* por un bri-
« llante raso, tan largo y espeso que caia hasta el
« suelo y cubria todo su cuerpo como una capa.
« Un peine dorado centelleaba en aquel río de
« ebano, ya haciendo revolotear ligeras trenzas
« sobre los hombros de la princesa, ya dejando
« caer sobre su pecho grandes masas semejantes
« á bandas de azabache; y luego, reuniendo todo
« aquel tesoro bajo su inmensa peineta, le hacia
« rielar á cas luces como un torrente de tinta.
« Con su túnica de damasco amarillo, bordada toda
« en torno de lana colorada, su falda y su pan-
« talon de muselina blanca, su cinturón de cordón
« de seda, ceñido sobre las caderas y cayendo
« hasta las rodillas, con sus babuchas bordadas,
« su anchas mangas abiertas, la opulenta Quintilia
« parecia una princesa griega. Jonté, Haïdée no
« hubieran sido nombres demasiado poéticos
« para aquella belleza oriental del tipo mas
« puro. »

Madama de Cavalcanti habia nacido señora
soberana de un pequeño Estado de Italia que
administraba con un carácter enteramente varo-
nil. Sus opiniones revelaban un alma fuerte, una
voluntad implacable, una lógica rígida y severa, un
pensamiento vasto y brillante, pero nada era mas
singular que su conducta. Era esta un contraste de
delicias sin iguales, de locuras inexplicables, de
suntuosas funciones, y de una vida austera consa-
grada á hondos estudios, á proyectos benéficos, á
asuntos serios. A veces se encerraba por espacio de
muchos meses en su palacio, y suspendia los besa-
manos de la corte. Entonces las calles de la capital

devenaient silencieuses, et les façades ne s'illuminaient plus de l'éclat des flambeaux.

« Vêtue d'une longue robe de velours noir, et relevant ses beaux cheveux sous un voile, elle semblait oublier la parure, le bruit et le faste dont elle était ordinairement avide. Plongée dans de sérieuses études et dans d'utiles réflexions, elle ne se permettait pas d'autre relâchement que de fumer, le soir, sur une terrasse, avec ses intimes confidents. Quelquefois, elle se promenait avec eux en gondole, sur la petite rivière appelée Celina, qui traversait la principauté; mais la gaieté folâtre était bannie de leurs entretiens. »

Puis, un jour, elle jetait au vent sa plume et ses idées sérieuses, et se transformait en une autre femme toute nouvelle. « Elle avait les cheveux parfumés, le front couvert de diamants de sept couleurs, une folle et magnifique parure. Son corps avait changé d'attitude et sa figure d'expression. Personne ne pouvait plus l'aborder, si on ne venait pas l'entretenir de chiffons, de lustres et de musiciens. C'étaient des fêtes interminables et des dépenses effrénées. Dans l'intervalle de ces divertissements, Quintilia s'abandonnait à une mollesse voluptueuse; elle s'étendait sur de riches tapis et fumait du latakî dans une longue chibouque couverte de pierreries. D'autres fois, elle se couchait dans un hamac de soie des Indes, habillée d'une robe ample et légère, ses cheveux dénoués tombant sur ses épaules nues. »

Il va sans dire que tous les hommes qui approchaient la princesse étaient fous de sa beauté. Elle, vivant librement au milieu de son entourage, traitant les hommes sans embarras, s'abandonnant à tous ses caprices, parfois s'entourant de mystères singuliers, avait soulevé bien des haines et des calomnies. Les plus perspicaces ne savaient si Quintilia était une courtisane effrontée, ou une irréprochable matrone. Son secrétaire intime, le jeune comte de Saint-Julien, auquel elle accordait

quedaban silenciosas, y el brillo de las antorchas no iluminaba las fachadas.

« Vestida con un largo ropon de terciopelo negro y recogiendo sus hermosos cabellos bajo un velo, parecía olvidar todo vistoso atavío, el tumulto y el fausto en que generalmente se complacía. Engolfada en serios estudios y en útiles reflexiones, no tomaba mas distracción que el fumar, por la noche, en una azotea, con sus confidentes íntimos. A veces se paseaba con ellos en góndola, por el riachuelo llamado Celina que atravesaba el principado, pero toda bulliciosa algazara estaba desterrada de sus pláticas. »

Luego, un día, echaba á rodar su pluma y sus ideas serias, y se transformaba en otra muger enteramente nueva. « Tenía el cabello perfumado, la frente cubierta de diamantes de siete colores, un loco y magnífico atavío. Su cuerpo había cambiado de actitud, y su semblante de expresión: nadie podía ya llegarle á ella si no para hablarla de modas, de bailes y de conciertos. Todo era interminables funciones y desenfrenados gastos. En el intervalo de aquellas diversiones, Quintilia se abandonaba á una voluptuosa molición: tendiase sobre ricas alfombras y fumaba latakî, en una larga pipa guarnecida de pedrerías. Otras veces se tendía en una hamaca de seda de la India, vestida con una ligera y holgada bata, cayendo sobre sus hombros desnudos sus cabellos destrenzados. »

Escusado es decir que todos los hombres que conocían á la princesa estaban perdidos por su hermosura. Ella, viviendo libremente en medio de su comitiva, tratando á los hombres sin cortedad, abandonándose á todos sus caprichos, á veces rodeándose de singulares misterios, había suscitado muchos odios y calumnias. Los mas perspicaces no sabían si Quintilia era una descarada ramera ó una irreprochable matrona. Su secretario íntimo, el jóven conde de Saint-Julien,

une protection affectueuse, s'était laissé gagner comme tout le monde par ces soupçons outrageants. Un jour, elle le fit appeler et lui révéla ainsi son caractère. « Vous aussi, dit-elle avec dignité, vous avez été injuste envers moi. Vous avez voulu me

á quien concedía una protección afectuosa, se había dejado llevar, como todos, de aquellas insolentes sospechas. Un día, Quintilia le mandó llamar, y le reveló en estos términos su carácter: « Vos tambien, le dijo con dignidad, vos tambien



« traiter comme une autre femme, et vous vous êtes trompé. Je suis depuis longtemps dans une position exceptionnelle; mon caractère, mon esprit et jusqu'à mes manières ont dû porter un cachet particulier: peut-être l'empreinte en est-elle mauvaise. Je sais qu'elle a choqué bien des gens; je sais que je suis souvent méconnue. Je ne dirai pas que cela m'est indifférent, je n'ai ni cet orgueil, ni cette philosophie; mais ma vie est arrangée d'une certaine façon qui rend inevitables et même nécessaires toutes les choses que je fais, tous les goûts que j'ai et par conséquent tous les soupçons que je laisse naître. Mon rôle se borne à conserver assez de force pour ne pas dévier d'une ligne dans la route que je me suis tracée, et tous les efforts de ma raison tendent à voir clair dans ma vie et dans mon cœur. Jusqu'ici j'ai repoussé avec succès

« habeis sido injusto conmigo. Habeis querido tratarme como á otra muger, y os habeis engañado. Hace mucho tiempo que me hallo en una situación excepcional; mi carácter, mi ingenio, y hasta mis modales han debido adquirir un sello particular; acaso su estampa es mala. Sé que ha chocado á muchos, sé que muchos me han juzgado mal. No diré que eso me es indiferente, no tengo ni ese orgullo ni esa filosofía; pero mi vida está arreglada de cierto modo que hace inevitables y aun necesarias todas las cosas que hago, todos los gustos que tengo y por consiguiente todas las sospechas que provoco. Mi papel se limita á conservar bastante entereza para no desviarme ni una línea del camino que me he trazado, y todos los esfuerzos de mi razón tienden á ver claro en mi vida y en mi corazón. Hasta ahora he logrado rechazar

« toutes les influences extérieures. Je suis restée
« ce que Dieu m'a faite, et, comme un métal
« brut, je ne me suis façonnée à la guise de per-
« sonne.

« On ne s'isole pas impunément, et j'ai dû
« m'attendre à inspirer la méfiance et la haine;
« elles ne m'ont pas fait céder un pouce de ter-
« rain.

« Absolument insensible aux petites ambitions
« qui eussent pu enivrer une autre, résolue à
« vivre en moi-même, et ne trouvant la vie possi-
« ble qu'avec un sentiment et une idée étrangers
« à tout ce qui m'environnait socialement, je me
« suis arrangée pour rendre au moins suppor-
« table l'existence que j'avais embrassée. Je me
« suis livrée à tous mes goûts, j'ai cherché toutes
« les distractions, toutes les amitiés qui me ten-
« taient. J'ai aimé la chasse, la fatigue, la science,
« l'étude, et j'ai rêvé l'amitié, ayant enseveli
« l'amour à part. L'amitié m'a souvent trompée,
« et cependant j'y crois encore. Mon âme s'est
« habituée à l'espérer. Si cette espérance devient
« irréalisable, je saurai encore bien vivre sans
« elle. Il y a quelque chose dans cette âme qui
« peut se passer de vous tous; mais ma vie peut
« être plus belle, mon cœur plus stoïque, ma con-
« duite plus ferme, ma conscience plus heureuse,
« si l'amitié me sourit.

« Si l'on rencontrait une amitié parfaite dans
« toute sa vie, on pourrait presque se passer d'a-
« mour. J'ai cherché des amis, et pour les trouver,
« j'ai joué plus que ma vie : j'ai exposé ma répu-
« tation; et Dieu sait si elle a dû être salie et in-
« sultée par ceux qui ne m'ont pas comprise, et
« qui m'ont choisie pour le but de leurs viles
« ambitions.

« Je sais où je prévois tous les dangers de mes
« hardiesses, mais j'ose toujours; je puise mon
« courage à une source inépuisable, ma loyauté.
« Le monde ne m'en tient pas compte, mais je
« marche toujours, et j'arriverai peut-être à le
« convaincre.

« todas las influencias exteriores; me conservo
« tal cual me ha hecho Dios, y semejante a un metal
« en bruto, no me he amoldado al capricho de
« nadie.

« Nadie se aísla impunemente y yo he debido
« esperarme a inspirar desconfianzas y odios,
« pero ni estos ni aquellas me han hecho ceder
« una pulgada de terreno.

« Absolutamente insensible a las mezquina am-
« biciones que hubieran podido embriagar a otra,
« resuelta a vivir en mí misma, y no hallando
« posible la vida sino con un sentimiento y una
« idea extraños a todo lo que me rodeaba social-
« mente, me he arreglado para hacer a lo menos
« llevadera la existencia que habia abrazado. Me
« he entregado a todos mis gustos, he buscado
« todas las distracciones, todas las amistades que
« me tentaban: he gustado de la caza, de la fatiga,
« de la ciencia, del estudio, y he soñado la amis-
« tad, habiendo sepultado el amor aparte. La
« amistad me ha engañado muchas veces, y sin
« embargo todavía creo en ella: mi alma se ha
« acostumbrado a esperarla. Si esta esperanza
« resulta irrealizable, sabré vivir sin ella. Hay
« algo en esta alma que puede pasarse sin voso-
« tros todos; pero mi vida puede ser mas dulce,
« mi corazón mas estoico, mi conducta mas firme,
« mi conciencia mas feliz si me sonríe la amistad.

« Si encontrase uno una amistad perfecta en
« toda su vida, casi podría pasarse sin amor. Yo
« he buscado amigos, y para hallarlos, he jugado
« mas que mi vida; he expuesto mi reputación,
« Dios sabe si ha debido haber sido mancillada y
« escarnecida por los que no me han comprendido
« y me han elegido para blanco de sus viles am-
« biciones.

« Sé o preveo todos los peligros de mis atrevi-
« mientos, pero sigo atreviéndome, pues bebo el
« valor en una fuente inagotable, que es mi
« honradez. El mundo no me la cuenta por nada,
« pero yo siempre voy adelante y acaso acabaré
« por convencerle.

« Je ne suis pas enthousiaste, mais je me con-
« nais; je me sens, et quand je porte mes regards
« sur le passé, je vois ma vie faite d'une seule
« pièce.

« Ne me prenez pas pour une femme vertueuse;
« je ne sais pas ce que c'est que la vertu. J'y crois
« comme on croit à la Providence, sans la définir,
« sans la comprendre. Je ne sais pas ce que c'est
« que de combattre avec soi-même, je n'en ai
« jamais eu l'occasion; je ne me suis jamais im-
« posé de principes, je n'en ai jamais senti le
« besoin; je n'ai jamais été entraînée où je ne vou-
« lais pas aller; je me suis livrée à toutes mes
« fantaisies, sans jamais être en danger. Une
« femme qui n'aime point la vie ne peut pas la
« craindre; elle peut traverser cette fange sans
« faire une seule tache à sa robe; elle peut tou-
« cher aux souillures de l'âme d'autrui, comme la
« sœur de charité touche à la lèpre des hôpitaux;
« elle a le droit de tolérance et de pardon, et si
« elle n'en use pas, c'est qu'elle est méchante.
« Être méchante et chaste, c'est être froide. Être
« chaste et bonne, c'est être honnête.

Mais, cependant, quel est donc le mystère qui
a imposé cette vie d'exception à la noble Quintilia?
Le voici: on croirait lire un conte des Mille et Une
Nuits. A l'âge de douze ans, Quintilia fut fiancée
par procuration avec un vieux prince de ses voi-
sins; elle devint veuve sans avoir jamais vu la
figure de son mari, et se trouva, presque enfant
encore, souveraine libre et absolue. Le gentilhomme
qui l'avait épousée par procuration était jeune et
beau, elle l'aima, et il fut fiancé à elle pour son
propre compte. Mais une altercation survenue
entre eux les sépara. Quintilia avait alors seize
ans; Max, son fiancé, en avait quinze. Il disparut
après que Quintilia lui eut déclaré, dans un mo-
ment de colère, qu'elle ne serait jamais à lui. Elle
l'attendit longtemps, espérant toujours qu'il revien-
drait; il ne revint pas, et la triste Quintilia dévora
ses regrets en silence. Un an après, elle fit prendre
secrètement des informations dans toutes les cours

« No soy entusiasta, pero me conozco, y cuando
« vuelvo la vista atrás, veo mi vida en todo con-
« secuencia.

« No me tomeis por una muger virtuosa; yo no
« sé qué es la virtud: creo en ella como se cree
« en la Providencia, sin definirla, sin compren-
« derla. No sé lo que es pelear consigo mismo.
« nunca he tenido ocasión de hacerlo; nunca me he
« impuesto principios, porque nunca he sentido
« semejante necesidad; nunca he sido arrastrada
« adonde no queria ir; me he entregado a todos
« mis antojos, sin estar nunca en peligro. Una
« muger que no ama la vida no puede temerla;
« puede atravesar este fango sin coger una sola
« mancha en su vestido; puede tocar las manchas
« de las almas ajenas, como la hermana de la
« caridad toca la lepra de los hospitales; tiene el
« derecho de tolerancia y de perdon, y si no usa
« de él, es porque es mala. Ser mala y casta, es
« ser fria; ser casta y buena, es ser honrada.

Pero, sin embargo, ¿cuál es el misterio que ha
impuesto a la noble Quintilia esa vida excepcional?
Hele aquí; parece que lee uno un cuento de las
Mil y una Noches. A la edad de doce años, Quintilia
se casó por poderes con un anciano príncipe de
un estado vecino; enviudó sin haber visto nunca
la cara de su marido, y se halló, casi niña todavía,
soberana libre y absoluta. El gentilhomme que se
casó con ella por poderes era joven y galán;
Quintilia le amó, y se desposó verdaderamente
con él, pero un altercado que tuvieron los separó:
Quintilia contaba entonces diez y seis años y Max, su
esposo, quince. Desapareció éste cuando Quintilia
le declaró, en un raptó de cólera, que nunca seria
suya. Esperóle ella mucho tiempo, contando siem-
pre con que volvería, pero no volvió, y la triste
Quintilia devoró en silencio su dolor. Un año des-
pues, hizo tomar en secreto informes en todas las
cortes de Europa, sin poder descubrir el paradero
de Max. Entonces, convencida de que se habia

de l'Europe, sans pouvoir découvrir la trace de Max. Alors, convaincue qu'il s'était donné la mort et qu'elle en était la cause, elle se reprocha d'avoir blessé un cœur noble et sincère; sa passion s'aviva de regrets, et elle se jura de rester fidèle au bien-aimé de son cœur.

La disparition de Max, inexplicable pour tout le monde, fut un thème fertile pour la calomnie; on parla de crime et d'assassinat. Mais comme ce mariage disproportionné avait soulevé toutes les ambitions, on en parla bas, heureux qu'on était de voir la place libre à quelque prix que ce fût.

Max n'était pas mort. Au bout de quatre ans, il revint mystérieusement sous un autre nom. Quintilia le revit avec délire, et cette fois ils s'épousèrent en secret, Max ne voulant pas consentir à un mariage officiel. Pendant son exil, il avait contracté des goûts d'étude et de sauvagerie qui l'éloignaient de la cour. « Et puis je veux, lui disait-il, pouvoir me livrer à mes transports, à ma reconnaissance, sans être soupçonné d'un vil motif d'intérêt. Je veux être aux pieds de ma maîtresse et de ma femme, sans avoir l'air de ramper devant ma souveraine ou de solliciter sa bienfaisance. »

Le mariage resta donc secret, et tous les hivers, Quintilia allait passer un certain temps à Paris; et tous les étés, Max venait, soigneusement caché, vivre plusieurs mois auprès de sa femme. Ces moments de rapprochements étaient enivrants, et, quoique mariés, Quintilia et Max restèrent amants. Mais cette vie de bonheur et de mystère fut calomniée, et elle justifiait la calomnie par son étrangeté. Et puis, pour Quintilia, tous les hommes de sa cour, quelque jeunes et beaux qu'ils fussent, étaient sans danger pour elle, en sorte qu'elle les traitait avec une facilité qui donnait cause gagnée à ses ennemis. Pour une femme qui aime, les hommes n'existent pas, il n'y en a qu'un seul. Mais forte et sûre d'elle, sûre aussi de celui qu'elle aimait, que lui importaient ces bruits calomnieux? Et lorsqu'elle avait eu à en souffrir, elle écrivait à

Max la muerte y de que ella tenía la culpa, se echó en cara haber herido un corazón noble y sincero; su pasión se avivó con los remordimientos y se juró á sí misma vivir fiel al amado de su corazón.

La desaparición de Max, que nadie pudo explicar, fué un tema fértil para la calumnia; hablóse de crimen y de asesinato, pero como aquel enlace desproporcionado había avivado todas las ambiciones, aquellas voces no tomaron cuerpo, pues todos celebraban ver el puesto desocupado, á cualquier precio que fuese.

Max no había muerto: al cabo de cuatro años volvió misteriosamente bajo otro nombre. Quintilia le recibió con delirio, y entonces se casaron en secreto, porque no quiso Max consentir en un casamiento oficial. Durante su destierro, había contractado una afición al estudio y al retiro que le alejaba de la corte. « Y luego quiero, decía á su esposa, poder entregarme á mi amor, á mi gratitud, sin que se me acuse de un vil motivo de interés. Quiero estar á los pies de mi querida y de mi mujer, sin que parezca que rastroo delante de mi soberana ó que solicito á mi bienhechora. »

Permaneció, pues, secreta la boda, y todos los inviernos, Quintilia iba á pasar algún tiempo á Paris, y todos los veranos, Max iba, cuidadosamente oculto, á vivir algunos meses al lado de su mujer. Aquellos momentos de reunión eran deliciosos, y aunque casados, Quintilia y Max siguieron siendo amantes; pero aquella vida de felicidad y de misterio fué calumniada, y realmente por su singularidad justificaba la calumnia. Y luego, para Quintilia, todos los hombres de su corte, por más jóvenes y gallardos que fuesen, no eran nada peligrosos, de modo que los trataba con un desenfado que daba mucho que decir á sus enemigos. Para una mujer enamorada, los hombres no existen, no hay más que uno solo; pero fuerte y segura de sí, segura también del que amaba, ¿qué le importaban aquellos rumores calumniosos? Y cuando

son mari: « C'est dans ton cœur, Max, que je me suis retirée, et que je vis au milieu des vivants sans avoir rien de commun avec eux. »

« Je suis décidée à laisser dire. Je ne me baisserai pas pour regarder si on a mis de la boue sur le chemin où je dois passer. Je passerai, et j'essuierai mes pieds au seuil de ta maison, et tu me recevras dans tes bras, car toi, tu sais bien que je suis pure. »

la habían afligido, escribía á su marido: « En tu corazón, Max, es donde me he retirado, y donde habito en medio de los vivos sin tener nada de común con ellos. »

« Estoy decidida á dejar que hablen: no me bajaran para mirar si han puesto lodo en el camino por donde tengo que pasar. Pasaré y me limpiaré los pies en el dintel de la puerta, y tú me recibirás en tus brazos, porque tú bien sabes que me conservo pura. »

LA MARQUISE.

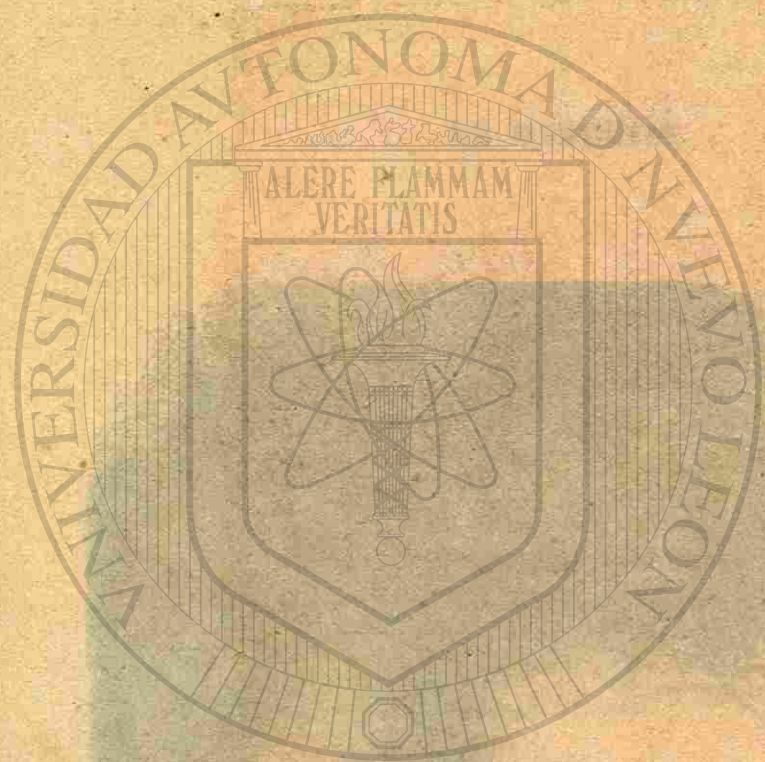


le plus spirituellement du monde.

Un charmant pastel
que la marquise!
c'est rose, c'est frisé,
poudré, maniéré; on
dirait un portrait de La-
tour, une nouvelle de
Crébillon fils. Oh! la
ravissante femme, ca-
pricieuse, facile, naïve
à la façon de la grand-
mère de Béranger, mais pleine
de distinction et grande dame
avant tout! Et pourtant la marquise
manquait d'esprit; elle le dit elle-même

¡Cuán graciosa pintura al
pastel es la marquesa! rosada, linda,
amanerada, empolvada, parece un
retrato de Latour ó una novela de
Crébillon el hijo. ¡Oh! qué muger
tan hechicera, caprichosa, fácil,
candorosa por el estilo de la abuela *
de Beranger, pero llena de ele-
gancia y gran señora ante todas
cosas! Y sin embargo la marquesa
no tenía talento; ella misma lo dice
con muchísima gracia.

* Indulgentísimo personaje de una de las
admirables canciones de este autor.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Chapman pinx.

Robertson sculp.



La Marquise.

GEORGE SAND

LA MARQUISE



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

La marquise manquait de cœur, tout le monde le disait sans lui en faire de reproches. De son temps, le cœur était un bagage incommode; les passions étaient inconnues ou moquées; c'était le règne du plaisir, c'était l'époque de la folie.

La marquise avait une nature sage et le caractère prude; mais la marquise était du XVIII^e siècle, et pour être de son époque, elle prit un amant. C'est qu'alors il n'y avait pas à hésiter: dès qu'on était belle et dans une certaine position, il fallait être dévote ou galante. La marquise avait essayé de se faire dévote. Hélas! elle manquait de ferveur; son âme tiède ne s'échauffait pas aux pieuses conférences, et elle trouvait la religion sans poésie, faute de la comprendre. Il est vrai que l'amour ne la tentait guère non plus; ce qu'elle en savait lui inspirait du dégoût. Mariée à seize ans avec un homme de cinquante, corrompu et blasé comme devait l'être un grand seigneur de bonne maison, l'amour, pour la marquise, se traduisait en caresses froides et insultantes; elle jugeait tous les hommes aussi fourbes, aussi égoïstes que son vieux mari; et quand elle devint veuve, après six mois de mariage odieux, elle se refusa à contracter une nouvelle union.

Cependant, que vouliez-vous que fit la marquise au milieu de cette folle et joyeuse société du XVIII^e siècle qui niait la vertu, qui divinisait le plaisir, qui raillait la sagesse, tout en arrivant à la philosophie sans en avoir conscience? Se parer, se montrer, s'ennuyer, c'était une position intenable pour une femme, pour une marquise jeune, libre et belle, mais belle comme on savait l'être alors. Peut-être que vous avez vu son portrait dans quelque galerie de famille: « Elle y est représentée en « nymphe chasseresse, avec un corsage de satin « imprimé imitant la peau du tigre, des manches « de dentelle, un arc de bois de santal et un crois- « sant de perles qui se jouait sur ses cheveux cré- « pés. C'est, malgré tout, une admirable peinture, « et surtout une admirable femme: grande, svelte, « brune, avec des yeux noirs, des traits sévères et

La marquesa carecia de corazón, todos lo decían sin reconvénirla por ello. En su tiempo, el corazón era un bagaje incómodo; las pasiones eran desconocidas ó burladas: aquel era el reinado del placer, la época de la locura.

La marquesa era sesuda de suyo y severa por carácter, pero la marquesa era del siglo diez y ocho, y para ser de su época, se echó un amante. Y es porque entonces no había que titubear; en siendo hermosa y en hallándose en cierta posición social, era preciso ser devota ó alegre de cascós. La marquesa había probado á hacerse devota, pero, ¡ah! carecía de fervor; su alma tibia no se exaltaba en las piadosas conferencias y la religión le parecía sin poesía, porque no la comprendía. Verdad es que tampoco la tentaba mas el amor; lo que de él conocía le causaba hastío. Casada á los diez y seis años con un hombre de cincuenta, corrompido y estragado cual correspondía á un gran señor de alta estirpe, el amor, para la marquesa, se traducía en frías é insultantes caricias; juzgaba á todos los hombres tan tunos, tan egoístas como su viejo marido, y cuando quedó viuda, al cabo de seis meses de un matrimonio aborrecido, se resistió á contraer nuevos vínculos.

Sin embargo, ¿qué había de hacer la marquesa en medio de aquella loca y alegre sociedad del siglo diez y ocho que negaba la virtud, divinizaba el placer, se burlaba de la razón, bien que llegando á la filosofía sin saberlo? Componerse, lucirse, fastidiarse, era una posición insostenible para una muger, para una marquesa joven, libre y hermosa, pero hermosa como se sabía serlo entonces. Acaso habrá visto el lector su retrato en alguna galería de familia: — « En él está representada vestida « de ninfa cazadora, con un corpiño de raso es- « tampado que imita la piel de tigre, mangas de « encage, un arco de palo de sándalo y una media « luna, una admirable pintura, y sobre todo una ad- « mirable muger; alta, esbelta, morena, con ojos « negros, facciones severas y nobles, unos labios « rojos que no sonreían y unas manos que, segun

« nobles, une bouche vermeille qui ne souriait
« point, et des mains qui, dit-on, avaient fait le
« désespoir de la princesse de Lamballe. Sans la
« dentelle, le satin et la poudre, c'eût été vrai-
« ment là une de ces nymphes fières et agiles que
« les mortels apercevaient au fond des forêts ou
« sur le flanc des montagnes pour en devenir fous
« d'amour ou de regret. »

Afin de satisfaire aux exigences de la mode, autant que par désœuvrement, la marquise se décida à faire un choix dans la personne du vicomte de Lorrieux. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre? Elle n'en savait rien. Tous les hommes lui étaient indifférents. Le vicomte de Lorrieux était beau, il avait de la fortune et de la naissance, choses importantes alors à la considération d'une femme bien placée dans le monde; de plus, il était ferrailleur, jaloux, et fort épris de la marquise à cause de sa beauté. Au bout de trois jours, la pauvre marquise avait le vicomte en horreur, mais elle n'eut jamais l'énergie de se débarrasser de lui, et pendant soixante ans, le vicomte eut pour la marquise « l'amour le plus patient, le plus courageux, le plus soutenu et le plus ennuyeux qu'un homme ait jamais eu pour une femme. »

Aussi, lorsque la marquise apprit la mort du vicomte de Lorrieux, elle dit, pour toute oraison funèbre: « Il est effrayant de voir comme l'on meurt! Ce n'est pas étonnant, après tout, il était si vieux! Il avait quatre-vingt-quatre ans. » A cette époque, la marquise en avait quatre-vingts.

Maintenant, vous croyez peut-être que vous connaissez la marquise? Vous ne la connaissez pas du tout; c'est-à-dire que vous savez d'elle ce que ses contemporains et ses amis les plus intimes ont su, rien de plus. Mais derrière la femme qui se montre, cette femme fut-elle une marquise de la Régence ou de Louis XV, il y en a toujours une autre qui se cache; celle-là vaut quelquefois moins, mais presque toujours mieux que celle connue de tout le monde. Dans toute une existence, quelque terne qu'elle soit, quelque dépravée même, en

« dicen, eran la desesperacion de la princesa de
« Lamballe. Sin el encage, el raso y los polvos
« hubiera sido verdaderamente una de aquellas
« altivas y ágiles ninfas que los mortales veían
« en el fondo de las selvas ó en la falda de las
« montañas para quedar locos de amor ó de pesa-
« dumbre de perderlas. »

A fin de satisfacer á las exigencias de la moda, no menos que por falta de ocupacion, la marquesa se decidió á hacer una *eleccion* en la persona del vizconde de Lorrieux. ¿ Por qué escogió á aquel mas bien que á otro? Ni ella misma lo sabia. Todos los hombres le eran indiferentes. El vizconde de Lorrieux era buen mozo, rico y noble, cosas importantes entonces para la consideracion de una muger en una buena posicion social; además, era espadachín, celoso, y estaba muy prendado de la marquesa á causa de su hermosura. Al cabo de tres dias, la pobre marquesa miraba con horror al vizconde, pero nunca tuvo energía para deshacerse de él y por espacio de sesenta años, el vizconde profesó á la marquesa « el amor mas paciente, mas valeroso, mas sostenido y mas cansado que jamás profesó hombre á muger alguna. »

Así fué que cuando noticiaron á la marquesa la muerte del vizconde de Lorrieux, dijo, por única oracion fúnebre: «; Es terrible ver como morimos! Al fin y al cabo no es extraño, era tan viejo! Tenia ochenta y cuatro años. » En aquella época la marquesa tenia ochenta.

Ahora, acaso creará el lector que conoce á la marquesa. No la conoce ni por asomo; es decir que sabe de ella lo que sus contemporáneos y sus mas íntimos amigos han sabido, nada mas; pero detrás de la muger que se manifiesta, aunque esta muger sea una marquesa de la Regencia ó de Luis XV, siempre hay otra que se esconde; esta vale algunas veces menos, pero casi siempre mas que la que todo el mundo conoce. En toda existencia, por mas descolorida, por mas depravada que sea, si se busca bien, se hallará un poco de poe-

cherchant bien, on trouvera un peu de poésie, un rayon de soleil, le parfum d'une mystérieuse affection, dont le long souvenir a été gardé religieusement jusqu'au bord de la tombe: c'est l'histoire de notre marquise.

Il y avait à la Comédie-Française un pauvre acteur qui n'était ni jeune, ni beau, ni applaudi; il jouait médiocrement les premiers rôles de la tragédie, quoiqu'il eût une certaine chaleur de diction. Le public entier lui contestait le talent, la marquise lui reconnut le génie; elle l'aima. Elle avait abandonné sa loge, qui était trop en évidence; et, pour se livrer sans contrainte aux émotions que l'acteur éveillait en elle, elle s'habillait en grisette ou en écolier, et tous les soirs elle se mêlait au peuple pour regarder, pour entendre Lelio, qui était devenu son dieu. Quand l'heure de la comédie sonnait, elle éprouvait un saisissement, une impatience qu'elle ne pouvait dissimuler; et si par malheur Lorrieux se trouvait là, elle le maltraitait pour se débarrasser de lui quelques heures. A peine seule, elle montait en voiture, se faisait conduire à la petite église des Carmélites près le Luxembourg; elle la traversait seulement pour sortir sur une autre rue et monter dans la mansarde d'une jeune ouvrière qui lui était dévouée. Là elle dépouillait joyeusement ses longues jupes de satin, ses immenses bouffantes, ses ailerons de dentelles, et les plumes, et les rubans et les perles, « pour endosser l'habit noir carré, l'épée à gaine de chagrin, la perruque symétrique d'un jeune proviseur de collège aspirant à la prêtrise. » Ainsi déguisée, elle prenait un fiacre pour aller se blottir dans sa petite logette cachée sur le théâtre. C'est alors qu'elle commençait à vivre: « Un recueillement profond s'emparait de toutes mes facultés, dit-elle, et je restais comme absorbée jusqu'au lever du rideau, dans l'attente d'une grande solennité.... Puis j'écoutais, les mains contractées sur mon genou, le menton appuyé sur le velours d'Utrecht de la loge, le front baigné de sueur. Je retenais ma

sía, un rayo de sol, el perfume de un misterioso afecto cuyo largo recuerdo se ha conservado religiosamente hasta el borde de la tumba: tal es la historia de nuestra marquesa.

Había en la Comedia Francesa un pobre actor que no era ni jóven, ni gallardo, ni aplaudido; representaba mediamente los primeros papeles de la tragedia, aunque tenía cierto calor en la dicción. El público entero le negaba que tuviese talento; la marquesa reconoció que tenía genio, y le amó. Renunció á su palco que estaba demasiado en evidencia, y para entregarse libremente á las sensaciones que excitaba en ella el actor, se vestía de modista ó de estudiante, y todas las noches se mezclaba al pueblo para mirar, para oír á Lelio, que había llegado á ser su dios. Cuando daba la hora de la comedia, experimentaba un sobrecogimiento, una impaciencia que no podía dissimular, y si por desgracia Lorrieux se hallaba con ella, le maltrataba para desembarazarse de él por algunas horas. Apenas se veía sola, subía en coche, se hacía llevar á la pequeña iglesia de las Carmelitas junto al Luxemburgo; cruzábala solamente para salir á otra calle y subir á la guardilla de una costurera en quien tenía plena confianza. Allí se quitaba alegremente sus largas faldas de raso, sus inmensos abofellados, sus rondas de encages, y las plumas y los lazos y las perlas, « para echarse encima la casaca negra cuadrada, el espadín de vaina de zapa, la peluca simétrica de un joven pasante de colegio aspirante al sacerdocio. » Así disfrazada, tomaba un simon para ir á agazaparse en su palquito escondido sobre el teatro. Entonces era cuando empezaba á vivir. « Un profundo recogimiento se apoderaba de todas mis facultades, dice, y me quedaba como absorta hasta que se levantaba el telon, en la expectativa de una gran solemnidad... Luego escuchaba, crispadas las manos sobre la rodilla, la barba apoyada sobre el terciopelo de Utrac del palco, bañada la frente en sudor. Retenia el aliento, maldecía la

« respiration, je maudissais la clarté fatigante des
« lumières, qui lassait mes yeux secs et brûlants
« attachés à tous ses gestes, à tous ses pas. J'au-
« rais voulu saisir la moindre palpitation de son
« sein, le moindre pli de son front. Ses émotions
« feintes, ses malheurs de théâtre, me pénétraient
« comme des choses réelles. Je ne savais bientôt
« plus distinguer l'erreur de la vérité. Lelio n'exis-
« tait plus pour moi : c'était Rodrigues, c'était
« Xipharès, c'était Hippolyte. Je haïssais ses enne-
« mis, je tremblais pour ses dangers; ses douleurs
« me faisaient répandre avec lui des flots de larmes;
« sa mort m'arrachait des cris que j'étais forcée
« d'étouffer en machant mon mouchoir. Dans les
« entr'actes, je tombais épuisée au fond de ma
« loge; j'y restais comme morte, jusqu'à ce que
« l'aigre ritourelle m'eût annoncé le lever du ri-
« deau. Alors je ressuscitais, je redevenais forte
« et ardente, pour admirer, pour sentir et pour
« pleurer. » La marquise n'avait jamais vu Lelio
que sur la scène. Un soir, au moment où elle sor-
tait, un homme sortait aussi; un machiniste lui
ôta son chapeau en lui disant : Bonsoir, M. Lelio.
La marquise le suit; il entre dans un mauvais café
en face de la comédie; mais la marquise crut s'être
trompée et avoir suivi un autre homme, car celui
qui était devant elle « avait au moins trente-cinq
« ans; il était jaune, flétri, usé; il était mal mis;
« il avait l'air commun; il parlait d'une voix
« rauque et éteinte, donnait la main à des pleu-
« res, avalait de l'eau-de-vie et jurait horrible-
« ment; sa démarche était lâche, sa tournure sale,
« ses joues mal essuyées de fard. »

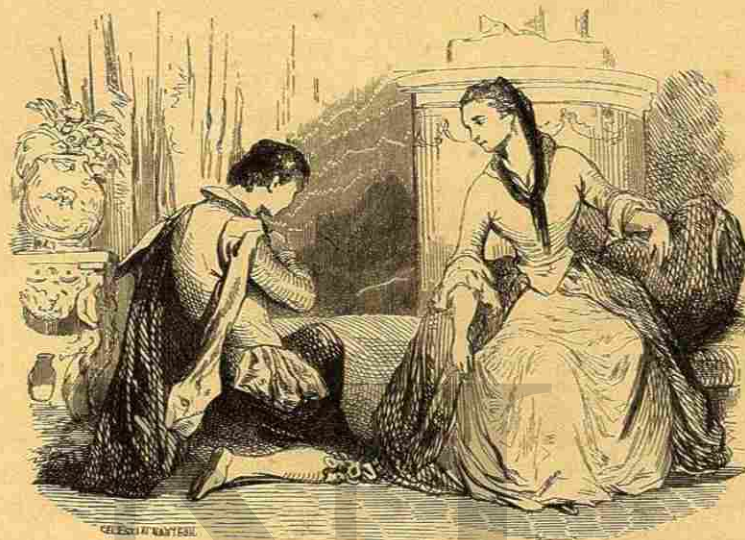
La marquise fut stupéfaite, et lorsqu'elle s'é-
veilla le lendemain au milieu de son luxe, elle se
figura avoir fait un pénible rêve. Après cette dé-
ception, elle se crut sérieusement guérie de son
amour; mais, à quelque temps de là, par hasard,
elle revit Lelio dans *Cinna*, et elle se remit à l'ai-
mer avec passion. Cela dura cinq ans. Un jour, la
marquise reçut une lettre de Lelio; il lui disait
qu'il avait deviné son amour, qu'il le partageait,

« fatigosa claridad de las luces, que cansaba mis
« ojos secos y ardientes, clavados en todos sus ade-
« manes, en todos sus pasos; hubiera querido
« percibir la menor palpitation de su pecho, la
« menor arruga de su frente. Sus conmociones
« fingidas, sus desgracias de teatro me penetra-
« ban como cosas reales: pronto me era imposible
« distinguir el error de la verdad. Lelio no exis-
« tia ya para mí; era Rodrigo, era Sifares, era Hi-
« pólitro. Aborrecia á sus enemigos, temblaba por
« sus peligros; sus dolores me hacian derramar
« con él torrentes de lágrimas; su muerte me ar-
« rancaba gritos que tenia que sofocar mordiéndolo
« mi pañuelo. En los entre actos caia rendida en
« el fondo de mi palco, y allí me quedaba como
« muerta hasta que el chillon ritornelo me anun-
« ciaba que iban á levantar el telon; entonces re-
« sucitaba, y volvía á sentirme fuerte y ardiente,
« para admirar, para sentir y para llorar. » Una
noche, en el momento en que salia del teatro, un
hombre salia tambien; un maquinista le saludó
diciéndole : Buenas noches, señor Lelio. La mar-
quesa le sigue; entra en un mal café enfrente de
la comedia, pero la marquesa creyó haberse en-
gañado y haber seguido á otro hombre, porque el
que veia delante de sí « tenia lo menos treinta y
« cinco años, la tez amarilla, marchita, desgastada;
« iba mal vestido; tenia una traza común; ha-
« blaba con voz bronca y apagada, daba la mano
« á pelgares, bebia aguardiente y juraba que era
« un horror; su porte era flojo, su aspecto sùcio
« y no se habia limpiado bien el colorete de la
« cara. »

Estupefacta quedó la marquesa, y cuando se
despertó al día siguiente en medio de su lujo, se
figuró que habia tenido un triste sueño. Despues
de aquel desengaño, creyóse seriamente curada
de su amor; pero, poco tiempo despues, por ca-
sualidad, volvió á ver á Lelio en *Cinna*, y de nuevo
se dió á amarle con pasión. Cinco años duró esto.
Un día, la marquesa recibió una carta de Lelio, en
que le decia que habia adivinado su amor, que la

mais qu'il s'éloignait pour toujours, car il compre-
nait qu'ils étaient à jamais séparés. Avant de par-
tir, il lui demandait en grâce une entrevue secrète.
La marquise l'accorda. Ce soir là, Lelio avait joué
don Juan; dans sa précipitation, il avait oublié
d'ôter son costume. La marquise le trouva plus

correspondia, pero que se alejaba para siempre,
porque comprendia que la suerte los separaba sin
remedio. Antes de partir, le pedia encarecidamente
una entrevista secreta que la marquesa le conce-
dió. Aquella noche, Lelio habia hecho el papel de
Don Juan, y, en su precipitacion, se olvidó de qui-



beau que jamais. Il ressemblait à un portrait de
Velasquez. La marquise lui raconta sa vie pendant
les cinq ans qui venaient de s'écouler, et l'obscur
comédien dut être bien heureux et bien fier de la
passion qu'il avait inspirée. Après des aveux mu-
tuels, après des serments réciproques, ils se sépa-
rèrent pour ne plus se revoir. Il faut lire l'histoire
de cette passion si vraie, si complète, si pleine de
larmes et si chaste, pour comprendre à quel point
l'amour peut métamorphoser ceux qui ont le bon-
heur de le ressentir.

tarse el traje. La marquesa le halló mas hermoso
que nunca : parecia un retrato de Velazquez. La
marquesa le contó su vida durante los cinco años
que acababan de transcurrir, y el oscuro cómico
debió sentirse muy feliz y ufano al saber la pa-
sion que habia inspirado. Despues de mútuas de-
claraciones, despues de juramentos recíprocos, se
separaron para no volverse á ver. Es preciso leer la
historia de esa pasion tan verdadera, tan completa,
tan llena de lágrimas y tan casta, para compren-
der hasta qué punto el amor puede transformar
á los que han tenido la fortuna de experimentarle.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Indiana



Charpentier pinx.

Robinson sculp.



GEORGE SAND

INDIANA

INDIANA.

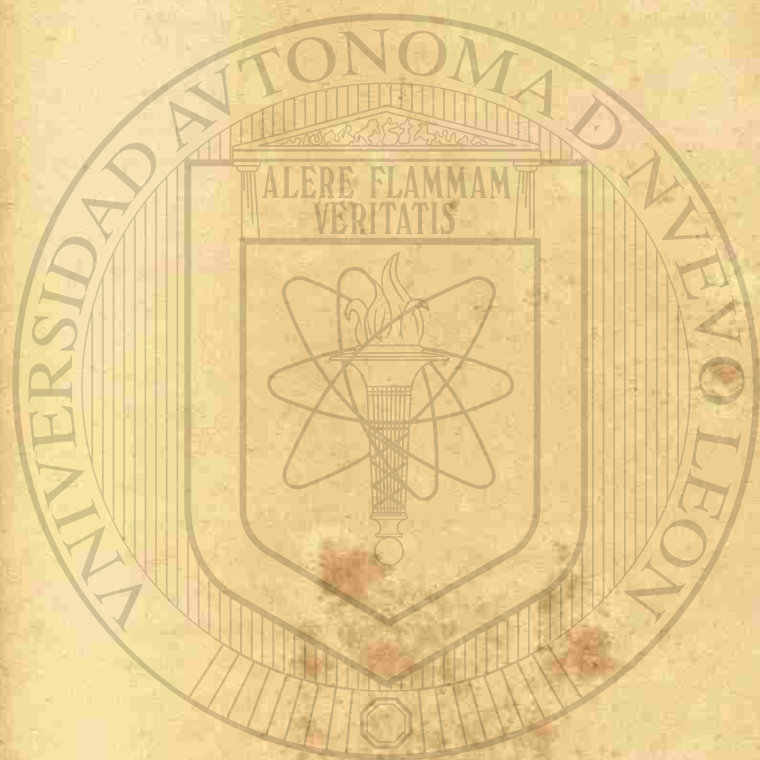


Cette première manifestation du merveilleux talent de George Sand est devenue un type bien exploité depuis; mais la délicieuse et poétique créole est restée inimitable. C'est comme un paysage de Claude Lorrain, un portrait de Raphaël, que nous pouvons retrouver dans la nature, mais que l'art essaierait en vain de reproduire. Aussi n'avons-nous d'autre prétention que d'inspirer le désir de la connaître.

L'auteur nous présente Indiana à dix-neuf ans, toute faible, toute brisée déjà, non pas comme la femme incomprise: elle ne s'est pas inquiétée de se révéler à ceux qui l'entourent; d'ailleurs elle s'ignore elle-

Esta primera manifestacion del maravilloso talento de Jorge Sand ha llegado á ser un tipo que muchos han beneficiado despues; pero la deliciosa y poética criolla ha quedado inimitable: es como un pais de Claudio de Lorena, ó un retrato de Rafael, que podemos hallar en la naturaleza, pero que en vano intentaria reproducir el arte; por eso no tenemos mas pretension que la de inspirar el deseo de conocerla.

El autor nos presenta á Indiana á diez y nueve años muy débil, quebrantada ya, pero no como la muger *no comprendida*; no se ha curado de revelarse á los que la rodean; ade-



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

même. Elle sent bien en son cœur une grande richesse, mais elle ne sait quel est ce trésor. Elle comprend que l'existence qu'on lui a faite ne suffit plus aux besoins de son imagination ardente; mais quelle vie mettra-t-elle à la place? Pourtant elle espère et se dit: « Un jour viendra; j'attendrai. »

C'est au château de Lagny, dans la lourde atmosphère de son intérieur triste et monotone, que nous apparaît pour la première fois la mélancolique Indiana. « Si vous l'eussiez vue enfoncée sous le « manteau de cette vaste cheminée de marbre « blanc, incrusté de cuivre doré; si vous l'eussiez « vue, toute fluette, toute pâle, toute triste, le coude « appuyé sur son genou, elle toute jeune, au milieu « lieu de ce vieux ménage, à côté de ce vieux mari, « semblable à une fleur née d'hier qu'on fait éclore « dans un vase gothique, vous eussiez plaint la « femme du colonel Delmare. » Aucune sympathie ne pouvait exister entre ce vieux soldat et cette jeune femme; ils le sentaient tous deux: le mari s'en irritait et devenait brutal; la femme en mourait en silence, et sa profonde tristesse ressemblait parfois à de la résignation, bien que son âme opprimée protestât sans cesse. Le vieux Delmare était despote, grossier, et presque toujours souffrant, ce qui augmentait encore l'irritabilité de son caractère. Lorsqu'il avait un accès de rhumatisme, tout était pour lui un sujet d'humeur et de reproche. Mais ce qui servait surtout de thème favori à ses emportements, c'était la tristesse habituelle de sa femme. Il rougissait devant elle de l'effroi qu'il lui inspirait, et, comme tous les êtres vulgaires, quand il se trouvait en tort, loin de l'avouer noblement, il devenait injuste et cruel. Alors il fallait tout le sang-froid de sir Rodolphe Brown, cousin de madame Delmare, pour la soustraire aux violences de son mari. Rodolphe, élevé aux colonies avec Indiana, l'avait suivie en France, et à force de loyauté, de simplicité, il était parvenu à rassurer la jalousie du vieux mari, qui ne voyait plus en lui que le frère de sa femme, et qui l'aimait à sa façon,

mas, se desconoce á sí misma; siente, sí, en su corazón una gran riqueza, pero no sabe cual es ese tesoro. Comprende que la existencia que le han deparado no basta para las necesidades de su ardiente imaginación, pero ¿qué vida substituirá en su lugar? Sin embargo espera y se dice: « Día llegará; esperaré. »

En la quinta de Lagny, en la pesada atmósfera de su triste y monótono interior, es donde nos aparece por primera vez la melancólica Indiana. « Quien la hubiera visto sentada bajo la campana « de aquella gran chimenea de mármol blanco con « embutidos de cobre dorado; quien la hubiese « visto tan delicada, tan pálida, tan triste, « apoyado el codo en la rodilla, tan joven, en « medio de aquel viejo ajuar, al lado de aquel « marido viejo semejante á una flor nacida de « ayer que se ha hecho brotar en un jarro gótico, « hubiera compadecido á la esposa del coronel « Delmare. » Ninguna simpatía podía existir entre aquel soldado viejo y aquella muger joven; ambos lo conocían, el marido con un despecho que le hacía ser brutal; la muger consumiéndose en silencio, y aunque á veces su profunda tristeza se parecía á la resignación, su alma oprimida protestaba sin cesar. El anciano Delmare era despota, grosero, y casi siempre estaba enfermo, lo que aumentaba la irascibilidad de su carácter. Cuando tenía un ataque de reumatismo, todo era para él un motivo de enfado y reconvenciones, pero lo que servía sobre todo de tema favorito á sus arrebatos era la habitual tristeza de su muger. Avergonzabase delante de ella del terror que le inspiraba, y, como todos los seres vulgares, cuando se conocía culpado, en vez de confesarlo noblemente, era injusto y cruel. Entonces se necesitaba toda la sangre fría de sir Rodolfo Brown, primo de madama Delmare, para libertarla de las violencias de su marido. Rodolfo, criado en las colonias con Indiana, la había seguido á Francia, y á fuerza de rectitud, de sencillez había logrado sossegar los celos del viejo marido, que ya no veía

c'est-à-dire autant que peut aimer un égoïste. Sir Ralph, comme l'appelait Indiana, était le bon ange de sa cousine. Beaucoup plus âgé qu'elle, quoiqu'il fût encore jeune, il la protégeait depuis qu'elle était au monde; mais il était si froid, si impassible, si concentré, qu'Indiana lui savait à peine gré d'un dévouement de toute la vie, de tous les moments, qui ne réclamait rien, pas même qu'on voulût bien s'en apercevoir.

Indiana, comme toutes les femmes impressionnables, était superstitieuse. Un soir elle se trouva agitée, sans motif apparent, de terreurs vagues; il lui semblait qu'elle touchait à un moment décisif de sa vie. Elle dit à sir Ralph: « Vous direz encore que je suis folle, mais je ne sais quelle catastrophe se prépare autour de nous. Il y a ici un danger qui pèse sur quelqu'un... sur moi, sans doute... Mais... tenez, Ralph, je me sens émue comme à l'approche d'une grande phase de ma destinée... J'ai peur. » Et Ralph, l'homme positif, ne vit dans cette idée que la suite d'une sensation nerveuse. Il essaya de distraire Indiana. Mais bientôt un homme est apporté mourant au château; il vient d'être blessé par le colonel Delmare, qui, le voyant monter par-dessus le mur de son parc, le prit pour un voleur, et lui tira un coup de fusil. Madame Delmare donne des soins au blessé. A son costume, à son air distingué, à l'or trouvé dans ses poches, on reconnaît que ce ne peut être un voleur. Alors le soupçon arrive au cœur de Delmare. Sa femme est bien empressée auprès de cet homme, qui pénètre chez lui par-dessus les murs! Il veut savoir le nom de cet inconnu, et c'est à Indiana qu'il s'adresse avec fureur. « Je l'ignore absolument! » lui répond-elle avec une froideur si pleine de fierté, que son terrible époux en fut comme étourdi un instant.

Raymon de Ramière, rendu à la vie par les soins d'Indiana, donne à M. Delmare des explications suffisantes de sa présence nocturne dans le parc de Lagny; puis, il quitte le château en emportant un

en él mas que al hermano de su muger, y que le quería a su modo, es decir, cuanto puede querer un egoísta. Sir Ralf, como le llamaba Indiana, era el buen ángel de su prima; de mucha mas edad que ella, aunque todavía era jóven, la protegía desde que habia venido al mundo, pero era tan frio, tan impasible, tan concentrado, que apenas le agradecía Indiana un sacrificio de toda la vida, de todos los momentos, que nada reclamaba, ni aunque se sirviesen echarle de ver.

Indiana, como todas las mugeres impresionables, era supersticiosa. Una noche se sintió agitada, sin motivo aparente, por vagos terrores; parecíale que se acercaba a un momento decisivo de su vida, y dijo a sir Ralf: « Dirás que soy una loca, pero no sé qué catástrofe se prepara al rededor nuestro. Hay aqui un peligro que pesa sobre alguno... sobre mí, sin duda... Pero... mira, Ralf, me siento conmovida como si se acercara una gran crisis de mi destino... tengo miedo. » Y Ralf, el hombre positivo, no vio en aquella idea mas que el efecto de una sensación nerviosa, y procuró distraer a Indiana, pero pronto entran en la quinta a un hombre moribundo; acababa de ser herido por el coronel Delmare, quien, viéndole subir por encima de la tapia de su parque, le tomó por un ladrón y le disparó un tiro. Madame Delmare asiste al herido; por su trage, por su buen parecer, por el oro que se le encuentra en los bolsillos, se ve que no puede ser un ladrón. Entonces M. Delmare concibe otras sospechas; mucho se afana su muger por aquel hombre que entra en su casa por encima de las tapias! Quiere saber el nombre de aquel desconocido y se lo pregunta a Indiana con furor: « Lo ignoro absolutamente! » le responde ella con una frialdad tan llena de altivez, que su terrible esposo quedó un momento como aturdido.

Raimundo de Ramière, recobrado a la vida por los desvelos de Indiana, da a M. Delmare explicaciones suficientes de su presencia nocturna en el parque de Lagny, y en seguida sale de la quinta

fugitif souvenir de la femme du colonel, qui lui reste en mémoire comme une douce apparition, bientôt oubliée au milieu du bruit et du monde.

Mais, dans la vie retirée d'Indiana, ce fut un grave événement; et bien souvent la rêveuse créole, assise auprès de la fenêtre du grand salon, occupée en apparence à nuancer les fleurs de sa tapisserie, se ressouvint du beau Raymon de Ramière.

Quelques mois après, à un bal chez l'ambassadeur d'Espagne, Raymon retrouve Indiana environnée de tout le prestige du succès et de la beauté. Elle attirait tous les regards, tous les hommages. Elle était, ce soir-là, merveilleusement belle. « La simplicité de sa mise eût suffi pour la détacher en relief au milieu des diamants, des plumes et des fleurs qui paraient les autres femmes. Des rangs de perles tressées dans ses cheveux noirs composaient tout son écrien. Le blanc mat de son collier, celui de sa robe de crêpe et de ses épaules nues, se confondaient à quelque distance, et la chaleur des appartements avait à peine réussi à élever sur ses joues une nuance délicate comme celle d'une rose de Bengale éclosée sur la neige. C'était une créature toute mignonne, toute petite, toute déliée, une beauté de salon que la lueur des bougies rendait féerique, et qu'un rayon du soleil eût ternie. En dansant, elle était si légère, qu'un souffle eût suffi pour l'enlever; mais elle était légère sans vivacité, sans plaisir. Assise, elle se courbait comme si son corps trop souple n'eût pas eu la force de la soutenir; et quand elle parlait, elle souriait et avait l'air triste. » Le beau Raymon de Ramière s'approcha d'elle, et, touché au cœur par l'accent de cette voix créole un peu voilée, et si douce qu'elle semblait faite pour prier ou pour bénir, il lui rappelle les courts moments qu'il a passés à Lagny, il s'exalte à la chaleur de sa propre éloquence, il se passionne, et Indiana recueille avec avidité chacune de ces paroles eni-

levándose un fugitivo recuerdo de la esposa del coronel, que le queda en la memoria como una dulce aparición, pronto olvidada en medio del bullicio y de las diversiones.

Pero, en la vida retirada de Indiana, aquella aventura fué un grande acontecimiento, y muchas veces la melancólica criolla, sentada junto a la ventana del salon, ocupada al parecer en casar las flores de un bordado de tapicería, se acordó del gallardo Raimundo de Ramière.

Pocos meses despues, en un baile en casa del embajador de España, Raimundo halló a Indiana rodeada de todo el prestigio del triunfo y de la hermosura: todas las miradas, todos los homenajes eran para ella: aquella noche estaba maravillosamente hermosa. « La sencillez de su trage hubiera bastado para destacarla en relieve en medio de los diamantes, de las plumas y de las flores que engalanaban a las otras mugeres. Varias sargas de perlas trenzadas en sus negros cabellos componian todo su tocado. El blanco mate de su collar, el de su vestido de crespon y de sus hombros desnudos, se confundian a alguna distancia, y el calor de las habitaciones habia conseguido apenas producir en sus mejillas un matiz delicado como el de una rosa de Bengala nacida sobre la nieve. Era una criatura monísima, pequenita, delicada, una hermosura de salon que el resplandor de las bugías hacia parecer hechicera y que hubiera deslustrado un rayo del sol. Cuando bailaba, era tan leve que un soplo hubiera bastado para levantarla, pero era ligera sin vivacidad, sin placer. Sentada, se doblegaba como si su cuerpo demasiado flexible no hubiera tenido fuerza para sostenerla, y cuando hablaba, sonreía y parecía triste. » El bizarro Raimundo de Ramière se acercó a ella y conmovido su corazón por el acento de aquella voz criolla algo velada, y tan dulce que parecía formada para orar ó para bendecir, le recuerda los breves momentos que ha pasado en Lagny, se exalta con el fuego de

vantes, qu'elle entend pour la première fois. Quoique depuis longtemps le cœur de la créole eût deviné l'amour, elle n'avait jamais aimé. A la révélation de ce sentiment inconnu, toute sa frêle organisation fut comme électrisée. Sa profonde émotion devint contagieuse, et Raymon, en la quittant, était tout à fait amoureux.

Jusque-là, Indiana n'avait jamais connu le bonheur que donne l'affection d'autrui. Élevée aux colonies par un père bizarre et violent, mariée à un homme plus violent encore, elle avait continuellement souffert des maux de la servitude et de l'ennui de l'isolement. Mais, dans cette vie de dépendance, elle avait acquis une patience extérieure à toute épreuve, une indulgence et une bonté adorables avec les inférieurs; mais aussi une volonté de fer, une force de résistance inerte pour tout ce qui tendait à l'opprimer. Résister mentalement à toute espèce de contrainte morale était devenu chez elle une seconde nature, un principe de conduite, une loi de conscience.

Que de fois, à son insu, le cœur silencieux et brisé, elle avait appelé à son aide un cœur jeune et généreux pour la soutenir dans la vie! Aussi, quand le souffle embrasé de Raymon eut envahi son atmosphère glacée, elle s'abandonna d'abord à toute l'ivresse d'un premier amour; et si, plus tard, l'effroi succéda, dans son cœur, à ce bonheur fiévreux, ce fut en songeant à la colère de son mari. Elle la redoutait, non pour elle, aguerrie qu'elle était aux menaces et aux dangers, mais pour Raymon, que son mari aurait infailliblement tué. Cette crainte fut tout le secret de sa résistance, le seul motif de sa vertu; et pourtant elle s'avouait bien que sans Raymon la vie n'était plus possible pour elle. Mais elle voulait inspirer l'amour comme elle l'éprouvait. « Je n'ai pas encore aimé, dit-elle un jour à Raymon; je ne donnerai pas mon cœur vierge et entier en échange d'un cœur flétri et ruiné, mon amour enthousiaste pour un amour

su propia elocuencia, se apasiona, é Indiana recoge ansiosa cada una de aquellas palabras embriagadoras que oye por primera vez. Aunque desde mucho tiempo antes el corazón de la criolla había adivinado el amor, nunca había amado; al revelársele aquella sensación desconocida, toda su frágil organización se sintió como electrizada: su profunda conmoción fue contagiosa, y Raimundo, cuando se separó de ella, estaba enteramente enamorado.

Hasta entonces, Indiana nunca había conocido la felicidad que da el afecto de otro. Criada en las Colonias por un padre raro y violento, casada con un hombre mas violento todavía, continuamente había sufrido los males de la servidumbre y el fastidio del aislamiento; pero, en aquella vida de dependencia, había adquirido una paciencia exterior a toda prueba, una indulgencia y una bondad admirables con los inferiores, pero también una voluntad de hierro, una fuerza de resistencia inerte para todo lo que tendía a oprimirla. Resistir mentalmente a toda especie de apremio moral había llegado a ser en ella una segunda naturaleza, un principio de conducta, una ley de conciencia.

¡Cuántas veces, sin saberlo ella, el corazón silencioso y quebrantado, había llamado en su ayuda un corazón joven y generoso para sostenerla en la vida! Así, cuando el abrasado aliento de Raimundo invadió su helada atmósfera, se abandonó desde luego a todo el delirio de un primer amor; y si, mas adelante, el terror sucedió, en su corazón, a aquella febril ventura, fue pensando en la cólera de su marido, que temía, no por sí, pues estaba avezada a las amenazas y a los peligros, sino por Raimundo, a quien infaliblemente hubiera matado su marido. Este temor fue el único motivo de su virtud, y sin embargo bien se confesaba a sí misma que, sin Raimundo, la vida no era ya posible para ella, pero quería inspirar el amor como le sentía. « Todavía no he amado, dijo un día a Raimundo; no daré mi corazón virgen y entero en cambio de un corazón marchito y arruinado, mi amor entusiasta por un amor

« tiède, ma vie tout entière en échange d'un soir « rapide. Je n'ai pas besoin d'hommages, mais « d'affection. Il faut m'aimer sans partage, sans « retour, sans réserve; il faut être prêt à me sacrifier tout, fortune, réputation, devoir, affaires, « principes, famille, tout, monsieur, parce que je « mettrai le même dévouement dans la balance, et « que je la veux égale. » Et la pauvre femme a déjà tout donné, sans le savoir, à l'homme égoïste et blasé qui la domine, et qui promet tout sans rien vouloir tenir, sachant bien que les promesses en amour n'engagent point un homme.

Après une lutte de six mois, après les instances répétées de Raymon, madame Delmare consent enfin à le recevoir chez elle. Mais Ralph, qui a vu la passion naître, grandir, envahir tout le cœur d'Indiana; Ralph qui a deviné le rendez-vous accordé; Ralph qui connaît la nature égoïste de Raymon, tente encore de sauver sa cousine; il s'impose auprès d'elle, il voudrait qu'elle eût confiance en lui; mais il comprend son incapacité à obtenir un aveu. Enfin, après bien des hésitations: « Te souviens-tu, lui dit-il, il y a un an, nous étions assis sous cette cheminée, comme nous voici maintenant; tu te sentis plus souffrante qu'à l'ordinaire, et je me rappelle tes paroles comme si elles retentissaient encore à mes oreilles: *Il y a un danger qui se prépare autour de nous et qui pèse sur quelqu'un; sur moi sans doute, ajoutes-tu: je me sens émue comme à l'approche d'une grande phase de ma destinée; j'ai peur.* — Je ne crois plus à ces vaines frayeurs, dit Indiana. — Moi j'y crois, reprit Ralph, car ce soir-là tu fus prophète, Indiana; un grand danger nous menaçait, une influence funeste enveloppait cette paisible demeure. » Indiana écoute son cousin comme un conseiller indiscret, le congédie froidement, et attendit Raymon avec toute l'impatience d'une femme qui aime. Alors elle croyait à l'avenir, au bonheur, elle croyait à l'amour! Cette croyance devait être bien éphémère, et Raymon ne tarda pas à la briser.

« tibio, mi vida entera a trueque de un rápido « momento. Yo no necesito galanteos, sino cariño. « Es preciso amarme a mí sola, siempre, exclusivamente; es preciso estar pronto a sacrificarme todo, hacienda, reputación, deber, « negocios, principios, familia, todo, Raimundo, « porque lo mismo pondré yo en la balanza, y la « quiero igual. » Y la pobre mujer lo ha dado ya todo, sin saberlo, al hombre egoísta y estragado que la domina, y que lo promete todo sin querer cumplir nada, sabiendo bien que las promesas de amor no empeñan a un hombre.

Después de una lucha de seis meses, después de las reiteradas instancias de Raimundo, madama Delmare consiente enfin en recibirle en su casa; pero Ralf, que ha visto a la pasión nacer, crecer e invadir el corazón todo entero de Indiana; Ralf que ha adivinado la cita concedida; Ralf, que conoce la naturaleza egoísta de Raimundo, intenta todavía salvar a su prima; se instala junto a ella, quisiera que tuviese confianza en él, pero comprende su incapacidad para obtener una confesión. Enfin, después de mucho titubear: « ¿Te acuerdas, le dice, hace un año, estábamos sentados junto a esta chimenea, como estamos ahora; te sentiste mas doliente de lo acostumbrado, y recuerdo tus palabras como si todavía resonasen en mis oídos: *Algun peligro se prepara a alrededor nuestro y pesa sobre alguno; sobre mí, sin duda, añadiste; me siento conmovida como si acercara alguna gran crisis de mi destino; tengo miedo.* — Ya no creo en esos vanos terrores, dijo Indiana. — Yo sí creo, respondió Ralf, porque aquella noche fuiste profetisa, Indiana; un gran peligro nos amenazaba, una funesta influencia envolvía esta pacífica morada. » Indiana escuchó a su primo como a un indiscreto consejero, le despidió con frialdad, y aguardó a Raimundo con toda la impaciencia de una mujer enamorada. ¡Entonces creía en el porvenir, en la felicidad, creía en el amor! Muy efímera debía ser esta creencia, y no tardó Raimundo desvanecerla.

M. Delmare, ruiné, était obligé de retourner à l'île Bourbon; il voulait emmener sa femme, qui refusa de l'accompagner avec une résistance inflexible. Forte de son amour, de l'appui de Raymond, un soir elle quitta la maison de son mari pour se réfugier dans celle de M. de Ramière. Elle l'attendit tout une nuit, et quand il rentra du bal et qu'il trouva chez lui cette femme jusque-là si pudique, il comprit enfin qu'il était aimé plus qu'il n'avait voulu l'être; et craignant les ennuis, les embarras et même les périls qu'entraînerait cette passion folle, ce fut lui alors qui parla de devoirs, de réputation, de convenances. A l'amour enthousiaste d'Indiana, il opposa la sécheresse et l'ironie; au dévouement sans bornes de la confiante jeune femme, il répondit par un lâche abandon. Indiana n'espérait plus qu'en cet homme: quand elle vit bien que la dernière chance de salut ici-bas lui échappait, quand elle se fut dit que sa vie d'autrefois lui serait plus odieuse encore à présent qu'elle en avait rêvé une autre, elle pensa à chercher un refuge dans la mort. Ce refuge, elle allait le trouver, quand Ralph parut.

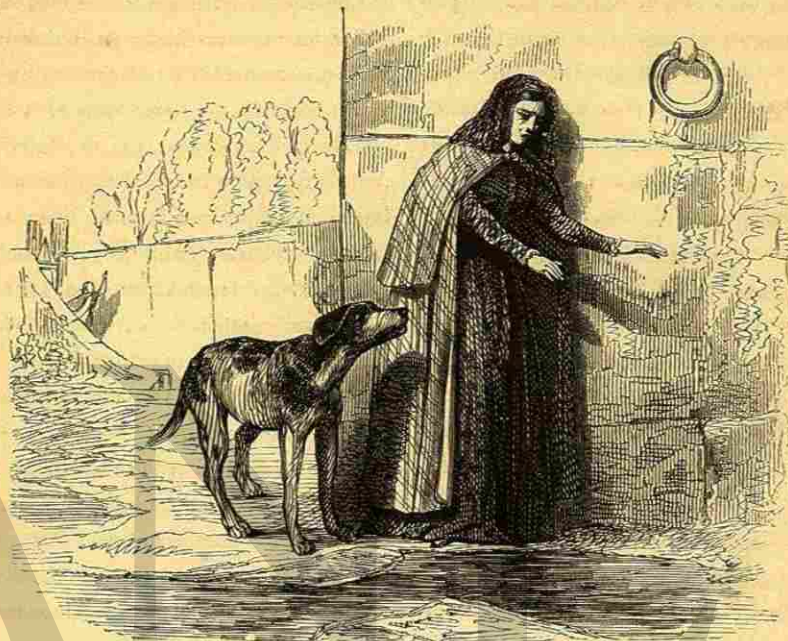
« Elle était au bord de l'eau, qui charriait des glaçons à ses pieds et les brisait avec un bruit sec et froid sur les pierres taillées de ses rives. Cette eau verdâtre et frémissante exerçait une force attractive sur les sens d'Indiana. On s'accoutume aux idées terribles; à force de les admettre, on s'y plaît... Elle s'était fait du suicide une sorte de volupté tentatrice. Une seule pensée, une pensée religieuse l'avait empêchée de s'y arrêter définitivement; mais dans cet instant, aucune pensée complète ne gouvernait plus son cerveau épuisé... Quand elle sentit le froid cuisant de l'eau qui baignait déjà sa chaussure, elle s'éveilla comme d'un somnambulisme; et cherchant des yeux où elle était, elle vit Paris derrière elle et la Seine qui fuyait sous ses pieds, emportant dans sa masse huileuse le reflet blanc des maisons et le bleu grisâtre du ciel. Ce mouvement continu de l'eau et l'immobilité du sol se

M. Delmare, arruinado, tenía que volverse á la isla de Borbon, y quería llevar á su muger, que se negó á acompañarle con inflexible resistencia. Fuerte con su amor y con el apoyo de Raimundo, una noche abandonó la casa de su marido para ir á refugiarse en la de M. de Ramière. Aguardóle una noche entera, y cuando volvió él del baile y se encontró en su cuarto aquella muger hasta entonces tan púdica, comprendió en fin que era amado mas de lo que había querido serlo, y temiendo las incomodidades, los afanes y aun los peligros que le acarrearía aquella loca pasión, él fué entonces quien habló de deberes, de reputación, del bien parecer. Al amor entusiasta de Indiana opuso la sequedad y la ironía; al sacrificio sin límites de la confiada joven, respondió con un villano abandono. Indiana no esperaba ya mas que en aquel hombre; cuando se convenció bien de que la última tabla de salvación en el mundo se le escapaba, cuando se dijo que su vida antigua le sería todavía mas odiosa ahora que había soñado otra, pensó en buscar un refugio en la muerte, y ya iba á hallarle, cuando se presentó Ralf.

« Hallábase en la orilla del río que arrastraba carámbanos á sus pies y los rompía con un rumor seco y frío en las labradas piedras de sus márgenes. Aquella agua verdosa y trémula ejercía una fuerza atractiva sobre los sentidos de Indiana. Uno se acostumbra á las ideas mas terribles, y á fuerza de admitirlas, se complace en ellas... Indiana se había hecho del suicidio una especie de delicia tentadora. Un solo pensamiento, un pensamiento religioso la había impedido fijarse en ella definitivamente, pero, en aquel instante, ningún pensamiento completo regía ya su cerebro exhausto... Cuando sintió el punzante frío del agua que bañaba su calzado, se despertó como de un somnambulismo, y buscando con los ojos donde se hallaba, vió á Paris á sus espaldas, y al Sena que huía bajo sus pies, llevándose en su masa aceitosa el reflejo blanco de las casas y el pardo azul del cielo. Aquel

« confondirent dans ses perceptions troublées, et il lui sembla que l'eau dormait et que la terre fuyait. Dans ce moment de vertige, elle s'appuya contre un mur, et se pencha, fascinée, vers ce qu'elle prenait pour une masse solide... Mais les aboiements d'un chien qui bondissait autour d'elle vinrent la distraire et apporter quelques

« movimiento continuo del agua y la inmovilidad del suelo se confundieron en sus turbadas percepciones, y le pareció que el agua dormía y que la tierra huía. En aquel momento de vértigo, se apoyó en una tapia, y se inclinó, fascinada, hacia lo que tomaba por una masa sólida... Pero los ladridos de un perro que saltaba junto



« instants de retard à l'accomplissement de son dessein. Ralph qui accourait, guidé par la voix du chien, la saisit par le corps, l'entraîna, et la déposa sur les débris d'un bateau abandonné à la rive.»

Après une scène violente, dans laquelle elle eut à essuyer les reproches, les imprécations de son mari, Indiana, exclusivement absorbée par sa douleur et devenue étrangère à toutes choses, se laissa emmener à l'île Bourbon. Au moment où elle venait de s'embarquer à Bordeaux, et comme le vaisseau allait mettre à la voile, « lorsqu'elle se disait que désormais elle était à jamais seule, qu'elle allait vivre et mourir avec ce mari qu'elle haïssait, sans un ami pour la consoler, sans un

« á ella la distraeron y dilataron algunos instantes el cumplimiento de su designio. Ralf que acudía, guiado por la voz del perro, la cogió por el tallo, se la llevó en brazos y la colocó sobre los despojos de un barco abandonado en la ribera.»

Después de una violenta escena en la que tuvo que sufrir las quejas, las imprecaciones de su marido, Indiana, exclusivamente absorta en su dolor y extraña á cuanto la rodeaba, se dejó llevar á la isla de Borbon. En el momento en que acababa de embarcarse en Burdeos, y cuando el buque iba á dar á la vela, « cuando se decía que en lo sucesivo estaba para siempre sola, que iba á vivir y á morir con aquel marido á quien aborrecía, sin un amigo para consolarla, sin un pariente para

« parent pour la protéger, en se retournant elle vit sur le pont, derrière elle, la paisible et bienveillante figure de Ralph qui lui souriait. — Tu ne m'abandonnes donc pas, toi? lui dit-elle en se jetant à son cou toute baignée de larmes. — Jamais! répondit Ralph en la serrant contre sa poitrine. »

Arrivée à l'île Bourbon, elle retrouva les premières impressions douloureuses de sa vie, et le souvenir de souffrances plus cruelles et plus récentes. La lutte recommença pour elle; lutte pleine d'angoisses, de déchirements intérieurs. Elle s'isola de son entourage. Alors tout se rapporta chez elle à une certaine faculté d'illusion, à une ardente aspiration vers un point qui n'était ni le souvenir, ni l'attente, mais le désir dans toute son intensité dévorante. Elle vécut ainsi seule pendant des semaines, pendant des mois, n'aimant, ne connaissant, ne caressant qu'une chimère. Que de larmes amères elle versa dans ses longues heures de solitude! Elle écrivit à Raymon et se fit forte. Elle lui exprima un chagrin profond mais calme, pendant qu'elle se livrait à l'impétuosité de son désespoir.

Quelquefois, néanmoins, une lueur d'espoir aveugle et stupide venait briller devant ses yeux troublés. Peut-être ne perdit-elle jamais un reste de confiance en l'amour de Raymon, malgré les cruelles leçons de l'expérience, malgré les tourmentes pensées de chaque jour, qui lui rappelaient la froideur dont il l'avait accablée lors de leur dernière entrevue!

Raymon avait perdu sa mère, qui l'aimait follement, les espérances ambitieuses, et avec elles presque tous ses amis. Dans son isolement, il se ressouvint de madame Delmare; il eut regret à l'amour abnégatif et dévoué qu'il avait repoussé si durement. Il pensa qu'Indiana l'aimait toujours, et qu'elle reviendrait, s'il voulait seulement prendre la peine de la rappeler. Sous l'influence de cette pensée, il écrivit à Indiana. Sa lettre exprimait l'amour, le regret, la douleur. Il lui faisait entendre

« protégerla, vit al volver la cara, en el puente, « detras de ella, el apacible y benévolo semblante « de Ralf que le sonreía. — ¡Ah! ¿tú no me abandonas? le dijo Indiana echándose en sus brazos, « anegada en llanto. — ¡Jamás! respondió Ralf, « estrechándola á su pecho. »

Llegado que hubo á la isla de Borbon, volvió á hallar las primeras impresiones dolorosas de su vida, y el recuerdo de padecimientos mas crueles y mas recientes. De nuevo empezó la lucha para ella, lucha llena de angustias, de dolores internos. Aislose de cuanto la rodeaba, y entonces todo se refirió en ella á cierta facultad de ilusion, á una ardiente aspiracion hacia un punto que no era ni el recuerdo, ni la esperanza, sino el deseo en toda su devorante intensidad. Asi vivió sola durante semanas enteras, meses enteros, no amando, no conociendo, no acariciando mas que una quimera. ¡Qué de amargas lágrimas derramó en sus largas horas de soledad! Escribió á Raimundo y recobró su fortaleza: en su carta le manifestaba un dolor profundo, pero sereno, mientras se abandonaba á la impetuosidad de su desesperacion.

A veces, sin embargo, una vislumbre de esperanza ciega y estúpida brillaba ante sus turbados ojos: ¡acaso nunca perdió un resto de confianza en el amor de Raimundo, á pesar de las crueles lecciones de la experiencia, á pesar de los acerbos pensamientos de cada día, que le recordaban la frialdad con que despedazó su pecho en su última entrevista!

Raimundo habia perdido á su madre, que le queria con delirio, las esperanzas ambiciosas, y con ellas casi todos sus amigos. En su aislamiento se acordó de madama Delmare y lamentó el amor exclusivo y ardiente que habia rechazado con tanta dureza. Creyó que Indiana le amaba siempre lo mismo, y que volveria, con solo que quisiese tomarse el trabajo de llamarla. Bajo el influjo de este pensamiento escribió á Indiana; su carta expresaba el amor, el arrepentimiento, el dolor;

que le moment était enfin venu d'exercer l'enthousiaste fidélité, le périlleux dévouement dont elle s'était vantée. Il ne lui disait pas de venir, mais il écrivait qu'il était malheureux: c'était lui dire qu'il l'attendait. Il avait bien deviné le noble cœur d'Indiana. Elle se fit un devoir d'oublier le passé, d'écarter la prévision de l'avenir. Heureuse de se dévouer, elle regretta de ne pas estimer assez son mari pour faire à Raymon un véritable sacrifice; elle eût donné sa vie sans croire que ce fût assez payer un sourire de Raymon.

Sa résolution fut prise aussitôt, malgré les difficultés, les impossibilités d'un départ secret; mais il n'y a jamais rien d'impossible quand il s'agit, pour une femme, d'aller au secours de l'homme qu'elle aime.

A quelques mois de là, elle arrivait auprès de Raymon. « Tu savais, lui dit-elle, que je ne pouvais pas manquer à ton appel. C'est toi qui m'as appelée, me voilà, me voilà; je me meurs!... » Ses idées se confondirent dans son cerveau; elle resta quelque temps silencieuse, haletante, incapable de parler, de penser... et puis elle rouvrit les yeux, reconnut Raymon comme au sortir d'un rêve, fit un cri de joie et de frénésie, et se colla à ses lèvres, folle, ardente et heureuse. Il était pâle, muet, immobile, frappé de la foudre. « Reconnais-moi donc, s'écria-t-elle; c'est moi, c'est ton Indiana, c'est ton esclave que tu as rapelée de l'exil et qui est venue de trois mille lieues pour t'aimer et te servir; c'est la compagne de ton choix qui a tout quitté, tout risqué, tout bravé pour t'apporter cet instant de joie! Tu es heureux? tu es content d'elle, dis? J'attends ma récompense; un mot, un baiser, je serai payée au centuple. » Mais Raymon ne répondit rien. Il était écrasé de surprise, de remords et de terreurs, en voyant cette femme à ses pieds. Depuis longtemps Raymon avait oublié Indiana et la lettre qu'il lui avait écrite: il était marié.

dábale á entender que ya habia llegado enfin el momento de ejercer la entusiasta fidelidad, el peligroso espíritu de sacrificio de que habia blasonado. No le decía que viniese, pero escribía que era desgraciado, lo que equivalía á decir que la esperaba, porque harto habia adivinado el noble corazón de Indiana. Miró esta como un deber olvidar lo pasado, ahuyentar la prevision del porvenir. Feliz con la idea de sacrificarse, sintió no estimar bastante á su marido para hacer á Raimundo un verdadero sacrificio; hubiera dado su vida sin creer que pagaba así bastante una sonrisa de Raimundo.

Inmediatamente tomó su resolución, á pesar de las dificultades, de la imposibilidad de una partida secreta, pero nada es imposible para una mujer cuando se trata de acudir en auxilio del hombre á quien ama.

Pocos meses despues, estaba junto á Raimundo. « Bien sabias, le dijo, que yo no podia faltar á tu llamada. Tú me has llamado, aquí estoy, aquí estoy; ¡yo me muero!... Sus ideas se confundieron en su cerebro; permaneció algunos instantes silenciosa, jadeando, incapaz de hablar, de pensar... Y luego abrió los ojos, reconoció á Raimundo como al salir de un sueño, lanzó un grito de alegría y de frenesí, y se colgó de sus labios, loca, ardiente y feliz. » El estaba pálido, mudo, inmovil, herido del rayo. — « ¡Reconóceme, reconóceme, exclamó; yo soy, yo, tu Indiana, tu esclava á quien has levantado su destierro y que ha atravesado tres mil leguas para amarte y servirte; la compañera de tu elección, que lo ha dejado todo, lo ha arriesgado, lo ha atropellado todo por traerte este instante de júbilo! ¿Eres feliz? estás contento de ella, dí? Aguardo mi recompensa, una palabra, un beso, y quedaré pagada mil veces. — Pero Raimundo no respondió; estaba confundido de sorpresa, de remordimiento y de terror, viendo aquella mujer á sus pies. » Hacia mucho tiempo que Raimundo se habia olvidado de Indiana y de la carta que la habia escrito: — Raimundo estaba casado.

M. Delmare était mort. Ralph était revenu en France avec l'espoir d'y retrouver sa cousine. Après de longues recherches, il la retrouva, en effet, dans une chambre d'hôtel garni, seule, sans argent et malade. Il la soigna, la consola et l'emmena; mais voyant qu'elle ne voulait plus vivre, il lui proposa de quitter la vie ensemble. Indiana y consentit, et tous deux s'embarquèrent pour aller se tuer sur les rochers solitaires de Bernica, à l'île Bourbon.

A l'heure suprême, Ralph, dépouillant sa timidité, donna un libre cours à ses pensées lentes et sublimes; il raconta son amour si soigneusement caché jusque-là, sa lutte, ses longues souffrances, ses tortures depuis dix ans. A cette révélation éloquente et imprévue, Indiana comprit que le moment de se dévouer à un être noble et digne était enfin venu pour elle; pleine d'enthousiasme pour le beau caractère de Ralph, elle lui offrit de vivre pour lui. Il accepta, en oubliant qu'elle avait voulu se tuer pour un autre.

Pauvre Indiana! aurez-vous enfin trouvé le bonheur?

M. Delmare había muerto. Ralf había vuelto á Francia, con la esperanza de hallar á su prima. Despues de largas pesquisas, la halló, en efecto, en un cuarto de posada, sola, sin dinero y enferma. La asistió, la consoló y se la llevó á su casa; pero viendo que ya no queria vivir, la propuso abandonar la vida juntos. Indiana consintió en ello, y ambos se embarcaron para ir á matarse en los solitarios riscos de Bernica, en la isla de Borbon.

En la hora suprema, Ralf, despojándose de su timidez, dió libre curso á sus pensamientos lentos y sublimes; contó su amor tan cuidadosamente recatado hasta entonces, su lucha, sus largos padecimientos, sus tormentos en aquellos últimos diez años. Al oír aquella elocuente é imprevista revelación, Indiana comprendió que ya había llegado enfin para ella el momento de consagrarse á un ser noble y digno; llena de entusiasmo por el noble caracter de Ralf, le ofreció vivir para él, — y Ralf aceptó, olvidando que había querido matarse por otro.

¡Pobre Indiana! ¿habrás hallado enfin la felicidad.?

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



After Claude Lorraine

Robinson, sculp.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Nouno

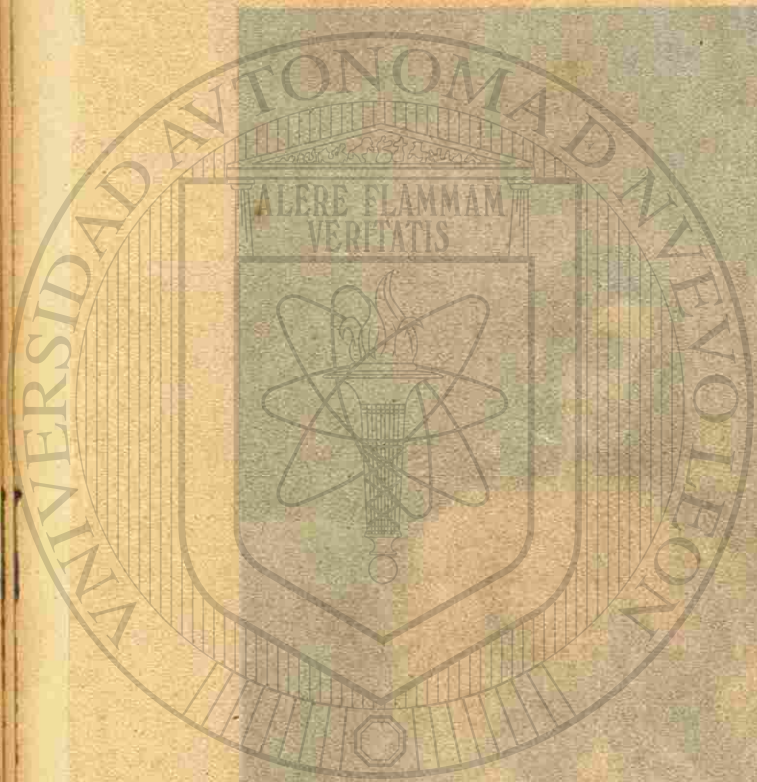
GEORGE SAND

INDIANA

JANU

NOMIA DE NUEVO LEON

Quand on parait en un instant
dans le monde, on se sent
comme un être qui a été
créé pour une œuvre, et
qui ne doit pas se contenter
de vivre, mais qui doit
accomplir son destin.
C'est la vie de la femme
dans le monde, une vie
de lutte, de sacrifice, de
amour, de douleur, de
joie, de tristesse, de
espoir, de désespoir, de
mort, de résurrection.
C'est la vie de la femme
dans le monde, une vie
de lutte, de sacrifice, de
amour, de douleur, de
joie, de tristesse, de
espoir, de désespoir, de
mort, de résurrection.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

NOUN.



Noun ne paraît qu'un instant dans le roman d'*Indiana*, mais, outre qu'elle y jette la diversion heureuse de son caractère, elle sert merveilleusement à faire ressortir celui de Raymon de Ramières, qui est le chef-d'œuvre de ce beau livre. « Noun était la sœur de lait de madame Delmare. Ces deux jeunes personnes, élevées ensemble, s'aimaient tendrement. Noun, grande, forte, brillante de santé, vive, alerte, et pleine de sang créole ardent et passionné, effaçait de beaucoup, par sa beauté resplendis-

Noun no aparece mas que un instante en la novela de *Indiana*, pero además de que la anima en extremo con su felicísimo carácter, contribuye maravillosamente a hacer resaltar el de Raimundo de Ramière, que es la obra maestra de este hermoso libro.

« Noun era la hermana de leche de madama Delmare. Estas dos jóvenes, criadas juntas, se querian tiernamente. Noun, alta, fuerte, brillante de salud, viva, lista y llena de sangre criolla, ardiente y apasio-

« mare n'eût eu pour l'embellir son esclavage et
« ses souffrances, Noun l'eût infiniment surpassée
« en beauté dans cet instant : elle était splendide
« de douleur et d'amour. »



Cependant le lendemain, Raymon déclarait à Noun qu'il ne fallait plus songer à être aimée, et, plus insensible cette fois à ses larmes, il persistait dans sa résolution. Tout à coup madame Delmare revient au Lagny, elle entre dans son appartement avant que Raymon n'ait pu en sortir. Il se cache derrière le lit, bientôt il y est surpris. Il répond à la colère d'Indiana par des cris de passion dont il semble attendre son pardon; mais madame Delmare le repousse, le fêtrit, et confond avec lui, dans son mépris, Noun, qu'elle soupçonne d'avoir voulu livrer sa maîtresse.

« Le soir, lorsque madame Delmare se retira
« dans son appartement, Noun ne vint pas comme
« à l'ordinaire pour la déshabiller; elle la sonna
« vainement, et quand elle pensa que c'était une
« résistance marquée, elle ferma sa porte et se
« coucha; mais elle passa une nuit affreuse, et dès
« que le jour fut levé, elle descendit dans le parc...

« dama Delmare no hubiera tenido para hermo-
« searla su esclavitud y sus padecimientos, Noun
« la hubiera excedido infinitamente en hermosura
« en aquel instante : estaba espléndida de dolor y
« de amor. »

Sin embargo al día siguiente, Raimundo declaraba á Noun que no tenía que volver á pensar en ser amada, y mas insensible entonces á sus lágrimas, persistía en su resolución. De pronto madama Delmare vuelve á Lagny, y entra en su estancia antes de que Raimundo haya podido salir; se esconde detras de la cama y pronto le sorprende Indiana, á cuya cólera responde con gritos de pasión de los que parece que espera su perdón; pero madama Delmare le rechaza, le injuria, y confunde en el mismo desprecio á Noun, de quien sospecha que ha querido vender á su señora.

« Por la noche, cuando madama Delmare se
« retiró á su cuarto, Noun no acudió según cos-
« tumbre para desnudarla; en vano tiró de la
« campanilla, y cuando vió que aquello era una
« terquedad declarada, cerró su puerta y se acostó;
« pero pasó una noche horrible, y apenas amaneció
« bajó al parque... Dejose caer sobre la yerba,

« Elle se laissa tomber sur le gazon, encore blan-
« chi par la gelée du matin, au bord de la petite
« rivière qui traversait le parc. On était à la fin
« de mars; la nature commençait à se réveiller; la
« matinée, quoique froide, n'était pas sans charme;
« des flocons de brouillard dormaient encore sur
« l'eau comme une écharpe flottante, et les oiseaux
« essayaient leurs premiers chants d'amour et de
« printemps. »

« Indiana se sentit soulagée, et un sentiment
« religieux s'empara de son âme..... Cependant,
« comme elle suivait d'un œil mélancolique le
« cours plus rapide de l'eau, elle vit flotter, en-
« tre les roseaux, comme un monceau d'étoffes
« que le courant s'efforçait d'entraîner. Elle se
« leva, se pencha sur l'eau, et vit distinctement les
« vêtements d'une femme, des vêtements qu'elle
« connaissait trop bien. L'épouvante la rendait
« immobile, mais l'eau marchait toujours, tirant
« lentement un cadavre des joncs où il s'était ar-
« rêté, et l'amenant vers madame Delmare.... Un
« cri d'horreur attira en ce lieu les ouvriers de la
« fabrique: madame Delmare était évanouie sur la
« rive, et le cadavre de Noun flottait sur l'eau de-
« vant elle. »

Que pourrait-on ajouter à cette touchante po-
sition?

« blanqueada aun por la escarcha de la mañana,
« á la orilla del riachuelo que cruzaba el parque.
« Pasaba esto á fines de marzo; la naturaleza
« empezaba á despertarse; la mañana, aunque
« fria, era hermosa; todavía dormían sobre el
« agua copos de niebla como una flotante banda y
« los pajarillos ensayaban sus primeros cantos de
« amor y de primavera. »

« Indiana se sintió aliviada, y un sentimiento
« religioso se apoderó de su alma... Mientras
« seguía con melancólicos ojos la corriente del
« río, vió flotar, entre los juncos, como unas ropas
« que en vano pugnaba por arrastrar el agua.
« Púse en pié, se inclinó sobre el río y vió cla-
« ramente los vestidos de una muger, vestidos
« que conocía harto bien. El espanto la dejó
« inmóvil, pero el agua seguía corriendo, arran-
« cando lentamente un cadáver de entre los
« juncos en que estaba enredado y arrastrándole
« hacia madama Delmare... Un grito de horror
« atrajo á aquel sitio á los jornaleros de la fábrica;
« madama Delmare estaba desmayada en la orilla,
« y el cadáver de Noun flotaba sobre el agua de-
« lante de ella. »

¿ Qué podría añadirse á esta patética situa-
cion?

FERNANDE.



Fernande a dix-sept ans; elle
« est petite, blanche, un peu
« grasse, mais élégante et légère
« cependant. Ses yeux et ses sour-
« cils noirs, au-dessous d'une forêt de
« cheveux blonds, donnent un carac-
« tère particulier à sa beauté. Son
« front n'est pas très-élevé, mais il
« est purement dessiné et annonce
« une intelligence plutôt docile que
« saisissante, plutôt capable de mé-
« moire que d'observation. En effet,
« elle arrange et emploie convenable-
« ment ce qu'elle sait, et ne découvre
« rien par elle-même.

« En voyant ses longs cheveux blonds se détacher et
« tomber en désordre sur ses épaules, au moindre mou-
« vement de sa jeune pétulance; en voyant ses grands yeux
« noirs, toujours étonnés, toujours questionneurs, et si in-
« génus quand l'amour en adoucit la vivacité; en entendant

« Fernanda tiene diez y siete años; es
« pequeña, blanca, algo gruesa, pero ele-
« gante y ligera sin embargo. Sus ojos y
« sus cejas negras, debajo de una selva
« de cabellos rubios, dan un carácter
« particular á su hermosura. Su frente
« no es muy alta pero está dibujada con
« pureza y anuncia una inteligencia mas
« bien dócil que perspicaz, mas bien
« capaz de memoria que de observación.
« En efecto, dispone y emplea bien lo
« que sabe, y no descubre nada por sí
« misma.

« Al ver sus largos cabellos rubios des-
« prenderse y caer en desorden sobre sus
« hombros, al menor movimiento de su ju-
« venil vivacidad; al ver sus rasgados ojos
« negros, siempre admirados, siempre



UNIVERSIDAD AUTONOMA DE MEXICO

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

En voyant ses longs cheveux blancs se défaire et
s'échapper en désordre sur ses épaules, au moindre mou-
vement de sa jeune personne en voyant ses grands yeux
noirs, toujours étincelants, toujours questionneurs, et si in-
quiets, quand l'amour en adoucit la rigueur en estendant

Al voir ses longs cheveux blancs des-
séchés et se défaire en désordre sur
ses épaules, au moindre mouvement de sa
jeune personne, et ses grands yeux
noirs, toujours étincelants, toujours



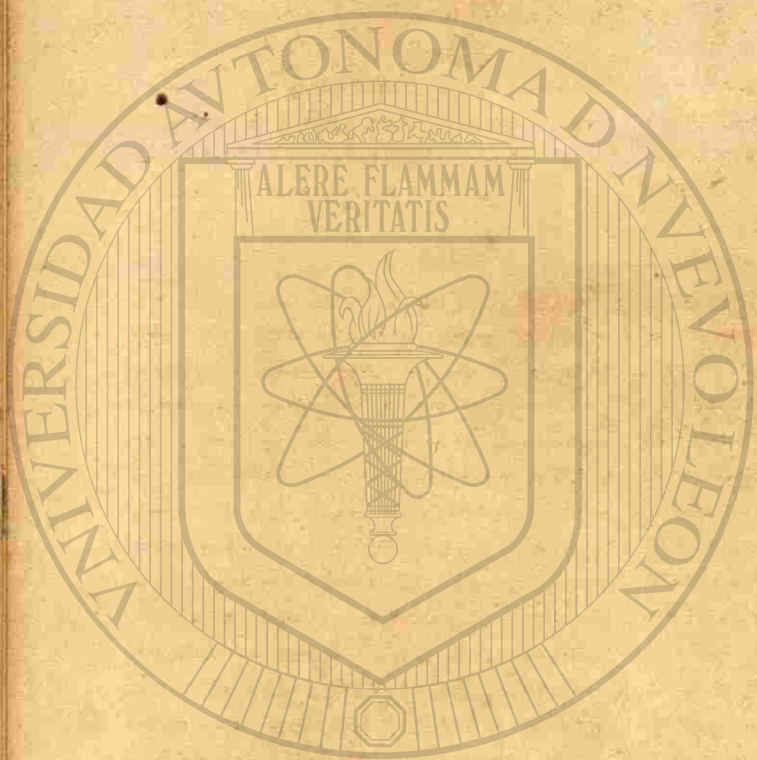
l'herpès, p. 101.

Robinson, sculp.

Fernande
Fernande

GEORGE SAND

JACQUE



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

« le son un peu brusque de cette voix nette et accentuée, on reconnaissait à des indices indubitables la franchise et l'honnêteté. »

Élevée au couvent, elle y avait pris sa part d'une éducation uniforme pour toutes, quelle que soit l'intelligence de chacune. Elle était, depuis peu, revenue habiter la province auprès de sa mère, femme égoïste et sans principe, lorsque chez une amie d'enfance, mariée à un ancien colonel de lanciers, elle rencontra le capitaine Jacques, officier retiré du service, héritier d'un million. Depuis quinze jours qu'on attendait le capitaine Jacques au château de madame Borel, Jacques, le sujet de toutes les conversations, on racontait des choses merveilleuses de sa bravoure, de sa générosité. On le disait d'une beauté parfaite, mais très-original cependant. Fernande avait craint que Jacques fût une seconde édition de M. Borel, c'est-à-dire qu'il n'eût comme lui un gros ventre, un gros bon sens, de grosses moustaches, et un âge sans date; elle éprouva une joie secrète à le trouver si différent: « Il me parut, dit-elle, au premier coup d'œil, avoir vingt-cinq ans tout au plus, quoiqu'il en ait au moins trente. Il n'est pas de figure plus belle, plus régulière et plus noble que celle de Jacques. Il est plutôt petit que grand, et semble très-délicat quoiqu'il assure être d'une très-forte santé; il est constamment pâle, et ses cheveux d'un noir d'ébène, qu'il porte très-longs, le font paraître plus pâle et plus maigre encore. Il me semble qu'il a le sourire triste, le regard mélancolique, le front serein et l'attitude fière. En tout, l'expression d'une âme orgueilleuse et sensible, d'une destinée rude mais vaincue. » Elle se trompait: les destinées comme celle de Jacques ne sont jamais vaincues. Jacques est une de ces natures d'exception qui doivent lutter toujours. Tournées sans cesse vers le bien, vers l'infini, vers l'impossible, elles passent tour à tour, en essayant toutes choses, de l'espoir au découragement, de

« preguntones, y tan ingenuos cuando el amor suaviza su fuego; al oír el metal algo brusco de aquella voz firme y acentuada se reconocían por indudables indicios la franqueza y la honradez. »

Criada en un convento, había adquirido en él su parte de una educación uniforme para todas, sea cual fuere la inteligencia de cada una. Había vuelto recientemente á habitar en una provincia al lado de su madre, muger egoísta y sin principios, cuando en casa de una amiga de infancia, casada con un antiguo coronel de lanceros, conoció al capitán Jacques (1), oficial retirado del servicio, heredero de un millón. En los quince días que hacía que se aguardaba al capitán Jacques en la quinta de madama Borel, el tal capitán había sido el tema de todas las conversaciones; contábanse coras maravillosas de su valor, de su generosidad; se decía que era arrogante mozo, pero muy original. Fernanda había temido que Jacques fuera una segunda edición de M. Borel, es decir, que tuviese como él, una gran panza, cierta gramática parda, grandes bigotazos y una edad incógnita, y así experimentó una secreta alegría al hallarle tan diferente: « Parecióme, dice, á primera vista, que tenía veinticinco años á lo menos, aunque tenía por lo menos treinta. No hay rostros mas hermoso, mas regular y mas noble que el de Jacques; es mas bien pequeño que alto, y parece muy delicado, aunque asegura que tiene una salud muy robusta; siempre está pálido, y sus cabellos, negros como el ébano y muy largos, le hacen parecer mas pálido y mas flaco todavía. Me parece que tiene la sonrisa triste, la mirada melancólica, la frente serena y la actitud altiva; — en suma, la expresión de un alma orgullosa y sensible, de un destino áspero pero vencido. » Pero se engañaba; los destinos como el de Jacques nunca son vencidos. Jacques es una de aquellas naturalezas de excepcion que deben luchar siempre. Vueltas sin cesar hácia el bien, hácia lo infinito, hácia lo

(1) Jacques, como nombre propio, significa Santiago ó Jacobo; pero aquí parece apellido, y estos no se traducen.

la foi au scepticisme. Elles vivent vingt vies ordinaires dans une seule année, et meurent dès qu'elles n'ont plus rien à apprendre de la douleur. Ce caractère de Jacques est admirable de force et sublime de dévouement. Jacques est tout le roman de madame Sand. Fernande n'a de valeur qu'à côté de Jacques et par lui; pour comprendre ce caractère de femme, il faut absolument être initié à son entourage. Fernande n'est qu'une figure de second plan, tandis que Sylvia est de la même race et du même ordre que Jacques.

Jacques épouse Fernande parce qu'il l'aime, mais surtout parce que c'est l'unique moyen de l'arracher des mains d'une méchante mère et de la faire riche et indépendante. Car il ne comprend pas le mariage comme esclavage de la femme. Voici ce qu'il en écrit à Fernande avant d'être son mari. « Je ne vous parlerai pas d'amour; il me « serait impossible de vous prouver que le mien « doit vous rendre éternellement heureuse; je « n'en sais rien, et je puis dire seulement qu'il « est sincère et profond. C'est du mariage que je « veux vous parler, et l'amour est une chose à « part, un sentiment qui entre nous sera tout à « fait indépendant de la loi et du serment. Ce que « je vous ai demandé, ce que vous m'avez promis, « c'est de vivre avec moi, c'est de me prendre « pour votre appui, pour votre défenseur, pour « votre meilleur ami. L'amitié seule est nécessaire « à ceux qui associent leurs destinées par une « promesse mutuelle. L'amour peut s'éteindre, « l'amitié peut devenir pesante et chagrine; l'in- « timité peut être le tourment de l'un de nous, de « tous les deux peut-être. C'est dans ce cas « que votre estime m'est nécessaire. Pour avoir « le courage d'abandonner votre liberté, il faut « que vous sachiez que je ne m'en emparerai ja- « mais. Êtes-vous bien sûre de cela, pauvre en- « fant? Vous n'y avez peut-être pas songé. Pour « répondre aux terreurs qui pourraient naître en

impossible, pasan sucesivamente, ensayándolo todo, de la esperanza al desaliento, de la fe al escepticismo. Viven veinte vidas ordinarias en un solo año, y mueren en el momento en que nada tienen que aprender del dolor. Este carácter de Jacques es admirable por su fortaleza y sublime por los sacrificios de que es capaz. Jacques es toda la novela de madama Sand. Fernanda no tiene valor mas que al lado de Jacques y por él; para comprender este carácter de mujer, es preciso absolutamente estar iniciado en lo que la rodea. Fernanda no es mas que una figura de segundo término, mientras que Silvia es de la misma raza y del mismo orden que Jacques.

Jacques se casa con Fernanda porque la ama, pero sobre todo porque este es el único medio de arrancarla de las manos de una mala madre y de hacerla rica é independiente, porque él no comprende el matrimonio como una esclavitud para la mujer. Veamos lo que escribe sobre esto á Fernanda antes de ser su marido. « No le hablaré á « v. de mi amor; me seria imposible probarle « que el mio debe hacerla eternamente feliz; no « sé si lo conseguirá, y solo puedo decir que es « sincero y profundo. Del matrimonio es de lo que « quiero hablarle á v., y el amor es una cosa aparte, « un sentimiento que entre nosotros será ente- « ramente independiente de la ley y del juramento. « Lo que le he pedido á v., lo que v. me ha pro- « metido, es vivir conmigo, tomarme por su « apoyo, por su defensor, por su mejor amigo. « La amistad sola es necesaria á los que asocian « sus destinos por una mútua promesa. El amor « puede apagarse, la amistad puede llegar á ser « pesada y enojosa; la intimidad puede ser el « tormento de uno de nosotros, de los dos tal vez. « Para este caso me es necesaria su estimacion « de v. Para tener el valor de abandonarme su « libertad, es preciso que v. sepa que yo nunca « me apoderaré de ella. ¿Está v. bien segura de « esto, pobre niña? Acaso nunca ha pensado v. « en ello. Para responder á los terrores que po-

« nous, je vous aide à les chasser, j'ai à vous faire « un serment; je vous prie de l'enregistrer et de « relire cette lettre toutes les fois que les propos « du monde ou les apparences de ma conduite « vous feront craindre quelque tyrannie de ma « part. La société va vous dicter une formule de « serment. Vous allez jurer de m'être fidèle, de « m'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais « que moi et de m'obéir en tout. L'un de ces ser- « ments est une absurdité, l'autre une bassesse. « Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur, « même quand je serais le plus grand et le plus « parfait des hommes. Vous ne devez pas me pro- « mettre de m'obéir, parce que ce serait nous avi- « lir l'un et l'autre. Ainsi, mon enfant, prononcez « avec confiance les mots consacrés sans lesquels « votre mère et le monde vous défendraient de « m'appartenir; moi aussi je dirai les paroles que « le prêtre et le magistrat me dicteront, puisque « à ce prix seulement il m'est permis de vous « consacrer ma vie. Mais à ce serment de vous « protéger que la loi me prescrit, j'en veux join- « dre un autre que les hommes n'ont pas jugé « nécessaire à la sainteté du mariage, et sans le- « quel tu ne dois pas m'accepter pour époux. Ce « serment, c'est de te respecter, et c'est à tes pieds « que je veux le faire, en présence de Dieu, le « jour où tu m'auras accepté pour amant.

« Oui, je te respecterai, parce que tu es faible, « parce que tu es pure et sainte, parce que tu as « droit au bonheur, ou du moins au repos et à la « liberté. »

Du côté de Jacques, tout semble donc disposé pour le bonheur de leur union; mais il y a entre les deux natures de Jacques et de Fernande une disproportion intellectuelle, une incompatibilité fatale, dont la suite du roman nous montre les funestes résultats. Tandis que, dans la plupart de ses autres ouvrages, excepté peut-être dans *Lélia*, George Sand semble attaquer les vices de l'institution sociale, et rapporter aux faux systèmes des hommes tous les malheurs de leurs relations sen-

« drian nacer en v., para ayudarla á ahuyentar- « los, tengo que hacerle á v. un juramento, y la « ruego que tome nota de él y vuelva á leer esta « carta siempre que las hablillas de las gentes ó « las apariencias de mi conducta le hagan temer « alguna tiranía de mi parte. La sociedad va á « dictarle á v. una fórmula de juramento. V. va á « jurar serme fiel, sumisa, es decir, no amar « nunca mas que á mí y obedecerme en todo. « Uno de estos juramentos es un absurdo, el otro « una bajeza. V. no puede responder de su cora- « zon, aun cuando yo fuera el mas grande y per- « fecto de los hombres. V. no debe prometer « obedecerme, porque esto seria envilecernos « ambos. Así pues, hija mia, pronuncie v. con « confianza las palabras consagradas sin las cuales « su madre de v. y la sociedad la prohibirian « pertenecerme; yo tambien diré las palabras « que me dicten el sacerdote y el magistrado, pues « que solo á este precio me es permitido con- « sacrarle á v. mi vida; pero al juramento de pro- « tegerla á v. que la ley me prescribe, quiero « añadir otro que los hombres no han creído « necesario para la santidad del matrimonio, y sin « el cual no debes aceptarme por esposo. Este « juramento es el de respetarte, y quiero hacerle « á tus pies, en presencia de Dios, el dia en que « me aceptes por amante.

« Sí, te respetaré, porque eres débil, porque « eres pura y santa, porque tienes derecho á la « felicidad, ó á lo menos al reposo y la liber- « tad. »

Por parte de Jacques, todo parece pues dispuesto para la felicidad de su union; pero hay entre las dos naturalezas de Jacques y de Fernanda una desproporción intelectual, una incompatibilidad fatal, cuyos funestos resultados nos manifiesta la continuacion de la novela. Al paso que, en la mayor parte de sus otras obras, excepto acaso en *Lélia*, Jorge Sand parece que ataca los vicios de la institucion social y que achaca á los falsos sistemas de los hombres todas las desgracias de sus rela-

timementales; dans *Jacques*, l'auteur s'attaque bien plus haut : il s'en prend à la nature humaine elle-même, ou plutôt à la différence nécessaire qui existe entre les êtres. Pour que Jacques pût réaliser le mariage, cette sainte et indissoluble union de l'homme et de la femme, il faudrait qu'il rencontrât une créature à la hauteur de ses propres sentiments. C'est une critique profonde et douloureuse de notre imperfection terrestre. Fernande est douce, bonne, affectueuse, facile même et disposée au bonheur; mais elle ne saurait s'élever dans les régions supérieures de l'esprit et du cœur. Jacques est donc destiné à n'être jamais suivi par sa compagne dans les élans de son amour, dans les aspirations de sa tendresse. A Fernande il faut une affection plus commune, moins poétique et plus romanesque. Le premier homme jeune qui lui montrera l'amour plus à sa portée, sera le rival de Jacques. C'est ce qui arrive bientôt dans la solitude où les nouveaux époux avaient transporté leur amour. D'abord l'inintelligence de Fernande se manifeste en exigences, en tracasseries, en reproches. Ce sont des larmes sans cause, des inquiétudes sans sujet, des jalousies sans objet. Puis vient alors l'isolement de ces deux êtres, qui n'étaient pas faits l'un pour l'autre; et quand Octave paraît, Jacques n'est déjà plus aimé de Fernande.

« Autrefois, dit Fernande, j'avais un plaisir extrême à voir Jacques étendu sur un tapis et fumant des parfums. »

Octave est le contraste de Jacques. C'est un grand et beau jeune homme blond, bien rose, bien portant, bien nul. « Il est bon sans être vertueux; affectueux, mais incapable de passion; il ressent l'amour assez fortement pour commettre toutes les fautes, mais pas assez pour faire quelque chose de grand. » De même que Fernande se croit malheureuse par Jacques, Octave se croit malheureux par Sylvia. C'est après elle qu'il court lorsqu'il rencontre Fernande. Il la prend tout d'abord pour confidente, et comme la

ciones sentimentales, en *Jacques*, el autor pica mucho mas alto; acusa á la misma naturaleza humana, ó mas bien á la diferencia necesaria que existe entre los seres. Para que Jacques pudiese realizar el matrimonio, esa santa é indisoluble union del hombre y de la muger, seria preciso que hallase una criatura al nivel de sus propios sentimientos. Esta novela es una profunda y dolorosa crítica de nuestra imperfeccion terrena. Fernanda es dócil, buena, afectuosa, hasta fácil y dispuesta á la felicidad, pero es incapaz de elevarse á las regiones supremas del espíritu y del corazón : Jacques está, por consiguiente, destinado á que nunca le siga su compañera en los ímpetus de su amor, en las aspiraciones de su ternura. Fernanda necesita un afecto mas comun, menos poético y mas novelesco; el primer jóven que le muestre el amor mas á su alcance, será el rival de Jacques, lo que pronto sucede en la soledad adonde los nuevos esposos habian llevado su amor. Al principio, la ininteligencia de Fernanda se manifiesta con exigencias, con riñas y reconvenciones; todo se vuelve lágrimas sin causa, inquietudes sin motivo, celos sin objeto. Luego llega el aislamiento de aquellos dos seres que no nacieron el uno para el otro, y cuando Octavio se presenta, Fernanda ya no ama á Jacques.

« Antes, dice Fernanda, yo tenia sumo placer en ver á Jacques tendido sobre una alfombra y fumando perfumes. »

Octavio es el contraste de Jacques. Es un jóven rubio, alto y bizarro, muy colorado, muy sano, muy nulo. « Es bueno sin ser virtuoso; afectuoso, pero incapaz de pasión; siente el amor con bastante vehemencia para cometer todas las faltas, pero no con la bastante para hacer algo grande. » Así como Fernanda se cree desgraciada á causa de Jacques, así Octavio se cree desgraciado á causa de Sylvia. A esta solicita, cuando encuentra á Fernanda, á quien desde luego toma por confidente, y como las naturalezas de Jacques y de Sylvia se

nature de Jacques et celle de Sylvia se ressemblent, Fernande comprend qu'elle souffre les mêmes dou-

parecen, Fernanda comprende que experimenta los mismos dolores que Octavio. Fernanda y Oc-

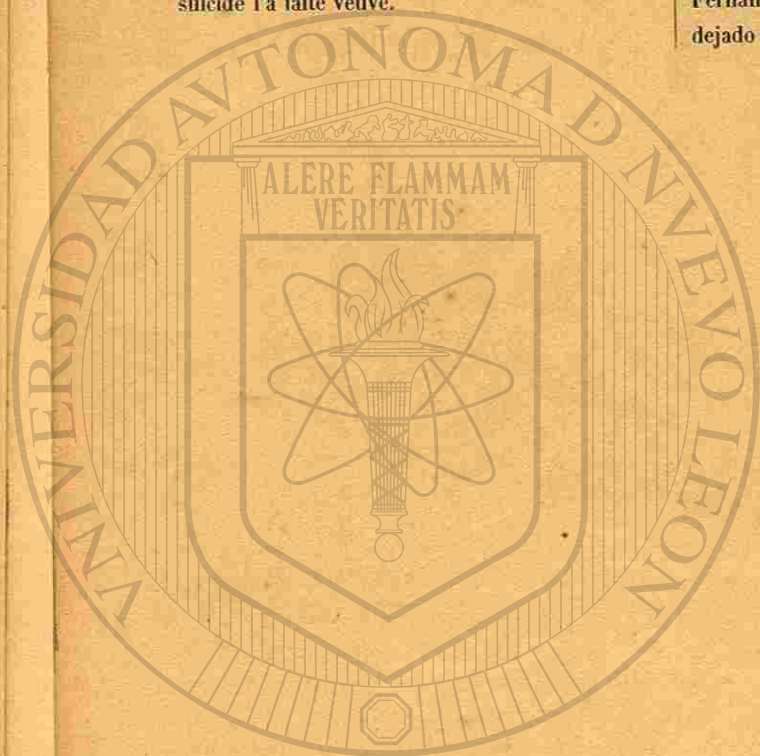


leurs qu'Octave. Fernande et Octave s'avouent mutuellement que leur sort est pareil. Ils reconnaissent ensuite que Jacques et Sylvia sont des fous sublimes, avec qui la vie est impossible. Dès que ces deux faiblesses sont en présence, elles se plaignent, se consolent et s'unissent, malgré les remords de Fernande, malgré la protection paternelle de Jacques, malgré l'honneur, que Fernande et Octave comprennent tous deux sans être assez forts pour en suivre les lois. Jacques, qui a deviné l'amour de sa femme pour Octave, essaie à le combattre à force de bonté et de dévouement; mais dès qu'il a l'affreuse certitude de ne plus être aimé, il s'éloigne pour ne pas devenir odieux à celle qu'il aime avec une abnégation héroïque. Une fois que Jacques est éloigné, Fernande, qui luttait faiblement contre l'amour d'Octave, plutôt par crainte que par vertu, s'y abandonne fatalement, sans songer même à conserver les apparences. Jacques apprend bientôt les désordres de sa femme; il tente de la protéger encore aux yeux de monde,

tavio se declaran mutuamente que su suerte es parecida, y juntos reconocen que Jacques y Sylvia son dos locos sublimes con quienes la vida es imposible. Apenas se hallan en presencia una de otra aquellas dos debilidades, se quejan, se consuelan, y se unen, á pesar de los remordimientos de Fernanda, á pesar de la paternal proteccion de Jacques, á pesar del honor, que Fernanda y Octavio comprenden ambos sin tener bastante fortaleza para seguir sus leyes. Jacques, que ha adivinado el amor de su muger á Octavio, prueba á combatirle á fuerza de bondad y de sacrificios, pero apenas adquiere la horrible certidumbre de que no es amado, se aleja para no hacerse odioso á la muger á quien ama con heroica abnegacion. Una vez que Jacques se ha alejado, Fernanda, que resistia debilmente al amor de Octavio, mas bien por temor que por virtud, se abandona á él fatalmente, sin pensar siquiera en salvar las apariencias. Pronto llegan á noticia de Jacques los desórdenes de su muger, y todavia intenta protegerla á

mais il n'est plus temps. Alors, n'ayant plus rien à faire ici-bas, n'ayant plus rien à espérer de la vie, Jacques la quitte sans regrets. Fernande et Octave seront heureux sans doute, car, par la volonté de Jacques, Fernande ignorera toujours qu'un suicide l'a faite veuve.

los ojos del mundo, pero ya es tarde. Entonces, no teniendo ya nada que hacer en la tierra, no teniendo nada que esperar de la vida, Jacques la deja sin dolor. Fernanda y Octavio serán felices sin duda, porque, por la voluntad de Jacques, Fernanda ignorará siempre que un suicidio la ha dejado viuda.



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Jacques-Louis David

Robinson sculpt.

DIRECCIÓN GENERAL DE B

*Martine
Martine*

GEORGE SAND

HONORE

MARTHE.



Marthe est l'héroïne de ce roman plein d'observation, de naturel et d'esprit qu'on appelle *Horace*. Écrire sur la vie du pays latin quelques pages pleines de boutades, quelquefois heureuses, plus ordinairement faciles, en faire même le sujet d'un récit où la réalité a bien soin de se déguiser de peur d'être triviale, c'est ce qui a été tenté souvent, avec le succès qu'ont toujours les choses de convention. Mais, avec les mœurs vraies de l'étudiant que tout le monde connaît, avec les accidents de notre histoire contemporaine, que nous lisons chaque jour dans les journaux, composer une œuvre

Marta es la heroína de esa novela llena de observación, de naturalidad y de talento que se titula *Horacio*. Escribir sobre la vida del país latino (1) algunas páginas llenas de arranques, á veces felices, mas generalmente fáciles; hacer de ella el tema de una narración en que la realidad tiene buen cuidado de disfrazarse por miedo de ser trivial, es cosa que se ha intentado muchas veces con el éxito que tienen siempre las cosas de convención; pero con las costumbres verdaderas del estudiante que todos conocen, con los accidentes de nuestra historia contemporánea, que todos los días leemos en los periódicos, componer una obra en que la imaginación

(1) Llámase así vulgarmente aquella porción de la parte de París situada á la orilla derecha del Sena donde están las grandes escuelas y donde habitan en general los estudiantes.

où l'imagination a sa grande part sans rien fausser, où le style accepte les termes les plus familiers sans renoncer à sa fermeté et à son élévation, c'est ce que George Sand était seul capable d'entreprendre.

Au milieu de ces caractères d'étudiants, que l'écrivain a si heureusement groupés, Marthe se détache comme une création toute poétique. Elle se mêle pourtant aux incidents les plus réels de la narration, et nous la voyons, pour la première fois, dans une situation bien humble. Madame Poisson (c'est le nom sous lequel elle est cachée d'abord) dirige le café où les étudiants se rassemblent. Obligée de refouler tous les sentiments, elle ose à peine se plaindre des ennuis qu'elle endure, et elle n'a d'autre occupation que de passer « sa main de « neige sur le dos tigré du magnifique angora qui « se joue adroitement parmi les porcelaines du « comptoir. »

Tout d'un coup, madame Poisson quitte son café, et cherche un refuge parmi le monde facile, mais dévoué, du pays latin; et alors on apprend qu'elle n'a jamais été la femme de M. Poisson: qu'un jeune homme, qui l'a aimée depuis l'enfance d'un amour assez malheureux, et qui s'appelle Paul Arsène, l'a suivie à Paris, s'est mis en service auprès d'elle, et l'a décidée à quitter son maître pour venir habiter au milieu de ses amis, avec ses propres sœurs, appelées par lui du fond de leur province.

Bientôt Marthe, libre, devient l'objet des soins d'Horace, l'étudiant élégant du roman, mais aussi l'homme léger, capricieux et vulgaire par le fond de l'âme, et, pour nous servir d'une comparaison empruntée aux ouvrages de George Sand lui-même, le Raymond de Ramières de cette autre Indiana. Comme Indiana elle-même, Marthe finit par se laisser prendre aux assiduités de ce séducteur, et par croire qu'Arsène n'était qu'un ami dévoué qui avait voulu la tirer d'une situation humiliante.

« Eugénie, qui prévoyait la confusion et le chagrin de Marthe lorsqu'elle apprendrait les services d'argent qu'il lui avait rendus à son insu, « le força de reprendre celui qu'il avait apporté

tiene su gran parte sin desvirtuar nada, en que el estilo acepta los términos mas familiares sin renunciar á su firmeza y su elevación, es empresa que solo Jorge Sand era capaz de acometer.

En medio de aquellos caracteres de estudiantes que el autor ha agrupado con tanto tino, Marta se destaca como una creación puramente poética; sin embargo se mezcla á los incidentes mas reales de la narración, y la vemos, por primera vez, en una situación harto humilde. Madame Poisson (bajo este nombre se oculta al principio) dirige el café donde se reúnen los estudiantes. Precisada á reprimir todos sus sentimientos, apenas se atreve á quejarse del tedio que la aqueja, y no tiene mas ocupación que pasar « su mano de nieve sobre el « atigrado lomo del magnífico gato de Angola que « circula, sin romper nada, entre las porcelanas « del mostrador. »

De repente, madame Poisson abandona su café y busca un refugio entre la población indiferente, pero buena, del país latino y entonces se descubre que nunca fué la mujer de M. Poisson; que un joven, que la amó desde la niñez con poca fortuna, y que se llama Pablo Arsène, la ha seguido á Paris, ha entrado á servir en su café y la ha decidido á dejar á su amo para ir á habitar en medio de sus amigos, con sus propias hermanas, llamadas por él, del fondo de su provincia.

Pronto Marta, libre, es el objeto de los galanteos de Horacio, el estudiante elegante de la novela, pero también el hombre ligero, caprichoso y vulgar en el fondo del alma, y para servirnos de una comparación tomada de las obras del mismo Jorge Sand, el Raimundo de Ramières de esta otra Indiana. Como la misma Indiana, Marta acaba por sucumbir á los rendimientos de aquel seductor, y por creer que Arsène no era mas que un buen amigo que habia querido sacarla de una situación humilde.

« Eugenia, que preveía la confusión y el dolor « de Marta cuando supiese los servicios de dinero « que este le habia hecho sin saberlo ella, le obligó « á tomar el que ella habia traído últimamente.

« en dernier lieu. Désormais, elle voulut rester « chargée exclusivement de son amie, et cette « charge était bien légère: Marthe était d'une sobriété excessive; elle était vêtue avec une simplicité modeste, et elle aidait assidument Eugénie dans son travail. La seule trace des bienfaits d'Arsène que nous n'eussions pas fait disparaître, de peur d'affliger trop cet excellent jeune homme, c'était un petit mobilier qu'il avait acquis pour elle, et qui se composait d'une couchette en fer, de deux chaises, d'une table, d'une commode en noyer, et d'une petite toilette qu'il avait choisie lui-même, hélas! avec tant d'amour! Nous faisons accroire à Marthe que les meubles étaient à nous, et que nous les lui prêtions. Elle agréait nos soins avec tant de candeur et de charme, que nous eussions été heureux de les lui faire agréer toute notre vie; mais il n'en devait pas être ainsi: un mauvais génie planait sur la destinée de Marthe, c'était Horace. »

L'affection d'Horace est devenue si nécessaire à Marthe, qu'au moindre mot indifférent ou chagrin du jeune homme, elle se trouble. Un jour qu'il est parti après avoir témoigné de l'humeur, elle ne peut souffrir l'idée d'être méconnue par lui; et, n'écoulant que son cœur, elle court, sans chapeau, sans châle, sans gants, pour le retrouver, pour lui parler; elle ne l'atteint que chez lui.

Le lendemain, à l'aube naissante, la porte de l'hôtel de « Narbonne s'ouvrit doucement et se referma plus doucement encore, après avoir laissé passer une femme qui couvrait sa tête d'un châle rouge. Elle était seule, et fit quelques pas rapidement pour s'éloigner. Mais bientôt elle s'arrêta faible et brisée au coin d'une borne, et s'appuya pour ne pas tomber. Cette femme, c'était Marthe; un homme la reçut dans ses bras, c'était Arsène. »

Ainsi se poursuit toute la vie de cette femme, entre l'élégant jeune homme, qui la séduit et qui la délaissera, et l'homme plus vulgaire qui se dé-

« En lo sucesivo quería encargarse exclusivamente de su amiga, y esta carga no podía ser mas leve; Marta era de una sobriedad sin igual; vestía con modesta sencillez, y ayudaba asiduamente á Eugenia en su trabajo. El único vestigio de los beneficios de Arsène, que no hicimos desaparecer por miedo de afligir demasiado á aquel excelente muchacho, era un pequeño menaje que habia comprado para ella y que se componía de un catre de hierro, dos sillas, una mesa, una cómoda de nogal y un tocadorcito que él mismo eligió, ¡ay! con tanto amor. Hacíamos creer á Marta que los muebles eran nuestros y que se los prestábamos. Ella aceptaba nuestras atenciones con tanto agrado y candor que habiéramos tenido á dicha hacerlos aceptar toda la vida, pero no debia ser así: un genio fatal amenazaba el destino de Marta, y este era Horacio. »

El amor de Horacio habia llegado á ser tan necesario para Marta, que á la menor palabra indifferente ó adusta del joven, la infeliz se conturbaba. Un día en que se retiró despues de haber manifestado mal humor, no pudo sobrellevar la idea de no ser comprendida por él, y no escuchando mas que la voz de su corazón, echó á correr, sin sombrero, sin chal, sin guantes, para alcanzarle, para hablarle, pero no le alcanzó hasta su casa.

« Al día siguiente, al rayar el alba, la puerta del hotel (posada) de Narbona, se abrió con mucho tiento y se cerró con mas tiento aun, despues de haber dejado pasar una mujer que se tapaba la cabeza con un chal colorado. Iba sola, y dió algunos pasos para alejarse; pero pronto se paró débil y quebrantada en un guacamayo, y se apoyó para no caer. Aquella mujer era Marta; un hombre la recibió en sus brazos: aquel hombre era Arsène. »

Así prosigue toda la vida de aquella mujer, entre el elegante joven que la seduce y que la abandonará, y el hombre mas vulgar que se sacri-

voue à elle, et qui ne sera récompensé de son dévouement que lorsque accepter cette récompense sera un dévouement nouveau. Cependant Horace l'a emporté tout à fait; il isole Marthe du monde où elle a vécu jusqu'alors; il l'éloigne de Paul Arsène dont il est jaloux; il lui fait une sorte d'existence poétique, qui ne peut durer bien longtemps, parce que, au milieu des rêves oisifs où il se complait, il oublie qu'il est accablé de dettes, et qu'il en augmente chaque jour le nombre.

« Il ne permettait pas à Marthe de travailler pour vivre, et il lui cachait sa situation afin qu'elle n'eût pas de remords. Il avait une telle aversion pour tout ce qui eût pu lui rappeler la grisette, que c'était tout au plus s'il lui laissait coudre ses propres ajustements. Il eût mieux aimé, quant à lui, porter son linge en lambeaux, que de voir l'objet de son amour y faire des reprises. Il fallait que la modeste Marthe ne s'occupât que de lecture et de toilette, sous peine de perdre toute poésie aux yeux d'Horace, comme si la beauté perdait de son prix et de son lustre en remplissant les conditions d'une vie naïve et simple. Il fallut que, pendant trois mois, elle jouât le rôle de Marguerite devant ce Faust improvisé, qu'elle arrosât des fleurs sur sa fenêtre, qu'elle tressât plusieurs fois par jour ses longs cheveux d'ébène, vis-à-vis d'un miroir gothique dont il avait fait l'emplette pour elle à un prix beaucoup trop élevé pour sa bourse; qu'elle apprît à lire et à réciter des vers; enfin, qu'elle posât du matin au soir dans un tête-à-tête nonchalant.

« Le moment vint pourtant où il fallut avouer à Marguerite que Faust n'avait pas de quoi lui donner à diner, et que Méphistophélès n'interviendrait pas dans les affaires. » La séparation devient nécessaire. Marthe elle-même en hâte l'instant; elle disparaît, et Horace va bercer ses rêveries aux pieds d'une vicomtesse qui s'ennuie dans ses terres, et qui est bien aise de le voir arri-

ver por ella, y que no será recompensado de su sacrificio sino cuando aceptar esta recompensa será un sacrificio nuevo. Entretanto Horacio se la lleva consigo; aísla á Marta de las personas con quienes ha vivido hasta entonces; la aleja de Pablo Arsène de quien tiene celos; la crea una especie de existencia poética, que no puede durar mucho tiempo, porque en medio de los ociosos devaneos en que él se complace, olvida que está acerbillado de deudas y que por días aumenta su número.

« No permitía á Marta trabajar para vivir, y le ocultaba su situación á fin de que no tuviese remordimientos. Tenía tal aversión á todo lo que hubiera podido recordarle la *griseta*, que apenas la dejaba coser sus propios vestidos: él por su parte hubiera preferido ir lleno de girones á ver al objeto de su amor remendarle la ropa. Era preciso que la modesta Marta no se ocupase mas que en leer y en componerse, so pena de perder toda poesia á los ojos de Horacio, como si la hermosura perdiese su valor y su lustre llenando las condiciones de una vida sencilla y ocupada. Fué preciso que, por espacio de tres meses, hiciese el papel de Margarita delante de aquel Fausto improvisado, que regase flores en su ventana, que trenzase varias veces al día sus largos cabellos de ébano, en frente de un espejo gótico que habia comprado para ella á un precio harto subido para su bolsa; que aprendiese á leer y á recitar versos, enfin, que perdiese el tiempo de la noche á la mañana.

« Llegó empero el momento en que fué preciso confesar á Margarita que Fausto no tenía con qué darle de comer, y que Méphistophélès no intervendría en el caso. » La separacion se hizo necesaria, y la misma Marta aceleró el momento fatal; desaparece, y Horacio va á mecer sus desvarios á los pies de una vizcondesa que se aburre en sus estados, y que se alegra mucho de verle

ver á son secours. Pendant ce temps le canon de l'émeute grondait dans Paris. C'était le 5 juin 1832, le jour des funérailles du général Lamarque. Un des habitués de notre cercle d'étudiants, Laravinière, a pris part à l'insurrection, et, par ses discours énergiques, par son exaltation, est parvenu à entraîner avec lui Paul Arsène à la barricade de Saint-Méry.

Lorsque la partie est perdue, Arsène s'évade par un toit. « Cette évasion tint du miracle. Caché à plusieurs reprises dans des cheminées, dans des lucarnes de greniers, vingt fois aperçu et poursuivi, vingt fois soustrait aux recherches, Arsène, couvert de blessures, brisé par plusieurs chutes, se sentant à bout de ses forces, tente un dernier effort pour disputer une vie à laquelle une faible espérance le rattachait à peine. Il s'agissait de sauter d'un toit à l'autre, pour entrer dans une mansarde par une fenêtre inclinée qu'il apercevait à quelques pieds de distance. Lassé par toutes ses émotions, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'élança sur le bord opposé. Alors, se trainant sur ses genoux et sur ses coudes, il parvint jusqu'à la fenêtre, l'enfonça en posant ses deux genoux sur le vitrage, et s'abandonnant avec indifférence à la générosité ou à la lâcheté de ceux qu'il allait surprendre dans cette misérable demeure, il roula évanoui sur le carreau de la mansarde. En recevant ce dernier choc qu'il ne sentit pas, il eut comme une réaction de lucidité qui dura à peine quelques secondes. Ses yeux virent les objets, son cerveau les comprit à peine; mais son cœur éprouva comme un dilatation de joie qui éclaira son visage au moment où il perdit connaissance.

« Qu'avait-il vu dans cette mansarde? une femme pâle, maigre, et misérablement vêtue, assise sur son grabat, et tenant dans ses bras un enfant nouveau-né. » C'était Marthe dans la misère, Marthe mère et abandonnée. Elle s'empresse auprès du malheureux évanoui, elle recon-

llegar en su auxilio. Entretanto el tiroteo de la asonada zumbaba en Paris: era el 5 de junio de 1832, el día de las exequias del general Lamarque. Uno de los corifeos de nuestro círculo de estudiantes, Laravinière ha tomado parte en la insurreccion, y, con sus discursos enérgicos, con su exaltacion, ha logrado arrastrar consigo á Pablo Arsène á la barricada de San Mery.

Cuando se perdió la partida, Arsène se escapa por un tejado. « Aquella evasión fué un verdadero milagro. Escondido repetidas veces en chimeneas, en camaranchones, divisado y perseguido veinte veces, y veinte veces substraído á las pesquisas, Arsène, cubierto de heridas, quebrantado por muchos porrazos, sintiéndose casi exánime, intenta un nuevo esfuerzo para disputar una vida á la que le apegaba apenas una débil esperanza: tratábase de saltar de un tejado á otro, para entrar en una guardilla por una ventana inclinada que veía á algunos pies de distancia. Rendido por todas sus emociones, se dejó caer mas bien que saltó al borde opuesto. Entonces, arrastrándose sobre las rodillas y los codos, llegó hasta la ventana, la echó abajo apoyando las dos rodillas en la vidriera, y abandonándose con indiferencia á la generosidad ó á la villanía de los que iba á sorprender en aquella miserable vivienda, rodó desmayado sobre el suelo de la guardilla. Al recibir aquel último choque que no sintió, tuvo como una reaccion de lucidez que duró apenas algunos segundos. Sus ojos vieron los objetos, su cabeza los comprendió apenas, pero su corazón experimentó como una dilatacion de júbilo que iluminó su semblante en el momento en que perdió el sentido.

« ¿Qué habia visto en aquella guardilla? Una mujer pálida, flaca y miserablemente vestida, sentada en un gergon y con un niño recién nacido en sus brazos. » Aquella muger era Marta en la miseria, Marta madre y abandonada. Acude á socorrer al infeliz desmayado, reconoce á Arsène y le asiste con

naît Arsène, elle le soigne avec angoisses pendant les heures brûlantes de la fièvre. Mais le danger n'est pas passé.



« Bientôt ils furent réveillés par une sourde rumeur qui se faisait autour d'eux. Marthe entendit des voix inconnues, des pas lourds et pressés qui lui glacèrent le cœur d'épouvante. Des agents de police visitaient les mansardes, cherchant des victimes. On approchait de la sienne. Elle jeta les couvertures sur Arsène, nivela le lit avec ses hardes qu'elle cacha sous les draps, et, plaçant son enfant sur Arsène lui-même, elle alla ouvrir la porte avec la résolution et la force que donnent les périls extrêmes. Les débris du châssis de sa fenêtre avaient été cachés dans un coin de la chambre. Elle avait attaché son tablier en guise de rideau devant cette fenêtre brisée, pour voiler le dégât. Une voisine charitable, chez qui on venait de faire des perquisitions, suivit les sbires jusqu'au logis

augustia durante las ardientes horas de la calentura, pero aun no ha pasado el peligro.

« Pronto los despertó un sordo rumor que resonaba no distante. Marta oyó voces desconocidas, rápidas y duras pisadas que le helaron el corazón de espanto: los agentes de policía visitaban las guardillas, buscando víctimas, y se acercaban a la suya. Echó las mantas sobre Arsène, niveló la cama con sus ropas que escondió debajo de las sábanas, y colocando a su hijo sobre el pobre herido, fué a abrir la puerta con la resolución y la energía que dan los peligros extremos. Ya habían escondido con cuidado en un rincón de la estancia los pedazos rotos de la vidriera, y Marta colgó su delantal á manera de cortina delante de la ventana para ocultar el destrozo. Una vecina caritativa, en cuya guardilla acababan de hacer pesquisas, siguió á los esbirros hasta la habitación de Marta: — Aquí, señores

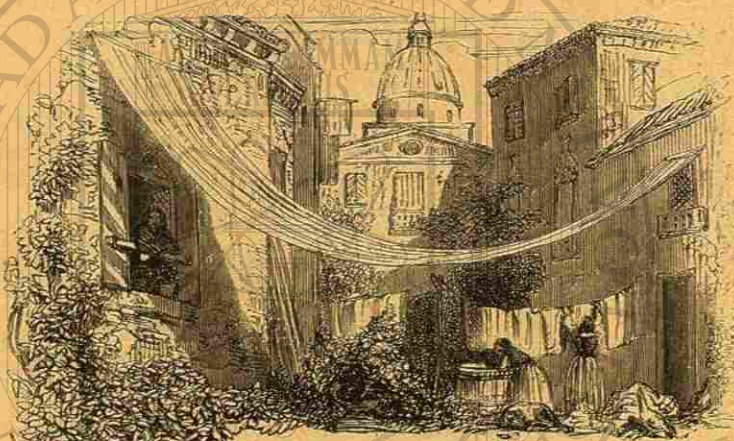
« de Marthe: « Ici, mes bons messieurs, leur dit-elle, il n'y a qu'une pauvre femme à peine relevée de couches et encore bien malade. Ne lui faites pas peur, mes bons messieurs: elle en mourrait. » Le sang-froid avec lequel Marthe se présenta devant les agents acheva de leur ôter tout soupçon. Un coup d'œil jeté dans sa chambre, trop petite et trop peu meublée pour recevoir une cachette, leur persuada l'inutilité d'une recherche plus exacte. Ils s'éloignèrent, sans remarquer des traces de sang mal effacées sur le carreau. »

Depuis lors la destinée des deux amis s'améliora. Marthe étant tout à fait abandonnée, Arsène devint son protecteur, et reçut, le malheur aidant, le prix d'un amour longtemps fidèle. Puis Marthe, à son tour, s'efforça de vaincre la mauvaise fortune. Cherchant les moyens d'exister, elle se sentit du goût pour le théâtre, débuta à Belleville, puis au Gymnase, avec succès. Horace fut encore attiré auprès d'elle par l'éclat qui s'attachait à son talent; mais cette fois ses tentatives furent vaines, et Paul Arsène, qui avait défendu Marthe contre la misère, partagea son bonheur. Marthe est une femme comme il y en a beaucoup aujourd'hui dans les rangs moyens de la société, aux prises tantôt avec ce que la réalité a de plus poignant et de plus vif, tantôt avec ce que l'imagination des hommes de notre temps a de plus romanesque et de plus fantastique. C'est au lecteur à dire l'intérêt qui résulte du contraste de ces deux situations.

« mios de mi alma, les dijo, no hay mas que una pobre muger recién parida y bastante enferma todavía la pobrecilla. No le metan vv. miedo. por amor de Dios, pues podría costarle la vida. — La sangre fría con que se presentó Marta delante de los agentes acabó de quitarles toda sospecha: una ojeada echada en su cuarto, demandado pequeño y poco amueblado para tener un escondrijo, los persuadió de la inutilidad de mas amplias pesquisas, con lo que se alejaron sin echar de ver unas manchas de sangre mal borradas en los ladrillos. »

Desde entonces mejoró la suerte de los dos amigos. Hallándose Marta enteramente abandonada, Arsène fué su protector, y recibió, merced á la desgracia, el premio de un amor largo tiempo fiel. Luego Marta, á su vez, se esforzó por vencer la suerte adversa. Discurriendo medios de existir, sintióse inclinación para el teatro, é hizo su primera salida en Belleville, y luego en el Gimnasio, con aplauso. El lustre de su talento atrajo todavía á Horacio cerca de ella, pero entonces sus tentativas fueron vanas, y Pablo Arsène, que había defendido á Marta contra la miseria, participó de su felicidad. Marta es una muger como hay muchas en las clases intermedias de la sociedad, en lucha, ya con las mas vivas augustias de la realidad, ya con lo mas novelesco y fantástico que tiene la imaginación de los hombres de nuestro siglo. Al lector le toca decir el interés que resulta de estas dos situaciones.

CONSUELO.



La jeune élève du maestro Porpora, la petite Consuelo, était née en Espagne, « et arrivée de là en Italie, en « passant par Saint-Petersbourg, « Constantinople, Mexico, ou Arkan- « gel, ou par toute autre route encore « plus directe à l'usage des seuls « Bohémiens. Bohémienne, elle ne « l'était pourtant que de profession « et par manière de dire : car, de « race, elle n'était ni Gitana ni In- « doue, non plus qu'Israélite, en aucune « façon. Elle était de bon sang espagnol, « sans doute moresque à l'origine, car « elle était passablement brune, et toute « sa personne avait une tranquillité « qui n'annonçait rien des races vaga- « bondes... Elle était aussi calme que « l'eau des lagunes, et en même temps « aussi active que les gondoles légères

La joven discípula del maestro Pór-
pora, la niña Consuelo, había nacido
en España, « y llegado desde este país
« á Italia, pasando por San-Peters-
« burgo, Constantinopla, Méjico ó Ar-
« cangel ó por cualquier otro camino
« todavía mas directo de los que suelen
« tomar los Gitanos. No era sin embargo
« Gitana mas que de profesion y de
« nombre, porque lo que es de raza, no
« era ni Gitana, ni India, ni tampoco
« Israelita en manera alguna. Era de
« buena sangre española, morisca sin
« duda en su origen, porque era bas-
« tante morena, y toda su persona
« tenía una serenidad que nada anun-
« ciaba de las razas vagamundas... Era
« tan sosegada como el agua de las
« lagunas, y al mismo tiempo tan activa
« como las ligeras góndolas que conti-



Dibujado por...

Grabado por...

Consuelo



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE

« qui en sillonnent incessamment la face. Comme
« elle grandissait beaucoup, et que sa mère
« était fort misérable, elle portait toujours ses
« robes trop courtes d'une année, ce qui don-
« nait à ses longues jambes de quatorze ans,
« habituées à se montrer en public, une sorte
« de grâce sauvage et d'allure franche qui faisait
« plaisir et pitié à voir. Si son pied était petit, on
« ne le pouvait dire, tant il était mal chaussé. En
« revanche, sa taille, prise dans des corps devenus
« trop étroits et craqués à toutes les coutures, était
« svelte et flexible comme un palmier, mais sans
« forme, sans rondeur, sans séduction. Son visage
« tout rond, blême et insignifiant, n'eût frappé
« personne, si ses cheveux courts, épais et rejetés
« derrière ses oreilles, en même temps que son
« air sérieux et indifférent à toutes les choses
« extérieures, ne lui eussent donné une certaine
« singularité peu agréable. Les personnes géné-
« reuses qui s'intéressaient à elle regrettaient d'a-
« bord qu'elle ne fût pas jolie; et puis, se ravisant,
« elles disaient, en lui prenant la tête avec cette
« familiarité qu'on n'a pas pour la beauté: Eh bien!
« toi, tu as la mine d'une bonne créature; et Con-
« suelo était fort contente, bien qu'elle n'ignorât
« pas que cela voulait dire: Tu n'as rien de plus. »

Telle était, dans son enfance, la jeune femme
que George Sand vient de précipiter dans une
suite d'aventures que nous aurions de la peine à
suivre, et dont nous ne sommes pas encore près
de connaître le dénouement. Tout ce que nous
pouvons faire, c'est de marquer les principales
transformations de ce caractère, l'un des plus pi-
quants, des plus poétiques, et, assure-t-on, des
plus ressemblants que l'auteur ait dessinés.

La jeunesse de Consuelo se passe à Venise, dans
l'école de chant du maestro Porpora, ou sur les
bords du Lido, avec son jeune camarade Anzoletto,
qui n'avait pas une voix moins belle que la sienne.
« Elle travaillait toujours en s'amusant toujours;
« elle s'obstinait des heures entières à vaincre,
« soit par le chant libre et capricieux, soit par la

« nuamente surcan su superficie. Como cre-
« cia mucho y su madre era muy miserable,
« siempre sus vestidos le venían tan cortos que
« evidentemente parecían del año pasado, lo que
« daba á sus largas piernas de catorce años,
« acostumbradas á mostrarse en público, una espe-
« cie de gracia cerril y de porte franco que causaba
« gusto y lástima ver. No podía decirse si su pie
« era pequeño, tan mal calzado estaba. Su cara
« redonda, descolorida é insignificante no hubiera
« llamado á nadie la atención, si su pelo corto,
« recio y echado detras de las orejas, al mismo
« tiempo que su ademán serio é indiferente á todas
« las cosas exteriores, no le hubiesen comunicado
« cierta singularidad poco agradable. Las per-
« sonas generosas que se interesaban por ella,
« sentían al principio que no fuese bonita, y
« luego, reflexionando, decían, cogiéndole la
« cabeza con aquella familiaridad que no se tiene
« con la hermosura: Verdaderamente, Consuelo,
« pareces una buena muchacha; y Consuelo
« quedaba muy contenta aunque no ignoraba
« que aquello quería decir: No tienes nada
« mas. »

Tal era, en su niñez, la muger que Jorge Sand
acaba de precipitar en una serie de aventuras que
difícilmente podríamos seguir y cuyo desenlace no
estamos todavía cerca de conocer. Lo único que
podemos hacer es señalar las principales transfor-
maciones de ese carácter, uno de los mas singulares,
de los mas poéticos y, según aseguran, de los mas
parecidos que ha dibujado el autor.

Consuelo pasa su juventud en Venecia, en la
escuela de canto del maestro Porpora, ó en las ori-
llas del Lido, con su compañerito Anzoletto, cuya
voz no es menos bella que la suya. « Consuelo
« trabajaba siempre, divirtiéndose siempre; se
« obstinaba horas enteras en vencer, ora con el
« canto libre y caprichoso, ora con la lectura

« lecture musicale, des difficultés qui eussent
« rebuté Anzoleto livré à lui-même. »

Consuelo était laide, et Anzoleto, qui ne s'en
était jamais aperçu, ne put se le dissimuler lors-
que le comte Zustiniani, son maître, l'en eut averti.
Mais voilà Consuelo qui chante un psaume de Mar-
cello devant le divin Marcello lui-même : « Un
« feu divin monta à ses joues, et la flamme sa-
« crée jaillit dans ses grands yeux noirs lorsqu'elle
« remplit la voûte de cette voix sans égale et de
« cet accent victorieux, pur, vraiment grandiose,
« qui ne peut sortir que d'une grande intelligence
« jointe à un grand cœur. Au bout de quelques
« mesures d'audition, un torrent de larmes déli-
« cieuses s'échappa des yeux de Marcello. Le comte
« Zustiniani, ne pouvant maîtriser son émotion,
« s'écria : — Par tout le sang du Christ, cette
« femme est belle ! c'est sainte Cécile, sainte Thé-
« rèse, sainte Consuelo ! c'est la poésie, c'est la
« musique, c'est la foi, personnifiées ! Quant à
« Anzoleto, qui s'était levé et qui ne se soutenait
« plus sur ses jambes fléchissantes que grâce à
« ses mains crispées sur la grille de la tribune, il
« retomba suffoqué sur son siège, prêt à s'éva-
« nouir, et comme ivre de joie et d'orgueil. »

Une rivalité s'établit alors entre le noble comte
et le pauvre Anzoleto. Le comte offre sa gondole à
Consuelo pour la reconduire chez elle. Anzoleto,
jaloux, veut le prévenir ; mais surpris lui-même
par l'arrivée du comte, « il eut la pensée de lui
« enfoncer entre les côtes le couteau mince et
« effilé qu'un Vénitien, homme du peuple, cache
« toujours dans quelque poche invisible de son
« ajustement. « J'espère, madame, dit le comte à
« Consuelo, d'un ton ferme, que vous ne me ferez
« pas l'affront de refuser ma gondole pour vous
« reconduire, et le chagrin de ne pas vous ap-
« puyer sur mon bras pour y entrer. » Consuelo,
« toujours confiante, et ne devinant rien de ce
« qui se passait autour d'elle, accepta, remercia,
« et abandonna son joli coude arrondi à la main

« musical, difficultés que hubieran desalentado
« à Anzoleto entregado á sí mismo. »

Consuelo era fea, y Anzoleto, que nunca lo
había advertido, no pudo desconocerlo cuando el
conde Zustiniani, su amo, se lo dijo ; pero un día
cantó Consuelo un salmo de Marcello delante del
mismo divino Marcello : « Un fuego celestial subió
« á sus mejillas, y la llama sagrada brotó de sus
« grandes ojos negros cuando llenó la bóveda con
« el torrente de aquella voz sin igual y de aquel
« acento victorioso, puro, verdaderamente gran-
« dioso que no puede emanar mas que de una
« grande inteligencia unida á un gran corazón.
« Después de haber oído algunas notas, un tor-
« rente de lágrimas deliciosas se escapó de los
« ojos de Marcello. El conde Zustiniani, no
« pudiendo reprimir la conmoción que sentía,
« exclamó : — ¡ Por toda la sangre de Cristo, esa
« muger es hermosa ! ¡ es santa Cecilia, santa
« Teresa, santa Consuelo ! ¡ es la poesía, la música,
« la fe personificadas ! Por lo que hace á Anzoleto,
« que se había levantado y que ya no se sostenía
« en sus trémulas piernas sino merced á sus
« manos crispadas en la reja de la tribuna, cayó
« sofocado en su asiento, á punto de desmayarse,
« y como ebrio de alegría y de orgullo. »

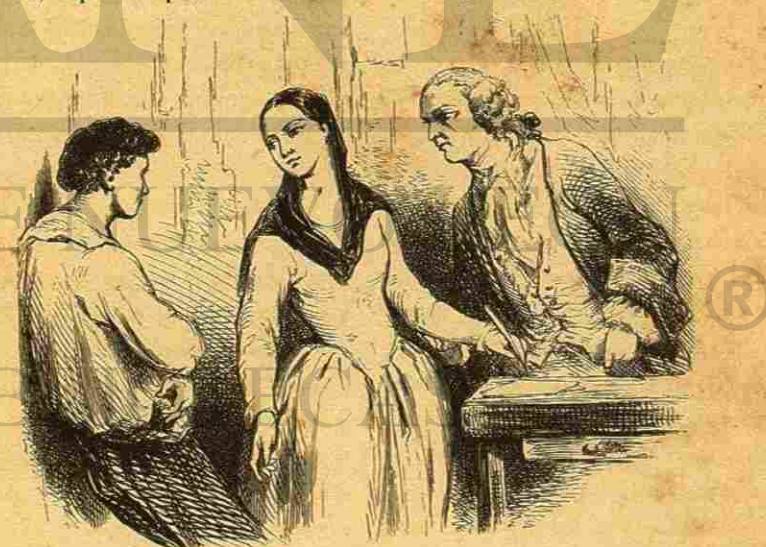
Establecióse entonces una rivalidad entre el
conde y el pobre Anzoleto. El conde ofrece su
góndola á Consuelo para acompañarla á su casa :
Anzoleto, celoso, quiere anticiparsele, pero,
sorprendido por la llegada del conde « estuvo ten-
« tado de meterle entre las costillas el sutil y
« agudo cuchillo que un Veneciano, hombre del
« pueblo, esconde siempre en algun invisible
« bolsillo de su ropa. Espero, señora, dijo el
« conde á Consuelo con voz firme, que no me
« hareis el desaire de rehusar mi góndola para
« conducirnos, ni me dareis la pesadumbre de no
« apoyarnos en mi brazo para entrar en ella. Con-
« suelo, siempre confiada, y sin adivinar nada
« de lo que pasaba en torno de ella, aceptó, dió,
« las gracias, y abandonando, su lindo y redondo

« du comte ; elle sauta dans la gondole sans céré-
« monie. Alors, un dialogue muet, mais éner-
« gique, s'établit entre le comte et Anzoleto. Le
« comte avait un pied sur la rive, un pied sur la
« barque, et de l'œil toisait Anzoleto, qui, debout
« sur la dernière marche du perron, le toisait
« aussi, mais d'un air farouche, la main cachée
« dans sa poitrine, et serrant le manche de son
« couteau. Un mouvement de plus vers la barque,
« et le comte était perdu. Ce qu'il y eut de plus
« vénitien dans cette scène rapide et silencieuse,
« c'est que les deux rivaux s'observèrent sans ha-
« ter de part ni d'autre une catastrophe imminente.
« Le comte n'avait d'autre intention que de tortu-
« rer son rival par une irrésolution apparente, et
« il le fit à loisir, quoiqu'il vit fort bien et comprit
« encore mieux le geste d'Anzoleto prêt à le poi-
« gnarder ; de son côté, Anzoleto eut la force
« d'attendre, sans se trahir officiellement, qu'il
« plût au comte d'achever sa plaisanterie féroce,
« ou de renoncer à la vie. »

Cette belle fureur n'eut pas de grand résultat
ni pour le comte, ni pour le plébéen. Tous deux
s'agitèrent en vain, le premier pour séduire Con-

« cudo á la mano del conde, saltó en la barca sin
« ceremonia. Entonees, un diálogo mudo, pero
« enérgico, se estableció entre el conde y Anzo-
« leto. El conde tenía un pie en la orilla, otro en
« la barca, y medía con la vista á Anzoleto, que
« de pié en la última grada de la escalinata, le
« miraba tambien de hito en hito, pero con
« ademan sombrío, metida la mano en el pecho
« y apretando el mango del cuchillo. Un movi-
« miento mas hácia la barca, y el conde era per-
« dido. Lo mas veneciano que hubo en aquella
« rápida y silenciosa escena fué que los dos rivales
« se observaron sin acelerar por una ni por otra
« parte una catástrofe imminente. El conde no
« tenía mas intencion que la de atormentar á su
« rival con una irresolucion aparente, y lo hizo
« á su sabor, aunque vió muy bien y comprendió
« mejor todavia el ademan de Anzoleto, proximo
« á accuchillarle ; Anzoleto por su parte tuvo la
« entereza de esperar, sin venderse oficialmente,
« á que tuviese á bien el conde acabar su feroz
« broma ó renunciar á la vida. »

Aquella furia no tuvo gran resultado ni para el
conde ni para el plebeyo : ambos se agitaron en
vano, el primero para seducir á Consuelo, el se-



suelo, le second pour la fixer. Consuelo contracta
un engagement avec le directeur de Venise, et

gundo para fijarla. Consuelo se contrató con el
director de Venecia, y salió por primera vez á las

débata aux applaudissements frénétiques d'un public enivré par le sentiment des bonnes traditions ramenées, et d'un beau génie découvert. Anzoleto devait débiter avec elle; mais, embarrassé par les obstacles qui entravent toujours l'entrée de la carrière, il voulut les conjurer par l'adresse, et tomba, victime de ses propres ruses, dans les filets d'une grande actrice qui était la rivale de Consuelo. Lorsque Consuelo eut vu l'ami de son enfance souillé, elle se déroba à ses recherches, à celles du comte, à celles du public; et l'on ouït dire à Venise qu'elle était partie pour Vienne, où elle allait jouer un opéra nouveau de son maître Porpora.

Nous ne suivrons pas Consuelo dans sa fuite, qui la conduisit vers un vieux château de Bohême. Comment ce personnage, qui s'est dessiné jusqu'à présent d'une manière si vive et si éclatante sous le soleil de Venise, aux clartés de l'art italien, se transforme tout à coup, sans perdre cependant son originalité sous le ciel allemand, au milieu des rêves de la métaphysique, nous ne saurions entreprendre de le dire. Être encore à demi voilé pour le public, Consuelo semble destinée par l'auteur à résoudre un des problèmes les plus difficiles de l'art, celui de savoir jusqu'à quel point l'extrême variété peut s'allier à une unité sévère. Bien souvent on a tenté d'écrire de ces romans où un héros sans caractère passe à travers mille accidents divers, et fait valoir mille physionomies différentes; George Sand s'était proposé un but plus élevé: il a voulu que la diversité des événements et la multitude des personnages servissent à montrer la grandeur, la force et l'éclat d'un caractère tel que la poésie n'en a pas encore tracé.

tablas en medio de los frenéticos aplausos de un público electrizado por el sentimiento de las buenas tradiciones resucitadas y de un gran genio descubierto. Anzoleto debía hacer su primera salida con ella, pero embarazado por los obstáculos que siempre dificultan la entrada de la carrera, quiso conjurarlos á fuerza de maña, y cayó, víctima de sus propios ardides, en las redes de una grande actriz que era la rival de Consuelo. Cuando Consuelo vió al amigo de su infancia mancillado, huyó de él, del conde y del público, y se oyó decir en Venecia que habia salido para Viena, donde iba á representar una ópera nueva de su maestro Porpora.

No seguiremos á Consuelo en su fuga, que la condujo á una antigua quinta de Bohemia. Como este personaje que hasta ahora se ha dibujado de un modo tan vivo y brillante bajo el sol de Venecia, á los resplandores del arte italiano, se transforma de repente, sin perder no obstante su originalidad bajo el cielo alemán, en medio de los sueños de la metafísica, es cosa que no emprendemos explicar. Ser todavía medio velado para el público, Consuelo parece destinada por el autor á resolver uno de los problemas mas difíciles del arte, el de saber hasta qué punto la suma variedad puede enlazarse á una unidad severa. Muchas veces se ha intentado escribir de esas novelas en que un héroe sin carácter pasa por medio de mil accidentes diversos, y hace valer mil fisonomías diferentes, pero Jorge Sand se ha propuesto un fin mas alto; ha querido que la diversidad de los sucesos y la multitud de los personajes sirvan para manifestar la grandeza, la fuerza y el brillo de un carácter cual todavía no ha trazado ninguno la poesía.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
GEORGE SAND	1
Edmée	1
Valentine	10
Louise	20
La dernière Aldini	26
Juliette	31
Pauline	43
Geneviève	51
Yseult	60
La Marquise	70
Lélia	77
La Savinienne	87
Mattéa	90
Métella	97
Giovanna	103
Naam	115
Lavinia	119
Quintilia	124
La Marquise	132
Indiana	138
Noun	149
Fernande	154
Marthe	160
Consuelo	167

TABLA DE MATERIAS.

	Páginas
JORGE SAND	1
Edmé	1
Valentina	10
Luisa	20
La última Aldini	26
Julietta	31
Paulina	43
Genoveva	51
Yseo	60
La Marquesa	70
Lelia	77
La Saviniana	87
Matea	90
Metela	97
Giovana	103
Naam	113
Lavinia	119
Quintilia	124
La Marquesa	132
Indiana	138
Noun	149
Fernanda	154
Marta	160
Consuelo	167

débata aux applaudissements frénétiques d'un public enivré par le sentiment des bonnes traditions ramenées, et d'un beau génie découvert. Anzoleto devait débiter avec elle; mais, embarrassé par les obstacles qui entravent toujours l'entrée de la carrière, il voulut les conjurer par l'adresse, et tomba, victime de ses propres ruses, dans les filets d'une grande actrice qui était la rivale de Consuelo. Lorsque Consuelo eut vu l'ami de son enfance souillé, elle se déroba à ses recherches, à celles du comte, à celles du public; et l'on ouït dire à Venise qu'elle était partie pour Vienne, où elle allait jouer un opéra nouveau de son maître Porpora.

Nous ne suivrons pas Consuelo dans sa fuite, qui la conduisit vers un vieux château de Bohême. Comment ce personnage, qui s'est dessiné jusqu'à présent d'une manière si vive et si éclatante sous le soleil de Venise, aux clartés de l'art italien, se transforme tout à coup, sans perdre cependant son originalité sous le ciel allemand, au milieu des rêves de la métaphysique, nous ne saurions entreprendre de le dire. Être encore à demi voilé pour le public, Consuelo semble destinée par l'auteur à résoudre un des problèmes les plus difficiles de l'art, celui de savoir jusqu'à quel point l'extrême variété peut s'allier à une unité sévère. Bien souvent on a tenté d'écrire de ces romans où un héros sans caractère passe à travers mille accidents divers, et fait valoir mille physionomies différentes; George Sand s'était proposé un but plus élevé: il a voulu que la diversité des événements et la multitude des personnages servissent à montrer la grandeur, la force et l'éclat d'un caractère tel que la poésie n'en a pas encore tracé.

tablas en medio de los frenéticos aplausos de un público electrizado por el sentimiento de las buenas tradiciones resucitadas y de un gran genio descubierto. Anzoleto debía hacer su primera salida con ella, pero embarazado por los obstáculos que siempre dificultan la entrada de la carrera, quiso conjurarlos á fuerza de maña, y cayó, víctima de sus propios ardides, en las redes de una grande actriz que era la rival de Consuelo. Cuando Consuelo vió al amigo de su infancia mancillado, huyó de él, del conde y del público, y se oyó decir en Venecia que habia salido para Viena, donde iba á representar una ópera nueva de su maestro Porpora.

No seguiremos á Consuelo en su fuga, que la condujo á una antigua quinta de Bohemia. Como este personaje que hasta ahora se ha dibujado de un modo tan vivo y brillante bajo el sol de Venecia, á los resplandores del arte italiano, se transforma de repente, sin perder no obstante su originalidad bajo el cielo alemán, en medio de los sueños de la metafísica, es cosa que no emprendemos explicar. Ser todavía medio velado para el público, Consuelo parece destinada por el autor á resolver uno de los problemas mas difíciles del arte, el de saber hasta qué punto la suma variedad puede enlazarse á una unidad severa. Muchas veces se ha intentado escribir de esas novelas en que un héroe sin carácter pasa por medio de mil accidentes diversos, y hace valer mil fisonomías diferentes, pero Jorge Sand se ha propuesto un fin mas alto; ha querido que la diversidad de los sucesos y la multitud de los personajes sirvan para manifestar la grandeza, la fuerza y el brillo de un carácter cual todavía no ha trazado ninguno la poesía.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
GEORGE SAND	1
Edmée	1
Valentine	10
Louise	20
La dernière Aldini	26
Juliette	31
Pauline	43
Geneviève	51
Yseult	60
La Marquise	70
Lélia	77
La Savinienne	87
Mattéa	90
Métella	97
Giovanna	103
Naam	115
Lavinia	119
Quintilia	124
La Marquise	132
Indiana	138
Noun	149
Fernande	154
Marthe	160
Consuelo	167

TABLA DE MATERIAS.

	Páginas
JORGE SAND	1
Edmé	1
Valentina	10
Luisa	20
La última Aldini	26
Julietta	31
Paulina	43
Genoveva	51
Yseo	60
La Marquesa	70
Lelia	77
La Saviniana	87
Matea	90
Metela	97
Giovana	103
Naam	113
Lavinia	119
Quintilia	124
La Marquesa	132
Indiana	138
Noun	149
Fernanda	154
Marta	160
Consuelo	167

